U d'/ of Ottawa
39003001458008

7-2-40

NARRATIONES

TRADUCTION FRANÇAISE

A LA MÊME LIBRAIRIE

Narrationes : Recueil de récits extraits principalement de *Tite-Live*. Nouvelle édition publiée avec des notices biographiques, des remarques grammaticales, des notes explicatives, un appendice critique, des cartes et des plans, par MM. RIEMANN, ancien maître de conférences à l'École normale supérieure, et URI, secrétaire des conférences à la Sorbonne. Un volume petit in-16, cartonné . . . . . 2 fr. 50

Tite-Live : *Ab urbe candita libri* XXI-XXX. Texte latin, publié avec une notice, des notes critiques et explicatives, des remarques sur la langue, un index des noms propres, des cartes et des gravures d'après les monuments, par MM. RIEMANN et BENOIST. 3 volumes petit in-16, cartonnés :

Livres XXI et XXII. Un vol. . . . . 2 fr. »
Livres XXIII, XXIV, XXV. Un vol. . . . . 2 fr. 50
Livres XXVI à XXXI. Un vol. . . . . 3 fr. »

Tite-Live : *Histoire romaine*, traduction française par M. GAUCHER. 4 vol. in-16, brochés. . . . . 14 fr.

871-12. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — P7-12.

NARRATIONES

7335

RÉCITS

Extraits principalement de Tite-Live

f. m. Bey 3
3. m. 5

TRADUCTION FRANÇAISE

REVUE ET CORRIGÉE

D'APRÈS LE TEXTE DE L'ÉDITION DE MM. RIEMANN ET URI

PAR

ISAAC URI

Docteur ès lettres, Agrégé de l'Université
Secrétaire de la Faculté des lettres de Paris

SIXIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1912

UNIVERSITAS
O M I

PA
6452
.A3U7
1912

Nous avons adopté, pour les extraits de Tite-Live, la traduction de Gaucher; pour les extraits de César, la traduction de Sommer pour la *Guerre des Gaules*, et celle de Materne pour la *Guerre civile*. Pour les extraits de Cicéron, nous avons emprunté la traduction de l'extrait du *De officiis* à Sommer, des extraits des *Verrines* à J. V. Le Clerc et à J. Thibault, et de l'extrait du *Pro Milone* à J. V. Le Clerc. Nous avons adopté pour les extraits de Pline le Jeune la traduction de M. Waltz, pour Quinte Curce, celle de M. de Parnajon, pour Sénèque, celle de J. Baillard, et pour Tacite, celle de Burnouf.

Nous avons traduit nous-même les morceaux LXXVI, LXXVII, LXXXII, LXXXIII, LXXXIV.

Nous avons soumis à une revision sévère et approfondie les traductions dont nous nous sommes servi. Nous les avons modifiées sur bien des points, en nous efforçant de nous rapprocher du texte autant que possible.

I. U.

RÉCITS

EXTRAITS DE

TITE-LIVE

I

Les fils de Proca. — Naissance et éducation de Romulus et de Rémus.

Proca a pour fils Numitor et Amulius. C'est à Numitor, l'aîné de la famille, qu'il lègue l'antique trône de la famille Silvia. Cependant la violence fut plus forte que la volonté du père ou le respect de l'âge : Amulius, après avoir chassé son frère, monte sur le trône; à ce crime il en ajoute un autre : il fait tuer les enfants mâles de son frère. Quant à la fille de son frère, Réa Silvia, Amulius, sous prétexte de lui accorder une haute distinction, la choisit pour être vestale, et, la condamnant ainsi à une virginité perpétuelle, lui ôte tout espoir d'avoir des enfants.

Mais il fallait, ce me semble, que les destins intervinssent dans la fondation d'une si grande ville et d'un empire qui devait être le premier

après l'empire du ciel. Cette vestale, ayant mis au monde deux jumeaux, désigne Mars comme père d'un enfant d'une origine incertaine, soit qu'elle le crût, soit qu'elle voulût avoir moins à rougir de sa faute en l'attribuant à un dieu. Mais ni les dieux ni les hommes ne peuvent soustraire la mère ou les fils à la cruauté du roi. Il fait enchaîner et mettre en prison la prêtresse, et ordonne que les jumeaux soient exposés sur le courant du fleuve. Par un certain hasard les dieux voulurent qu'alors le Tibre débordât et s'étendît dans la plaine en nappes d'eau tranquille. Nulle part on ne pouvait arriver jusqu'au lit du fleuve; mais ceux qui portaient les deux jeunes victimes espéraient qu'elles pourraient être submergées même dans ces eaux stagnantes. Aussi, croyant accomplir l'ordre du roi, déposent-ils les enfants au premier endroit où ils rencontrent l'inondation, au lieu où est aujourd'hui le figuier Ruminal, autrefois figuier de Romulus. Là s'étendaient alors de vastes solitudes. C'est une tradition constante que le berceau sur lequel étaient exposés les deux jumeaux, après avoir flotté quelque temps, fut laissé à sec par l'eau qui se retirait, qu'une louve descendue pour boire des montagnes voisines fut attirée par les vagissements des enfants, qu'elle leur présenta ses mamelles avec douceur, et que même elle les léchait, quand survint le berger des troupeaux du roi, nommé, dit-on, Faustulus. Il les porta vers ses étables et les donna à élever à sa femme Larentia. Telle fut la naissance et l'éducation des deux enfants. Jeunes gens, ils ne demeurè-

rent point tranquilles près des étables à garder les troupeaux : ils parcoururent les bois en chassant. Ils aguerrirent ainsi leur âme et leur corps. Bientôt il ne leur suffit plus d'attaquer les bêtes fauves, ils se précipitèrent sur les brigands chargés de butin, partageant leurs dépouilles avec les bergers : chaque jour voyait s'accroître le nombre des compagnons qu'ils associaient à leurs travaux et à leurs plaisirs. (Liv. I, chap. III et IV.)

II

Reconnaissance de Romulus et de Rémus par leur aïeul Numitor.

On raconte qu'Évandre, qui, bien longtemps avant, était venu occuper cette contrée, avait apporté des jeux solennels d'Arcadie : c'étaient des joutes amusantes et des luttes de vitesse entre jeunes gens nus, en l'honneur de Pan, dieu du mont Lycée. Les bergers se livraient à ces jeux dont l'époque était connue, lorsque les brigands, irrités de la perte de leur butin, leur tendirent des embûches. Romulus se défend avec énergie; Rémus est pris. On le livre enchaîné au roi Amulius en l'accusant sans qu'il pût répondre. Entre autres griefs, on lui reprochait de faire avec son frère des incursions sur le domaine de Numitor : à la tête d'une bande de pillards, ils le dévastaient, disait-on, comme un pays ennemi. Aussi

Rémus est-il livré à la vengeance de Numitor. Dès les premiers jours, Faustulus s'était flatté de l'espoir de nourrir des enfants de race royale : car il savait que deux jumeaux avaient été exposés par ordre du roi, et à une époque voisine du jour où il avait recueilli les deux frères. Mais ce secret, il n'avait pas voulu le découvrir avant le temps, préférant attendre l'occasion ou la nécessité. Ce fut la nécessité qui l'y contraignit la première. Forcé par la crainte, il dévoile tout à Romulus. De son côté par hasard, Numitor, qui tenait Rémus prisonnier, en apprenant que c'était des frères jumeaux, en rapprochant leur âge, en songeant à leur naturel généreux, avait senti se réveiller le souvenir de ses petits-fils. A force d'investigations, il en vint presque au point de reconnaitre Rémus. C'est ainsi que, de tous côtés, un complot s'ourdit contre le roi. Romulus, trop faible pour agir ouvertement, se garde de venir à la tête de sa troupe : il ordonne aux bergers d'arriver au même moment par des chemins différents devant le palais; ils l'attaquent ensemble, secondés par une troupe que Rémus avait amenée de la maison de Numitor. Ainsi réunis, ils massacrent le roi.

Dans la première alarme, Numitor s'était écrié que les ennemis étaient entrés dans la ville, et attaquaient le palais; puis, il avait éloigné la jeunesse albaine sous prétexte de faire occuper et défendre la citadelle. Lorsqu'il voit les deux jeunes gens, le meurtre consommé, venir à lui triomphants, aussitôt il convoque l'assemblée, dévoile la conduite criminelle de son frère à son

égard, l'origine de ses petits-fils, leur naissance, leur éducation, les circonstances qui les ont fait reconnaître, enfin le meurtre du tyran dont il se déclare l'auteur. Quand les deux jeunes gens, défilant dans l'assemblée à la tête de leur troupe, eurent salué le roi leur aïeul, tout le peuple, d'un même accord, lui confirma ce titre avec le pouvoir suprême. (Liv. I, chap. v, vi.)

III

Fondation de Rome. — Hercule et Cacus.

(754 av. J.-C.)

Numitor ainsi rétabli sur le trône d'Albe, Romulus et Rémus conçurent le désir de fonder une ville aux lieux mêmes où ils avaient été exposés et élevés. Ensuite, au milieu de ces espérances, s'éveille l'ambition, vice héréditaire dans cette famille; et des débats, qui avaient eu d'abord un point de départ assez paisible, amènent un dénouement tragique. Comme ils étaient jumeaux, et qu'ils ne pouvaient par suite s'appuyer sur la supériorité de l'âge, ils en appelèrent aux dieux protecteurs de ces lieux : à eux de désigner celui qui donnera son nom à la ville nouvelle et qui la gouvernera. Pour prendre les auspices, Romulus choisit le mont Palatin, Rémus l'Aventin. Rémus, le premier, dit-on, vit venir six vautours. Il annonçait cet augure, quand Romulus en vit deux fois autant. Chacun d'eux est

salué roi par ses partisans. Les uns se prévalaient de la priorité du temps, les autres du nombre des oiseaux. On se dispute, on en vient aux mains; attisée par la colère, la lutte devient sanglante. Rémus alors tombe frappé dans la mêlée. Une tradition plus répandue rapporte que Rémus, pour insulter son frère, franchit en sautant les nouvelles murailles : furieux, Romulus le tua, ajoutant d'une voix menaçante : Ainsi périsse quiconque franchira mes murailles! Il demeura ainsi seul maître du pouvoir, et donna son nom à la ville qu'il avait fondée.

Le Palatin, sur lequel il avait été élevé, fut fortifié d'abord. Tous les dieux furent honorés d'après les rites albains; pour Hercule seul, dieu de la Grèce, on suivit le rite institué par Évandre. Hercule, selon la tradition, était venu dans ces lieux après avoir tué Géryon; il y amenait des bœufs d'une rare beauté : forcé de traverser le Tibre à la nage en les poussant devant lui, il s'était arrêté tout auprès dans de gras pâturages, où son troupeau devait se refaire et se reposer. Lui-même, fatigué de la route, s'était étendu sur l'herbe. Là, tandis qu'appesanti par le vin et la nourriture, il était plongé dans le sommeil, un berger habitant de cette région, Cacus, tout fier de sa force, et séduit par la beauté du troupeau, résolut d'en voler une partie. Mais s'il poussait devant lui les bœufs vers sa caverne, les traces de leurs pieds guideraient sûrement les recherches de leur maître : aussi, après avoir choisi les plus beaux, il les traîne par la queue, et à reculons, vers son antre. Aux premières lueurs du

jour, Hercule réveillé parcourt des yeux son troupeau, voit qu'il en manque une partie, et se dirige vers la caverne voisine, cherchant si par hasard les traces de pas n'iraient point dans cette direction. Mais toutes allaient en sens contraire, s'éloignant de la caverne et n'allaient pas dans un autre sens. Incertain et confondu, Hercule se hâte d'éloigner son troupeau de ce lieu funeste. Mais voici qu'au départ quelques génisses se mettent à mugir, comme il est assez ordinaire, regrettant d'abandonner leurs compagnes. Du fond de leur antre, celles-ci leur répondent. Hercule se retourne, vole vers la caverne : Cacus s'efforce en vain de l'arrêter par la force, en vain il appelle le secours des bergers, il tombe mortellement frappé par la massue du dieu. (Liv. I, chap. VI, VII.)

IV

Agrandissements de Rome. — Institution du Sénat.

Cependant Rome s'agrandissait, son enceinte allait chaque jour s'étendant, mais plutôt en vue de la population future que de la population présente. Pour que cette grandeur ne fût pas un mensonge, Romulus entreprend d'augmenter la population. Fidèle à la vieille politique des fondateurs de villes, qui, appelant à eux une multitude obscure et pauvre, prétendaient que la terre

leur avait enfanté des citoyens, il ouvre un asile à l'endroit qui est fermé de palissades entre les deux bois sacrés, à la descente du Capitole. De toutes les villes voisines accourt une foule immense, avide de nouveauté. Tous sont reçus également, esclaves ou hommes libres. Ce fut là le premier soutien de notre grandeur naissante. Content de ses forces, Romulus organise pour elles une sage direction : il crée cent sénateurs, soit que ce nombre fût suffisant, soit qu'il ne trouvât que cent hommes dignes de ce titre. On les honora du nom de pères, leurs descendants furent appelés patriciens. (Liv. I, chap. VIII.)

V

Enlèvement des Sabines.

(750 av. J.-C.)

La puissance romaine était déjà assez forte pour soutenir la lutte contre les villes voisines quelles qu'elles fussent ; mais elle devait s'éteindre avec la génération présente, faute de femmes, car Rome ne pouvait se repeupler, et les villes voisines se refusaient à des alliances. Alors, sur l'avis du sénat, Romulus envoya à ces villes des ambassadeurs chargés de demander traités et alliances pour le nouveau peuple. « Les villes ont, disent-ils, comme toute chose, d'humbles commencements : puis, celles que protègent leur courage et les dieux se font une haute fortune et un

grand nom. Tous savent assez que les dieux ont présidé à la naissance de Rome; quant au courage, on sait qu'il ne lui manquera pas. Qu'ils ne rougissent donc pas de mêler leur sang et leur race à celui d'hommes dignes d'eux. » Nulle part cette députation ne fut accueillie avec bienveillance, tant inspirait de mépris, et aussi de crainte pour le présent et l'avenir, cette puissance qui s'élevait menaçante pour eux et leurs descendants. Presque partout on les congédia en leur demandant pourquoi ils n'avaient point aussi ouvert un asile pour les femmes; c'eût été le vrai moyen d'avoir des unions assorties. — Ces refus, la jeunesse romaine les supporta avec peine; il était aisé de prévoir qu'on en viendrait aux moyens violents. Romulus voulut préparer l'instant et l'occasion favorables. Aussi, dissimulant son dépit, il prépare à dessein en l'honneur de Neptune Équestre des jeux solennels, qu'il appelle *Consualia* (fêtes en l'honneur du dieu Consus). Il fait annoncer le spectacle aux peuples voisins, et déploie dans les préparatifs toute la pompe alors possible ou connue pour exciter l'attente et la curiosité. On y vint en foule surtout avec le désir de voir la nouvelle ville. L'empressement fut grand surtout chez les peuples voisins, Céniniens, Crustuminiens, Antemnates : même toute la population des Sabins vint avec femmes et enfants. Chaque demeure s'ouvre pour accueillir ces hôtes; on leur fait voir la situation de la ville, ses remparts, ses maisons déjà nombreuses, et ils s'étonnent que Rome ait eu un si rapide accroisse-

ment. L'instant du spectacle venu, quand il captive les yeux et les esprits, la violence éclate d'après un plan concerté. Au signal convenu, les jeunes Romains courent de tous côtés enlever les jeunes filles. Pour la plupart d'entre elles au hasard elles appartinrent au premier ravisseur. Quelques-unes, d'une beauté remarquable, avaient été destinées aux premiers patriciens; elles furent portées dans leurs demeures par des hommes du peuple chargés de ce soin. Les jeux ayant été troublés par l'effroi général, les parents des jeunes filles s'enfuient éplorés, protestant contre cette violation des droits de l'hospitalité, invoquant le dieu dont la fête et les jeux ont été un piège tendu à leur religion et à leur bonne foi. Les jeunes filles qui avaient été enlevées n'avaient ni meilleur espoir, ni moins d'indignation. Mais Romulus lui-même les allait voir toutes, et leur disait que la faute en était à l'orgueil de leurs pères, qui avaient refusé de s'unir à des voisins; que les liens formés allaient se resserrer par le mariage, la communauté complète de fortune et de patrie, et surtout la communauté d'enfants, le plus doux de tous les nœuds; qu'elles devaient apaiser leur colère et donner leur cœur à ceux que le hasard avait faits maitres de leurs personnes. « Souvent, ajoutait-il, le ressentiment fait place à la sympathie. Elles trouveront leurs maris d'autant plus empressés, que chacun d'eux, en remplissant son devoir d'époux, aura encore à combler le vide laissé dans leurs cœurs par la perte de leurs parents et de leur patrie. » A cela se joignaient

les caresses de leurs maris qui rejetaient leur outrage sur la violence de la passion et de l'amour, justification plus propre que toute autre à réussir auprès des femmes. (Liv. I, chap. IX.)

VI

Intervention des femmes sabines pendant la guerre des Romains et des Sabins.

(An de Rome 5; 749 av. J.-C.)

Les femmes sabines, dont l'enlèvement avait amené la guerre, arrivent, les cheveux épars, les vêtements déchirés. Le désespoir leur a fait oublier les craintes de leur sexe; s'élançant de biais, elles se jettent entre les armées ennemies, les séparent et enchaînent leurs colères. Se tournant, ici vers leurs pères, là vers leurs époux, elles les conjurent de ne pas se souiller du meurtre affreux d'un beau-père ou d'un gendre; de ne pas flétrir par un crime horrible les enfants qu'elles ont mis au monde, fils des uns, petits-fils des autres. « Si une alliance entre vous et notre mariage vous sont odieux, c'est sur nous qu'il faut tourner votre colère; c'est nous qui sommes cause de cette guerre, des blessures et de la mort de nos époux et de nos pères. S'il nous faut perdre les uns ou les autres, plutôt mourir que de vivre veuves ou orphelines! » Ce spectacle émeut à la fois chefs et soldats. On s'arrête aussitôt, on se tait. Les deux

chefs s'avancent alors pour conclure un traité. Non seulement la paix régnera, mais les deux villes n'en feront plus qu'une. Les deux rois partageront le pouvoir; le siège en sera fixé à Rome. (Liv. I, chap. XIII.)

VII

Apothéose de Romulus.

(An de Rome 37; 717 av. J.-C.)

Un jour que Romulus tenait une assemblée pour passer son armée en revue au Champ de Mars, plaine près du marais de Capra, une tempête s'éleva tout à coup avec un grand fracas et des éclats de tonnerre, et un tourbillon si épais enveloppa le roi qu'il disparut aux yeux du peuple. Dès ce moment, on ne revit plus Romulus. Quand l'effroi se fut enfin calmé et qu'à l'obscurité eut succédé un jour pur et serein, la jeunesse romaine s'aperçut que le trône royal était vide. Bien qu'elle s'en rapportât aux sénateurs, qui, placés près du roi, disaient l'avoir vu enlever dans les airs par la tempête, elle resta quelque temps dans un morne silence comme frappée par la crainte d'avoir perdu un père. Puis, quelques-uns donnent le signal, et tous saluent de leurs acclamations Romulus dieu fils d'un dieu, roi et père de Rome; ils implorent la paix, le conjurent de veiller sur ses enfants et de les protéger. Il y en eut, je crois, dès cet instant même, qui accusè-

rent secrètement les sénateurs d'avoir déchiré le roi de leurs mains; car ce bruit aussi a circulé, mais sourdement. L'admiration qu'inspirait ce héros et la terreur du moment firent accueillir l'autre version. (Liv. I, chap. XVI.)

VIII

Règne de Numa Pompilius.

(An de Rome 39; 715 av. J.-C.)

La justice et la piété de Numa Pompilius, à ce moment-là, étaient remarquables. Il vivait à Cures, ville des Sabins. Il avait, comme on pouvait la posséder à cette époque, une science merveilleuse de toutes les lois divines et humaines. Le nom de Numa fut prononcé. Les sénateurs romains ne se dissimulaient pas que prendre le roi chez les Sabins, c'était faire pencher la balance de leur côté. Tous cependant, sans exception, décernèrent la couronne à Numa Pompilius. Ainsi maître du trône, il entreprend de consolider cette ville naissante, fondée par la violence et les armes, en lui donnant pour assises le droit, les lois et la moralité. Mais il sent bien que c'est chose impossible au milieu des batailles : la guerre rend ces esprits plus indomptables encore; et, persuadé que pour adoucir cette humeur farouche, il faut faire oublier les combats, il élève le temple de Janus, symbole de la paix et de la guerre. Ouvert, il devait indi-

quer que Rome avait pris les armes, fermé, que tout autour d'elle était tranquille. Après avoir banni toutes les préoccupations que pouvaient donner les dangers du dehors, il restait à craindre que le repos ne livrât à tous les excès des hommes contenus jusque-là par la crainte des ennemis et la discipline militaire. Contre ce danger, le premier et le meilleur remède dans un siècle ignorant et grossier lui parut la crainte des dieux. Comme cette crainte ne pouvait pénétrer les cœurs qu'en appelant le merveilleux à son aide, il feint d'avoir des entretiens nocturnes avec la déesse Égérie. C'était sur ses conseils, disait-il, qu'il instituait les cérémonies les plus agréables aux dieux et qu'il donnait à chaque divinité des prêtres spéciaux....

Ces inquiétudes et ces soins religieux détournèrent le peuple de la guerre et des armes. C'était dans la paix une occupation pour les esprits. La pensée constante des dieux, l'idée qu'ils intervenaient dans les choses humaines, avaient pénétré les cœurs d'une telle piété, que la bonne foi et la religion du serment, bien plus qu'une crainte servile des lois et des châtiments, suffisaient à contenir la ville. Et, en même temps que les citoyens cherchaient à ressembler au roi, modèle accompli à leurs yeux, les peuples voisins, qui avaient regardé auparavant Rome non comme une ville, mais comme un camp placé au milieu d'eux pour troubler la paix générale, en vinrent à la respecter tellement, qu'attaquer une ville vouée tout entière au culte des dieux leur eût semblé un sacrilège.

Cependant, ce qu'il fit de plus beau fut de maintenir, dans toute la durée de son règne, à la fois la paix et l'autorité royale. Ainsi ces deux premiers rois fortifièrent l'État par des voies différentes, l'un par la paix, l'autre par la guerre. Romulus régna trente-sept ans; Numa quarante-trois. (Liv. I, chap. XVIII, XIX, XXI.)

IX

Règne de Tullus Hostilius. Guerre entre les Romains et les Albains.

(An de Rome 82; 672 av. J.-C.)

La mort de Numa ramena un interrègne.

Puis, le peuple voulut pour roi Tullus Hostilius, petit-fils de cet Hostilius qui avait combattu avec tant d'éclat contre les Sabins au bas de la citadelle. Le nouveau roi fut non seulement différent de son prédecesseur, mais plus fougueux même que Romulus. Son âge, sa vigueur, autant que la gloire de son aïeul, excitait en lui cette ardeur. Persuadé qu'un État dépérit dans la paix, il cherchait de tous côtés l'occasion de rallumer la guerre. Le hasard la lui fournit. Des paysans romains avaient pillé la campagne d'Albe, et des paysans albains à leur tour celle de Rome....

Des deux côtés, on se préparait avec la plus grande activité à cette guerre. C'était comme une guerre civile, presque entre parents et enfants. En effet, les deux peuples étaient Troyens.

Lavinium était sorti de Troie, Albe de Lavinium, et les Romains de la race des rois d'Albe. Cependant, l'événement rendit cette lutte moins déplorable : il n'y eut pas de bataille rangée; il n'y eut de détruit que les maisons de l'une des deux villes; les deux peuples se confondirent en un seul. Les Albains avaient pris les devants et fait irruption sur le territoire de Rome avec une armée immense. Le roi Albain Cluilius meurt; les Albains créent un dictateur, Mettius Fufetius. Celui-ci s'approche le plus qu'il peut de l'ennemi, puis envoie un ambassadeur demander à Tullus une entrevue avant le combat : s'il s'y rend, il peut être assuré d'entendre des propositions dans l'intérêt de Rome non moins que dans celui d'Albe. Tullus ne refuse pas, mais pour le cas où l'entretien n'aboutirait pas, il range ses soldats en bataille; les Albains en font autant. Les deux armées ainsi sous les armes, les chefs s'avancent avec une escorte composée des plus distingués. Le général albain parle le premier : « D'injustes attaques, le refus de rendre le butin aux termes du traité, telles sont les causes qu'il me semble avoir entendu donner à cette guerre par notre roi Cluilius, et celles que tu dois alléguer, Tullus, je n'en doute pas. Mais laissons les vains prétextes et disons la vérité : c'est une ambition rivale qui met aux prises deux peuples voisins et parents. Est-ce à raison? est-ce à tort? je ne l'examine pas; ce soin regardait, je crois, celui qui a entrepris la guerre. Moi, les Albains ne m'ont élu chef que pour la bien conduire. Ce que je veux, Tullus, c'est t'avertir d'une chose : la confédéra-

tion des Étrusques qui nous environne est bien menaçante : tu le sais d'autant mieux que tu en es plus près. Puissante sur terre, elle l'est plus encore sur mer. Souviens-toi, quand tu donneras le signal du combat, qu'elle aura l'œil fixé sur nos deux armées, prête à fondre sur les deux peuples fatigués de la lutte ou accablés, sur les vainqueurs comme sur les vaincus. Aussi, avec l'aide des dieux, puisque non contents d'une liberté assurée nous courons la chance de devenir esclaves, dans l'espoir d'une domination incertaine, cherchons quelque moyen de décider entre les deux peuples sans qu'il en coûte à tous les deux bien des pertes et des flots de sang. » Cette proposition ne déplut pas à Tullus, bien que son audace naturelle fût encore accrue par l'espoir de la victoire. Les deux chefs cherchaient un moyen d'exécuter ce projet; la fortune le leur fournit d'elle-même. (Liv. I, chap. XXII, XXIII.)

X

Les Horaces et les Curiaces.

Il y avait alors par hasard dans chacune des deux armées trois frères du même âge et de la même force. C'est un fait suffisamment reconnu que ce furent les Horaces et les Curiaces; et, dans l'antiquité, il n'y a guère d'événement plus fameux. Cependant, sur un détail de cette histoire si répandue plane encore quelque incerti-

tude à propos des noms. Les Horaces étaient-ils Romains, ou bien les Curiaces? on ne sait. Les auteurs se séparent sur ce point : le plus grand nombre cependant veulent que les Horaces soient Romains, et j'incline vers cette opinion. Chacun des rois charge les trois frères de s'armer et de combattre pour la patrie : l'empire restera où aura été la victoire. Tout est accepté : on s'accorde sur l'heure et le lieu du combat. Avant que la lutte s'engageât, un traité fut conclu entre les Romains et les Albains : celui des deux peuples dont les soldats seraient vainqueurs dans ce combat devait gouverner l'autre, mais sans l'opprimer.

Le traité conclu, de chaque côté les trois frères prennent les armes, comme on en est convenu. Chaque peuple exhortait ses combattants, leur rappelant que les dieux de la patrie, la patrie elle-même, leurs parents, tout ce que la ville, tout ce que l'armée contenait de citoyens avait en ce moment les yeux fixés sur leurs armes et sur leurs bras. Leur ardeur naturelle encore enflammée par ces encouragements, ils s'avancent entre les deux armées. Les soldats s'étaient rangés devant chaque camp, à l'abri du danger mais non de l'inquiétude : car il s'agissait de l'empire, qui reposait sur le courage et la fortune d'un petit nombre d'hommes. Aussi, attentifs et l'esprit en suspens ils sont tout entiers à ce spectacle plein d'angoisses. Le signal est donné. Les trois couples de guerriers, les armes en avant, s'abordent de front, comme des lignes de bataille, et avec autant d'animation que deux

grandes armées. Ni les uns ni les autres ne songent à leur propre danger : ils ne voient que le pays triomphant ou asservi et la fortune à venir de leur patrie qui sera ce qu'ils l'auront faite.

Lorsqu'au premier choc les armes ont retenti et que les épées ont brillé au soleil, tous les spectateurs frissonnent de crainte : l'incertitude encore complète ferme toutes les bouches, arrête toutes les respirations. La lutte s'engage : ce n'étaient pas seulement le mouvement du corps, le choc des épées et des boucliers, qui fixaient les regards, mais déjà des blessures et du sang, lorsque, devant les trois Albains blessés, deux Romains tombent expirant l'un sur l'autre. A cette vue, l'armée albaine a poussé un cri de joie. Les légions romaines n'ont plus d'espoir; mais elles se préoccupent encore de la lutte, car elles tremblent pour ce guerrier seul qu'avaient enveloppé les trois Curiaces. Heureusement, il n'avait aucune blessure, et, trop faible contre eux tous, il était redoutable pour chacun séparément. Afin donc de diviser leur attaque, il prend la fuite, persuadé qu'ils le suivront dans la mesure où le permettrait la gravité de leurs blessures. Déjà il était en fuite assez loin du théâtre du combat, lorsque, regardant derrrière lui, il les voit à distances bien inégales en effet. L'un d'eux n'était pas loin : il se retourne et fond sur lui avec impétuosité. L'armée albaine criait encore aux Curiaces de secourir leur frère, qu'Horace vainqueur l'avait immolé et courait vers un second ennemi. Un cri, tel qu'en arrache un triomphe inespéré, part de l'armée romaine et

encourage le guerrier; il se hâte d'en finir : avant d'être rejoint par le troisième Curiace, qui n'était même pas bien éloigné, il tue le second. Dès lors ils étaient un contre un : le nombre était le même, mais non pas la confiance et la force. L'un n'avait pas de blessure; fier de ses victoires, il s'avançait assuré de la troisième : l'autre, fatigué par sa blessure, haletant et épuisé par la course, et vaincu d'avance par la défaite de ses frères, ne fit que s'offrir au fer du vainqueur. Ce ne fut pas un combat. Le Romain triomphant s'écrie : « J'en ai immolé deux aux mânes de mes frères; le troisième, je l'immole aux intérêts dont doit décider cette guerre, afin que Rome règne sur Albe ». A peine son ennemi soutenait-il son bouclier : il lui plonge son épée dans la gorge, et le dépouille renversé à terre. Les Romains accueillent Horace avec des cris de joie et de triomphe. L'allégresse était d'autant plus vive qu'on avait désespéré du succès. Les deux peuples s'occupent alors d'ensevelir leurs morts, mais avec des dispositions d'esprit bien différentes, puisque l'un devenait maître, l'autre sujet. (Liv. I, chap. XXIV, XXV.)

XI

Jugement d'Horace, meurtrier de Camille, sa sœur.

Les deux armées rentrèrent ainsi dans leurs foyers. A la tête des Romains marchait Horace, précédé des dépouilles des trois vaincus. Sa

sœur, jeune fille fiancée à l'un des Curiaces, était venue à sa rencontre près de la porte Capène. En reconnaissant sur les épaules de son frère le manteau qu'elle avait tissu de ses mains pour son fiancé, elle dénoue ses cheveux, et, avec des cris lamentables, appelle son Curiace qui n'est plus. Le farouche orgueil du jeune homme s'irrite de ces plaintes qui troublent sa victoire et la joie si vive de tout un peuple; il tire donc son épée et perce la jeune fille, en lui disant dans sa colère : « Va, avec ton amour prématuré, va retrouver ton fiancé, toi qui oublies tes frères morts, ton frère vivant, ta patrie. Ainsi s'en aille toute femme qui pleurera un ennemi de Rome! » Cette conduite parut bien cruelle au sénat et au peuple; mais le service récent d'Horace atténuait l'effet de son crime. On le traine cependant en justice devant le roi. Tullus, pour s'épargner l'odieux d'une sentence si terrible qui devait mécontenter la multitude, et du supplice qui devait suivre, convoque le peuple : « Je nomme des duumvirs, dit-il, pour juger le crime d'Horace, selon la loi ». Les dispositions de cette loi étaient effrayantes : *Que les duumvirs prononcent sur le crime; si l'accusé en appelle, qu'il soit prononcé sur cet appel. Si l'arrêt est confirmé, qu'on voile la tête du condamné, qu'on le suspende à l'arbre fatal, qu'on le batte de verges, soit dans l'enceinte, soit hors de l'enceinte de la ville.*

Les duumvirs, d'après cette loi, n'auraient pas cru pouvoir absoudre même un meurtre involontaire, ils condamnèrent Horace. « P. Horace, dit

l'un d'eux, je te déclare coupable d'un crime capital; licteur, va, attache-lui les mains. » Le licteur s'était approché et déjà il passait la corde : « J'en appelle », s'écrie Horace, sur le conseil de Tullus qui appliquait la loi avec clémence. L'appel est donc porté devant le peuple. Tous les cœurs étaient émus, surtout lorsqu'on entendit le père d'Horace s'écrier qu'à ses yeux sa fille avait subi un juste châtiment; s'il n'en était pas ainsi, armé de ses droits de père, il eût sévi contre son fils. Puis, il conjurait le peuple, qui l'avait vu naguère entouré d'une si belle famille, de ne pas le priver de son dernier enfant. Et alors le vieillard, ayant embrassé son fils, et montrant les dépouilles des Curiaces attachées à l'endroit nommé aujourd'hui les Piques d'Horace : « Quoi! s'écria-t-il, ce guerrier que vous avez vu tout à l'heure s'avancer glorieux et triomphant, pouvez-vous, Romains, le voir lié à un poteau, expirant sous les verges et dans les tortures? Spectacle horrible que supporteraient à peine les yeux des Albains! Va, licteur, attache ces mains qui, tout à l'heure victorieuses, ont donné l'empire au peuple romain! voile la tête du libérateur de Rome! suspends-le à l'arbre fatal! Frappe-le de verges dans l'enceinte de Rome si tu veux, pourvu que ce soit entre ces trophées et ces dépouilles; ou hors de l'enceinte, mais que ce soit entre les tombeaux des Curiaces. Car en quel lieu conduire ce héros, où les monuments de sa gloire ne protestent pas contre l'ignominie de son supplice? » Le peuple ne put tenir contre les larmes du père et l'intrépidité du fils, insensible à tous

les dangers. Horace fut absous, grâce à l'admiration qu'inspirait son courage, plutôt que par suite de son bon droit. Toutefois, comme un meurtre commis au grand jour demandait quelque expiation, on exigea du père qu'il purifiât son fils par des cérémonies dont le trésor public fit les frais. Après quelques sacrifices expiatoires, qui se sont ensuite conservés dans la famille des Horaces, il éleva en travers du chemin un soliveau, espèce de joug sous lequel il fit passer le jeune homme, la tête voilée. Ce soliveau, entretenu aux frais de l'État, subsiste encore aujourd'hui : on l'appelle le Soliveau de la sœur. (Liv. I, chap. XXVI.)

XII

Destruction d'Albe.

(An de Rome 87; 667 av. J.-C.)

Déjà on avait envoyé en avant à Albe la cavalerie pour en amener à Rome les habitants. Les légions partirent ensuite pour détruire la ville. A leur arrivée, elles ne trouvèrent point le tumulte et l'effroi ordinaire d'une ville prise, lorsqu'après avoir brisé les portes, abattu avec le bélier les murailles, ou pris d'assaut la citadelle, l'ennemi fait retentir les rues de cris et court les armes à la main, portant partout le fer et la flamme : c'était un morne silence, une douleur muette. La consternation était si profonde qu'ils ne savaient

plus ce qu'il fallait laisser ou emporter; comme si la raison leur échappait, ils se consultaient l'un l'autre, tantôt immobiles sur leur seuil, tantôt errant à travers leurs demeures pour leur donner un dernier regard. Mais, quand les cris des cavaliers les forcèrent de sortir, quand le bruit des maisons qui s'écroulaient retentit des extrémités de la ville, quand la poussière de ces ruines vint tout envelopper comme un nuage, alors, après avoir saisi à la hâte ce qu'ils trouvaient, ils partirent, abandonnant leurs foyers, leurs pénates, le toit où ils étaient nés et où ils avaient grandi. Bientôt, la foule de ces malheureux remplit les rues en longue file. En se retrouvant, le sentiment de leur commun malheur renouvelait leurs larmes. On entendait des cris lamentables, poussés surtout par les femmes, lorsqu'elles passaient devant leurs temples augustes investis de soldats armés; il leur semblait qu'elles laissaient leurs dieux en captivité. Une fois les Albains sortis, édifices particuliers ou publics, tout fut rasé jusqu'au sol sans distinction : il suffit d'une heure pour que l'œuvre de quatre cents ans, durée de l'existence d'Albe, devint un monceau de ruines. Seuls, les temples des dieux furent épargnés; tel avait été l'ordre du roi. (Liv. I, chap. XXIX.)

XIII

Règne de Servius Tullius.

(An de Rome 177; 577 av. J-C.)

Pendant que Tarquin tombe expirant dans les bras de ceux qui l'entourent, Tanaquil fait fermer les portes du palais au milieu de ce tumulte, écarte les témoins, s'empresse de préparer tout ce qu'il faut pour panser la blessure, comme si elle conservait quelque espoir; et en même temps, comme cet espoir peut être trahi, elle se prépare d'autres ressources. Servius est appelé en toute hâte : elle lui montre son époux presque sans vie, et le conjure, en lui prenant la main, de ne pas laisser sans vengeance la mort d'un beau-père, de ne pas permettre que sa belle-mère devienne le jouet de ses ennemis. « Le trône est à toi, Servius, si tu es un homme, et non pas à ceux qui ont eu recours à des bras étrangers pour accomplir leur crime exécrable. Et nous aussi nous étions étrangers, et nous avons régné. Songe à ton mérite et non à ta naissance. Si un événement si soudain te déconcerte, au moins abandonne-toi à mes conseils. » Comme on ne pouvait plus arrêter les cris et l'élan du peuple, Tanaquil, du haut du palais, par les fenêtres qui donnaient sur la route Neuve, harangue le peuple. Elle l'invite à reprendre courage. « Le roi n'a été qu'étourdi par la violence de ce coup soudain; mais le fer n'a pas pénétré profondé-

ment, et déjà il a repris ses sens. La plaie a été sondée, le sang étanché; tous les symptômes sont rassurants. Elle a la confiance que bientôt ils le verront lui-même. En attendant, le roi les invite à obéir à Servius Tullius : c'est lui qui rendra la justice et remplira les autres fonctions de la royauté. » Servius sort couvert de la trabée, entouré des licteurs, s'assied sur le trône, prononce sur quelques affaires, sur d'autres feint de vouloir consulter le roi. Ainsi, pendant quelques jours, la mort de Tarquin reste cachée, et Tullius, en paraissant le suppléer, affermit son pouvoir. Enfin la vérité est annoncée, le palais retentit de gémissements, et Servius, entouré d'une garde nombreuse, monte sur le trône. Ce fut le premier roi qui ait dû la couronne à la faveur du sénat sans le consentement du peuple. Les fils d'Ancus étaient allés s'exiler à Suessa Pometia. Il entreprit ensuite le plus grand ouvrage qu'il pût accomplir pendant la paix : si Numa a établi les lois religieuses, la postérité accorde à Servius la gloire d'avoir marqué dans la cité les distinctions de rang et de fortune. C'est lui, en effet, qui établit le cens, la plus salutaire des institutions pour un empire destiné à devenir si grand; et ainsi, les charges de la paix et de la guerre furent réparties non plus par tête, comme auparavant, mais en proportion avec la fortune. Ensuite avec le cens il put établir les classes, les centuries, et cet ordre admirable qui est l'ornement de Rome dans la paix et dans la guerre. Le dénombrement terminé, Servius ordonna par un édit à tous les

citoyens romains, cavaliers ou fantassins, de se réunir à la pointe du jour au champ de Mars, chacun dans sa centurie. Là, toute l'armée rangée en ordre fut purifiée par un suovétaurile (sacrifice d'un porc, d'une brebis et d'un taureau). On dit qu'à ce lustre il y eut quatre-vingt mille inscrits. Servius crut devoir agrandir la ville pour qu'elle fût en rapport avec une si nombreuse population. Il ajouta deux collines, la Quirinale et la Viminale, puis les Esquilies. Pour donner du relief à ce quartier, il y habita lui-même. (Liv. I, chap. XLI, XLII, XLIV.)

XIV

Meurtre de Servius Tullius. Commencements de Tarquin le Superbe.

(An de Rome 220; 534 av. J.-C.)

Tarquin ne ménage pas les sourdes menées, surtout auprès des sénateurs de second ordre [1]; il leur rappelle le bienfait de son père et en réclame le prix; il séduit les jeunes gens par ses largesses. Promettant beaucoup pour l'avenir, calomniant Servius, il recrute partout des partisans. Enfin, quand l'instant d'agir lui semble venu, il s'élance sur le forum, suivi d'une

1. Ou plutôt, si on peut s'exprimer ainsi, de la seconde « fournée ». Ils avaient été pris dans les *gentes* cadettes.

escorte armée : profitant de la stupeur générale, il va s'asseoir sur le trône en face de la Curie, et envoie un héraut convoquer les sénateurs au nom du roi Tarquin. Servius étant intervenu, réveillé par cette nouvelle apportée à la hâte, les partisans des deux rivaux poussent des cris ; déjà le peuple accourait au sénat et il était évident que le vainqueur dans cette lutte serait roi. Tarquin était dans une situation à recourir aux dernières extrémités ; beaucoup plus jeune et plus vigoureux, il saisit Servius par le milieu du corps, le porte hors du sénat, et le jette en bas à travers les degrés. Les licteurs et les amis du roi s'enfuient. Lui-même, à demi mort, est achevé par des assassins que Tarquin avait envoyés à sa poursuite....

Servius Tullius avait régné quarante-quatre ans, et avec tant de sagesse que la comparaison eût été redoutable même pour un successeur vertueux et modéré. Ce fut du reste pour lui un surcroît de gloire qu'avec lui finit la monarchie légitime.

C'est alors que commence le règne de L. Tarquin, à qui sa conduite a fait donner le nom de *Superbe*; il mit à mort les principaux sénateurs qu'il soupçonnait d'avoir été du parti de Servius; puis, sentant bien qu'il avait, en montant au trône par un crime, donné un exemple qu'on pourrait tourner contre lui-même, il s'entoura de soldats. Et en effet, il n'avait d'autre titre que la force, lui qui régnait sans avoir eu les suffrages du peuple ni le consentement du sénat. Il lui fallait bien d'ailleurs, ne plaçant aucun espoir dans l'affection des citoyens, se soutenir

par la crainte. Pour inspirer un effroi général, il décidait par lui seul et sans conseils de tous les procès criminels. C'était un moyen de mettre à mort, d'exiler, de priver de leurs biens tous ceux qui étaient suspects ou odieux, ou même ceux dont il ne pouvait rien attendre que les dépouilles.

Si Tarquin fut un roi tyrannique en temps de paix, il ne fit pas la guerre en général pervers. Il eût même par ses talents militaires égalé ses prédécesseurs, si la gloire du général n'eût été ternie par l'indignité du roi. Le premier il commença contre les Volsques une guerre qui ne finit que deux cents ans après lui, et leur prit d'assaut Suessa Pometia. (Liv. I, chap. XLVII, XLVIII, XLIX, LIII.)

XV

Déshonneur et mort de Lucrèce.

(An 244 de Rome ; 510 av. J.-C.)

On poussait activement les préparatifs d'une guerre contre les Rutules. Les Rutules avaient pour capitale Ardée. C'était une nation opulente pour le pays et pour cette époque. Cette opulence même était cause de la guerre ; car le roi de Rome voulait, et remplir son propre trésor épuisé par la magnificence des monuments publics, et surtout regagner, par le partage du butin, les cœurs de ses sujets. On essaya d'abord de prendre Ardée

d'assaut; puis, ayant échoué, on entreprit un blocus et un siège en règle.

Dans ce camp permanent, les congés, comme c'est alors l'ordinaire dans les lenteurs d'une guerre plus longue que vive, s'accordaient assez aisément. Les princes du sang royal cherchaient une distraction dans les festins et les fêtes. Un jour, dans un souper chez Sextus Tarquin, où se trouvait aussi Tarquin Collatin, l'entretien vient à rouler sur leurs femmes : chacun faisait de la sienne un magnifique éloge. La discussion s'échauffait, quand Collatin s'écrie qu'il n'est pas besoin de tant de paroles, et qu'en quelques heures on peut se convaincre combien sa Lucrèce l'emporte sur toutes les autres. « Si nous sommes jeunes et vigoureux, pourquoi ne montons-nous pas à cheval, et n'allons-nous pas de nos yeux reconnaitre leur conduite? Il n'y aura pas de preuve plus décisive que ce que nous surprendrons en tombant à l'improviste. » Ils étaient échauffés par le vin. « Partons », s'écrient-ils, et ils courent vers Rome à toute bride. Ils arrivent au crépuscule, et, de là, se dirigent vers Collatie. Ils avaient trouvé les belles-filles du roi à table avec des compagnes de leur âge, passant leur temps dans la joie d'un festin somptueux. Mais Lucrèce, ils la trouvèrent assise dans l'intérieur de ses appartements, filant de la laine, avec ses servantes, à une heure déjà avancée de la nuit. La palme lui fut decernée. Elle fait un gracieux accueil à son mari et aux jeunes Tarquins; l'époux vainqueur presse les fils du roi de souper avec lui. C'est là que Sextus Tarquin sent s'al-

lumer en lui le désir criminel de déshonorer Lucrèce; tant de beauté, une vertu si éclatante, tout en elle le séduit. Après une nuit donnée aux divertissements de leur âge, ils retournent au camp.

A quelques jours d'intervalle, Sextus Tarquin, à l'insu de Collatin, revient à Collatie avec un homme pour toute escorte. Ignorant ses desseins, on lui fait bon accueil; et, après le souper, il est conduit à la chambre des hôtes. Enflammé de désirs, quand il voit que tout est tranquille et que la maison est plongée dans le sommeil, il arrive, l'épée à la main, près de Lucrèce endormie. Là, appuyant la main gauche sur le sein de sa victime : « Silence, Lucrèce, lui dit-il, je suis Sextus Tarquin; j'ai mon épée, tu es morte si tu pousses un cri ». L'infortunée s'éveille glacée d'effroi : nul secours à espérer; la mort est presque sur sa tête. Tarquin déclare alors sa passion, conjure, prie et menace en même temps, retourne en tous sens le cœur de cette femme. Trouvant une résistance opiniâtre, que n'ébranle même pas la crainte de la mort, il ajoute à la crainte le déshonneur. Il mettra, lui dit-il, près de son cadavre le corps nu d'un esclave qu'il va égorger, et on dira qu'il l'a tuée, surprise dans un dégradant adultère. Par cette horrible menace, la brutalité de Sextus triomphe d'une vertu inflexible; il s'éloigne, fier d'avoir conquis l'honneur d'une femme. Inconsolable de son malheur, Lucrèce envoie un messager à Rome et à Ardée prévenir son père et son mari de revenir chacun avec un ami sûr : leur présence est nécessaire; il faut

qu'ils se hâtent; un malheur affreux est arrivé. Sp. Lucretius accourt avec P. Valérius, fils de Volésus; Collatin avec L. Junius Brutus, en compagnie duquel il revenait à Rome quand il avait rencontré le messager de Lucrèce. Ils la trouvent assise triste dans sa chambre. En les voyant, ses yeux se remplissent de larmes, et, comme son mari lui demande si tout va bien : « Non, dit-elle, car n'a-t-elle pas tout perdu la femme qui a perdu l'honneur? Collatin, les traces d'un étranger déshonorent ton lit. Du reste, le corps seul est souillé, mon âme est innocente; ma mort en fera foi. Mais promettez et jurez que le lâche dont je suis victime ne restera pas impuni. C'est Sextus Tarquin, qui, accueilli en hôte et agissant en ennemi, est venu, la nuit dernière, ravir par force, et l'épée à la main, des plaisirs qui lui seront aussi funestes qu'à moi si vous êtes des hommes. » Tous jurent l'un après l'autre de la venger, et veulent consoler ses douleurs en rejetant toute la faute sur l'auteur de la violence : l'âme seule peut être coupable et non le corps, où il n'y a pas consentement il n'y a pas crime. « C'est à vous de voir, leur dit-elle, ce qu'il mérite : pour moi, si je m'absous de la faute, je ne m'exempte pas du châtiment; jamais femme ne s'autorisera de l'exemple de Lucrèce pour vivre déshonorée. » Elle dit, et tirant un couteau caché sous sa robe, se l'enfonce dans le cœur; elle tombe sur le coup et expire; son père et son mari jettent un grand cri. (Liv. I, chap. LVI, LVII, LVIII.)

XVI

Expulsion de Tarquin. — Abolition de la royauté.

(An de Rome 245; 509 av. J.-C.)

Pendant qu'ils sont tout à la douleur, Brutus retire de la blessure de Lucrèce le couteau dégouttant de sang, et, le tenant levé : « Par ce sang, si pur avant d'être souillé par un tyran, je jure, et vous, dieux, soyez témoins de mon serment, je jure de poursuivre L. Tarquin le Superbe avec sa femme impie et tous ses enfants, par le fer, par le feu, par tous les moyens en mon pouvoir, et de ne laisser désormais régner à Rome, ni eux, ni qui que ce soit ». Il passe alors le couteau à Collatin, puis à Lucretius et à Valerius, stupéfaits de cette transformation subite et de ce nouvel homme qui se révèle dans Brutus. Ils répètent le serment qu'il leur a dicté, et, leur douleur faisant place à la colère, ils suivent Brutus à Rome. Là il prononça un discours; ce n'est plus le même caractère ni les mêmes dispositions qu'il avait feintes jusqu'à ce jour. Il parle de la brutalité criminelle de Sextus Tarquin, son attentat inouï sur Lucrèce, la fin tragique de sa victime. Ces traits et d'autres encore, plus énergiques sans doute, tels qu'en inspire l'horreur de semblables spectacles, mais que l'historien ne saurait tous retracer, enflamment la multitude a un tel point qu'elle prononce la déchéance du roi et l'exil de L. Tarquin, de sa femme et de ses

enfants. Tarquin trouva les portes fermées; on lui signifia son exil. L'armée, au contraire, reçut avec transport le libérateur de Rome, et chassa les fils du roi. On nomma ensuite deux consuls : ce furent L. Junius Brutus et L. Tarquin Collatin. (Liv. I, chap. LIX, LX.)

XVII

Conjuration et supplice des fils de Brutus.

(An de Rome 245; 509 av. J.-C.)

Personne ne doutait qu'on n'eût bientôt à soutenir une guerre contre les Tarquins; elle eut lieu plus tard qu'on ne pensait : mais, ce qu'on ne soupçonnait pas, la fraude et la trahison faillirent anéantir la liberté. Il y avait dans la jeunese romaine un certain nombre de fils de grandes familles, dont les passions avaient eu toute licence sous la royauté : de l'âge des jeunes Tarquins, compagnons de leurs plaisirs, ils avaient vécu à la manière royale. L'égalité des droits de tous avait détruit leurs privilèges, et ils se plaignaient entre eux que la liberté commune eût amené pour eux l'esclavage. Cette jeunesse était donc déjà aigrie quand arrivent les députés des Tarquins, qui, sans parler de retour pour eux, réclamaient seulement leurs biens. Après les avoir entendus, le sénat délibéra quelques jours : refuser ces biens, c'était provoquer la guerre; les rendre, c'était lui fournir un aliment et des subsides. Cependant,

les députés intriguent de tous côtés : ouvertement, ils réclament les biens ; en secret, ils complotent pour rétablir les Tarquins. Sous prétexte de travailler au succès de leur dessein apparent, ils sondent les dispositions des jeunes nobles. Voyant leurs ouvertures accueillies, ils leur remettent les lettres des Tarquins, et se concertent avec eux pour ouvrir aux rois, la nuit, et secrètement, les portes de Rome. Les premières ouvertures furent faites aux frères Vitellius et Aquilius. La sœur des Vitellius était femme du consul Brutus, et lui avait donné deux fils, Titus et Tibérius, déjà dans l'adolescence. Leurs oncles les font aussi entrer dans le complot. Par hasard, il y avait eu un souper chez les Vitellius, où les conjurés, écartant tout témoin, s'entretinrent longuement, comme c'est l'ordinaire, du complot à exécuter. Un esclave surprit l'entretien ; il alla tout révéler aux consuls. Ceux-ci sortent aussitôt, prennent sur le fait les ambassadeurs et les conjurés, et le complot se trouve ainsi étouffé sans bruit. Les traîtres furent condamnés et conduits au supplice ; supplice qui fit une vive impression, car les devoirs du consulat obligèrent un père à frapper ses enfants. Par un jeu de la fortune, celui qui n'aurait pas dû même assister à cette exécution fut contraint d'y présider. Au poteau fatal était enchaînée l'élite des jeunes gens nobles : mais les regards s'éloignaient d'eux, comme de personnages obscurs, pour se diriger tous sur les fils du consul. Et leur châtiment faisait moins d'impression encore que le crime qui le leur attirait. Quoi ! cette année même ils avaient conçu

le dessein de livrer leur patrie rendue à la liberté, leur père son libérateur, le consulat né dans la famille Junia, les patriciens, le peuple, tous les citoyens et tous les dieux de Rome à un roi, autrefois cruel despote, et aujourd'hui irrité en outre de son exil! Les consuls se sont avancés vers leur siège : des licteurs s'approchent des coupables, les dépouillent de leurs vêtements, et après les avoir battus de verges, les frappent de la hache. Pendant tout ce temps, tous les regards étaient fixés sur Brutus, observant son visage et ses traits, où se trahissait la douleur du père, tandis que le consul punissait au nom de la patrie. Les coupables exécutés, afin de donner plus d'éclat à cet exemple, et de se préserver des crimes par l'espoir comme par la crainte, une récompense fut décernée au révélateur : il eut une somme d'argent du trésor public, la liberté et le titre du citoyen. (Liv. II, chap. III, IV, V.)

XVIII

Trait héroïque d'Horatius Coclès.

(An de Rome 246; 508 av. J.-C.)

Déjà les Tarquins s'étaient réfugiés près du Lar [1] Porsenna, roi de Clusium. Porsenna, persuadé que la nation étrusque était intéressée à

1. Ce nom de Lar était le titre distinctif des rois chez les Veïens et les Étrusques.

maintenir un roi à Rome, et un roi originaire d'Étrurie, marche contre cette ville à la tête d'une armée. A l'approche de l'ennemi, tous les habitants de la campagne rentrent dans Rome; une ceinture de postes entoure la ville. Elle semblait protégée tout entière, ici par ses murs, là par le Tibre, quand le pont de bois faillit donner accès aux ennemis. Mais tout fut sauvé par un seul homme, Horatius Coclès, qui fut, ce jour-là, le rempart de la fortune romaine. Il se trouvait chargé de la garde du pont : tout à coup, il s'aperçoit que le Janicule a été emporté par surprise et que les ennemis en descendent en toute hâte : en même temps, ses soldats épouvantés s'enfuient et abandonnent leurs armes. Alors il cherche à les arrêter, s'oppose à leur fuite, et, prenant à témoin les dieux et les hommes, leur représente « qu'ils n'assurent pas leur salut en abandonnant leur poste : s'ils laissent derrière eux un passage, il y aura bientôt plus d'ennemis sur le Palatin et le Capitole que sur le Janicule. Aussi il leur conseille, il les conjure de couper le pont avec le fer, la flamme, par tous les moyens possibles; pour lui, autant que peut le faire un homme seul, il soutiendra le choc des ennemis. » Il court donc à l'entrée du pont. En le voyant se détacher de ses soldats qui se retirent devant la bataille, et venir, les armes en avant, engager le combat, les ennemis restent stupéfaits de ce prodige d'audace. L'honneur cependant avait retenu près de lui deux combattants, Sp. Lartius et T. Herminius, tous deux illustres par leur naissance et leurs exploits. Quelque temps, il soutint

avec eux le premier choc de cette tempête d'assaillants et la première fureur du combat : puis, lorsqu'il ne resta plus qu'un étroit passage sur le pont, et lorsque ceux qui le coupaient commençaient à les rappeler, il força ses compagnons à se mettre en sûreté. Alors, jetant de tous côtés des regards menaçants et farouches sur les chefs étrusques, tantôt il les défie l'un après l'autre, tantôt il les accable tous d'invectives : esclaves d'orgueilleux tyrans, indifférents à la liberté, ils viennent, dit-il, attaquer celle d'autrui! Les Étrusques hésitent quelques instants, ils se regardent l'un l'autre pour voir qui commencera le combat; mais enfin la honte met la troupe entière en mouvement, et, poussant un cri, ils jettent une grêle de traits sur leur unique ennemi. Ces traits demeurent attachés au bouclier dont se couvre Horatius : il n'en continue pas moins à défendre le pont qu'il parcourt à grands pas. Mais déjà ils allaient le renverser par un choc vigoureux, quand retentissent et le bruit du pont qui s'écroule, et les cris arrachés aux Romains par la joie de voir le travail sitôt terminé. A ce bruit, une terreur soudaine arrête l'élan des ennemis. Alors Coclès : « Dieu du Tibre vénéré, je t'en prie, reçois et protège le guerrier qui se jette avec ses armes dans tes flots! » Il dit, et se précipite tout armé dans le fleuve : en vain fait-on pleuvoir sur lui une grêle de traits, il arrive sain et sauf à la nage jusqu'aux siens, après avoir accompli un exploit que la postérité admirera plus qu'elle n'y voudra croire. Rome sut être reconnaissante envers un si grand cou-

rage : sa statue fut placée dans le *comitium* [1], et il reçut tout le terrain qu'il put en un jour enfermer dans le cercle tracé par sa charrue. Au milieu de ces honneurs publics éclatèrent les témoignages de sympathies privées. Ainsi, pendant une rigoureuse disette, chacun lui apporta quelque chose, en proportion de ses ressources personnelles, retranchant sur son nécessaire de son propre mouvement. (Liv. II, chap. IX, X.)

XIX

Trait héroïque de Mucius Scévola.

(An de Rome 246; 508 av. J.-C.)

Le blocus n'en continuait pas moins, et la cherté des grains augmentait la disette. Aussi Porsenna se flattait-il d'emporter Rome d'assaut en demeurant sous ses murs. Alors un jeune patricien, C. Mucius, qui se révoltait à cette idée, que le peuple romain, esclave sous les rois, n'eût jamais été tenu assiégé dans aucune guerre par aucun ennemi, et qu'aujourd'hui, devenu libre, il fût bloqué par ces mêmes Étrusques, dont il avait si souvent mis les armées en déroute, crut qu'il fallait venger cet affront par quelque hardiesse et quelque coup d'éclat. D'abord il voulait, de son propre mouvement, pénétrer dans le camp ennemi. Les sénateurs l'approuvent. Il part, un glaive caché dans ses vêtements. Arrivé, il s'ar-

1. Endroit où se faisait l'élection des magistrats.

rêta au milieu d'une foule nombreuse devant le tribunal du roi. C'était le jour où la solde était distribuée aux troupes : le secrétaire du roi, assis près de lui, et habillé de même, était fort occupé, et c'était à lui que s'adressaient presque tous les soldats. Mucius hésita; mais, n'osant demander lequel des deux était Porsenna, de crainte que son ignorance ne le trahît, il s'en remit au hasard, et frappa le secrétaire au lieu du prince. Il se retirait à travers la foule effrayée, se frayant un chemin avec son poignard sanglant, lorsque les gardes du roi, attirés par les cris de la foule, le saisissent et le ramènent au pied du tribunal. En ce moment même, devant une destinée si menaçante, il ressent moins d'effroi qu'il n'en inspire. « Je suis, dit-il, citoyen romain; mon nom est C. Mucius. Ennemi, j'ai voulu tuer un ennemi, et je n'ai pas moins de courage pour recevoir la mort que j'en ai eu pour la donner. Agir et souffrir bravement, tel est le caractère du Romain. Et je ne suis pas le seul animé des mêmes intentions à ton égard; la série est longue de ceux qui, après moi, réclament le même honneur. Apprête-toi donc, si bon te semble, à combattre à chaque heure du jour pour défendre ta tête : dans le vestibule de ton palais tu trouveras un poignard et un ennemi. Voilà la guerre que te déclare avec moi la jeunesse romaine. Ne redoute ni combat ni bataille rangée; tout se passera entre toi et chacun de nous. » Comme le roi, à la fois transporté de colère et effrayé d'un tel péril, ordonnait pour l'effrayer de l'environner de flammes, s'il ne dévoilait sur-le-champ le complot

dont il le menaçait à mots couverts : « Regarde, dit Mucius, combien peu de chose est le corps pour ceux qui aspirent à une grande gloire ». En même temps, il étend la main droite sur un brasier allumé pour le sacrifice, et il la laisse brûler comme s'il était insensible à la douleur. Ce prodige de courage frappe le roi de stupeur; il s'élance de son trône, fait écarter le jeune héros de l'autel et lui dit : « Pars d'ici, toi qui as été un ennemi plus cruel pour toi-même que pour moi. Je t'ordonnerais d'être plein de courage, si ce courage devait servir ma patrie. Du moins, je n'userai point des droits de la guerre; éloigne-toi libre, et sans avoir rien souffert. » Alors Mucius, comme pour répondre à cette générosité : « Puisque tu honores la valeur, j'accorderai à ton bienfait la réponse que je refusais à tes menaces : nous sommes trois cents, l'élite de la jeunesse romaine, qui avons juré de te faire périr en suivant cette voie. Le sort m'a désigné le premier; les autres viendront successivement et à leur tour jusqu'à ce qu'une occasion favorable te livre à leurs coups. » Après le départ de Mucius, à qui dans la suite la perte de sa main valut le surnom de Scévola, Porsenna se hâte d'envoyer des ambassadeurs à Rome. Il était tellement effrayé, et par son premier péril, auquel il n'avait échappé que par la méprise de l'agresseur, et par la perspective de courir cette chance tant qu'il resterait un conjuré, qu'il prenait les devants et envoyait à Rome des propositions de paix. Il y faisait mention du rétablissement des Tarquins sur le trône, mais pour la forme. (Liv. II, chap. XII, XIII.)

XX

Troubles au sujet des dettes. — Retraite du peuple sur le mont Sacré. — Ménénius Agrippa.

(An de Rome 259; 495 av. J.-C.)

Cependant la guerre avec les Volsques était imminente; et la ville était en proie à la discorde, divisée par les haines qui avaient éclaté entre les patriciens et les plébéiens, à l'occasion surtout des détenus pour dettes. Ils se plaignaient d'une voix frémissante « qu'après avoir combattu au dehors pour la liberté et l'empire, ils trouvassent à Rome servitude et oppression; la liberté du peuple était moins exposée pendant la guerre que pendant la paix, au milieu des ennemis qu'au milieu des concitoyens ». Dès lors, le mal va empirant : ce ne sont plus seulement des clameurs poussées ouvertement; mais, chose bien plus dangereuse, des réunions à part et des conciliabules secrets. Les consuls, persuadés de la gravité de ce danger réel, le dénoncent au sénat. Mais cette motion ne put amener une délibération régulière, tel fut le tumulte qui l'accueillit. Grande était l'indignation des sénateurs de ce que les consuls, dès qu'il avaient une mesure à prendre sous leur propre responsabilité, en voulussent rejeter l'odieux sur le sénat. Les consuls, ainsi maltraités, demandent ce qu'après tout on veut qu'ils fassent. Les sénateurs décident de faire des levées avec une extrême sévé-

rité, car c'est le repos du peuple qui le met dans cette effervescence. Les consuls montent à leur tribunal. Ils ont soin d'appeler le nom d'un citoyen placé devant leurs yeux. Comme cet homme garde le silence, et qu'un groupe est autour de lui prêt à le défendre en cas de violences, les consuls envoient vers lui le licteur. On le repousse. Alors ceux des sénateurs qui sont venus assister les consuls crient à l'indignité, et s'élancent du tribunal au secours du licteur. Celui-ci, on s'était borné à l'empêcher de saisir le plébéien désigné; sur les sénateurs, on se précipite avec violence. Il fallut l'intervention des consuls pour apaiser cette rixe : ni les pierres ni les armes cependant n'y avaient joué de rôle, et il y avait eu plus de cris et de colère que de coups. Le sénat, convoqué à la hâte, délibère plus à la hâte encore : les sénateurs maltraités demandent une enquête; les membres les plus fougueux l'autorisent, moins par un vote régulier que par du bruit et des cris. Appius Claudius, naturellement dur, excité en outre et par la haine de la plèbe et par les éloges des patriciens, affirme que ce n'est pas la misère, mais la licence, qui est cause de tous ces désordres; que le peuple s'essaie à la révolte, qu'il n'est pas encore déchaîné. « Tout le mal vient du droit d'appel au peuple; car le consul ne peut que menacer sans frapper, puisque le coupable a le droit d'en appeler à ses complices. Eh bien, dit-il, nommons un dictateur dont les décisions seront sans appel. Aussitôt, cette fureur qui semble tout embraser sera éteinte. Vous verrez si l'on

frappera le lecteur, quand on saura que le droit de battre de verges le coupable et de le faire périr est tout entier entre les mains du magistrat dont on aura outragé la majesté. » L'avis d'Appius paraissait en général violent et cruel, comme il l'était en effet. Mais grâce à l'esprit de parti et au souci de l'intérêt personnel, qui toujours ont nui et nuiront toujours aux intérêts de l'État, Appius l'emporta. On nomme dictateur M. Valérius. La guerre ne pouvait plus se remettre.... La guerre ayant été heureuse, Valérius voulut dans le sénat faire passer avant toute autre question celle qui devait fixer le sort du peuple victorieux, et demanda quelle mesure on prendrait à l'égard des prisonniers pour dettes; sa proposition ayant été rejetée, il abdiqua la dictature.

Le sénat conçut alors la crainte que le licenciement de l'armée ne ramenât les réunions secrètes et les complots. Aussi, bien que les levées eussent été faites par le dictateur, comme les soldats avaient prêté serment entre les mains des consuls, il les considéra comme retenus sous les drapeaux par ce serment même; et, sous prétexte que les Eques recommençaient la guerre, il ordonna aux légions de sortir de Rome. Cette mesure hâta la sédition. D'abord il fut question, dit-on, de tuer les consuls pour se délier du serment; mais on comprit que le crime ne pouvait se relever d'aucune obligation religieuse. Alors l'armée, sur l'avis d'un certain Sicinius, et sans l'ordre des consuls, se retira sur le mont Sacré, au delà de l'Anio, à trois milles de la ville. Là,

sans chefs, les soldats entourèrent leur camp de fossés et de palissades, et, se contentant de prendre des vivres, demeurèrent tranquilles pendant quelques jours, sans attaquer ni être attaqués. L'effroi était grand à Rome, et une crainte réciproque tenait les deux partis en suspens. La portion du peuple abandonnée par l'autre redoutait la violence des patriciens; les patriciens redoutaient ce peuple resté dans la ville, ne sachant s'ils aimeraient mieux le voir partir ou demeurer. On se résigna donc à députer au peuple Ménénius Agrippa, homme éloquent et cher au peuple comme issu d'une famille plébéienne. Envoyé au camp, il se contenta, dit-on, de raconter dans le langage encore inculte de cette époque l'apologue que voici : « Au temps où ne régnait pas encore l'harmonie qui existe aujourd'hui dans le corps humain, et où chaque membre avait sa libre action, son langage, toutes les parties du corps s'indignèrent que leurs soins, leurs efforts, leurs fatigues aboutissent à satisfaire l'estomac; tandis que lui, placé au centre, ne faisait que jouir des plaisirs qui lui étaient procurés. Un complot fut formé : les mains s'engagèrent à ne plus porter à la bouche les aliments; la bouche à ne plus les recevoir; les dents enfin à ne plus les broyer. Grâce à cette colère, tout en voulant dompter l'estomac par la faim, les membres et le corps entier en vinrent à une extrême consomption. Ils virent alors que l'estomac ne remplissait pas des fonctions inutiles, qu'il nourrissait autant qu'il était nourri, en renvoyant dans toutes les parties du corps le

sang qui fait la vie et la force, et en le répartissant dans toutes les veines après l'avoir préparé par la digestion. » Alors, montrant combien de rapports il y avait entre cette dissension intestine du corps et le courroux du peuple contre les patriciens, il apaisa les esprits. On s'occupa ensuite de la réconciliation; les conditions auxquelles on s'arrêta portaient que le peuple aurait des magistrats à lui, magistrats inviolables, qui le protégeraient contre les consuls : cette magistrature ne serait jamais accessible aux patriciens. (Liv. II, chap. XXIII, XXVII, XXVIII, XXIX, XXX, XXXI, XXXII, XXXIII.)

XXI

Coriolan.

(An de Rome 263-266; 491-488 av. J.-C.)

Cette année-là, aucune guerre n'était à craindre du dehors, au dedans la discorde était apaisée, quand un autre fléau bien redoutable vint fondre sur Rome : d'abord la cherté des vivres, car par suite de la retraite du peuple la terre était restée sans culture; puis la famine, aussi terrible que dans un siège. Une grande quantité de blé arriva de Sicile. On délibéra au sénat sur le prix qu'on le vendrait au peuple. Beaucoup pensaient que l'instant était venu de peser sur les plébéiens et de reprendre les droits qu'ils avaient arrachés par la retraite et la violence. Le plus acharné

était Marcius Coriolan, ennemi déclaré du pouvoir des tribuns. Le sénat trouva l'avis trop rigoureux, et le peuple, irrité, en vint presque à se soulever en armes. On allait même s'élancer sur Coriolan à sa sortie du sénat, si les tribuns ne l'avaient, très à propos, cité à comparaître devant le peuple. La colère fut ainsi arrêtée, chacun se voyant devenu juge de son ennemi et maître de sa vie. Marcius commença par écouter avec dédain les menaces de tribuns : « leur pouvoir leur donnait le droit de porter secours [1] et non pas de châtier ; ils étaient les tribuns de la plèbe et non pas ceux des patriciens ». Mais telle était l'irritation du peuple ameuté que la noblesse dut sacrifier un de ses membres. Elle lutta cependant contre cette haine déchaînée, usant soit de l'ascendant de chacun, soit de l'influence de l'ordre entier. Et d'abord on essaya, en disséminant chacun ses clients, en les éloignant des réunions et des assemblées, de dissiper l'orage amoncelé. Puis, tous les patriciens se présentèrent ensemble, comme si tous étaient accusés, demandant au peuple avec prières la grâce d'un seul concitoyen, d'un seul sénateur : si l'on ne voulait point l'absoudre comme innocent, qu'on lui pardonnât comme coupable. Mais Coriolan ne s'étant pas présenté au jour du jugement, le peuple s'opiniâtra dans sa colère. Condamné quoique absent, il se retira en exil chez les Volsques,

1. Droit d'intervention que les tribuns exerçaient pour s'opposer à une mesure prise par un magistrat, ou pour porter secours à un citoyen opprimé ou vexé.

menaçant sa patrie, et le cœur déjà plein de sentiments de vengeance. Les Volsques l'accueillirent avec une bienveillance dont les témoignages devinrent plus vifs de jour en jour, à mesure que sa colère contre Rome éclatait davantage et s'exhalait par plus de plaintes et plus de menaces. Il avait pour hôte Attius Tullius, le citoyen le plus considérable de la confédération volsque, et, de tout temps, ennemi déclaré des Romains. Ainsi animés, l'un par une haine ancienne, l'autre par une haine récente, ils méditent ensemble de provoquer une guerre nouvelle contre Rome.

Rome était alors par hasard sur le point de célébrer les grands jeux. Un grand nombre de Volsques y vinrent, persuadés par Attius Tullius. Avant le commencement des fêtes, Tullius, selon le plan dont il était convenu avec Coriolan, va trouver les consuls, et leur dit qu'il a à leur faire une communication secrète dans l'intérêt de la république. Quand ils sont sans témoins : « C'est à regret, dit-il, que je fais une démarche qui est défavorable à mes concitoyens. Toutefois, je ne viens pas révéler un dessein accompli; je veux en prévenir l'accomplissement. Nos Volsques ont l'esprit beaucoup plus remuant que je ne le voudrais. Nous l'avons trop appris par de nombreuses défaites; car, si nous subsistons encore, nous le devons moins à notre esprit de conduite qu'à votre patience. Il y a ici aujourd'hui un grand nombre de Volsques; on célèbre des jeux : la ville sera tout entière à ce spectacle. Je me souviens de la tentative criminelle des Sabins, ici même, en pareille circonstance; je tremble qu'on

ne commette quelque acte imprudent et téméraire. J'ai cru devoir vous parler de cela à l'avance, consuls, dans notre intérêt comme dans le vôtre. Pour moi, je veux retourner sur-le-champ dans mon pays, de peur que ma présence ne me fasse imputer la complicité de quelque acte ou de quelque parole coupable. » A ces mots, il s'éloigne. Quand les consuls eurent annoncé au sénat ces complots incertains révélés par un homme digne de foi, le nom du révélateur, plus que la crainte des complots mêmes, détermine à prendre des précautions, dussent-elles être superflues. On rédige un sénatus-consulte enjoignant aux Volsques de sortir de Rome; et des hérauts vont leur signifier de partir tous avant la nuit. Remplis de colère, ils s'en allèrent chez eux, chacun d'eux excite ses concitoyens, et de la sorte toute la confédération volsque se soulève contre Rome.

L'accord unanime de tous les peuples donne la direction de cette guerre à Attius Tullius et à l'exilé romain Cn. Marcius, en qui surtout on a confiance. Cet espoir ne fut pas trahi, et l'on put voir que la force de Rome résidait plus dans ses généraux que dans ses armées. Coriolan marche vers Rome, et après avoir placé son camp à cinq milles de la ville, il ravage le territoire romain. Sp. Nautius et Sex. Furius étaient consuls. Comme ils passaient en revue les légions et distribuaient des corps armés le long des murs et aux endroits où ils croyaient devoir placer des postes et des sentinelles, ils se laissent d'abord intimider par les clameurs séditieuses

d'une multitude immense qui demande la paix; puis, ils se voient forcés de convoquer le sénat et de lui proposer l'envoi d'une députation à Cn. Marcius. Le sénat y consentit, voyant bien le découragement du peuple. Les ambassadeurs envoyés à Marcius pour traiter la paix en reçurent cette dure réponse : « Si on rend aux Volsques leur territoire, on pourra traiter de la paix. Si Rome veut jouir tranquillement de ce qu'elle a ravi, il se souvient, et de l'injure de ses concitoyens, et de la générosité de ses hôtes; il s'efforcera de faire voir que l'exil a irrité et non abattu son courage. » Envoyés une seconde fois, ils ne sont pas admis dans le camp. On raconte même que les prêtres, ornés de leurs insignes, vinrent en suppliants au camp ennemi, et qu'ils ne réussirent pas mieux que les députés à fléchir Marcius.

Alors les dames romaines se rendent en foule près de Véturie, mère de Coriolan, et de Volumnie, sa femme. Le firent-elles pour obéir à l'ordre d'une assemblée, ou inspirées par la crainte naturelle à leur sexe, je ne sais trop. Elles obtinrent du moins que Véturie, malgré son grand âge, et Volumnie, portant ses deux jeunes fils qu'elle avait de Marcius, les accompagnèrent au camp ennemi. Ainsi la ville que les hommes n'avaient pu défendre avec leurs armes, des femmes allaient la défendre avec des prières et des larmes. Elles arrivent au camp; on annonce à Coriolan l'arrivée d'un long cortège de femmes. Déjà, ni la majesté de la république représentée par ses ambassadeurs, ni le caractère sacré des

prêtres dans un appareil qui parlait aux yeux et aux cœurs, n'avaient pu l'émouvoir; il demeura d'abord encore plus insensible aux larmes des femmes. Mais bientôt, un des hommes de sa suite ayant reconnu Véturie, remarquable entre toutes par sa tristesse, et debout entre sa bru et ses petits-fils, vient lui dire : « Si mes yeux ne me trompent, ta mère est ici avec ta femme et tes enfants ». Alors Coriolan, tout hors de lui et tout éperdu, s'élance de son siège pour embrasser sa mère; mais celle-ci, passant des supplications au ton de la colère : « Avant de recevoir tes embrassements, lui dit-elle, je veux savoir si j'ai devant moi un fils ou un ennemi; si, dans ton camp, je suis ta mère ou ta captive. Voilà donc où m'a amenée une vie trop longue et malheureuse vieillesse : à te voir exilé, puis ennemi? As-tu donc pu ravager cette terre qui t'a enfanté et qui t'a nourri? Si grande que fût ta colère, si terribles que fussent les menaces que tu proférais en venant, une fois entré sur notre territoire, tout ce courroux n'est point tombé? En voyant Rome tu ne t'es pas dit : ces murailles renferment ma demeure, mes pénates, ma mère, ma femme, mes enfants? Ainsi, si je n'avais point été mère, Rome n'eût point été assiégée; si je n'avais point eu de fils, je serais morte libre dans ma patrie libre! Désormais, ce que je puis souffrir augmentera ta honte, mais sans accroître ma misère; et, si malheureuse que je doive être, je ne le serai pas longtemps : mais songe à ces enfants; si tu persistes, une mort prématurée les attend ou une longue servitude. » A ces mots, sa femme

et ses enfants l'entourent de leurs bras; les pleurs que versent toutes les femmes, leurs lamentations sur elles et sur leur patrie brisent enfin ce cœur inflexible. Après avoir embrassé sa famille, il la congédie et éloigne son camp de Rome. Enfin il fit sortir ses légions du territoire romain, et périt victime de la haine qu'inspira sa conduite. D'autres veulent qu'il ait fini autrement. Je lis dans Fabius, de beaucoup le plus ancien des historiens, qu'il vécut jusqu'à un age avancé. Du moins, il cite ce mot répété souvent par Coriolan à la fin de sa vie : « L'exil est bien plus pénible pour un vieillard ». Les Romains n'envièrent point aux femmes la gloire qu'elles venaient de s'acquérir, tant on éprouvait peu alors le besoin de rabaisser le mérite d'autrui. Pour perpétuer ce souvenir, un temple fut construit et dédié à la Fortune des femmes. (Liv. II, chap. XXXIV-XL.)

XXII

Les 306 Fabius.

(An de Rome 275; 479 av. J.-C.)

Quant aux Véiens, plus importuns que redoutables, ils insultaient Rome plutôt qu'ils ne la mettaient en danger; mais c'était une préoccupation continuelle, car en aucun temps on ne pouvait les perdre de vue ni concentrer ailleurs tous ses efforts. Alors la famille des Fabius (*gens*

des *Fabii*) se présente au sénat, et le consul prend la parole au nom de tous : « La guerre des Véiens, dit-il, exige plutôt comme vous le savez, Pères conscrits, un corps de troupes toujours sur pied qu'une armée nombreuse. Vous, prenez en main les autres guerres, et aux Véiens opposez comme ennemis les Fabius. Nous nous engageons à ne pas abaisser la majesté du nom romain. Cette guerre sera pour nous comme une affaire de famille; nous voulons la soutenir à nos frais. Elle ne coûtera rien à la République, ni hommes, ni argent. » On le comble d'actions de grâces. Le consul sort du sénat, et rentre chez lui escorté des autres Fabius qui s'étaient tenus dans le vestibule du sénat, attendant le sénatus-consulte. Ils reçoivent l'ordre de se trouver en armes le lendemain à la porte du consul, et se retirent chez eux.

La nouvelle se répand dans toute la ville; on élève les Fabius aux nues. « Une seule famille, dit-on, s'est chargée du fardeau qui pesait sur l'État; la guerre des Véiens est devenue l'affaire d'une maison et comme une querelle privée. S'il se trouvait encore dans Rome deux familles aussi puissantes, et que l'une se chargeât des Volsques, l'autre des Èques, le peuple romain goûterait une paix profonde, et tous les peuples voisins pourraient être soumis. » Le lendemain, les Fabius prennent les armes. Le consul, revêtu du manteau du général, trouve dans le vestibule sa famille entière rangée en bataille; il se place au centre et donne le signal du départ. Jamais Rome n'avait vu défiler armée moins nombreuse,

ni plus resplendissante de gloire, plus entourée de l'admiration publique. Trois cent six soldats, tous patriciens, tous d'une même famille, et dont on n'eût refusé aucun pour chef, sénat extraordinaire en n'importe quel temps, marchaient, menaçant le peuple véien de l'écraser sous les forces d'une seule maison. Derrière eux venait une foule nombreuse de parents et d'amis, dont rien de médiocre n'occupait la pensée; leurs espérances comme leurs craintes étaient sans bornes. Puis venait le peuple, attiré par un vif intérêt, et dont l'admiration enthousiaste touchait à la stupeur : « Qu'ils partent pleins de courage et sous d'heureux auspices; que le succès réponde à leur entreprise; et qu'au retour ils attendent du peuple consulats et triomphes, toutes les récompenses, toutes les charges ». En passant devant le Capitole, la citadelle et les autres temples, ils implorent tous les dieux qui se présentent à leurs yeux ou à leur souvenir; ils leur demandent de regarder d'un œil bienveillant et favorable cette armée qui s'éloigne, et de la rendre bientôt saine et sauve à sa patrie et à sa famille. Vaines prières! Les Fabius partent par la voûte à droite de la porte Carmentale et prennent la voie malheureuse; ils marchent jusqu'aux bords du Crémère; l'endroit leur paraît propice, ils s'y fortifient....

La lutte commença alors entre les Fabius et le peuple véien sans que l'appareil de la guerre fût plus considérable. Ce n'étaient pas seulement des courses de fourrageurs, ou des escarmouches imprévues, mais quelquefois des combats régu-

liers engagés en pleine campagne, et souvent dans cette situation, une seule famille de Rome l'emporta sur l'une des cités les plus puissantes alors de l'Étrurie. Les Véiens s'irritèrent d'abord d'une si cruelle humiliation : puis, l'idée leur vint naturellement d'attirer dans une embuscade leur ennemi trop confiant. Ils se réjouissaient même que de nombreux succès accrussent l'audace des Fabius. Aussi, lui firent-ils trouver sous ses pas, dans ses incursions, des troupeaux que le hasard lui semblait faire rencontrer; les paysans s'enfuyaient, laissant les campagnes vides; et des corps d'armée, envoyés pour arrêter ces ravages, se dispersèrent plus d'une fois à son approche, cédant à une terreur simulée plutôt que réelle. Par là, les Fabius en étaient venus à un tel mépris pour l'ennemi qu'ils le croyaient incapable de résister à leurs armes invincibles en aucun lieu et en aucun temps. Tout pleins de cette confiance, un jour qu'ils aperçoivent des troupeaux à une grande distance de Crémère, sans s'inquiéter de quelques soldats ennemis épars dans la plaine, ils n'hésitent pas à s'élancer. Dans leur imprévoyance, ils se laissent emporter à la débandade au delà de l'embuscade placée au bord même de la route. Dès qu'ils sont répandus dans la plaine pour rassembler le bétail que la frayeur a naturellement dispersé, les troupes embusquées se lèvent tout à coup. Devant, derrière, partout ils sont enveloppés. Les cris qui retentissent tout autour d'eux les épouvantent; puis, bientôt, ils sont assaillis par une grêle de traits. Les Étrusques serrent leurs

rangs et les enveloppent comme d'une ligne continue de troupes, et ce cercle va se rétrécissant autour d'eux de plus en plus à mesure que l'ennemi se rapproche. Cette manœuvre fait ressortir et leur petit nombre, et la multitude des Étrusques dont les rangs se serrent et se pressent sur un petit espace. Les Fabius renoncent à soutenir le combat sur tous les points; ils se portent tous d'un même côté, et, formés en coin, se frayent un passage à l'aide de leurs personnes et de leurs armes. Ils arrivent à une colline à pente douce, et s'y arrêtent. Dès que l'avantage de la position leur a permis de reprendre haleine et de se remettre d'une alarme si vive, ils repoussent les assaillants. Malgré leur petit nombre, ils allaient l'emporter, grâce à cette position même, quand les Véiens, qui ont tourné et gravi la montagne, apparaissent au sommet. L'avantage dès lors est de nouveau à l'ennemi; les Fabius sont tués jusqu'au dernier, et leur fort est emporté d'assaut. Il en périt trois cent six, le fait est suffisamment constant. Un seul avait été laissé à Rome à cause de sa jeunesse : il deviendra la souche des Fabius, et au milieu des dangers de la paix ou de la guerre, Rome n'aura point de plus ferme soutien (Liv. II, chap. XLVIII-L.)

XXIII

Meurtre de Siccius.

A la honte des défaites du dehors les décemvirs ajoutent l'odieux de deux crimes affreux au camp et dans la ville. L. Siccius, à l'armée des Sabins, profitait de la haine inspirée par les décemvirs pour entretenir secrètement les soldats du rétablissement et de projets de révolte des tribuns. On l'envoie reconnaître un territoire propre à l'emplacement d'un camp. On charge les soldats qu'on avait envoyés pour l'accompagner dans son expédition de le tuer au premier endroit favorable. Il ne périt pas sans vengeance; plusieurs de ses assassins tombèrent autour de lui, car il était d'une force peu commune, et, entouré de toutes parts, il résista avec un courage égal à ses forces. Les soldats qui reviennent au camp y annoncent qu'on a donné dans une embuscade, que Siccius est tombé en combattant vaillamment, et qu'on a perdu quelques soldats avec lui. On crut d'abord à ce rapport. Mais quand la cohorte, partie avec l'autorisation des décemvirs pour ensevelir les morts, eut remarqué qu'aucun des corps n'avait été dépouillé, que Siccius était étendu au milieu d'eux, revêtu de ses armes, et que tous étaient tournés vers lui; qu'il n'y avait sur la place aucun ennemi, ni aucune trace de leur départ, ils rapportèrent le cadavre en affirmant que Siccius avait été assassiné par ses sol-

dats. L'indignation éclatait partout dans le camp, et on était décidé à porter à Rome le cadavre, quand les décemvirs se hâtèrent de lui faire aux frais de l'État des funérailles militaires. Il fut enseveli au milieu de l'affliction profonde des soldats, et le mépris public pour les décemvirs s'en accrut. (Liv. III, chap. XLIII.)

XXIV

Mort de Virginie.

Rome fut alors témoin d'un nouveau crime, fruit de la passion, et ce crime n'eut pas un dénouement moins terrible que le viol et la mort de Lucrèce qui avaient fait chasser les Tarquins de Rome et du trône. Et ainsi les décemvirs, outre qu'ils finirent comme les rois, perdirent leur autorité par la même cause. Ap. Claudius fut pris d'un violent désir d'outrager une jeune fille plébéienne. Le père de cette jeune fille, L. Verginius, était l'un des premiers centurions en Algide; il était irréprochable comme soldat et comme citoyen : sa femme avait vécu et ses enfants étaient élevés dans les mêmes principes. Il avait fiancé sa fille à L. Icilius, ancien tribun, d'un caractère énergique et d'un courage qui s'était signalé dans la défense des intérêts du peuple. Enflammé d'amour pour cette jeune fille resplendissante de jeunesse et de beauté, Appius avait d'abord tenté de la séduire

par des présents et des promesses. Mais rencontrant dans sa vertu un rempart infranchissable, il imagina d'employer une violence cruelle et tyrannique. Il chargea son client M. Claudius de la revendiquer comme son esclave, sans céder à ceux qui demanderaient sa mise en liberté provisoire: car l'absence du père lui semblait devoir favoriser ses desseins criminels. Comme la jeune fille venait au Forum, où se trouvaient au milieu des boutiques les écoles publiques, le serviteur de la passion du décemvir met la main sur elle. Il s'écrie que, née d'une de ses esclaves, elle est son esclave elle-même; il lui ordonne de le suivre: si elle refuse, il emploiera la violence. La jeune fille tremblante reste stupéfaite d'effroi; aux cris de sa nourrice qui implore l'assistance des citoyens, la foule s'amasse. Le nom de son père Verginius et le nom si populaire de son fiancé Icilius volent de bouche en bouche. Ceux qui les connaissent s'intéressent à la jeune fille par cela même, les autres à cause de l'indignité d'une telle réclamation. Déjà elle était à l'abri de la violence, quand Claudius dit qu'il n'est pas besoin d'ameuter la foule, qu'il veut employer les voies légales et non la force Il la cite donc en justice. Comme les assistants lui conseillent d'y aller, on parvient au tribunal d'Appius. Le demandeur joue sa comédie connue à l'avance du juge qui lui-même l'a composée : « Cette jeune fille, dit-il, est née chez lui; elle a été furtivement portée dans la demeure de Verginius, à qui l'on a fait croire que c'était sa fille. Ce qu'il avance, il le prouvera par des témoignages, et convaincra

Verginius lui-même, plus victime encore que tout autre de cette supercherie. En attendant, la loi veut que l'esclave suive son maître. » Les défenseurs de Virginie objectent que son père Verginius est absent pour le service de la République; qu'il peut revenir en deux jours si on lui porte la nouvelle; qu'il y aurait injustice qu'en son absence il courût le risque de perdre ses enfants. Ils demandent au décemvir de remettre l'affaire sans rien préjuger jusqu'au retour du père, et, d'après sa propre loi, d'accorder la liberté provisoire; enfin de ne pas permettre qu'une jeune fille soit exposée à perdre son honneur avant sa liberté.

Appius fait précéder son décret d'une introduction : « une preuve de sa sollicitude pour la liberté, c'est cette loi même qu'invoquent les amis de Verginius en faveur de leur demande. Mais elle ne sera une sauvegarde assurée pour la liberté qu'à la condition de ne faire acception ni d'intérêts ni de personnes. Sans doute tout citoyen qui réclame sa liberté doit y être mis provisoirement, car la loi lui reconnaît le droit d'agir; mais pour une jeune fille, soumise au pouvoir paternel, son maître a un droit de possession qui ne le cède à aucun autre que celui du père. Il décide donc qu'on fera venir le père; mais en attendant, le demandeur ne peut pas sacrifier ses droits, il emmènera donc la jeune fille, tout en s'engageant à la représenter à l'arrivée de celui qui passe pour être le père. » En entendant un décret si injuste, la foule murmurait, mais sans qu'aucun osât réclamer person-

nellement, quand surviennent P. Numitorius, aïeul de la jeune fille, et son fiancé Icilius. La foule leur ouvre passage, comptant que l'intervention d'Icilius pourra, plus que toute autre, arrêter Appius; mais le licteur déclare « que l'arrêt est prononcé », et repousse Icilius malgré ses cris. Une si révoltante injustice eût irrité le caractère le plus pacifique. « C'est par le fer, Appius, qu'il faut m'écarter d'ici, s'écrie-t-il, si tu veux que personne ne révèle tes desseins secrets! Je suis le fiancé de cette jeune fille, et je dois l'épouser chaste et vierge. Appelle donc avec les tiens tous les licteurs de tes collègues, fais préparer les verges et les haches; la fiancée d'Icilius ne restera pas en dehors de la demeure de son père. Vous avez pu nous enlever le secours de nos tribuns et l'appel au peuple romain, ces deux remparts de la liberté, mais nos enfants et nos femmes ne sont pas encore les victimes dévouées à vos débauches. Exercez votre fureur sur notre corps et sur notre tête; mais que notre honneur du moins soit à l'abri! Si l'on emploie contre elle la violence, j'implorerai, moi, pour ma fiancée, le secours des citoyens qui m'entendent; Verginius, pour sa fille unique, le secours des soldats; tous ensemble nous invoquerons l'appui des dieux et des hommes, et tu n'exécuteras ton arrêt qu'après nous avoir égorgés. Je t'en conjure, Appius, regarde de plus en plus dans quelle voie tu t'engages. Verginius, à son retour, verra ce qu'il doit faire de sa fille; qu'il sache seulement que s'il cède aux réclamations de Claudius, il lui faudra

chercher un parti pour sa fille. Jusque-là, je réclamerai la liberté de ma fiancée, et je perdrai la vie avant de perdre le sentiment de mon devoir. »

La multitude était soulevée, et une lutte semblait imminente. Les licteurs avaient entouré Icilius, mais tout en se bornant à des menaces. Cependant Appius se récriait : « Icilius, à l'entendre, s'inquiétait peu de défendre Virginie; ce que cherchait cet esprit inquiet, encore plein des fureurs du tribunal, c'était un prétexte à soulever l'émeute. Mais il ne lui en fournirait pas ce jour-là l'occasion. Qu'Icilius toutefois le sût bien, ce n'était pas à ses emportements, mais à l'absence de Verginius, au titre de père, à la liberté, qu'il accordait de remettre son jugement au lendemain et de suspendre l'exécution de son arrêt. Il demanderait à Claudius de se relâcher de ses droits, et de permettre que la jeune fille fût mise jusqu'au lendemain en liberté provisoire. Mais si le père ne comparaissait pas le lendemain, il annonce à Icilius et à ses parents que le législateur n'abandonnera pas sa loi, et que le décemvir ne manquera point d'énergie. Toujours est-il qu'il n'appellera point les licteurs de ses collègues pour contenir les auteurs de la sédition; les siens lui suffiront. » L'injustice était donc ajournée : les défenseurs de la jeune fille se retirent à l'écart. Tous sont d'avis que la première chose à faire est d'envoyer le frère d'Icilius et le fils de Numitorius, jeunes gens pleins de vigueur, vers Verginius : ils courront droit à la porte et iront aussi vite que possible le chercher au camp. Il y va du

salut de la jeune fille qu'il soit là, dès le lendemain, pour la soustraire à cette violence injuste.' Les jeunes gens partent après en avoir reçu l'ordre, et vont à toute bride avertir le père. Comme le demandeur insistait pour obtenir caution que la jeune fille serait représentée le lendemain, et qu'Icilius disait s'en occuper, pour gagner du temps et donner de l'avance aux courriers qu'il avait dépêchés vers le camp, de tous côtés la foule lève les mains et chacun se déclare prêt à répondre pour Icilius. Touché jusqu'aux larmes : « Merci, s'écrie-t-il : demain j'userai de votre aide; aujourd'hui nous avons assez de répondants ». Virginie est ainsi remise en liberté sous la caution de ses proches. Appius reste quelques instants au tribunal, afin de ne pas paraître avoir siégé pour cette seule affaire; mais, l'intérêt qu'elle inspire faisant oublier toutes les autres, personne ne se présente, et il se retire chez lui. Il écrit à ses collègues au camp de ne pas accorder de permission à Verginius et même de s'assurer de sa personne. Ce perfide avis arriva heureusement trop tard. Verginius avait reçu sa permission et était parti dès la première veille. La lettre qui prescrivait de la retenir fut remise inutilement le lendemain matin.

Cependant, à Rome, au point du jour, toute la ville était sur le Forum dans l'attente, quand Verginius y parut en habits de deuil, conduisant sa fille, les vêtements en lambeaux, accompagnée de quelques femmes âgées et d'une foule de défenseurs. Là il s'adressa à tout le monde, et non seulement demanda l'appui qu'on accorde

par faveur aux prières, mais encore le sollicita comme une dette. Ce cortège de femmes par son silence et ses pleurs touchait plus encore qu'aucune parole. Appius, dont le délire plutôt que l'amour avait troublé la raison, se roidit contre cette disposition de la foule et monte à son tribunal. Le demandeur commence par se plaindre que le juge, par complaisance pour le peuple, lui ait la veille refusé justice; mais Appius l'interrompt, sans lui laisser formuler sa demande, et sans laisser répondre Verginius. Le discours par lequel il motiva son arrêt peut avoir été rapporté fidèlement par les vieux auteurs; pour moi, aucun ne me paraît vraisemblable à côté d'une décision si odieuse. Je me bornerai à rapporter le fait qui est constant, et à dire qu'il adjugea la jeune fille comme esclave. Un jugement si révoltant frappa d'abord la foule de stupeur, et elle demeura quelques instants silencieuse. Mais quand M. Claudius s'avance pour saisir la jeune fille au milieu des femmes qui l'entourent, leurs cris et leurs larmes font explosion; et Verginius s'écrie en dirigeant vers Appius un bras menaçant : « C'est à Icilius et non à toi, Appius, que j'ai fiancé ma fille, c'est pour l'hymen et non pour l'outrage que je l'ai élevée. Tu veux donc, comme les animaux et les brutes, assouvir tes passions en t'accouplant au hasard? Ceux-ci le souffriront-ils, je l'ignore; mais j'espère que ceux qui ont des armes ne le souffriront pas. » Comme Claudius était repoussé par les femmes et les défenseurs qui entouraient la jeune fille, la voix du héraut rétablit le silence.

Égaré par la passion, le décemvir s'écrie « qu'outre les injures proférées la veille par Icilius et la violence de Verginius dont le peuple est témoin, il sait par des indices certains que toute la nuit on a tenu des conciliabules dans la ville pour exciter une sédition. Aussi, assuré qu'il y aurait lutte, il est descendu au Forum avec des hommes armés, non pour faire violence aux citoyens paisibles, mais pour contenir, comme lui en fait un devoir la majesté de sa charge, ceux qui veulent troubler la tranquillité de la ville. « Le plus sage sera donc, ajoute-il, de « demeurer en repos. Licteur, écarte la foule et « fais faire place au maître qui va prendre son « esclave. » A ces menaces dictées par la colère et lancées d'une voix tonnante, la multitude s'écarte d'elle-même; la jeune fille se tenait comme une proie abandonnée à l'infamie. Alors Verginius, quand il voit qu'il ne faut plus compter sur aucun secours : « Je t'en conjure, Appius, dit-il, pardonne à la douleur d'un père des récriminations trop amères peut-être; puis, permets-moi d'interroger la nourrice devant la jeune fille afin de savoir la vérité; et si j'ai cru à tort que j'étais père, je m'en irai le cœur moins brisé. » Cette permission lui est accordée; il emmène sa fille et la nourrice à l'écart près du temple de Cloacine, du côté de ce qu'on appelle aujourd'hui les boutiques neuves. Là, saisissant un couteau chez un boucher : « Ma fille, dit-il, c'est le seul moyen qui me reste de préserver ta liberté »; et il perce le cœur de la jeune fille. Se tournant alors vers le tribunal : « Appius, s'écrie-t-il, je dévoue par

ce sang ta tête aux dieux infernaux! » Aux cris qui retentissent à la vue d'une action si terrible, Appius ordonne qu'on se saisisse de Verginius : mais lui, le fer à la main, s'ouvre partout un passage; et enfin, protégé même par la multitude qui le suit, il parvient jusqu'à la porte. Icilius et Numitorius soulèvent le corps inanimé de la jeune fille, et, le montrant au peuple, déplorent le crime d'Appius, la beauté fatale de Virginie, et l'extrémité où a été réduit son père. Les femmes les suivent avec des cris : « Est-ce pour cette destinée qu'elles mettent au monde leurs enfants? Est-ce là la récompense de la chasteté? » Elles ajoutent tout ce qu'en pareille circonstance la douleur des femmes, plus vive en des âmes faibles, peut inspirer de plaintes et de lamentations. Quant aux hommes, et surtout à Icilius, ils n'ouvraient la bouche que pour demander le pouvoir des tribuns et l'appel au peuple, et déplorer avec indignation la situation publique. (Liv. III, chap. XLIV-XLVIII.)

XXV

Expulsion des Décemvirs.

(An de Rome 305; 449 av. J.-C.)

Le sénat fut d'avis qu'il ne fallait pas irriter le peuple et qu'il fallait surtout pourvoir à ce que l'arrivée de Verginius n'excitât pas de mouvement dans l'armée. On envoie donc au camp, alors

placé sur le mont Vécilius, les plus jeunes des sénateurs annoncer aux décemvirs qu'il faut empêcher à tout prix les soldats de se révolter. Mais déjà Verginius y avait provoqué un soulèvement plus terrible que celui qu'il avait laissé à Rome. Car, outre l'effet produit par l'arrivée de quatre cents citoyens que l'horreur d'une telle indignité avait attachés à ses pas, l'arme qu'il tenait à la main, le sang dont il était couvert, avaient attiré l'attention de tout le camp. D'ailleurs, ces toges que l'on apercevait de tous les côtés du camp faisaient croire à l'arrivée d'un nombre de citoyens bien plus considérable qu'il ne l'était en effet. On demande à Verginius ce qui s'est passé; mais lui reste longtemps à pleurer sans émettre une parole; puis enfin, quand le tumulte causé par l'empressement de la foule à se rapprocher de lui s'est calmé, quand le silence est établi, il raconte d'un trait dans tous les détails ce qui s'est passé. Levant alors des mains suppliantes, il s'adresse à ses compagnons d'armes et les conjure « de ne pas lui imputer un crime qui est celui d'Appius Claudius; de ne pas le fuir avec horreur comme le meurtrier de son enfant. Il eût sacrifié sa vie pour celle de sa fille, si elle avait pu vivre libre et chaste. Mais, la voyant entraînée comme une esclave à l'infamie, il s'était dit que mieux vaut perdre ses enfants par la mort que par le déshonneur; et sa pitié même lui avait inspiré une résolution barbare en apparence. Et il n'aurait pas survécu a sa fille, sans l'espoir de lui trouver des vengeurs dans ses compagnons d'armes. Eux aussi, ils ont

des filles, des sœurs, des femmes, et la mort de son enfant n'a pas éteint les passions d'Appius Claudius; plus elles sont impunies, moins elles connaîtront de frein. Que son malheur leur soit une leçon pour se préserver d'un semblable outrage. Pour lui, il n'a plus de femme, car le destin la lui a ravie; plus de fille, car elle a péri d'une mort affreuse, mais honorable, ne pouvant plus préserver sa vertu; il n'y a donc plus rien dans sa famille d'offert aux convoitises d'Appius; et lui, il saura s'affranchir des autres violences de cet homme avec le même courage dont il a défendu sa fille. C'est aux autres de veiller sur eux-mêmes et sur leurs enfants. » A ces accents énergiques de Verginius les soldats répondaient en protestant qu'ils ne trahiraient ni son espoir de vengeance, ni le soin de leur liberté. Des citoyens en toge, se mêlant aux soldats, font retentir les mêmes plaintes; ils font sentir combien le spectacle d'un tel crime, plus encore que le récit, a été horrible, et annoncent que la puissance des décemvirs est renversée à Rome. D'autres viennent et annoncent qu'Appius a failli être massacré et qu'il est parti en exil. Tout cela soulève l'armée, l'entraîne à crier aux armes, à saisir ses enseignes et à marcher vers Rome. Les décemvirs démoralisés, et par ce qu'ils voient, et par ce qu'ils apprennent de Rome, courent sur différents points du camp pour arrêter ce mouvement. Procèdent-ils par la douceur, on ne leur répond pas; veulent-ils parler au nom de leur autorité : « ils ont affaire à des hommes, et à des hommes armés ». Les soldats se mettent donc en

marche vers Rome, et occupent l'Aventin. A mesure que le peuple arrive, ils l'exhortent à recouvrer la liberté et à nommer des tribuns de la plèbe : du reste, aucune parole violente n'est proférée. Sp. Oppius convoque le sénat qui se refuse à toute mesure violente, lui répondant que les décemvirs eux-mêmes ont donné un motif à la sédition. On députe trois consulaires, Sp. Tarpéius, C. Julius, P. Sulpicius, pour demander au nom du sénat « par quel ordre ils avaient quitté leur camp, quelle était leur intention en venant, les armes à la main, occuper l'Aventin; renoncent-ils à vaincre l'ennemi pour s'emparer de leur patrie? » On savait bien quoi répondre; mais personne n'osait le faire. On n'avait pas encore de chef reconnu, personne n'osait s'exposer seul à tant de haine. La multitude se borne à crier unanimement « qu'on lui envoyât L. Valérius et M. Horatius, qu'elle les chargerait de sa réponse ».

Le sénat, inquiet pour la chose publique, se réunit alors tous les jours; mais le temps se passa en querelles plutôt qu'en délibérations. On reprochait aux décemvirs le meurtre de Siccius, la passion d'Appius et les honteuses défaites de l'armée. On voulait envoyer sur l'Aventin Valérius et Horatius; mais eux refusaient d'y aller tant que les décemvirs n'auraient pas déposé les insignes d'une magistrature expirée depuis déjà un an. Les décemvirs se plaignaient d'être dégradés, et refusaient de se dessaisir du pouvoir avant l'adoption des lois en vue desquelles on les avait nommés.

Instruit par M. Duilius, ancien tribun du peuple, que ces débats se prolongent sans aucun résultat, le peuple passe de l'Aventin sur le mont Sacré. Duilius assurait « que l'abandon seul de Rome jetterait de l'inquiétude dans l'âme des sénateurs; que le mont Sacré leur rappellerait la fermeté du peuple; qu'il comprendrait que le rétablissement du tribunat peut seul ramener la concorde ». On suivit la voie Nomentane, et le camp fut placé sur le mont Sacré. Avec la même modération qu'avaient montrée les ancêtres, on respecta les propriétés. Le peuple accompagna l'armée; pas un de ceux à qui l'âge permettait de marcher ne demeura. Les femmes et les enfants venaient à leur suite, demandant avec douleur à qui on les abandonnait dans une ville où ni la vertu ni la liberté n'étaient sacrées. Rome ainsi désertée offrait l'aspect étrange d'une vaste solitude; à peine apercevait-on sur la place publique quelques vieillards. Aussi, quand les sénateurs en venant à la curie virent le Forum désert, beaucoup et de plus fougueux que Valérius et Horatius faisaient entendre des cris. « Qu'attendrez-vous, pères conscrits? Si les décemvirs ne mettent pas un terme à leur obstination, laisserez-vous tout périr dans un embrasement général? Quelle est donc cette autorité, décemvirs, à laquelle vous vous cramponnez? Dicterez-vous vos lois aux murs et aux maisons de Rome? N'avez-vous pas honte que vos licteurs soient bientôt plus nombreux sur le Forum que tous les citoyens ensemble? Et si l'ennemi du dehors marche sur Rome, si le peuple, nous voyant in-

sensibles à sa retraite, vient les armes à la main, que ferez-vous ? Voulez-vous ensevelir votre pouvoir sous les ruines de Rome ? Il faut, ou se passer du peuple, ou lui rendre ses tribuns. Nous pourrions renoncer aux magistratures patriciennes avant qu'ils renoncent aux magistratures plébéiennes. Avant de connaître et d'éprouver cette dignité, ils l'ont arrachée à nos pères ; ce n'est pas pour s'en passer aujourd'hui qu'ils en ont goûté les douceurs ; surtout quand nous n'usons pas de l'autorité avec assez de modération pour qu'ils puissent se passer de défenseurs. » En entendant ces récriminations de tous côtés, les décemvirs ne peuvent résister à ce vœu unanime ; ils déclarent que puisque tel est le désir du sénat, ils s'en remettront à sa discrétion. Ils le prient seulement et lui recommandent de les protéger contre la haine publique, de ne pas accoutumer le peuple, en les laissant massacrer, à verser le sang des patriciens.

On envoie alors au peuple Valérius et Horatius : ils le feront rentrer dans Rome et rétabliront la paix aux conditions qu'ils croiront convenables ; mais ils devront aussi sauver les décemvirs de la colère et de l'emportement de la multitude. Ils partent, et sont accueillis au camp avec de grands témoignages de joie ; car personne n'hésitait à les regarder comme les libérateurs du peuple, eux qui avaient commencé le mouvement et qui allaient le terminer. Aussi, à leur arrivée, sont-ils comblés d'actions de grâces. Icilius se fait l'interprète de la foule. Ce fut encore lui qui traita les conditions et qui

exposa, sur la demande des députés, les prétentions du peuple. On les avait arrêtés en commun avant l'arrivée des députés; et telle en était la modération qu'il était clair que le peuple comptait plus sur la justice de sa cause que sur les armes. Il réclamait le pouvoir tribunicien et l'appel, ces deux soutiens de la liberté de la plèbe avant la création des décemvirs, et l'amnistie pour tous ceux qui avaient excité l'armée ou le peuple à se retirer pour recouvrer la liberté. A l'égard des décemvirs seuls, il montra des exigences cruelles. Il croyait juste qu'on les lui livrât pour le supplice, et menaçait de les brûler vifs. Les députés répondirent : « Les réclamations que vous faites de sang-froid sont si justes qu'on était à l'avance tout prêt à y faire droit; car vous demandez des garanties pour votre liberté, et non des armes pour l'attaque : mais, celles que vous dicte la colère, il faut les excuser plutôt qu'y satisfaire. En effet, la haine de la cruauté vous précipite vous-mêmes dans la cruauté; et, presque avant d'être libres, voici que vous voulez tyranniser vos adversaires. Notre ville sera-t-elle donc toujours affligée ou par des vengeances des patriciens contre le peuple, ou par celles du peuple contre les patriciens? Vous avez plus besoin du bouclier que du glaive. C'est assez humilier ces hommes que de les forcer à vivre dans le droit commun sans commettre ni souffrir d'injustice. Et maintenant, s'il faut que quelque jour vous vous fassiez craindre, vos magistrats et vos lois vont vous être rendus, vous allez prononcer souverainement de notre vie et de notre

fortune; alors, décidez selon chaque cause : aujourd'hui c'est assez de reconquérir votre liberté. »

Tous s'accordent pour s'en remettre à la décision des députés, qui affirment devoir revenir bientôt après avoir tout terminé. Arrivés à Rome, ils exposent au sénat les demandes du peuple. Les autres décemvirs voyant que, contre leur attente, il n'est fait nulle mention de leur supplice, ne font pas la moindre objection : seul, Appius, toujours farouche, et d'ailleurs le plus odieux de tous, mesurant à sa haine celle dont il est l'objet, s'écrie : « Je n'ignore pas quel sort nous menace. Je le vois, on diffère de nous attaquer jusqu'à ce qu'on ait mis des armes aux mains de nos adversaires; notre sang doit assouvir la haine du peuple; mais je ne fais pas de difficulté pour quitter le décemvirat. » Un sénatus-consulte fut porté en conséquence : les décemvirs abdiqueraient au plus tôt; le grand pontife Furius nommerait les tribuns du peuple, personne ne serait inquiété pour avoir provoqué la retraite de l'armée ou du peuple. Ces arrêtés pris, la séance levée, les décemvirs s'avancent dans l'assemblée et abdiquent leurs magistratures au grand contentement de tous. (Liv. III, chap. XLIX-LV.)

XXVI

Invasion de l'Italie par les Gaulois. Prise de Clusium.

(An de Rome 364; 390 av. J.-C.)

Rome avait donc chassé le citoyen dont la présence seule, si toutefois on peut compter sur les choses humaines, pouvait empêcher qu'elle ne fût prise. Le fléau déchaîné par le destin se rapprochait. Des députés viennent de Clusium demander du secours contre les Gaulois. Ce peuple, à ce que dit la tradition, séduit par la saveur de nos fruits et surtout de notre vin, jouissance inconnue de lui jusque-là, avait franchi les Alpes et avait pris possession du territoire autrefois cultivé par les Étrusques. Arruns de Clusium avait transporté du vin chez les Gaulois, afin de les attirer en Italie. Il aurait guidé les Gaulois dans le passage des Alpes, et les aurait menés assiéger Clusium. En présence d'une guerre toute nouvelle, d'une multitude immense d'ennemis d'un aspect étrange, portant des armes singulières, les Clusiens s'effrayent. Ils entendaient dire d'ailleurs que ces étrangers avaient souvent battu en deçà et au delà du Pô les légions étrusques. Dans leur effroi, bien qu'ils n'eussent qu'un titre à l'amitié ou à l'alliance de Rome, leur refus de défendre les Véiens, leurs frères, contre le peuple romain, ils envoyèrent à Rome des députés demander du secours au

sénat. Ce secours leur fut refusé. Toutefois trois députés, les fils de M. Fabius Ambustus, furent envoyés au nom du sénat et du peuple romain, pour inviter les Gaulois à ne point attaquer une nation dont ils n'avaient reçu aucune injure, une nation amie et alliée du peuple romain. Les Romains, s'il le fallait, combattraient pour la défendre; mais ils aiment mieux éviter la guerre, s'il est possible, et pour faire connaissance avec les Gaulois, peuple nouveau, mieux vaudrait la paix que les armes. Cette mission aurait été pacifique si on n'en avait chargé des hommes intraitables, et plus semblables à des Gaulois qu'à des Romains. Quand ils se sont acquittés de leur message dans l'assemblée des Gaulois, on leur répond : « Bien qu'on entende pour la première fois parler des Romains, on les estime vaillants, puisque les Clusiens invoquent leur secours dans une situation inquiétante. Comme ils ont préféré, pour défendre leurs alliés, les voies de conciliation aux armes, on ne rejettera pas la paix qu'ils offrent, si les Clusiens cèdent aux Gaulois, qui n'ont pas de terre, une partie de leur territoire, trop grand pour eux-mêmes et qu'ils ne peuvent cultiver : autrement, la paix est impossible. Alors les Romains demandent de quel droit on réclame les terres d'autrui en menaçant de la guerre, ce que les Gaulois ont à faire en Étrurie. Comme de part et d'autre les esprits s'échauffent, on court aux armes et le combat s'engage. Alors les destins ennemis de Rome l'emportent : au mépris du droit des gens, les députés prennent les armes; et ce ne put être

un secret que ce combat, à la tête des enseignes étrusques, de trois des plus nobles et des plus braves enfants de Rome : tant ressortait le courage étranger! Bien plus même, Q. Fabius s'élançant à cheval hors des lignes, attaque un chef gaulois qui se jetait avec furie sur les enseignes étrusques, lui perce le flanc de sa lance et le tue. Pendant qu'il le dépouille, il est reconnu des Gaulois, et dans toute l'armée la nouvelle se répandit comme un mot d'ordre que l'ambassadeur de Rome est là. Les Gaulois oublient leur colère contre les Clusiens, et sonnent la retraite en menaçant les Romains. Quelques-uns même voulaient qu'on marchât droit sur Rome; mais les vieillards obtinrent qu'on enverrait d'abord des députés se plaindre de l'injure reçue, et demander qu'en expiation du droit des gens on livrât les Fabius. La demande des députés gaulois embarrassa fort le sénat. D'une part, il désapprouvait la conduite des Fabius et la demande des barbares lui semblait juste; mais aussi la faveur attachée aux nobles Fabius l'empêchait de prononcer contre eux un arrêt mérité. Aussi, pour n'avoir pas la responsabilité des malheurs qui pourraient résulter d'une guerre avec les Gaulois, il renvoie au peuple la demande qu'on lui a faite. Là, le crédit et les largesses eurent tant d'influence, que ceux dont on poursuivait le châtiment furent nommés tribuns militaires avec puissance de consuls pour l'année suivante. Voyant cela, les Gaulois, justement indignés, retournèrent à leur camp, en prononçant tout haut des menaces de guerre. Les

tribuns militaires créés, outre les trois Fabius, furent Q. Sulpicius Longus, Q. Servilius pour la quatrième fois, P. Cornélius Maluginensis.

En présence d'un péril si redoutable (tant la fortune aveugle les esprits, quand elle ne veut pas que sa puissance rencontre de résistance) cette même Rome, qui, pour combattre les Fidénates, les Véiens, et autres peuples voisins, avait employé les ressources suprêmes, et, en mainte occasion, nommé un dictateur, aujourd'hui, devant un ennemi qu'elle n'a jamais vu, dont le nom lui est inconnu, qui apporte la guerre des rivages de l'océan et des dernières limites du monde, voici qu'elle ne cherche l'appui ni d'un commandement, ni d'un secours extraordinaire. Les tribuns, dont l'imprudence avait amené la guerre, sont chargés de la direction suprême; ils font les enrôlements avec mollesse comme s'il s'agissait d'un ennemi ordinaire et affectent de ne pas croire au danger de cette guerre. Cependant les Gaulois apprennent qu'on s'est plu à élever aux honneurs ceux même qui ont violé le droit des gens, et qu'on s'est joué de leurs ambassadeurs. En proie à une colère violente, qu'ils ne sauraient contenir, ils arrachent à l'instant les enseignes et marchent précipitamment vers Rome. Comme, au bruit de leur passage rapide, les villes effrayées prennent les armes et les habitants des campagnes s'enfuient, ils annoncent partout à grands cris que c'est contre Rome qu'ils marchent. Partout où ils s'avancent, chevaux, guerriers et une multitude confuse occupent au loin un immense espace. Mais grâce

à la renommée qui les précédait, aux courriers des Clusiens, puis des autres peuples, la rapidité des ennemis jeta un grand effroi dans Rome. Une armée formée à la hâte est envoyée au-devant d'eux; à onze milles de Rome, elle les rencontre à l'endroit où le fleuve Allia, descendant du haut des monts Crustuminiens, creuse son lit, et va, un peu au-dessous de la route, se jeter dans le Tibre. Déjà, en face et autour des Romains, le pays était plein d'ennemis; et cette nation, qui se plaît dans le bruit et le tumulte, faisait retentir au loin le fracas horrible de ses chants sauvages et de ses clameurs discordantes. (Liv. V, chap. XXXIII, XXXV, XXXVI, XXXVII.)

XXVII

Déroute de l'Allia. — Prise de Rome.

C'est là que les tribuns militaires, sans avoir marqué à l'avance l'emplacement du camp, sans avoir élevé de retranchements qui puissent servir de retraite, oubliant les dieux sinon les hommes, et n'ayant ni consulté les auspices ni fait de sacrifice, rangèrent leur armée en bataille. Ils avaient étendu les deux ailes afin de n'être pas enveloppés par les ennemis beaucoup plus nombreux. Et cependant, ils n'avaient pu égaler les fronts de bataille bien que leur centre dégarni n'eût ni profondeur ni solidité. Sur leur droite était une éminence où ils crurent devoir

placer leur réserve. Cette mesure, en donnant le signal de la terreur et de la fuite, assura pourtant le salut des fuyards. Le chef des Gaulois, Brennus, craignant surtout quelque piège, étant donné le petit nombre d'ennemis, s'imagina que les Romains s'étaient emparés de cette hauteur afin d'y attendre que les Gaulois en vinssent aux mains en ligne droite avec le front des légions, et alors de les prendre, grâce à cette réserve, en flanc et en queue. Il marcha donc vers la réserve, convaincu que, s'il la délogeait, l'immense supériorité du nombre lui assurerait en plaine une victoire facile. Tant il est vrai que les barbares avaient pour eux non seulement la fortune, mais même la tactique! Dans l'autre armée, il n'y avait plus vraiment de Romains, ni généraux, ni soldats. Frappés de terreur, tous ne songeaient qu'à fuir; et tel fut l'égarement de cette frayeur, que le plus grand nombre se dirigea vers Véies, ville ennemie, dont le Tibre les séparait, au lieu de suivre la grande route qui les menait à Rome vers leurs femmes et leurs enfants. Le corps de réserve fut un instant protégé par sa position. Mais, dans le reste de l'armée, à peine les plus proches eurent-ils entendu sur leurs flancs, et les plus éloignés derrière eux, le cri de guerre des Gaulois, qu'avant presque d'avoir vu cet ennemi inconnu, sans essayer de combattre, sans même répondre à ce cri, intacts et sans blessures, ils prirent la fuite. Personne ne tomba en combattant; l'arrière-garde seule souffrit, arrêtée dans sa fuite par l'empressement général. Sur la rive du Tibre,

où s'était précipitée l'aile gauche en abandonnant ses armes, la perte fut considérable. Beaucoup de soldats, qui ne savaient pas nager, ou qui en étaient empêchés par le poids de leur cuirasse et de leurs vêtements, se noyèrent dans le fleuve. Le plus grand nombre cependant purent gagner sains et saufs Véies, d'où ils n'envoyèrent à Rome ni du renfort, ni même la nouvelle de la défaite. Toute l'aile droite qui était plus loin du fleuve et presque au pied de la montagne s'enfuit à Rome, et, sans même fermer les portes de la ville, se réfugia dans la citadelle.

Les Gaulois, de leur côté, étaient stupéfiés par une victoire si miraculeuse et si soudaine. Eux aussi restèrent immobiles de peur; ils semblaient ignorer ce qui avait eu lieu; puis ils redoutèrent un guet-apens; enfin ils dépouillèrent les morts, et, suivant leur usage, entassèrent les armes en monceaux. Alors seulement, ne se voyant menacés d'aucun côté, ils se mirent en marche et arrivèrent à Rome peu avant le coucher du soleil. L'avant-garde de la cavalerie revient annoncer que les portes ne sont pas fermées; qu'il n'y a pour les garder aucun poste, ni de soldats sur les murailles. Ce nouveau prodige, semblable au premier, les arrête encore. La crainte de la nuit et l'ignorance des lieux font qu'ils campent entre Rome et l'Anio. Toutefois, des éclaireurs font le tour des remparts et des autres portes, pour pénétrer les intentions de l'ennemi dans une situation si désespérée.

Plus de soldats s'étaient réfugiés à Véies qu'à Rome; mais Rome ne croyait échappé au combat

que ce qui avait cherché un asile dans ses murs ; aussi pleurait-elle sur les vivants comme sur les morts, et le deuil général remplissait presque toute la ville de lamentations. La douleur des particuliers se tut bientôt devant la douleur publique, lorsqu'on annonça la présence des ennemis. Déjà même on entendait les hurlements et les cris discordants des barbares qui erraient par troupes autour des remparts. De ce moment jusqu'au lendemain, les esprits furent en suspens. Il semblait qu'ils allaient, au moment même de leur arrivée, se jeter d'un instant à l'autre sur Rome : car si telle n'était pas leur intention, ils seraient restés près de l'Allia. Puis, vers le coucher du soleil, comme le jour touchait à sa fin, on se dit que l'attaque allait avoir lieu avant la nuit. Après, on pensa qu'ils avaient attendu la nuit pour répandre plus de terreur. Enfin, à l'approche du jour, l'effroi fut au comble. Ainsi la frayeur n'avait pas cessé un instant quand vint le danger réel, et que les enseignes menaçantes apparurent aux portes. Cependant, ni cette nuit même, ni le jour suivant, la ville ne fut ce qu'elle avait été lorsque l'on avait fui si lâchement près de l'Allia. Ainsi, quoiqu'on n'eût pas l'espoir de défendre la ville avec le peu de soldats qui restait, on se décida à faire monter dans la citadelle et au Capitole, outre les femmes et les enfants, la jeunesse en état de porter les armes, et ceux des sénateurs qui étaient dans la force de l'âge. On y porta les armes et les vivres ; et on entreprit de défendre de cette forteresse les dieux, les hommes et le

nom romain. Les flamines et les prêtresses de Vesta emportèrent loin du théâtre du carnage et de l'incendie les objets du culte public : car ce culte ne devait cesser que lorsqu'il ne resterait plus un Romain pour en accomplir les rites. « Si la citadelle et le Capitole, si les demeures des dieux, si le sénat, âme de la république, si la jeunesse capable de combattre, échappait à ce désastre imminent, on se consolerait de la perte des vieillards abandonnés dans la ville et qu'attendait une mort inévitable. » Et pour que la multitude obscure se résignât plus facilement, de vieux triomphateurs, des consulaires déclarèrent qu'ils voulaient mourir avec les autres; il ne fallait pas que des corps incapables de porter les armes et de défendre la patrie épuisassent les ressources déjà insuffisantes de ses défenseurs.

Ainsi se consolaient entre eux ces vieillards destinés à la mort. Ensuite, ils adressent des exhortations à la jeunesse, en l'accompagnant jusqu'au Capitole et à la citadelle. Ils recommandent à sa vigueur et à la jeunesse de la ville la fortune, si désespérée qu'elle semble, d'une ville victorieuse pendant trois cent soixante ans, et dans toutes les guerres. Cependant, quand ces soldats, en qui résidaient toutes les espérances et toutes les ressources, se séparèrent des vieillards qui étaient décidés à ne pas survivre à la ruine de Rome prise, cette scène douloureuse et lamentable le devint plus encore à cause des pleurs et de l'incertitude des femmes, qui couraient de l'un à l'autre, suivant tantôt

ceux-ci, tantôt ceux-là, demandant à leurs maris et à leurs fils à quel destin ils les abandonnaient. Ce fut le dernier trait à ce tableau des misères humaines. Le plus grand nombre d'entre elles pourtant suivit les combattants à la citadelle, sans en être empêchées, sans y être non plus invitées. L'intérêt des assiégés eût été de diminuer des bouches inutiles; mais l'humanité s'y opposait. Le reste de la multitude, composé surtout de plébéiens, ne pouvant tenir sur une colline si étroite, ni être nourri avec si peu de provisions, sortit de la ville et gagna en une seule colonne le mont Janicule. De là, les uns se dispersèrent dans les campagnes, les autres se réfugièrent dans les villes voisines, sans chefs, sans accord, ils ne consultaient que leur inspiration ou leurs espérances, renonçant à tout projet d'intérêt commun. (Liv. V, chap. XXXVIII-XL.)

XXVIII

Prise de Rome (suite). — Sort des vieillards.

Cependant à Rome, une fois toutes les précautions prises, autant que le permettait l'effroi général, pour la défense de la citadelle, les vieillards rentrent dans les maisons. Là, ils attendent sans pâlir l'arrivée des ennemis et la mort. Ceux qui avaient rempli des magistratures curules voulurent mourir avec les insignes de leur fortune passée, témoignage de leurs

dignités ou de leurs vertus. Revêtant la robe solennelle des cérémonies religieuses et des triomphes, ils se placèrent au milieu de leurs demeures (sous le vestibule) sur des sièges d'ivoire. L'intervalle de la nuit avait calmé chez les Gaulois l'ardeur de combattre : nulle part ils n'avaient trouvé de résistance, et n'enlevaient point Rome de force ni d'assaut. Le jour suivant, ils entraient dans la ville sans emportement, sans colère, par la porte Colline demeurée ouverte : ils s'avancèrent jusqu'au Forum, promenant leurs regards sur les temples des dieux et sur la citadelle, qui seule présentait quelque appareil de guerre. Laissant là un détachement peu considérable, mais suffisant pour empêcher une sortie de la citadelle ou du Capitole sur leurs troupes disséminées, ils se répandent pour piller dans les rues désertes. Les uns se précipitent en masse dans les maisons les plus voisines; les autres courent aux plus éloignées, comme devant être encore intactes et remplies de butin. Puis, bientôt, cette solitude même les effraye. Ils craignent d'être victimes, en se dispersant ainsi, de quelque ruse des ennemis, et ils reviennent par troupes au Forum et dans les endroits voisins. Là, ils voient les maisons du peuple fermées, les cours intérieures des maisons riches tout ouvertes; mais ils hésitent plus en quelque sorte à entrer dans celles-ci qu'à forcer la porte des autres, tant ils ressentent une sorte de respect religieux, en voyant assis sous les vestibules ces vieillards qui, par leur attitude et leur costume d'une majesté plus

qu'humaine, et par la dignité imposante de leur front et de leurs regards, semblent être des images des dieux. Les Gaulois, debout, les contemplaient comme des statues; mais l'un d'eux s'avise de caresser la barbe de M. Papirius, qui, suivant l'usage du temps, la portait fort longue. Le Romain frappe de son bâton d'ivoire la tête du Gaulois. Celui-ci s'irrite, et le tue. C'est le signal du carnage. Bientôt tous les autres sont égorgés sur leurs chaises curules. Les sénateurs massacrés, on n'épargne plus personne; on pille les maisons, puis on y met le feu. (Liv. V, chap. XLI).

XXIX

Incendie de Rome.

Au reste, peut-être tous ne désiraient-ils pas détruire la ville; peut-être les chefs gaulois n'avaient voulu qu'effrayer par la vue de quelques incendies, dans l'espoir que l'attachement des assiégés pour leurs demeures les amènerait à se rendre; peut-être enfin, en ne brûlant pas la ville entière, espéraient-ils se faire de ce qui resterait debout un moyen de vaincre la constance des ennemis : toujours est-il que la marche du feu, le premier jour, ne fut ni aussi générale ni aussi rapide qu'elle l'est d'ordinaire dans une ville conquise. De la citadelle, les Romains apercevaient la ville remplie d'ennemis qui couraient par toutes les rues; de tous côtés,

c'était à chaque instant quelque nouveau désastre; aussi n'étaient-ils plus maîtres de leur pensée, leurs yeux même ne pouvaient tout voir, leurs oreilles tout entendre. Partout où les cris de l'ennemi, les lamentations des femmes et des enfants, le bruit de la flamme et le fracas des maisons qui s'écroulent appellent leur attention, effrayés, ils tournent de ce côté leur esprit, leur visage et leurs yeux. Il semble que la fortune les ait placés là pour qu'ils contemplent la chute de la patrie, en ne leur laissant que leur corps à défendre. Jamais assiégés n'avaient été plus à plaindre. Enveloppés de tous côtés, ils étaient séparés de leur patrie, et voyaient tous leurs biens devenir la proie des ennemis. A une journée si lamentable succède une nuit aussi pleine de troubles. Le jour qui suit une nuit tourmentée éclaire de nouvelles scènes de deuil qui se succèdent sans le moindre intervalle. Cependant, accablés et écrasés de tant de maux, les Romains ne cèdent pas. Vainement la flamme a tout détruit, tout nivelé, ils défendent bravement cette pauvre colline qu'ils occupent, dernier rempart de la liberté. S'habituant à des scènes qui reviennent chaque jour, ils deviennent insensibles à tous ces désastres; leurs yeux ne voient plus que les armes et le fer qu'ils ont à la main, leur seul et suprême espoir. (Liv. V, chap. XLII.)

XXX

Les Gaulois tentent de s'emparer de Rome.

Les Gaulois, après avoir fait pendant plusieurs jours une guerre inutile contre les maisons seules de Rome, voyant debout, au milieu de l'embrasement et des débris de la ville conquise, des ennemis en armes que tant de désastres n'ont point effrayés, que la force seule semble devoir réduire, se décident à faire l'assaut de la citadelle. Au point du jour, le signal est donné, et toute cette multitude se range sur le Forum. Elle s'avance, formée en tortue, en poussant le cri de guerre. Les Romains préparent la défense sans trouble ni précipitation. Ils placent des détachements à tous les points accessibles. Partout où les enseignes s'avancent, ils opposent l'élite de la jeunesse; mais on laisse d'abord monter l'ennemi. En effet, plus il se sera élevé sur ces roches escarpées, plus il sera facile de l'en précipiter. On s'arrête donc vers le milieu de la colline; et, de cette hauteur, dont la pente porte d'elle-même sur l'ennemi, on se précipite sur les Gaulois, qui sont massacrés ou renversés. Aussi ne recommencèrent-ils jamais, ni ensemble ni séparément, l'essai d'une pareille attaque. Renonçant donc à réussir par un assaut et la force des armes, ils se disposent à bloquer la place. Mais, dans leur imprévoyance, ils avaient brûlé avec Rome le blé qui s'y trouvait; et tous les grains des campagnes

avaient été pendant ce temps transportés à Véies. Ils divisent donc leur armée, dont une partie ira faire du butin chez les nations voisines, l'autre fera le siège, tandis que les fourrageurs de la campagne lui fourniront de quoi subsister. (Liv. V, chap. XLIII.)

XXXI

Camille redevient dictateur.

A Véies, non seulement les courages, mais les forces allaient grandissant de jour en jour. Outre les Romains venus des campagnes où ils erraient épars depuis la défaite (de l'Allia) ou la prise de Rome, des volontaires accouraient en foule du Latium pour avoir part au butin. On croyait l'instant venu de reconquérir la patrie en l'arrachant aux mains des ennemis ; mais à ce corps puissant manquait une tête. D'un accord unanime on veut rappeler Camille d'Ardée, mais après avoir consulté le sénat qui est à Rome : tant on agissait en tout avec réserve, tant on respectait, même dans une situation presque désespérée, les règles établies. Mais ce n'était qu'avec de grands dangers qu'on pouvait passer à travers les postes ennemis. Un jeune homme entreprenant, Pontius Cominius, s'offre comme messager. Il se place sur un radeau d'écorces que le courant du Tibre porte vers la ville. Là, il gravit près de la rive un rocher escarpé, que l'ennemi, par cette raison

même, négligeait de garder, et parvient ainsi au Capitole. Conduit aux magistrats, il expose les vœux de l'armée. Le sénat lui remet un décret ordonnant aux comices par curies de rappeler de l'exil et de nommer sur-le-champ dictateur, au nom du peuple, Camille. Ainsi les soldats auront le chef qu'ils désirent. Le messager reprend alors la même route et retourne à Véies. La loi fut portée par les curies, et Camille élu dictateur en son absence. (Liv. V, chap. XLVI.)

XXXII

Manlius Capitolinus.

Tandis que ces événements se passaient à Véies, la citadelle de Rome et le Capitole furent dans un grand danger. Car les Gaulois, soit qu'ils eussent remarqué des pas d'homme à l'endroit où avait passé le messager de Véies, soit qu'ils eussent reconnu d'eux-mêmes, vers la roche de Carmenta, un accès plus facile, tentèrent l'ascension par une nuit un peu claire. Devant eux marchait un homme sans armes, chargé de reconnaître le chemin; aux endroits difficiles, chacun tour à tour lui tendait ses armes. S'appuyant, se soutenant, se hissant l'un à l'autre, suivant que les lieux l'exigeaient, ils parvinrent enfin au sommet, dans un si profond silence qu'ils ne furent entendus ni des sentinelles, ni des chiens même, qui, la nuit pourtant, s'éveillent au

moindre bruit. Mais ils n'échappèrent pas aux oies sacrées de Junon qu'on avait respectées malgré la rigueur de la disette. Cela sauva Rome. En effet, réveillé par leurs cris et leurs battements d'ailes, M. Manlius, consul trois ans auparavant et qui s'était signalé dans les combats, prend ses armes et s'élance en appelant aux armes ses compagnons. Tandis qu'ils s'empressent d'accourir, lui frappe et renverse de son bouclier un Gaulois déjà debout sur le faîte. Sa chute entraîne ceux qui le suivent de plus près. Les autres, effrayés, jettent leurs armes pour se cramponner aux rochers qui les soutiennent; Manlius les égorge. Bientôt, les Romains réunis accablent l'ennemi d'une grêle de traits et de pierres qui renversent et précipitent dans l'abîme le bataillon entier. Le tumulte apaisé, le reste de la nuit est donné au repos, autant du moins que le permet le trouble des esprits encore tout émus du péril même après qu'il fut passé. Au point du jour, le clairon appelle des soldats près des tribuns militaires qui veulent punir et récompenser en traitant chacun selon ses œuvres. Avant tout autre, Manlius reçoit les louanges et les récompenses dues à son courage, non seulement des tribuns des soldats, mais du consentement de tous les soldats. Chacun lui fournit une demi-livre de farine et un quart de setier de vin, qu'on porta dans sa demeure située dans la citadelle, présent bien modeste en apparence, mais la détresse générale en faisait une preuve éclatante d'affection, puisque chacun prélevait sur son nécessaire et retranchait sur sa nourriture ce qui

devait être la récompense d'un seul homme. En même temps les sentinelles, dont la vigilance avait été mise en défaut par l'ennemi, furent citées. Q. Sulpicius, tribun des soldats, avait déclaré qu'il les punirait toutes selon les lois militaires; mais il se laissa fléchir par les réclamations unanimes des soldats qui s'accordaient à rejeter la faute sur un seul, et fit grâce aux autres. Celui dont la culpabilité était évidente fut précipitée, à la satisfaction générale, de la roche Tarpéienne. Dès lors, la vigilance fut plus grande de part et d'autre : chez les Gaulois, parce qu'ils avaient découvert les communications de Rome avec Véies; les Romains, parce qu'ils se souvenaient de cette surprise nocturne. (Liv. V, chap. XLVII).

XXXIII

Camille.

Mais plus que tous les autres maux inséparables d'un siège et d'une guerre, la famine faisait souffrir les deux armées. Les Gaulois se voyaient de plus décimés par une épidémie. Outre qu'ils étaient campés dans un fond entre des hauteurs, ils étaient sur un terrain brûlant dont tant d'incendies avaient fait un foyer de vapeurs enflammées, et où le moindre vent soulevait autant de cendre que de poussière. Pour une nation accoutumée à l'humidité et au froid, cette atmosphère enflammée et suffocante était un supplice

intolérable qui la décimait, comme une épidémie les troupeaux. A la fin même, fatigués d'ensevelir les morts l'un après l'autre, ils les brûlaient tous pêle-mêle : de là le nom qui est resté au quartier de *bûcher des Gaulois* (*Busta Gallica*). Un armistice fut alors accordé aux Romains, et des pourparlers eurent lieu avec l'autorisation des généraux. Comme les Gaulois insistaient sur la famine, qui, selon eux, devait contraindre les Romains à se rendre, on raconte que, pour leur ôter cette persuasion, on jeta du pain dans leurs postes de plusieurs endroits du Capitole. Mais bientôt la famine ne put ni se dissimuler, ni se supporter plus longtemps. Aussi, tandis que le dictateur fait en personne les levées dans Ardée, qu'il ordonne à L. Valérius, maître de la cavalerie, d'emmener l'armée de Véies, tandis qu'il fait de son côté les préparatifs et prend les mesures nécessaires pour attaquer l'ennemi sans désavantage, la garnison du Capitole, épuisée par les gardes, après avoir triomphé de toutes les misères humaines, cède au seul fléau que la nature ne lui permet pas de vaincre, la faim. Après avoir regardé chaque jour au loin si le dictateur n'amène pas quelque secours, privée d'aliments, perdant tout espoir, pouvant à peine marcher jusqu'aux postes et soutenir le poids des armes, tant les corps sont exténués, elle ordonne, à quelque condition que ce soit, de se rendre ou de se racheter. Les Gaulois d'ailleurs faisaient entendre clairement qu'il ne serait pas besoin d'une somme bien considérable pour les déterminer à lever le siège. Le sénat s'assemble

donc et charge les tribuns militaires de traiter. Une entrevue a lieu entre Q. Sulpicius, tribun des soldats, et Brennus, chef des Gaulois, et la somme de mille livres d'or est fixée comme la rançon de ce peuple qui doit bientôt commander au monde. A cette transaction, déjà si honteuse, s'ajouta une nouvelle humiliation. Les Gaulois ayant apporté de faux poids, le tribun les refusait; l'insolent vainqueur ajouta alors son épée dans la balance, et fit entendre cette parole si dure aux Romains : *Malheur aux vaincus!*

Mais les dieux et les hommes ne permirent point que les Romains vécussent rachetés. Le hasard voulut que cet infâme marché ne fût pas encore consommé, grâce à des discussions qui n'avaient pas laissé le temps de peser tout l'or, quand survint le dictateur. Il ordonne aux Romains d'emporter l'or, aux Gaulois de se retirer. Comme ils résistent, alléguant le traité, Camille déclare qu'un traité conclu depuis qu'il est nommé dictateur, sans son autorisation, par un magistrat d'un ordre inférieur, est nul : il avertit les Gaulois de se préparer au combat. Il ordonne aux siens de se débarrasser de leurs bagages, de préparer des armes, de recouvrer la patrie par le fer, non par l'or, en ayant devant les yeux les temples des dieux, leurs femmes, leurs enfants, le sol de la patrie où les fléaux de la guerre ont laissé leur trace hideuse, enfin tout ce qu'il est de leur devoir de défendre, de reconquérir et de venger! Il range ensuite son armée, autant que le permet la nature du terrain, sur les débris de la ville à demi détruite et un sol

naturellement inégal : tous les avantages que l'art militaire peut choisir ou ménager, il les assure à sa troupe. Les Gaulois, troublés par ce brusque changement, prennent les armes et se jettent sur les Romains avec plus de colère que de prudence. Déjà la fortune avait tourné, la protection des dieux et la sagesse des hommes étaient pour Rome. Aussi, au premier choc, les Gaulois sont aussi aisément défaits qu'ils avaient vaincu eux-mêmes près de l'Allia. Une autre action plus régulière s'engage ensuite près de la huitième borne du chemin de Gabies, où ils s'étaient ralliés dans leur déroute ; sous la conduite et les auspices de Camille, les Romains sont encore vainqueurs. Le carnage n'épargna rien ; le camp fut pris, et pas un Gaulois n'échappa pour porter la nouvelle de ce désastre. Le dictateur, après avoir recouvré la patrie sur les ennemis, revint en triomphe dans la ville : au milieu des saillies de leurs chants naïfs, les soldats lui donnaient les noms de Romulus, de père de la patrie, de second fondateur de Rome, titres assurément bien mérités. Cette patrie, qu'il avait sauvée dans la guerre, il la sauva encore aussi certainement dans la paix, en empêchant l'émigration à Véies, projet que les tribuns appuyaient avec plus d'ardeur que jamais depuis l'incendie de la ville et pour lequel le peuple n'avait que trop de penchant. Ce motif même le décida à ne pas abdiquer la dictature après son triomphe, car le sénat le conjurait de ne pas laisser la république dans cette position incertaine. (Liv. V, chap. XLVIII-XLIX.)

XXXIV

Le consul T. Manlius condamne son fils à mort.

(An de Rome 414; 340 av. J.-C.)

On avait à combattre les Latins, un peuple semblable aux Romains par le langage, les mœurs, les armes, et surtout l'éducation militaire. De soldats à soldats, de centurions à centurions, de tribuns à tribuns, pas de différence : anciens frères d'armes, ils se sont trouvés dans les mêmes garnisons, souvent dans les mêmes manipules. Aussi, pour éviter que les soldats ne soient victimes de quelque méprise, un édit des consuls défend de combattre l'ennemi hors des rangs.

Envoyé comme les autres préfets de cavalerie pour faire de différents côtés des reconnaissances, T. Manlius, fils du consul, tomba par hasard avec son escadron si près du camp ennemi qu'à peine était-il à une portée de trait du premier poste. Il y avait là des cavaliers tusculans, commandés par Géminus Mæcius, distingué entre les siens et par sa naissance et par ses hauts faits. Dès qu'il eut aperçu les cavaliers romains, et, à leur tête, le fils du consul (car ils se reconnaissaient tous, surtout les officiers de marque) : « Est-ce avec un escadron, Romains, que vous voulez faire la guerre aux Latins et à leurs alliés? Que feront pendant ce temps-là les deux consuls et les deux armées consulaires? — Ils viendront en leur temps, riposta Manlius, et avec eux

viendra Jupiter, témoin des traités que vous avez violés, Jupiter notre maître à tous. Si au lac Régille vous avez eu bientôt grâce à nous assez du combat, ici encore nous ferons en sorte vraisemblablement que vous ne vous réjouissiez pas d'en être venus aux mains avec nous. » A ces mots, Géminus s'avançant à cheval à quelques pas des siens : « Veux-tu donc, avant ce jour où, pour la lutte décisive, s'ébranleront vos armées, te mesurer avec moi? Ainsi, par l'issue de notre combat singulier, on verra combien le cavalier latin surpasse le romain. » L'orgueil du jeune homme se soulève à cette provocation soit par colère, soit par honte de refuser le combat, soit grâce à la puissance insurmontable du destin. Il oublie la défense de son père, l'édit des consuls, et s'élance impétueusement à ce combat, où, vainqueur comme vaincu, il trouvera toujours la mort. Les autres cavaliers s'écartent comme pour contempler la lutte; dans l'espace libre qu'ils forment, les adversaires poussent leurs chevaux et se précipitent, la lance en avant. Celle de Manlius glisse au-dessus du casque de son ennemi; celle de Mæcius passe le long du cou du cheval. Ils font tourner leurs chevaux pour une seconde passe : Manlius, plus rapide, se dresse et plante sa javeline entre les oreilles du cheval : celui-ci, se sentant blessé, se cabre en secouant la tête avec une grande violence, jette à bas son cavalier. Mæcius s'appuyait sur sa pique et son bouclier pour se relever de cette lourde chute, quand Manlius lui plonge son fer dans la gorge, lui traverse les côtes et le cloue à terre. Il recueille les dépouilles

de son ennemi, revient près des siens, et, avec son escadron, qui lui fait une joyeuse ovation, rentre au camp aussitôt; il marche à la tente de son père, ne se rendant pas compte de ce qu'il avait fait, ni des conséquences de son acte, ignorant s'il a mérité des louanges ou le supplice. « Pour que tout le monde, dit-il, fût convaincu que je suis sorti de ton sang, je t'apporte ces dépouilles d'un cavalier qui m'avait provoqué et que j'ai tué. » A ces paroles, le consul se détourne de son fils, et, sans tarder, au son de la trompette il convoque l'armée. Dès que la foule s'est assemblée : « T. Manlius, dit-il, puisque, sans respect pour l'autorité consulaire ni pour la majesté paternelle, tu as combattu contre l'ennemi malgré notre ordre hors des rangs; puisque tu as détruit, autant que tu l'as pu, la discipline militaire, qui, jusqu'à ce jour, a fait la force de Rome; puisque tu m'as réduit à la nécessité de sacrifier ou la République, ou moi ou les miens, mieux vaut que nous soyons punis de notre faute que de la faire payer si chèrement à la République. Nous serons un exemple lamentable, mais salutaire, pour la jeunesse à l'avenir. Sans doute, et la tendresse naturelle d'un père, et cette preuve de ta valeur égarée par un vain fantôme de gloire, m'attendriraient en ta faveur; mais puisqu'il faut, ou que ta mort sanctionne les arrêts des consuls, ou que ton impunité les anéantisse à jamais, toi-même, si tu es de mon sang, tu ne refuserais pas de restaurer par ton supplice la discipline militaire que ta faute a compromise. Va, licteur, attache-le au poteau. »

A cet ordre si atroce tous demeurèrent comme anéantis : il semblait que chacun eût la hache sur soi ; l'on resta immobile, plus par crainte que par respect. Aussi, sortant enfin de sa stupeur et de son morne silence, la foule eut à peine vu cette tête tomber et le sang jaillir que les plaintes et les cris éclatèrent librement et qu'on ne ménagea au consul ni les reproches ni les apprécations. Le corps du jeune homme fut couvert des dépouilles qu'il rapportait, et, avec tout l'appareil qui se pouvait déployer à l'armée, on le brûla sur un bûcher élevé hors du camp. La sentence de Manlius ne devait pas seulement effrayer ceux qui en furent témoins ; elle a laissé encore un douloureux souvenir à la postérité. Cependant l'atrocité de ce châtiment rendit le soldat plus obéissant. Outre que les gardes, les factions de jour et de nuit, tout le service enfin fut fait avec plus de soin et de vigilance, lors de la bataille décisive, quand on descendit en plaine, cette sévérité fut encore utile. (Liv. VIII, chap. VI-VIII.)

XXXV

Bataille du Vésuve. — Dévouement de Décius.

(An de Rome 414 ; 340 av. J.-C.)

Les consuls romains, avant de marcher au combat, firent un sacrifice. L'aruspice, dit-on, fit voir à Décius que, dans la partie du foie qui le concernait, la tête était mutilée ; « la victime du

reste était agréable aux dieux; le sacrifice de Manlius avait réussi. — Tout va bien, dit Manlius, si le sacrifice de mon collègue est heureux. » L'armée rangée en ordre, ils marchèrent au combat. Manlius commandait l'aile droite, Décius l'aile gauche. Des deux côtés, d'abord, mêmes forces, même ardeur. Mais bientôt, à l'aile gauche, les *hastats* romains, ne pouvant soutenir le choc des Latins, se replièrent sur les *princes*. Dans ce moment de trouble, le consul Décius appelle à haute voix M. Valérius : « Il nous faut ici l'aide des dieux, Valérius. Allons, pontife officiel du peuple romain, dicte-moi la formule dont je dois me servir en me dévouant pour les légions. » Le pontife lui ordonne de prendre la robe prétexte, et, la tête voilée, une main levée sous la toge jusqu'au menton, debout et le pied sur un javelot, de prononcer ces paroles : « Janus, Jupiter, Mars, père des Romains, Quirinus, Bellone, Lares, dieux Novensiles[1], dieux Indigètes, dieux qui décidez de notre sort et de celui des ennemis, et vous, dieux mânes, je vous supplie, je vous conjure, je vous demande en toute confiance d'accorder heureusement au peuple romain des Quirites force et victoire, et de frapper les ennemis du peuple romain des Quirites de terreur, d'effroi et de mort. Comme je le déclare par ces paroles, pour la république du peuple romain des Quirites, pour l'armée, les légions, les auxiliaires du peuple romain des

1. Dieux de second ordre, introduits à Rome après coup par les Sabins (Hercule, Vesta, la Fortune).

Quirites, je me dévoue et je dévoue avec moi légions et auxiliaires des ennemis aux Dieux mânes et à la Terre. » Après cette prière, il charge ses licteurs d'aller vers T. Manlius et de lui annoncer au plus vite que son collègue s'est dévoué pour l'armée. Lui, ceint à la mode Gabienne, il saute tout armé à cheval, et se jette au milieu des ennemis. Les deux armées l'aperçurent resplendissant d'une majesté plus qu'humaine; il semblait venu du ciel pour s'offrir comme victime à la colère des dieux et pour détourner leur vengeance de ses concitoyens sur les ennemis. En effet, la crainte et l'épouvante passèrent avec lui chez les Latins, troublant d'abord les premiers rangs, puis pénétrant profondément dans l'armée tout entière. Une chose fort évidente pour tous, c'est que, partout où l'entraînait son cheval, l'ennemi, comme atteint par un astre malfaisant, restait glacé d'effroi. Mais, lorsqu'il tomba accablé de traits, la déroute des cohortes latines devint évidente, et elles s'enfuirent au loin dans la plaine. En même temps, les Romains, délivrés de leur crainte religieuse, s'élancèrent comme au premier signal du combat et engagèrent une lutte nouvelle....

Entre tous les citoyens et les alliés, la plus belle part de gloire revint aux consuls : l'un avait détourné sur lui-même toutes les menaces et toutes les rigueurs des dieux du ciel et des enfers; et l'autre avait mené le combat avec tant de courage et de sagesse que Romains et Latins, tous ceux qui ont transmis à la postérité le souvenir de cette bataille, rendent le même témoi-

gnage : de quelque côté qu'eût commandé Manlius, la victoire l'eût infailliblement suivi. Les Latins, dans leur fuite, allèrent à Minturnes. A la suite du combat, le camp fut pris; beaucoup de soldats vivants, des Campaniens surtout, furent faits prisonniers. Le corps de Décius ne put être retrouvé le jour même; la nuit interrompit les recherches. Le lendemain, on le découvrit criblé de traits sous des monceaux de cadavres ennemis. Son collègue lui fit des funérailles dignes de sa mort. (Liv. VIII, chap. IX, X.)

XXXVI

Les Fourches Caudines.

(An de Rome 433; 321 av. J.-C.)

L'année suivante, eut lieu la paix Caudine, restée célèbre par la défaite des Romains, sous le consulat de T. Véturius Calvinus et de Sp. Postumius. Les Samnites avaient pour général, cette année, C. Pontius, fils d'Hérennius. Né d'un père dont l'habileté était consommée, il était lui-même un soldat et un chef hors ligne. Dès le retour de l'ambassade envoyée pour faire réparation aux Romains, et qui n'avait pu conclure la paix, ayant fait sortir son armée, il va camper le plus secrètement possible aux environs de Caudium. De là, il envoie à Calatie, où il savait les consuls romains campés, dix soldats

déguisés en bergers : ils doivent faire paître des troupeaux, chacun de différents côtés, à peu de distance des portes romaines; tombés entre les mains des fourrageurs, tous répondront invariablement « que les légions samnites sont en Apulie, que toutes les troupes assiègent Lucérie, qui ne peut tarder d'être prise d'assaut ». Déjà ce bruit, répandu à dessein auparavant, était revenu aux Romains; mais ils y crurent bien plus en entendant les prisonniers dont le langage était parfaitement d'accord. Les Romains ne pouvaient faire autrement que de secourir les Lucériens, de bons et fidèles alliés; d'ailleurs il était à craindre que l'Apulie entière, effrayée par le danger présent, ne fît défection : on ne délibéra que sur un seul point, la route à suivre. Deux routes menaient à Lucérie : l'une, longeant la côte de la mer supérieure, en plaine et à découvert, d'autant plus longue qu'elle était plus sûre; l'autre, plus courte, à travers les Fourches Caudines. Voici la description de ces Fourches : ce sont deux défilés profonds et étroits, couverts de bois et réunis par une double chaîne de montagnes. Entre ces défilés s'étend une plaine, encore assez large, entourée de tous côtés par ces bois; elle est couverte d'herbes et d'eau; au milieu est le chemin. Mais, pour y arriver, il faut passer par le premier défilé : pour en revenir, il faut reprendre ce passage étroit où l'on s'était déjà engagé : veut-on continuer, on trouve l'autre défilé, plus étroit et plus difficile encore.

Les Romains arrivèrent à cette plaine par un autre chemin creusé dans le roc; mais, comme

ils allaient s'engager dans le second défilé, ils le trouvent barricadé par des arbres abattus et des masses de rochers énormes. Ils reconnaissent un piège de l'ennemi; en même temps, ils aperçoivent des troupes sur les hauteurs qui les dominent. Ils se retournent rapidement pour repasser par la route qui les a amenés; ils la trouvent également fermée par des obstacles de même nature et par des forces ennemies. Ils s'arrêtent aussitôt, sans en avoir reçu l'ordre. Tous les esprits sont frappés de stupeur, et les corps paralysés par un engourdissement étrange : ils se regardent les uns les autres, chacun pensant trouver en autrui plus de sang-froid et de ressources, et demeurent immobiles, en silence. Bientôt, lorsqu'ils voient dresser les tentes des consuls, et quelques-uns faire les préparatifs nécessaires au campement, ils ne se dissimulent pas qu'ils vont être la risée de l'ennemi en se fortifiant, alors que la situation est sans ressource et que tout espoir est perdu; cependant, pour ne pas ajouter la faute au malheur, chacun pour sa part, sans qu'on l'y exhorte ou qu'on le lui commande, travaille à la défense. Ils établissent le long de l'eau un camp retranché, s'avouant à eux-mêmes, avec l'ironie du désespoir, l'inutilité de ces travaux, et au milieu des railleries insultantes de l'ennemi. Les consuls, découragés, ne convoquaient même pas le conseil, puisque tout avis ou tout secours était alors chose inutile. Les lieutenants et les tribuns vont les trouver spontanément; et les soldats, les yeux tournés vers la tente des consuls, demandent à leurs

chefs une assistance qu'auraient à peine pu prêter les dieux immortels.

On se plaignait au conseil plus qu'on ne délibérait, quand la nuit survint. Chacun avait ouvert un avis selon son caractère. « Franchissons les obstacles de la route », avait dit l'un; « franchissons les montagnes, avait dit l'autre, traversons ces forêts, allons où nos armes pourront nous frayer un chemin. Que nous puissions seulement aborder cet ennemi, toujours vaincu par nous depuis près de trente ans! Tout se nivellera et s'aplanira pour les Romains combattant le perfide Samnite. » « Où aller et par où, répliquait un autre? Songeons-nous donc à déplacer ces montagnes? Tant que nous aurons leurs sommets sur nos têtes, par où venir jusqu'à l'ennemi? Armés, sans armes, braves, lâches, nous sommes tous également pris et vaincus. L'ennemi ne nous présentera pas même le fer pour nous laisser trouver une mort honorable; sans faire un mouvement, il terminera la guerre. » Ce fut dans de pareils discours, sans qu'on songeât à prendre ni nourriture, ni repos, que se passa la nuit.

De leur côté, les Samnites eux-mêmes, dans une si heureuse situation, ne savaient à quel parti se résoudre. Enfin ils décidèrent à l'unanimité que l'on consulterait par lettres Hérennius Pontius, père de leur général. C'était un vieillard que le poids des années avait contraint à renoncer aux charges civiles comme aux charges militaires : cependant, dans ce corps épuisé il conservait une grande force de pensée et de sens.

Dès qu'il eut appris par le messager de son fils que les armées romaines étaient enfermées entre les deux Fourches Caudines, son premier conseil fut de laisser partir au plus tôt tous les Romains, sans leur faire le moindre mal. Ce premier conseil fut rejeté. Hérennius, consulté de nouveau par le même messager, répondit qu'il fallait tuer tous les Romains jusqu'au dernier. Ces avis si opposés semblaient avoir l'ambiguïté d'un oracle. Le fils, bien qu'il fût l'un des premiers à croire que l'âge, en affaiblissant le corps, avait affaibli l'esprit de son père, dut céder au vœu unanime et le faire venir lui-même au conseil. On dit que le vieillard ne fit aucune difficulté ; il vint au camp sur un chariot, et, introduit au conseil, développa son avis, sans y rien changer, mais en donnant seulement ses raisons. « En suivant le premier conseil, le meilleur à ses yeux, on s'assurait par un immense bienfait une paix et une alliance éternelles avec le plus puissant des peuples. En suivant l'autre conseil, on assurait la guerre pendant plusieurs générations : car, après la perte de deux armées, il faudrait bien du temps à Rome pour recouvrer ses forces. Quant à un troisième parti, il n'en voyait pas. » Comme son fils et les autres chefs insistaient en lui demandant « s'il n'y avait pas un milieu à adopter, par exemple de renvoyer les ennemis sains et saufs en leur imposant les lois que le droit de la guerre fait subir aux vaincus » ; « ce parti, répondit-il, n'est de nature ni à vous gagner leur amitié, ni à vous délivrer de leur haine. Conservez seulement la vie à ceux que vous aurez humiliés !

il est dans la nature de Rome de ne pouvoir rester en repos après une défaite. Toujours vivra dans le cœur des Romains le souvenir des outrages que leur aura fait subir la nécessité présente; et ils n'auront ni repos ni trêve qu'ils ne vous aient rendu ces outrages avec usure. » Les deux avis d'Hérennius furent repoussés; il reprit son chariot et regagna sa demeure.

Cependant les Romains, après de nombreux et d'inutiles efforts pour se frayer un passage, manquaient déjà de tout. Vaincus par la nécessité, ils envoient des députés chargés de demander d'abord une paix équitable, et, s'ils ne pouvaient l'obtenir, de provoquer l'ennemi au combat. Pontius répondit « que la guerre était finie; mais puisque, vaincus et prisonniers, ils ne savent pas reconnaitre leur position, il les fera passer sous le joug, sans armes, chacun avec un seul vêtement. Quant aux autres conditions de la paix, il y aura égalité pour les vainqueurs et pour les vaincus. Si les Romains évacuent le Samnium et en retirent leurs colonies, les deux peuples vivront désormais indépendants, en vertu d'un traité équitable, et chacun avec ses lois. A ces conditions, il est prêt à conclure un traité avec les consuls; si toutes ne sont pas acceptées, il s'est opposé à ce que les députés revinssent. » Quand on connut ce résultat au camp romain, de si lamentables cris s'élevèrent aussitôt de tous côtés, telle fut l'affliction générale, qu'elle n'eût pas été plus vive si l'on eût annoncé que tous allaient mourir sur-le-champ. Il se fit un long silence, car les consuls n'avaient la force d'ouvrir la bouche, ni

en faveur d'un traité si honteux, ni contreun traité si nécessaire. Enfin, L. Lentulus, le premier des lieutenants, et par son mérite et par les charges qu'il avait remplies, prit la parole : « Consuls, j'ai souvent entendu raconter à mon père, qu'au Capitole, seul entre les sénateurs, il n'avait pas été d'avis de racheter à prix d'or la ville aux Gaulois ; selon lui, puisque ces ennemis, si mous quand il s'agissait de travaux et de retranchements, ne les avaient enveloppés ni de fossés ni de palissades, on pouvait tenter une sortie, sinon sans un grand danger, du moins sans marcher à une perte certaine. De même que les Romains d'alors pouvaient se précipiter à main armée du Capitole sur les Gaulois (car il est arrivé souvent à des assiégés de fondre ainsi sur des assiégeants), que nous ayons seulement la possibilité d'en venir aux mains avec l'ennemi, dans une position favorable ou défavorable, et l'on verra à mon conseil que j'ai hérité du courage naturel de mon père. Quant à moi, je proclame qu'il est beau de mourir pour sa patrie ; et je suis prêt à me dévouer pour le peuple romain et ses légions, à me précipiter au milieu des ennemis. Mais ici même je vois la patrie, je vois tout ce qu'il y a de légions romaines. A moins que ces légions ne veuillent courir à la mort de gaieté de cœur, que peuvent-elles sauver en mourant? les maisons, les murailles de Rome, dira quelqu'un, et la foule qui les habite? Mais non, par Hercule ; tout cela est livré et non sauvé par la destruction de cette armée. Et, en effet, qui en sera le défenseur? Ce sera apparemment une multitude sans

force et sans armes? La défense serait la même que lors de l'attaque des Gaulois. Implorera-t-on une armée et un nouveau Camille de Véies? Avec nous est tout espoir et toute ressource : nous sauver, c'est sauver la patrie; nous livrer à la mort, c'est abandonner et trahir la patrie. Mais, dit-on, c'est une honte et une ignominie que de se rendre. Eh bien, l'amour pour la patrie est tel que nous devons subir cette ignominie qui la sauve comme nous subirions la mort. Résignons-nous donc à cette humiliation, si cruelle qu'elle soit; cédons à la nécessité, dont les dieux mêmes ne triomphent pas. Allez, consuls, rachetez, en livrant vos armes, cette patrie que nos ancêtres ont rachetée en livrant leur or. »

Les consuls allèrent conférer avec Pontius. Comme le vainqueur insistait pour qu'un traité fût fait, ils représentèrent qu'un traité ne pouvait être conclu sans l'autorisation du peuple, sans les féciaux et les autres solennités religieuses. Ainsi ce n'est point, comme on le croit communément et même comme Claudius le rapporte, d'après un traité que fut faite la paix Caudine, mais d'après une promesse de traité. Et en effet qu'eût-il été besoin de cautions ou d'otages avec un traité régulier consacré par ces imprécations? « Que le peuple, qui violera les conditions stipulées, soit frappé par Jupiter comme le porc est frappé par les féciaux. » Les cautions, ce furent les consuls, les lieutenants, les questeurs, les tribuns militaires; les noms de tous ceux qui se portèrent garants se peuvent lire encore. Or, s'il y avait eu traité, les noms des deux féciaux figu-

reraient seuls. En outre, vu les délais que devait entrainer nécessairement la conclusion d'un traité, on exigea six cents otages pris parmi les chevaliers; ils devaient payer de leur tête toute infraction au pacte. On fixa ensuite le moment où les otages seraient livrés et où l'armée viendrait passer sans armes sous le joug.

L'arrivée des consuls renouvela la douleur du camp; il fallait que les soldats fissent effort pour ne pas porter la main sur ceux dont l'imprévoyance les avait amenés en ce lieu, et dont la lâcheté allait les en faire sortir plus honteusement encore. « Quoi! n'avoir pas eu de guide, n'avoir pas fait reconnaître les lieux! S'être précipités là en aveugles, comme des bêtes fauves dans une fosse! » Ils se regardaient les uns les autres, contemplaient ces armes qu'ils allaient avoir à livrer, ces bras qui allaient être désarmés, ces corps qui seraient à la merci de l'ennemi. Ils se représentaient à l'avance le joug disposé par le vainqueur, ses railleries, ses regards insultants, ce défilé d'hommes sans armes au milieu de soldats armés, enfin cette marche humiliante de soldats qui regagnent, déshonorés, à travers des villes alliées, leur patrie et leurs foyers où leurs pères et eux-mêmes sont si souvent rentrés triomphants. Ils sont les premiers qui aient été vaincus sans blessure, sans fer, sans combat. Ils n'ont même pas pu tirer leurs glaives, en venir aux mains avec l'ennemi; leurs armes, leurs forces, leur courage, rien n'a servi. » Comme ils faisaient entendre ces murmures, l'heure fatale, l'heure de la honte

arriva; et par l'expérience qu'ils allaient en faire, la douleur de l'humiliation dépassa tout ce qu'ils avaient pu imaginer. D'abord, il leur fallut sortir des retranchements chacun avec un seul vêtement et sans armes; les otages furent livrés les premiers et emmenés en prison. Vint ensuite le tour des consuls, dont on envoya les licteurs et qu'on dépouilla de leur manteau. A cette vue, ceux même qui, tout à l'heure, les chargeaient d'exécrations, voulaient les immoler et les mettre en pièces, furent pris d'une compassion immense : chacun, oubliant son propre malheur, détournait les yeux de cette dégradation d'une si haute majesté, comme d'un abominable spectacle.

Les premiers, et presque à moitié nus, les consuls passèrent sous le joug; puis, chaque chef à son tour, en suivant l'ordre des grades, subit cette ignominie; enfin, chaque légion l'une après l'autre. L'ennemi, en armes autour des Romains, les accablait d'insultes et de sarcasmes; des épées même furent levées sur un grand nombre, et blessèrent ou tuèrent quelques-uns, dont le visage irrité laissait trop paraître l'indignation causée par tant d'outrages, ce qui offensait le vainqueur. Tous passèrent donc ainsi sous le joug, et, humiliation peut-être plus grande, sous les yeux de l'ennemi. Au sortir du défilé, il sembla qu'ils fussent arrachés aux enfers et qu'ils vissent la lumière pour la première fois : cependant, cette lumière même, éclairant cette marche si honteuse, leur fut plus odieuse que tous les genres de mort. Ils auraient pu parvenir à Capoue avant la nuit; mais, incertains de la

fidélité de leurs alliés, et retenus par la honte, ils s'arrêtèrent aux bords de la route, non loin de Capoue, manquant de tout, n'ayant pour lit que la terre.

Quand la nouvelle en fut venue à Capoue, une juste compassion pour des alliés triompha de l'orgueil naturel des Campaniens. Sur-le-champ, ils envoient aux consuls les insignes de leur rang, des faisceaux aux licteurs; aux soldats, armes, chevaux, vêtements et vivres à profusion. A l'arrivée des Romains à Capoue, tout le sénat et le peuple viennent à leur rencontre; particuliers et magistrats, tous s'acquittent des devoirs de l'hospitalité. Mais ni l'affabilité des alliés, ni la bienveillance de leurs regards et de leur langage ne purent arracher un mot aux Romains. Ils n'osaient même pas lever les yeux et regarder en face des amis venus pour les consoler : tant leur douleur était dominée par un sentiment de honte qui les obligeait de fuir tout commerce et tout entretien avec les hommes. Le lendemain, de jeunes nobles furent chargés de les escorter jusqu'aux frontières de la Campanie : à leur retour, on les appela au sénat pour répondre aux questions des anciens. « Les Romains, dirent-ils, leur avaient paru au comble de l'affliction et du découragement; l'armée avait marché dans un tel silence qu'on l'eût crue muette. L'énergie romaine a disparu; avec leurs armes on leur a enlevé leur courage : ils ne rendent pas le salut et ne répondent même pas un mot; on dirait que la terreur leur ferme la bouche, et qu'ils sentent encore peser sur leur cou le joug sous lequel ils

ont passé. La victoire des Samnites n'est donc pas seulement éclatante; elle leur répond encore de l'avenir. Ils ont pris, non pas Rome, comme avaient fait jadis les Gaulois, mais, ce qui est bien autrement décisif, la valeur et la fierté romaines. » — Ainsi parlaient ces jeunes gens, et le sénat les écoutait : déjà même cette assemblée d'alliés fidèles pleurait presque sur l'anéantissement du nom romain, quand Ofillius Calavius, fils d'Ovius, illustre par sa naissance et ses exploits et rendu en outre vénérable par son âge, déclara, dit-on, qu'il en était bien autrement. « Ce silence obstiné, dit-il, ces yeux fixés à terre, ces oreilles sourdes à toute consolation, cette honte de voir la lumière annoncent d'effrayantes colères amoncelées au plus profond de leurs cœurs. Ou il connaît mal les caractères romains, ou ce silence fera bientôt pousser aux Samnites des cris et des gémissements lamentables. Quelque jour, le souvenir de la paix Caudine coûtera plus de larmes aux Samnites qu'aux Romains. Et en effet, les Romains auront toujours leur courage, en quelque lieu qu'on livre bataille; mais les Samnites ne retrouveront pas partout les défilés de Caudium. »

A Rome, déjà on avait aussi la nouvelle du honteux désastre. On sut d'abord que l'armée était cernée : à la nouvelle de cette paix ignominieuse, on fut plus consterné qu'à l'annonce du danger. Au premier bruit que l'armée était cernée, on avait commencé à faire des levées; mais, en apprenant une capitulation si honteuse, on renonça à se servir de ces secours. Sur

l'heure, sans intervention de l'autorité, il y eut, comme de concert, toutes les manifestations d'un deuil public. Les boutiques du Forum furent fermées, les affaires furent interrompues spontanément; avant que la suspension en fût prescrite on quitta les laticlaves et les anneaux d'or; la ville était en quelque sorte plus désolée que l'armée. Et la colère n'éclatait pas seulement contre les chefs, les auteurs et les garants de la paix; on haïssait également les soldats, bien qu'innocents : on déclarait qu'on leur refuserait l'entrée de la ville et de leurs propres maisons. Cette excitation des esprits s'apaisa à l'arrivée de l'armée, spectacle digne d'émouvoir même des cœurs irrités. Ils ne revenaient pas, en effet, dans leur patrie en hommes sauvés contre toute attente; mais ils rentrèrent à Rome le soir, avec l'air et la contenance de prisonniers de guerre, et chacun d'eux courut se cacher dans sa maison, sans vouloir, le lendemain ni les jours suivants, apercevoir le Forum ou tout autre lieu public. (Liv. IX, chap. I-VII.)

XXXVII

Les Romains vengent la honte de Caudium.

(An de Rome 434; 320 av. J.-C.)

Les Samnites comprirent qu'à la paix dictée par eux avec arrogance allait succéder une guerre acharnée, et tout ce qui devait leur

arriver se présenta non seulement à leur esprit, mais même à leurs yeux. Trop tard alors, et vainement, ils louèrent les deux sages partis conseillés par le vieux Pontius. Pour en être venus à un terme moyen, ils avaient changé une victoire assurée en une paix incertaine. Pour avoir laissé échapper l'occasion d'un bienfait ou d'une vengeance, ils allaient avoir à combattre ceux qu'ils auraient pu ou anéantir à jamais comme ennemis, ou s'attacher comme amis.

Les consuls se partagèrent leurs provinces. Papirius marcha vers Lucérie en Apulie, où l'on gardait les chevaliers romains donnés comme otages à Caudium; Publilius s'arrêta dans le Samnium en face des légions des Fourches Caudines. Cette double manœuvre embarrassa fort les Samnites : en allant à Lucérie, l'ennemi les attaquait par derrière; rester, c'était s'exposer à perdre Lucérie. Le meilleur parti sembla encore de s'en remettre à la fortune et d'engager avec Publilius un combat décisif. Ils rangèrent donc leurs troupes en bataille. Avant de livrer ce combat, le consul Publilius, ayant cru bon de haranguer ses soldats, donna ordre qu'on les assemblât. On accourut à la tente du général avec un grand empressement; mais les cris de ceux qui demandaient le combat ne laissèrent rien entendre des exhortations du général. Chacun était suffisamment animé par le souvenir de l'humiliation subie. Ils marchent donc au combat en pressant les enseignes; et, pour ne pas perdre de temps dans la mêlée à lancer des javelots et à tirer les épées du fourreau, tous, comme si on leur

eût donné le signal, jettent de côté leurs javelots, et fondent sur l'ennemi l'épée à la main. Dans cette rencontre, l'habileté du général à disposer les troupes et les renforts ne fut pour rien; la colère des soldats emporta tout d'un élan presque frénétique. Aussi les ennemis ne furent-ils pas seulement mis en déroute; ils craignirent même de ne pouvoir, en regagnant leur camp, fuir assez vite, et ils se précipitèrent en désordre vers l'Apulie. Cependant, quand ils arrivèrent à Lucérie, ils s'étaient reformés en corps d'armée. Quant aux Romains, la même colère qui les avait jetés sur les bataillons ennemis les poussa encore vers leur camp. Là, il y eut encore plus de sang versé, plus de carnage que dans le combat; et, dans leur fureur, ils détruisirent la plus grande partie du butin.

L'autre armée, conduite par le consul Papirius, avait, par la côte maritime, gagné Arpi. Ils partirent de là pour Lucérie, et assiégeants aussi bien qu'assiégés éprouvèrent la même disette. Les Romains tiraient tout d'Arpi, mais en si petite quantité que pendant que l'infanterie était occupée à la garde des postes et aux travaux du siège, les cavaliers allaient seuls à Arpi chercher du blé dans de petits sacs de cuir; et parfois, rencontrant l'ennemi, il leur fallait jeter le blé que portaient les chevaux pour combattre. Les assiégés, au contraire, avant l'arrivée du consul avec l'armée victorieuse, recevaient des Samnites, par les montagnes, vivres et renforts. L'arrivée de Publilius diminua bien ces ressources. Laissant le soin du siège à son collègue,

il courait librement par la campagne et y avait intercepté les convois de l'ennemi. Il ne restait donc plus d'espoir que les assiégés supportassent plus longtemps la disette : les Samnites campés près de Lucérie furent obligés de concentrer leurs forces et de livrer bataille à Papirius. Les consuls se partagent aussitôt les troupes et s'avancent au pied des retranchements de l'ennemi qu'ils attaquent sur tous les points à la fois. Les uns comblent les fossés, les autres arrachent les pieux et les jettent dans ces fossés. Outre leur courage naturel, ils sont exaspérés par le ressentiment, par la honte. Bientôt le camp est envahi, et chacun de dire : « Il n'y a plus ici ni fourches, ni Caudium, ni défilés impraticables où la ruse puisse triompher insolemment de l'imprudence; mais il y a le courage romain que n'arrêtent ni retranchements ni fossés ». Ils massacrent pêle-mêle les combattants et les fuyards, ennemis sans armes ou armés, esclaves, hommes libres, jeunes gens, enfants, hommes, bêtes de somme. Aucun être animé n'eût survécu si les consuls n'avaient donné le signal de la retraite, et, à force d'ordres et de menaces, chassé du camp ennemi les soldats avides de carnage. Comme ils s'irritaient qu'on leur eût ravi les douceurs de la vengeance, on les harangua sur-le-champ pour leur faire comprendre « que les consuls ne l'avaient cédé et ne le céderaient à aucun soldat en ressentiment contre l'ennemi; qu'après avoir dirigé la guerre, ils auraient dirigé de même une insatiable vengeance, s'ils n'avaient été arrêtés par la pensée des six cents chevaliers

retenus comme otages à Lucérie ; mais ils avaient craint que l'ennemi, perdant tout espoir de salut pour lui-même, ne les frappât aveuglément, voulant les perdre avant de périr eux-mêmes ». Les soldats approuvent ces sentiments, ils se réjouissent qu'on ait mis un frein à leur colère. Plutôt souffrir tout, disent-ils, que de compromettre la vie d'un si grand nombre de guerriers d'élite.

L'assemblée des soldats se sépare ; on tient conseil pour savoir s'il faut accabler Lucérie avec toutes les forces réunies, ou si l'un des consuls ira avec l'une des armées reconnaître les dispositions, toujours équivoques jusqu'alors, de l'Apulie. Le consul Publilius se chargea de parcourir cette contrée ; il lui suffit d'une expédition pour soumettre par la force plusieurs peuples ; il en admit d'autres à l'alliance de Rome, en leur dictant ses conditions. Papirius, qui était resté pour assiéger Lucérie, réussit également à souhait et sans tarder. En effet, il coupa toutes les routes par où venaient les vivres du Samnium ; et bientôt, domptée par la faim, la garnison samnite de Lucérie envoya des députés au consul romain : on lui rendrait les cavaliers, cause de la guerre, et il lèverait le siège. Papirius leur répondit : « Qu'ils auraient dû consulter Pontius, fils d'Hérennius, par l'avis duquel ils avaient fait passer les Romains sous le joug, sur le traitement qu'il pensait être mérité par eux après la défaite. Cependant, puisqu'ils ont mieux aimé s'en rapporter à la justice de l'ennemi que de décider eux-mêmes, il ordonna d'annoncer à

Lucérie qu'on ait à laisser dans la ville armes, bagages, chevaux et toute la multitude incapable de porter les armes; quant aux soldats, il les fera passer sous le joug chacun avec un vêtement, humiliation qu'il inflige par représaille et qu'il n'imagine pas le premier. » On subit tout; sept mille soldats passèrent sous le joug. A Lucérie, on s'empara d'un immense butin; on reprit toutes les enseignes et toutes les armes perdues à Caudium; et enfin, ce qui causa la joie la plus vive, on délivra les cavaliers que les Samnites avaient envoyés à Lucérie pour y être gardés comme otages de la paix. Jamais peut-être changement si subit de fortune ne donna aux Romains plus éclatante victoire; surtout s'il est vrai, comme le disent quelques annales, que Pontius, fils d'Hérennius, général des Samnites, expia l'humiliation imposée aux consuls en passant sous le joug avec les autres. (Liv. IX, chap. XII-XV.)

XXXVIII

Hannibal. — Sa haine contre les Romains. Son portrait.

(An de Rome 536; 218 av. J.-C.)

On raconte même qu'Hannibal, à peine âgé de neuf ans, et qui avait, par ses caresses enfantines, obtenu de son père Hamilcar d'être emmené en Espagne, fut conduit par lui près de l'autel où il offrait un sacrifice avant de passer en Espagne

avec ses troupes, après avoir achevé la guerre d'Afrique. Là, l'enfant s'engagea par serment en étendant la main sur la victime, à devenir, le plus tôt qu'il le pourrait, l'ennemi du peuple romain. L'âme altière d'Hamilcar ne pouvait se consoler de la perte de la Sicile et de la Sardaigne : selon lui, un désespoir trop prompt avait fait livrer la Sicile; quant à la Sardaigne, les Romains avaient profité des troubles de l'Afrique pour l'enlever perfidement et lui imposer un nouveau tribut.

Tourmenté par ces préoccupations, il travailla, soit pendant la guerre de cinq années en Afrique, au lendemain de la paix conclue avec Rome, soit pendant la guerre de neuf années qu'il fit en Espagne, à accroître la puissance de Carthage : et cela avec tant d'ardeur, qu'on pouvait voir qu'il méditait une guerre plus importante que la guerre présente; et que, s'il eût vécu plus longtemps, il aurait conduit en Italie les Carthaginois qu'y conduisit plus tard Hannibal.

La mort d'Hamilcar, qui survint fort à propos, et l'enfance d'Hannibal retardèrent cette guerre. Hasdrubal, placé entre le père et le fils, occupa le pouvoir pendant huit ans environ. Choisi comme gendre par Hamilcar, à cause de ses éminentes qualités, il avait trouvé à ce titre un appui dans la faction Barcine, si puissante auprès des soldats et du peuple, et s'empara du pouvoir, en dépit de l'opposition de l'aristocratie. Il fit plus par la politique que par la force. En formant des relations d'hospitalité avec les petits rois de l'Espagne, il se concilia de nouvelles peuplades grâce à

l'amitié de leurs chefs; et ainsi, plus que par la guerre et les armes, il accrut la puissance de Carthage. Cependant, la paix ne le sauva point. Un barbare, irrité de ce qu'il avait fait périr son maître, l'assassina publiquement. Arrêté par ceux qui entouraient Hasdrubal, ce barbare ne parut pas plus ému que s'il se fût échappé. Alors même qu'il était déchiré par la torture, son visage exprimait encore plutôt la joie que la douleur, et à le voir on aurait cru qu'il riait.

Par son art merveilleux à gagner les peuples et à les soumettre à ses lois, Hasdrubal avait amené le peuple romain à renouveler le traité d'alliance. Les conditions portaient que l'Ebre serait la limite des deux empires et que les Sagontins, placés entre les frontières des deux peuples, conserveraient leur liberté.

Quand il s'agit de remplacer Hasdrubal, Hannibal encore jeune fut porté aussitôt dans la tente du général d'un cri et d'un consentement unanimes, et il n'était pas douteux que le suffrage préalable des soldats, appuyé de la faveur du peuple, ne fût ratifié aussi par le sénat.

Envoyé en Espagne, Hannibal attira aussitôt sur lui les regards de toute l'armée. Les vieux soldats croyaient qu'on leur avait rendu Hamilcar dans sa jeunesse; ils retrouvaient même énergie dans le visage, même feu dans le regard, même air, mêmes traits. Bientôt, le souvenir de son père devint le moindre de ses titres à la sympathie de tous. Jamais esprit plus souple ne sut mieux réunir les qualités les plus opposées, la science d'obéir et celle de commander. Aussi

eût-il été difficile de dire à qui il était le plus cher, à l'armée ou au général. Hasdrubal ne cherchait jamais d'autre chef quand il fallait agir avec vigueur et audace; avec personne les soldats n'étaient ni plus confiants ni plus hardis. Plein d'audace pour affronter le danger, il était plein de prudence dans le danger même. Nul travail ne pouvait fatiguer son corps ni abattre son esprit. Il supportait également le chaud et le froid. Pour le boire et le manger, il consultait son désir naturel et non le plaisir. Pour veiller et pour dormir, il ne faisait aucune différence entre le jour et la nuit. Le temps que lui laissaient les affaires, il le donnait au sommeil; et ce sommeil, il ne le provoquait ni par la mollesse de sa couche, ni par le silence. Beaucoup le virent souvent couvert d'une casaque de soldat, étendu sur la terre au milieu des sentinelles et des postes. Si parmi ceux de son âge il ne se faisait distinguer en rien par ses vêtements, on remarquait pourtant ses armes et ses chevaux. Il était de beaucoup le premier des cavaliers et des fantassins. Marchant le premier au combat, il en revenait le dernier.

De si grandes vertus avaient pour contrepoids de bien grands défauts : une cruauté sans bornes, une perfidie plus que punique; pour lui, rien de vrai, rien de sacré, nulle crainte des dieux, nul respect du serment, nulle religion. Avec ces dispositions à la vertu et aux vices, il servit trois ans sous Hasdrubal, ne négligeant rien de ce qu'il fallait faire ou voir pour devenir un grand capitaine.

Mais du jour où il fut nommé général, il sembla qu'on lui eût assigné pour province l'Italie et la guerre contre Rome. Convaincu qu'il ne fallait pas perdre un moment, car, pendant qu'il tarderait, quelque coup du sort pourrait le frapper comme son père et Hasdrubal, il se décida à porter la guerre chez les Sagontins. (Liv. XXI, chap. I-V.)

XXXIX

Passage des Alpes par Hannibal.

(An de Rome 535; 219 av. J.-C.)

La Durance passée, Hannibal parvint jusqu'aux Alpes, marchant surtout en plaine, et nullement inquiété par les Gaulois qui habitent ce pays. Alors, bien que les esprits fussent déjà prévenus par la renommée, qui exagère toujours les proportions de l'inconnu, quand on vit de près la hauteur de ces montagnes, les neiges qui se confondaient avec le ciel, de misérables huttes suspendues aux rochers, le bétail et les chevaux engourdis par le froid, des hommes sauvages et velus, tous les êtres et tous les objets hérissés de givre et de glace, enfin tout un tableau plus hideux à voir qu'à dépeindre, l'armée sentit renaître son effroi. A peine essaye-t-on de gravir les premières pentes, qu'on aperçoit des montagnards postés sur les saillies des rochers à pic. S'ils avaient occupé des vallées retirées pour

fondre à l'improviste sur les Carthaginois, c'était une immense déroute et un immense carnage. Hannibal fit arrêter les enseignes aussitôt, et envoya des Gaulois reconnaitre les lieux. Apprenant que le passage est impossible sur ce point, il place son camp au milieu des roches et des précipices, dans la vallée la plus étendue qu'il peut trouver. Grâce encore à ces Gaulois, dont la langue et les mœurs diffèrent peu de celles des montagnards, et qui ont pu se mêler à leurs entretiens, il apprend que le défilé est gardé le jour seulement, et que, la nuit, chacun retourne dans sa cabane. De grand matin, il s'avance au pied des hauteurs, comme s'il voulait profiter de la journée pour se frayer par force et ouvertement un passage. Le jour est ainsi employé à simuler un projet qui trompe sur le véritable et l'on se retranche dans le lieu où l'on s'est arrêté. Dès qu'il s'aperçoit que les montagnards ont quitté les hauteurs et que les postes sont moins gardés, il allume un plus grand nombre de feux pour faire croire à la présence en ce lieu de bien plus d'hommes qu'il n'en reste. Laissant, en effet, les bagages, la cavalerie et la plus grande partie de l'infanterie, il part avec un corps de troupes légères formé de ses plus vaillants soldats, franchit à la hâte les défilés et vient s'établir sur ces hauteurs mêmes que l'ennemi avait occupées.

Au point du jour, on lève le camp, et le reste de l'armée se met en marche. Déjà les montagnards, au signal donné, couraient de leurs forts aux postes accoutumés, quand tout à coup, au-dessus de leurs têtes, ils voient parmi les

ennemis les uns maitres des rochers qu'ils occupaient eux-mêmes la veille, les autres s'avançant par le chemin frayé. Ce double spectacle, qui frappe leurs yeux et leurs esprits, les tient quelque temps immobiles : mais bientôt, ils remarquent l'embarras des troupes dans ce défilé, le désordre qui résulte de la confusion générale et surtout de l'épouvante des chevaux : ils se disent qu'il suffit du moindre surcroit de terreur pour que c'en soit fait de l'ennemi. Ils s'élancent donc de biais de rochers en rochers, accoutumés qu'ils sont également aux pentes les plus difficiles et les plus escarpées. Les Carthaginois étaient alors arrêtés, et par l'ennemi et par les difficultés du terrain. Il leur faut même soutenir une lutte plus vive contre leurs compagnons que contre les ennemis, chacun voulant échapper le premier au péril. Les chevaux surtout rendaient la marche peu sûre. Épouvantés des cris confus que rendait plus terribles encore l'écho des bois et des vallées, ils se cabraient, et, s'ils venaient à être frappés ou blessés, rien ne les retenait plus; ils renversaient de tous côtés les hommes et les bagages. Comme le défilé était bordé par deux précipices escarpés, plusieurs hommes furent ainsi jetés au fond de l'abime avec leurs armes : quand les chevaux y tombaient avec leur charge, on eût dit qu'une montagne s'écroulait. C'était un affreux spectacle, et pourtant Hannibal resta quelque temps immobile avec son détachement, de peur d'ajouter encore à la confusion et au tumulte. Mais quand il vit que ses troupes étaient coupées, qu'il y

avait à craindre qu'il ne perdit les bagages, question de vie ou de mort pour son armée, il s'élança des hauteurs où il était et étant tombé sur l'ennemi qu'il culbuta, il causa un nouveau désordre parmi les siens. Mais ce trouble fut apaisé en un instant, dès qu'on vit le chemin dégagé par la fuite des montagnards. Tous défilèrent aussitôt, tranquillement, et presque en silence. Hannibal s'empara ensuite d'un endroit fortifié, qui occupait la tête de cette contrée, et de toutes les bourgades environnantes : avec le blé et le bétail qu'il y prit, il nourrit son armée pendant trois jours. Comme ni les montagnards, consternés tout d'abord par cette défaite, ni les lieux même n'opposaient de grands obstacles, on fit quelque chemin pendant ces trois jours.

On arriva ensuite dans un canton fort peuplé pour un pays de montagnes. Là il fut presque enveloppé non par une guerre ouverte, mais par ses propres armes, par la perfidie et les embûches. Une ambassade des chefs les plus âgés se rend près d'Hannibal. Rappelant que le malheur des autres leur a été une utile leçon, « ils aiment mieux éprouver l'amitié que la force des Carthaginois. Aussi, ils obéiront à tous les ordres. Ils offrent des vivres, des guides, des otages pour qu'il pût avoir confiance dans leurs promesses. » Hannibal, persuadé qu'il ne faut pas les croire aveuglément, ni les repousser non plus, de crainte de s'en faire des ennemis déclarés, leur répond d'un ton bienveillant. Il accepte les otages, use des vivres qu'on a déposés sur la route, suit leurs guides; mais sans permettre à son armée

de marcher en désordre, comme on fait en pays ami. Au premier rang marchaient les éléphants et les chevaux; il conduisait l'arrière-garde avec l'élite de l'infanterie, promenant de tous côtés des regards inquiets et scrutateurs. Lorsqu'on fut entré dans un étroit chemin, dominé d'un côté par la cime d'une montagne, tout à coup, les barbares sortent de leur embuscade; devant, derrière, de près, de loin, ils harcèlent les Carthaginois, et font rouler sur eux d'énormes blocs de rochers. C'est sur les derrières que l'attaque fut le plus formidable. Mais l'infanterie fit volte-face; sans cela, si l'arrière-garde n'avait pas été bien appuyée, il était inévitable que l'armée eût essuyé de grosses pertes dans ces gorges. Même ainsi défendue, elle courut le plus grand danger, et faillit être anéantie. En effet, pendant qu'Hannibal hésitait à engager son infanterie dans le défilé, car elle n'avait rien derrière elle pour la soutenir comme elle soutenait elle-même la cavalerie, les montagnards, accourant sur le flanc de l'armée, la coupèrent et s'emparèrent du chemin : Hannibal passa une nuit entière séparé de sa cavalerie et de ses bagages.

Le lendemain, les agressions des barbares s'étaient déjà ralenties : les troupes se rejoignent et l'on franchit le défilé, non sans faire des pertes, mais de bêtes de somme plutôt que d'hommes. Dès lors, les montagnards ne se montrèrent plus en si grand nombre. Ils venaient fondre, en brigands plutôt qu'en ennemis, tantôt sur la tête, tantôt sur la queue de l'armée, selon la nature des lieux, selon que les détachements avancés

ou les traînards leur fournissaient quelque occasion. Si sur ces pentes étroites et rapides, les éléphants retardaient beaucoup la marche, derrière eux on était à couvert de l'ennemi, qui craignait d'approcher de ces animaux inconnus.

Le neuvième jour, on atteignit le sommet des Alpes, après avoir franchi bien des passages impraticables et être revenu souvent sur ses pas, soit qu'on eût été trompé par les guides, soit que, se défiant d'eux, et par de fausses conjectures, on se fût engagé dans des vallons sans issue. On établit des cantonnements deux jours sur ces hauteurs pour donner quelque repos aux soldats après tant de fatigues. Quelques bêtes de somme, qui avaient roulé des rochers, parviennent au camp en suivant les traces de l'armée. Les esprits étaient déjà accablés par ces longues souffrances : la neige, qui tomba au moment du coucher des pléiades, mit le comble à la consternation. Quand on se remit en marche, au point du jour, la neige couvrait tout. L'armée s'avançait lentement; la fatigue et le découragement se lisaient sur tous les visages. Alors Hannibal, prenant les devants, arrive à une sorte de promontoire d'où la vue s'étend au loin en tous sens, fait faire halte, et, de là, montre aux soldats l'Italie et les plaines baignées par le Pô, au pied même des Alpes. « En ce moment, dit-il, ils escaladent les remparts de l'Italie et même de Rome; le reste du chemin sera uni et facile. Un combat, deux au plus, et ils seront maîtres de la capitale, du boulevard de l'Italie. »

L'armée continua sa marche; l'ennemi ne l'in-

quiétait plus que par des attaques furtives quand l'occasion s'en présentait. Toutefois, la descente fut bien plus difficile encore que l'ascension; car si la pente des Alpes est moins longue du côté de l'Italie, elle est, par cela même, plus roide. Le chemin presque tout entier était à pic, étroit, glissant; nul moyen de s'empêcher de tomber: et, pour peu que le pied glissât, on ne pouvait s'arrêter dans sa chute; hommes et chevaux allaient rouler les uns sur les autres.

On vint ensuite à un défilé rocheux beaucoup plus étroit et tellement à pic, que le soldat, même sans armes et sans bagages, tâtonnant, se retenant avec les mains aux broussailles et aux plantes qui croissaient à l'entour, avait peine à descendre. Cet endroit, déjà escarpé par lui-même, avait été transformé en un précipice de mille pieds environ par un éboulement récent. Les cavaliers s'arrêtent donc, ne trouvant plus de chemin. Hannibal demande avec étonnement ce qui arrête la marche; on lui annonce que c'est une roche infranchissable. Il sort en personne pour visiter l'endroit. Un seul parti lui semble alors possible: faire un détour aussi long qu'il le faudra, et passer par des lieux non frayés que n'a jamais foulés le pied de l'homme. Mais ce moyen fut impraticable. Comme l'ancienne neige durcie était recouverte par une nouvelle couche de médiocre épaisseur, le pied posait encore assez solidement sur cette neige molle et peu profonde; mais, quand elle fut fondue sous les pas de tant d'hommes et de bêtes de somme, on marcha sur la première glace et sur l'humide verglas formé

par la neige fondante. Ce fut alors une lutte terrible, et contre la glace glissante, où l'on ne pouvait assurer ses pas, et contre un terrain en pente, où le pied manquait à chaque instant. Vainement essayait-on de se relever à l'aide des genoux et des mains; genoux et mains glissaient de même, et l'on retombait encore. Nulle part une souche, une racine, où la main pût s'accrocher et le pied se retenir : on ne pouvait que rouler sur cette glace unie et dans cette neige fondue. Quelquefois les bêtes de somme pénétraient jusqu'à la neige inférieure et la fendaient; elles glissaient, et, dans leurs violents efforts pour se retirer, le sabot brisait la glace : alors, comme prises au piège, elles restaient souvent engagées dans cette neige durcie et gelée profondément.

Enfin, après bien d'inutiles fatigues pour les hommes et pour les chevaux, on se résigna à camper sur le sommet : encore eut-on beaucoup de peine à le déblayer, tant il fallait creuser dans la neige, tant il y en avait à enlever. On travailla ensuite à rendre praticable la roche qui seule pouvait donner passage. Forcés de la tailler, les soldats abattirent tout autour des arbres énormes qu'ils dépouillèrent de leurs branches et dont ils firent un énorme bûcher. Le feu y est mis, malgré un vent violent très propre à exciter la flamme; du vinaigre est versé sur la pierre brûlante afin de la dissoudre. Lorsque le feu l'a calcinée, on l'ouvre avec le fer, la pente est adoucie par de légères courbures, en sorte que les chevaux et les éléphants même peuvent descendre.

On avait passé quatre jours autour de ce rocher; les chevaux étaient presque morts de faim, car ces hauteurs sont presque nues, et le peu d'herbe qui s'y trouve est caché par la neige. Les parties basses ont des vallons, des collines exposées au soleil, des ruisseaux le long des bois, et déjà des emplacements plus dignes d'être habités par l'homme. On laissa paître les chevaux, et l'on accorda du repos aux soldats épuisés par le travail qu'avait demandé le rocher. Enfin on mit trois jours à descendre dans la plaine où tout était moins rude, et la contrée, et le naturel des habitants.

C'est de cette façon, à ne dire que l'essentiel, qu'on parvint en Italie, cinq mois après avoir quitté Carthagène au dire de quelques historiens; il avait franchi les Alpes en quinze jours. (Liv. XXI, chap. XXXII-XXXVIII.)

XL

Bataille de Trasimène.

(An de Rome 537; 217 av. J.-C.)

Après être enfin sorti des marais, Hannibal vient camper sur le premier endroit sec qu'il rencontre. Bientôt, il apprend par les éclaireurs qu'il a détachés en avant que l'armée romaine est sous les murs d'Arrétium. Connaître les desseins et les intentions du consul, la disposition des lieux, les routes, les ressources pour les approvi-

sionnements, et enfin tout ce qu'il importait de savoir, devint le principal objet de ses soins. L'Italie ne contenait pas de plaines plus fertiles que celles de l'Étrurie, situées entre Fésules et Arrétium : on y trouvait en abondance blé, troupeaux, productions de toute espèce. Le consul était encore tout fier de son consulat précédent; il ne redoutait ni l'autorité des lois ni la majesté du sénat; à peine même craignait-il les dieux. Cette témérité naturelle avait encore été accrue par les succès que lui avait ménagés la fortune, en temps de paix et en temps de guerre. Il était facile de prévoir que, sans respect pour les dieux et les hommes, il porterait en toutes choses son orgueil et sa fougue. Pour qu'il suive avec plus d'entraînement la pente de ses vices, le Carthaginois se propose de le provoquer et de l'irriter. Laissant l'ennemi sur sa gauche pour gagner Fésules, il va ravager le centre de l'Étrurie, porte partout le fer et la flamme et met sous les yeux du consul le tableau de la plus affreuse désolation. Flaminius, l'ennemi se fût-il tenu en repos, n'aurait pu rester en repos lui-même. Quand il voit dévaster et saccager presque sous ses yeux les richesses des alliés, il se croit personnellement déshonoré : laissera-t-il donc les Carthaginois errer à travers l'Italie, et courir, sans trouver de résistance, au siège des murailles mêmes de Rome? Vainement, au conseil, il entend de toutes les bouches des avis plus sages que généreux en apparence : « il devrait attendre son collègue, réunir les armées, pour agir de concert et avec ensemble; il suffit maintenant de la cava-

lerie et des troupes légères pour arrêter les audacieuses rapines de l'ennemi ». Il sort tout irrité du conseil et donne en même temps le signal de la marche et du combat. « Il faut sans doute, s'écrie-t-il, que nous nous arrêtions sous les murs d'Arrétium! C'est là, apparemment, qu'est notre patrie, que sont nos dieux Pénates! Il faut qu'Hannibal, échappé de nos mains, ravage toute l'Italie, et qu'avec le fer et la flamme il s'ouvre un chemin jusqu'aux murs de Rome! Pour nous, ne bougeons pas d'ici avant que le sénat ait tiré C. Flaminius d'Arrétium, comme autrefois Camille de Véies. » Tout en faisant éclater sa colère, il ordonne de lever à l'instant les enseignes, et lui-même s'élance sur son cheval; mais aussitôt ce cheval s'abat et fait tomber le consul par-dessus sa tête. Tous ceux qui l'entourent sont effrayés, car c'est là un présage bien sinistre au début d'une entreprise, quand on vient annoncer en outre que, malgré tous les efforts du porte-drapeau, une enseigne ne peut être enlevée. Se tournant vers celui qui apporte la nouvelle, Flaminius s'écrie : « Viens-tu aussi avec une lettre du sénat qui me défende d'agir? Va, et dis qu'on creuse la terre autour du drapeau, si l'effroi a ôté aux mains la force de l'arracher. » L'armée se mit alors en marche. Outre que les chefs avaient ouvert un avis différent dans le conseil, ils étaient effrayés par ce double prodige : les soldats en général partageaient la présomption du consul; elle s'attachait à l'espérance du succès, plus encore qu'à la cause de cette espérance.

Hannibal fait sentir tous les fléaux de la guerre au territoire situé entre la ville de Cortone et le lac Trasimène, afin d'animer plus encore la colère de l'ennemi par le désir de venger les injures de ses alliés. Déjà il était parvenu à un endroit qui semblait disposé tout exprès pour une embuscade, l'endroit où le lac Trasimène s'avance jusqu'au pied des montagnes de Cortone. Il n'y a d'intervalle qu'un chemin fort étroit, qu'on croirait pratiqué à dessein; le terrain s'élargit ensuite et forme une petite plaine bornée par des collines. C'est là, dans cette plaine, qu'Hannibal vient camper avec les Africains et les Espagnols seulement. Il fait embusquer derrière les montagnes les Baléares et les autres troupes légères; la cavalerie est placée à l'entrée même du défilé, où elle s'abrite et se cache derrière de petits monticules. Lorsque les Romains seront entrés, la cavalerie leur fermera le retour, et ils seront prisonniers entre le lac et les montagnes.

Arrivé la veille au lac, vers le coucher du soleil, Flaminius se met en route le lendemain, sans avoir fait reconnaître la route, et avant même qu'il fasse grand jour. Le défilé franchi, à l'instant où ses troupes se déploient plus à l'aise dans la plaine, il aperçoit les ennemis qui sont devant lui seulement. L'embuscade dressée par derrière et sur sa tête, il ne la soupçonne point. Quand Hannibal voit, conformément à son attente, l'ennemi resserré entre le lac et les montagnes et cerné de tous côtés par ses troupes, il donne à tous le signal d'une attaque simultanée. Ceux-ci

accoururent chacun au plus près. Ce qui rend le choc plus soudain et plus inattendu encore pour les Romains, c'est que le brouillard qui s'élève du lac, et qui est plus épais dans la plaine que sur les hauteurs, les empêche de voir; tandis que, du haut des différentes collines, les bataillons ennemis peuvent se distinguer et manœuvrent avec d'autant plus d'ensemble. C'est au cri de guerre qui retentit sur tous les points à la fois, que les Romains comprennent qu'ils sont entourés, avant même d'avoir aperçu les Carthaginois. Le combat s'engage sur le front et sur les flancs, avant qu'ils aient formé leur ligne de bataille, qu'ils aient eu le temps de préparer leurs armes et de tirer leurs épées.

Au milieu de la consternation générale, le consul garde seul tout le sang-froid que l'on peut conserver dans une situation inquiétante. Les rangs étaient confondus, chacun se tournant au hasard du côté d'où partaient les cris; il rallie les soldats autant que le permettent le temps et la circonstance; partout où il peut aller et se faire entendre, il les exhorte, les invite à tenir bon et à combattre. « Il ne s'agit pas, dit-il, de faire des vœux et d'implorer les dieux; l'énergie et le courage peuvent seuls nous faire sortir d'ici. C'est avec le fer qu'on s'ouvre un chemin à travers les bataillons : moins on a peur, moins on est exposé. » Par malheur, le bruit et le tumulte étouffaient ses conseils et ses ordres. Bien loin de reconnaître ses enseignes, son rang et sa place, le soldat avait à peine assez de sang-froid pour prendre ses armes et s'en servir utilement. Pour

plusieurs, elles étaient un fardeau plutôt qu'un moyen de défense; enfin, dans de si profondes ténèbres, ils se guidaient plutôt avec les oreilles qu'avec les yeux. En entendant les gémissements causés par les blessures, le choc des combattants et des armes, les cris d'épouvante et d'effroi, ils tournaient leurs regards du côté d'où venait ce bruit. Les uns, voulant fuir, étaient arrêtés par un gros de combattants; d'autres, voulant revenir au combat, étaient entraînés malgré eux par quelque troupe de fuyards. Ensuite, après d'inutiles tentatives faites en tous sens pour s'ouvrir un passage, se voyant enfermés sur les côtés par les montagnes et le lac, devant et derrière par les bataillons ennemis, ils comprirent qu'une seule chance de salut leur restait, leur bras et leur épée. Chacun alors ne prend conseil que de soi-même et s'anime à bien faire. Un combat tout nouveau recommence. Ce n'est pas un de ces combats réguliers, où princes, hastats, triaires sont rangés dans leur ordre; où la première ligne se bat devant les enseignes, tandis que, derrière, les autres troupes attendent leur tour; où les soldats sont rangés par légion, par cohorte, par manipule. Cette fois, le hasard les assemble. Chacun, selon son courage, se bat aux premiers rangs ou aux derniers. Telle fut la fureur de cette bataille, et tous les esprits furent tellement absorbés, que personne ne sentit le tremblement de terre, qui, à ce moment même, détruisait en partie plusieurs villes d'Italie, détournait le cours des fleuves les plus rapides, rejetait la mer dans les fleuves, et fai-

sait écrouler des montagnes avec un fracas terrible.

Le combat dura environ trois heures, avec acharnement sur tous les points. Cependant, autour du consul, la lutte fut plus furieuse encore et plus acharnée. Il était suivi de l'élite de ses troupes, et, dès qu'il voyait de quelque côté les siens souffrir et plier, il volait à leur secours. Facile à reconnaître à l'éclat de son armure, il était vivement attaqué par l'ennemi, vivement défendu aussi par les siens. A la fin, un cavalier insubrien, nommé Ducarion, reconnaissant ses traits, crie à ses compatriotes : « Le voilà, ce consul qui a taillé nos légions en pièces, ravagé nos champs et notre ville! Je vais l'immoler aux mânes de mes concitoyens indignement égorgés. » A ces mots, d'un coup il enfonce l'éperon, et s'élance vers les rangs les plus pressés de l'ennemi, tue d'abord l'écuyer qui se jette au-devant de ses coups, et perce le consul de sa lance. Il veut même le dépouiller ; mais les triaires l'en empêchent en couvrant Flaminius de leurs boucliers. Alors commence une déroute presque générale ; ni le lac, ni les montagnes n'arrêtent les Romains épouvantés. Ils se jettent en aveugles dans les sentiers les plus étroits et les plus abrupts ; armes et hommes roulent pêle-mêle dans les précipices. Un grand nombre, ne voyant pas d'issue, s'avancent sur la vase du lac tant qu'ils peuvent avoir hors de l'eau la tête et les épaules. Quelques-uns, aveuglés par la frayeur, essayent de s'enfuir à la nage. Mais l'immensité du lac rendait l'entreprise impossible ; alors, ou

bien à bout de forces, ils étaient engloutis dans les eaux; ou bien, après s'être vainement fatigués, ils revenaient à grand'peine à l'endroit où ils pouvaient avoir pied, et là, ils étaient massacrés un à un par les cavaliers ennemis qui entraient dans le lac. Six mille hommes environ de l'avant-garde s'étaient bravement ouvert un passage à travers les ennemis; ils sortirent du défilé sans savoir tout ce qui se passait derrière eux. S'arrêtant sur une éminence, ils n'entendent que les cris et le fracas des armes; mais comment tourne le combat, ils ne peuvent ni l'apprendre, ni en juger par leurs yeux, à cause du brouillard. A la fin du combat seulement, le soleil, devenu plus ardent, dissipa la brume; alors, la plaine et la montagne, se dégageant en pleine lumière, leur montrèrent le lamentable spectacle de la défaite et du carnage de l'armée romaine. Craignant qu'on ne les aperçût et qu'on ne lançât la cavalerie à leur poursuite, ils levèrent les enseignes en toute hâte et s'éloignèrent le plus rapidement qu'ils purent. Le lendemain, comme la faim venait s'ajouter à tous leurs autres maux, sur l'assurance donnée par Maharbal, qui les avait poursuivis la nuit avec toutes les troupes de cavalerie, que, s'ils livraient leurs armes, il les renverrait tous libres avec l'habit qu'ils portaient, ils se rendirent. Cette parole, Hannibal la tint avec la foi punique : il les fit tous jeter dans les fers.

Tel est ce fameux combat de Trasimène, cité entre les rares défaites du peuple romain. Quinze mille Romains restèrent sur le champ de bataille;

dix mille, que la fuite avait dispersés dans toute l'Étrurie, revinrent à Rome par divers chemins. Deux mille cinq cents ennemis périrent dans le combat. Des deux côtés, beaucoup moururent ensuite de leurs blessures. Hannibal, après avoir renvoyé sans rançon les prisonniers latins et chargé de chaînes les prisonniers romains, fit mettre à l'écart, parmi les monceaux de cadavres ennemis, les corps de ses soldats pour les ensevelir. Le corps de Flaminius fut également recherché avec le plus grand soin, car Hannibal voulait l'ensevelir; mais on ne put le trouver.

A Rome, à la première nouvelle de ce désastre, le peuple effrayé courut avec grand tumulte au Forum. Les femmes, errant par les rues, interrogeaient tous ceux qu'elles rencontraient sur ce désastre, dont le bruit venait de se répandre sur le sort de l'armée. La foule, aussi nombreuse que pour une assemblée générale, se précipite vers le comitium et la curie, et y appelle les magistrats. Enfin, quelques instants avant le coucher du soleil, le préteur, M. Pomponius, vient dire : « Nous avons perdu une grande bataille ». On n'apprit de lui rien de plus et cependant, chaque citoyen, tout plein des bruits qui circulent autour de lui, vient dire à sa famille « que le consul a été massacré avec une grande partie de ses troupes; qu'il reste seulement quelques débris, répandus çà et là dans l'Étrurie, ou prisonniers de l'ennemi ». Tous les différents malheurs de l'armée vaincue étaient autant de sujets d'inquiétude pour ceux dont les parents servaient sous le consul C. Flaminius; ignorant

quel était leur sort, ils ne savaient s'ils devaient espérer ou craindre. Le surlendemain, et quelques jours après, les portes de la ville étaient encombrées de femmes encore plutôt que d'hommes : on attendait quelqu'un de ses proches ou des nouvelles; chaque arrivant était environné, pressé de questions; et ceux qui le connaissaient ne s'en séparaient qu'après avoir appris au long tous les détails. Selon les nouvelles que chacun avait reçues, on voyait sur les figures des expressions bien différentes. Ils regagnaient leurs demeures, entourés d'amis qui les félicitaient ou cherchaient à les consoler. Les femmes surtout laissaient éclater et leur joie et leur douleur. On rapporte que l'une d'elles, debout sur sa porte, apercevant son fils sain et sauf, mourut à l'instant même. Une autre, à qui on avait faussement annoncé la mort du sien, était restée dans sa demeure, tout entière à son chagrin : tout à coup, elle voit son fils qui revient, et elle est tuée par l'excès de sa joie. Pendant plusieurs jours, les préteurs tinrent le sénat assemblé du lever au coucher du soleil, pour délibérer sur le choix du général et des troupes qui pourraient être opposées aux Carthaginois vainqueurs. (Liv. XXII, chap. III-VIII.)

XLI

Dictature de Fabius.

(An de Rome 537 ; 217 av. J.-C.)

Rome eut recours à un remède dont on n'avait pas senti le besoin depuis longtemps, la création d'un dictateur. Mais comme le consul, qui seul pouvait le désigner, était absent, et qu'à travers l'Italie, occupée par les Carthaginois, il n'était pas facile de faire arriver à lui ni courrier ni lettre, ce qui était jusque-là sans exemple, le peuple créa dictateur Q. Fabius Maximus, et M. Minucius Rufus maître de la cavalerie. Ils furent chargés par le sénat de fortifier les murs et les tours de la ville, de placer des troupes où ils le croiraient utile, et de couper les ponts des rivières. Il fallait combattre pour Rome et les dieux Pénates, puisqu'on n'avait pu défendre l'Italie.

Le dictateur, après avoir reçu l'armée du consul des mains du lieutenant Fulvius Flaccus, traverse le territoire des Sabins, et arrive à Tibur, au rendez-vous qu'il a fixé aux nouvelles recrues. De là, il gagne Préneste, et s'avance par des chemins de traverse vers la voie Latine; puis, après avoir reconnu le pays avec de minutieuses précautions, il marche vers l'ennemi, mais résolu à ne jamais se confier à la fortune qu'autant que la nécessité l'y contraindrait. Le premier jour qu'il vint camper près d'Arpi en face des ennemis.

Hannibal fit tout aussitôt sortir ses troupes en ligne de bataille, et lui offrit le combat. Mais voyant que tout est tranquille du côté des ennemis et qu'aucune provocation ne tire leur camp de son immobilité, il retourna au camp en laissant éclater sa colère : « Il est donc anéanti, l'esprit martial des Romains; la guerre est terminée; ils renoncent sans pudeur à lui disputer la palme du courage et de l'honneur ». Cependant, une certaine inquiétude agite son esprit : il comprend qu'il ne va plus avoir affaire à un Flaminius et à un Sempronius; que les Romains, instruits par leurs malheurs, ont fini par chercher un général digne d'Hannibal. Ce qu'il redoute sur-le-champ c'est la prudence du dictateur. Toutefois, comme il n'a point éprouvé encore la fermeté de ses résolutions, il essaye de le provoquer et de l'irriter en changeant souvent de position et en ravageant sous ses yeux les terres des alliés : tantôt il s'éloigne de sa vue en accélérant sa marche; tantôt il se place au détour d'une route et se tient en embuscade pour fondre sur lui à l'improviste en cas où il viendrait à descendre en plaine. Mais Fabius conduisait son armée sur les hauteurs, sans s'éloigner beaucoup de l'ennemi, ne voulant ni le perdre de vue, ni en venir aux mains avec lui. Il retenait ses soldats dans le camp, à moins d'impérieuse nécessité. Pour le bois et le fourrage, ils ne sortaient qu'en grand nombre, et sans se disperser. Un détachement de cavalerie et de troupes légères, disposé et équipé pour faire face à la moindre alerte, assurait la tranquillité de ses soldats, en inquiétant

au contraire les fourrageurs disséminés de l'ennemi. Jamais de combat général, d'engagement décisif, mais de légères escarmouches dont l'issue ne pouvait être funeste, car la retraite était ménagée. Ainsi le soldat, consterné par les défaites précédentes, s'habituait à moins se défier de sa valeur et de sa fortune. Cependant, l'exécution d'un plan si sage était moins contrariée encore par Hannibal que par le maître de la cavalerie, qui, s'il eût eu en main le pouvoir, n'aurait pas tardé à perdre la République. Présomptueux et tranchant dans les conseils, ne gardant point de mesure dans ses discours, devant quelques personnes d'abord, puis devant l'armée tout entière, il appelait indolence la lenteur du dictateur, timidité sa prudence, et lui attribuait tous les défauts voisins de ses qualités; enfin, en décriant son chef, art détestable qui réussit trop souvent, il cherchait à s'élever.

Le dictateur se retrancha sur le territoire de Larinum. Rappelé ensuite à Rome pour des cérémonies religieuses, il employa près du maître de la cavalerie autorité, conseils, prières presque, lui recommandant « de compter plus sur la prudence que sur la fortune; de l'imiter lui-même plutôt que Sempronius et Flaminius; de ne point considérer comme un résultat nul d'avoir déjoué tout l'été les desseins de l'ennemi. Ainsi les médecins même obtiennent plus parfois par le repos que par le mouvement et l'agitation. Ce n'est pas peu de chose d'avoir cessé d'être vaincu par un ennemi tant de fois vainqueur, et d'avoir respiré après tant de désastres successifs. » Ces

recommandations faites, mais vainement, au maître de la cavalerie, il partit pour Rome. (Liv. XXII, chap. VIII, XII, XVIII.)

XLII

Conduite du maître de cavalerie, M. Minucius Rufus.

Minucius, quoiqu'il fût déjà auparavant rendu d'un orgueil insupportable par son succès et par la faveur du peuple, se glorifia alors plus que jamais sans mesure et sans modestie tout autant d'avoir vaincu Q. Fabius que d'avoir défait Hannibal. « Ce général unique, disait-il, ce seul rival qu'on pût opposer à Hannibal pour sauver Rome en péril, vient de se voir égaler un subalterne : dictateur, il partage son pouvoir avec le maître de la cavalerie, ce qui est jusqu'ici sans exemple dans les annales et cela, dans une ville où les maîtres de la cavalerie ont toujours frémi et tremblé devant les verges et les haches du dictateur. Tant ont eu d'éclat son bonheur et son courage : il suivra donc sa fortune, si le dictateur persiste dans ses hésitations et ses lenteurs, condamnées et par les dieux et par les hommes. » En effet, au premier entretien qu'il eut avec Fabius : « Avant tout, lui dit-il, il faut s'entendre sur la manière dont nous userons de cette autorité égale entre nous. A mes yeux, le mieux serait d'avoir un pouvoir entier et absolu chacun

à notre tour, ou pour un jour, ou pour plus de temps, si cela semble préférable : ainsi, chacun de nous pourrait opposer à l'ennemi, en même temps qu'une égale habileté, des forces égales si l'occasion se présentait de combattre. » Q. Fabius se refuse à un tel arrangement; car ce serait tout abandonner à la fortune que de livrer toutes les forces à la témérité de son collègue. « Si on a donné une part de son autorité, dit-il, on ne la lui a pas enlevée tout entière. Jamais il ne renoncera volontairement à la part qui lui reste dans la direction de la campagne. Ainsi, ils ne commanderont pas chacun un jour ni à tour de rôle; ils se partageront l'armée, et, puisque sa prudence ne peut la sauver tout entière, elle en sauvera du moins ce qu'elle pourra. Il tint bon, et les légions furent partagées entre eux comme elles le sont toujours entre les consuls. La première et la quatrième furent données par le sort à Minucius; Fabius eut la seconde et la troisième. De même, on partagea également la cavalerie, les alliés et les auxiliaires des villes de nom latin. Le maître de cavalerie voulut en outre avoir un camp séparé.

Ce fut un double sujet de joie pour Hannibal, car il n'ignorait rien de ce qui se passait chez les ennemis, instruit à la fois par les transfuges et par ses espions. Il pensait qu'il triompherait de la volonté de Minucius, dont l'audace était maintenant libre de se déployer; quant à l'habileté de Fabius, elle n'était plus soutenue que par des forces amoindries de moitié. Entre le camp de Minucius et celui des Carthaginois s'élevait une

colline : celui qui l'occuperait devait nécessairement en tirer avantage contre l'ennemi. Le désir d'Hannibal était moins de s'en emparer sans coup férir, quoique cela même eût été un heureux résultat, que d'en faire l'objet d'un combat avec Minucius, qui, sans aucun doute, viendrait l'empêcher de s'y établir. Tout le terrain intermédiaire semblait, au premier abord, peu propre à une embuscade; car il n'y avait ni apparence de taillis, ni même de buissons. En réalité, il se prêtait admirablement à cacher une embuscade, d'autant plus qu'on ne soupçonnait aucun piège de ce genre dans une vallée aussi nue. Or, certains ravins cachaient des enfoncements de rochers, dont quelques-uns pouvaient contenir chacun jusqu'à deux cents hommes armés. Dans ces cavités, selon la dimension de chacune, Hannibal cache cinq mille hommes, tant cavaliers que fantassins. De peur que le mouvement de quelque soldat sortant imprudemment du rocher ou l'éclat des armes ne révélât le piège dans une vallée si découverte, il envoie, dès le point du jour, un détachement prendre l'éminence dont nous avons parlé, afin de détourner l'attention de l'ennemi. Au premier abord, ceux-ci méprisent cette poignée d'hommes; c'est à qui s'offrira pour chasser de là les ennemis et occuper la position. A la tête des plus aveugles et des plus fougueux, Minucius veut s'élancer et crie aux armes; dans sa vaine arrogance, il éclate en menaces contre l'ennemi. D'abord, il détache contre eux ses troupes légères; puis sa cavalerie, dont les rangs sont serrés. Enfin, voyant que l'ennemi

reçoit de son côté des renforts, il marche avec ses légions en ordre de bataille. Hannibal, remarquant que les siens pliaient sur différents points, comme il est naturel lorsque le combat s'échauffe, envoyait des secours de cavalerie et d'infanterie et ainsi avait fini par compléter son armée et, des deux côtés, toutes les forces étaient engagées. Les troupes légères des Romains, qui étaient en tête, gravissent l'éminence pour en chasser l'ennemi : chassées et refoulées elles-mêmes sur la cavalerie qui les suivait, elles y jettent l'effroi, et se réfugient jusqu'aux enseignes des légions. Seule, au milieu de la frayeur générale, l'infanterie demeurait intrépide; et il était facile de voir que, si c'eût été un combat ordinaire et régulier, elle eût bien tenu tête à l'ennemi, tant elle était animée par le souvenir des succès remportés les jours derniers. Mais, tout à coup, les Carthaginois embusqués se montrent, et la prennent en queue et en flanc : telle est la terreur des Romains, qu'il ne leur reste plus ni le courage de combattre, ni l'espérance de fuir.

Alors Fabius entend d'abord un premier cri d'effroi, puis voit de loin l'armée en déroute. « C'est bien cela, s'écrie-t-il; la fortune a puni la témérité plus vite que je ne l'ai craint. Devenu l'égal de Fabius en pouvoir, pour le talent et le succès, il trouve son maître dans Hannibal. Mais à plus tard récriminations et reproches : maintenant, portez les enseignes en avant, hors du retranchement! Arrachons à l'ennemi la victoire, à nos concitoyens l'aveu de leur erreur! » Déjà une partie de l'autre armée était en déroute ou

songeait à la fuite, quand apparut celle de Fabius, comme un secours envoyé du ciel. Aussi, avant même qu'elle fût arrivée à portée du trait ou qu'elle en vînt aux mains, les Romains s'étaient arrêtés dans leur fuite tumultueuse; et l'ardeur trop impétueuse des ennemis s'était ralentie. Ceux qui ont rompu leurs rangs et se sont dispersés sur plusieurs points, se replient tous vers les légions de Fabius qui arrivent; ceux qui se sont enfuis par troupes font volte-face à l'ennemi en formant un peloton; tantôt ils reculent pas à pas, tantôt ils résistent en corps. Déjà les troupes vaincues et les troupes fraîches ne formaient presque plus qu'une armée, déjà elles allaient marcher contre l'ennemi, quand Hannibal fit sonner la retraite, avouant hautement que, vainqueur de Minucius, il était vaincu par Fabius.

La plus grande partie de la journée était passée, lorsqu'on revint au camp après ces alternatives de revers et de succès. Aussitôt, Minucius assemble ses soldats : « J'ai souvent entendu répéter, leur dit-il, que celui-là est au premier degré de la sagesse qui sait prendre par lui-même le meilleur parti; qu'après lui vient celui qui obéit aux bons conseils; mais que celui qui ne sait prendre une bonne résolution, ni de lui-même, ni sur de sages avis, est d'un esprit inférieur. Puis donc que le premier degré de talent et de génie nous est refusé, sachons garder le second et le moyen : pour apprendre à commander, sachons d'abord obéir à l'expérience. Allons rejoindre le camp de Fabius; portons nos enseignes vers sa tente : quand je l'aurai salué du

nom de père, ce nom dû au service qu'il nous a rendu et à la majesté de son caractère, vous, soldats, vous saluerez du nom de patrons ceux dont les bras et les armes viennent de vous sauver; à défaut d'autre gloire, que ce jour nous donne celle de la reconnaissance. »

Le signal donné, on crie de rassembler les ustensiles de campagne; puis tous arrivent en file au camp du dictateur. En les voyant, grand fut l'étonnement de Fabius et de ceux qui l'entouraient. A peine les aigles sont-elles déposées devant le tribunal, que le maître de la cavalerie, devançant tous les autres, salue Fabius du nom de père; tous ses soldats saluent du nom de patrons les soldats de Fabius placés autour de lui. Alors Minucius : « Dictateur, mes parents auxquels je viens de vous égaler, en vous donnant le seul nom qui puisse exprimer ma reconnaissance, ne m'ont donné que la vie : à vous je dois, et mon salut, et celui de tous ces soldats. Aussi, ce plébiscite, qui a été pour moi un fardeau plutôt qu'un honneur, le premier je l'abolis et je l'annule; et puisse ce que je fais tourner à l'avantage de vous, de moi, de ces deux armées dont l'une a sauvé l'autre et qui sont à vous toutes deux! je rentre sous vos ordres, sous vos auspices; je vous rends ces drapeaux, ces légions. Et vous, je vous en conjure, permettez que nous reprenions, moi, ma charge de maître de la cavalerie, chacun de ces soldats le rang qu'il occupait dans l'armée. » Alors, on se serre mutuellement la main; après le conseil, les soldats de Minucius, connus ou inconnus, sont accueillis

avec empressement et cordialité; enfin, on termine dans la joie un jour qui avait semblé devoir être si triste et laisser un souvenir funeste.

A Rome, dès que parvint cette nouvelle, confirmée bientôt moins par les lettres des généraux eux-mêmes que par celles des simples soldats des deux armées, chacun, à l'envi, porta au ciel le nom de Maximus. Hannibal et les Carthaginois rendaient le même hommage à leur ennemi; ils voyaient alors seulement qu'ils faisaient la guerre aux Romains et en Italie. En effet, les deux années précédentes, ils avaient méprisé à tel point les généraux et les soldats romains, qu'à peine ils avaient cru avoir affaire à cette même nation dont les pères leur avaient fait une si effrayante idée. On dit même qu'Hannibal, revenant du champ de bataille, s'écria « qu'à la fin, cette nuée qui, d'ordinaire, s'arrêtait sur les sommets des monts, venait de donner passage à la pluie et à l'ouragan ». (Liv. XXII, chap. XXVII-XXX.)

XLIII

Bataille de Cannes.

(An de Rome 538; 216 av. J.-C.)

Avant de quitter Rome, le consul Varron fit aux soldats de nombreuses et fières harangues, proclamant « que la guerre avait été attirée en Italie par les nobles, et qu'elle continuerait à déchirer les entrailles de la patrie si l'on avait

pour généraux plusieurs Fabius; mais lui, du jour où il aurait vu l'ennemi, il en finirait. Son collègue, Paul Émile, ne fit qu'une harangue, la veille du départ, et plus sincère qu'agréable au peuple. La seule personnalité qu'il se permit contre Varron fut de s'étonner « comment un général, avant de connaître son armée et celle de l'ennemi, la situation des lieux, la nature du pays, savait encore dans Rome, encore revêtu de la toge, ce qu'il aurait à faire à l'armée, et pouvait même annoncer le jour où il engagerait contre l'ennemi une bataille rangée. Quant à lui, il ne préjuge pas avant le jour venu sur le parti à prendre, car il convient aux hommes de se plier aux circonstances plutôt que de les plier à soi. Il espère que les plans dictés par la prudence et la sagesse auront un heureux succès : quant à la témérité, outre qu'elle est insensée, elle a peu réussi jusqu'à ce jour. »

On raconte que Paul Émile s'éloigna de Rome, escorté des premiers patriciens. Le consul plébéien était escorté de ses partisans, remarquables par leur grand nombre, s'ils n'étaient pas des personnages considérables.

Les deux consuls conservaient chacun son opinion; mais Varron avait tout le monde avec lui, et Paul Émile personne, sauf Servilius, consul de l'année précédente. Sur l'avis de la majorité, on partit, puisque le destin voulait rendre la plaine de Cannes célèbre par la défaite des Romains. Hannibal avait établi son camp près de ce village, ayant à dos le vent vulturne, qui, dans ces plaines desséchées, soulève des nuages

de poussière. Outre que cette position était plus commode pour le campement même, elle devait offrir un grand avantage pour l'avenir : au moment du combat, les Carthaginois, ayant le vent derrière eux, combattraient un ennemi aveuglé par des tourbillons de poussière.

Les consuls avaient suivi les traces de l'ennemi, en ayant soin d'éclairer leur marche. Arrivés devant Cannes, en vue d'Hannibal, ils forment un double camp retranché, à la même distance environ qu'à Géréonium; les troupes sont réparties comme précédemment. Le fleuve Aufidus, qui baignait le camp de chaque consul, fournissait de l'eau, mais on ne la prenait pas, sans avoir à combattre, à l'endroit le plus commode pour chacun en particulier. Cependant, du plus petit camp, situé au delà de l'Aufidus, les Romains faisaient de l'eau plus librement, car l'ennemi n'avait pas de détachement sur cette rive. Hannibal, dans l'espoir que les consuls lui fourniront l'occasion de combattre dans ces lieux si favorables au combat de cavalerie, partie de ses forces qui le rend invincible, forme sa ligne de bataille, et envoie en avant ses Numides harceler les Romains. Ceux-ci, dans les deux camps, étaient encore divisés et en lutte. Le désaccord des consuls continuait également : Paul Émile rappelait à Varron la témérité de Sempronius et de Flaminius; Varron répliquait à Paul Émile « que l'exemple de Fabius était un commode prétexte pour la lenteur ou la lâcheté des généraux; il prenait à témoin les dieux et les hommes qu'il n'y avait point de sa

faute si Hannibal restait en quelque sorte par prescription possesseur de l'Italie; son collègue le tenait enchaîné; les soldats irrités désiraient combattre, on leur enlevait des mains leurs armes et leurs épées. » A son tour, l'autre consul ripostait « que si les légions étaient sacrifiées et livrées aux chances fatales d'une bataille engagée sans prévoyance et sans réflexion, lui, complètement étranger à la faute, il serait pour sa part responsable de la catastrophe : du moins, ceux qui avaient la langue si prompte et si hardie, auraient-ils le bras aussi vaillant au moment de l'action? »

Tandis que le temps se passait en querelles plutôt qu'en délibérations, Hannibal, après avoir presque toute la journée tenu ses troupes rangées en bataille, les ramenait au camp : il détache les Numides et les envoie de l'autre côté du fleuve attaquer les Romains, qui, du petit camp, viennent y puiser de l'eau. Ils les trouvent disséminés et en désordre : aussi, à peine ont-ils paru sur le bord du fleuve, qu'il suffit de leurs cris pour les disperser; ils poussent ensuite jusqu'aux avant-postes et presque jusqu'aux portes du camp. Les Romains sont indignés qu'un détachement d'auxiliaires, errant à l'aventure, jette l'épouvante dans le camp : un seul motif les empêche de passer le fleuve sur-le-champ et de se ranger en bataille, c'est que Paul Émile a en main, ce jour-là, l'autorité suprême. Mais le lendemain, Varron, à qui c'est le tour de commander ce jour-là, sans même consulter son collègue, donne le signal du combat, passe le fleuve avec toutes ses troupes en ordre de

bataille. Paul Émile le suit; car, s'il pouvait désapprouver son dessein, il ne pouvait pas lui refuser son concours. Le fleuve franchi, ils prennent aussi les troupes du petit camp. L'armée est rangée en bataille de la façon suivante : à l'aile droite, c'était la plus voisine de fleuve, ils placent la cavalerie romaine, puis l'infanterie. A la gauche, et à l'extrémité, on place la cavalerie des alliés; leur infanterie est mise en dedans et mêlée aux légions romaines placées vers le centre; les troupes légères, formant le reste des auxiliaires, sont à l'avant-garde. Les consuls commandent aux deux ailes : Térentius à la gauche, Paul Émile à la droite; Géminus Servilius doit surveiller le centre.

Au point du jour, Hannibal après avoir fait prendre les devants aux Baléares et aux autres troupes légères, traverse le fleuve, puis range chaque corps dans l'ordre où il l'a fait passer. Les cavaliers gaulois et espagnols sont près de la rive à l'aile gauche, et opposés à la cavalerie romaine. L'aile droite est occupée par les cavaliers numides; le centre est fortifié par l'infanterie. Ainsi, les Africains occupent les deux extrémités et ont au milieu d'eux les Gaulois et les Espagnols. On eût pris ces Africains pour des soldats de Rome, car ils avaient tous des armes prises par eux à la Trébie et en grande partie à Trasimène. Les boucliers des Gaulois et des Espagnols étaient à peu près de la même forme; leurs épées n'avaient ni même forme ni même dimension. Celles des Gaulois étaient très longues et sans pointes; les Espagnols,

habitués au contraire à attaquer l'ennemi d'estoc plutôt que de taille, avaient des poignards courts et à la pointe acérée. Du reste, ces deux peuples étaient d'un aspect effrayant, tant par leur taille gigantesque que par tout leur extérieur. Les Gaulois étaient nus jusqu'à la ceinture; les Espagnols portaient des tuniques de lin d'une blancheur éblouissante, bordées d'une bande de pourpre. Le nombre des fantassins qui composaient cette armée était, dit-on, de quarante mille, celui des cavaliers de dix mille. Les généraux étaient à la tête de chaque aile, Hasdrubal à l'aile gauche, Maharbal à l'aile droite; Hannibal se tenait au centre avec son frère Magon. Le soleil, soit par d'habiles dispositions, soit par l'effet du hasard, donnait obliquement sur les deux armées sans les incommoder : les Romains étaient tournés vers le midi, les Carthaginois vers le nord. Le vent (appelé vulturne par les habitants de ce pays), donnant en face des Romains, portait dans leurs yeux des tourbillons de poussière et les aveuglait.

Au premier cri, les auxiliaires se portent en avant et l'action est engagée par les troupes légères. Bientôt, l'aile gauche, composée des cavaliers gaulois et espagnols, vient se heurter contre l'aile droite des Romains; mais non plus comme dans les engagements ordinaires de cavalerie. En effet, force était de s'attaquer de front, l'espace manquant pour faire des évolutions, car ils étaient resserrés entre le fleuve et l'infanterie. Il leur fallait des deux parts s'élancer en droite ligne. Les chevaux, trop

pressés, finissent par rester immobiles; le cavalier saisit le cavalier corps à corps et cherche à le renverser : c'était déjà en grande partie un combat d'infanterie. Cette lutte est plus vive que longue : les cavaliers romains, repoussés, prennent la fuite. Comme l'engagement des cavaliers finissait, celui de l'infanterie commence. Au début, les Carthaginois opposent aux Romains un courage et une énergie égale tant que les Gaulois et les Espagnols restaient en bon ordre; mais enfin les Romains, après de longs et de nombreux efforts, s'élançant sur une seule ligne et en rangs serrés, enfoncent le bataillon ennemi qui était trop mince et par suite peu consistant, et qui s'avançait en saillie et débordait la ligne de bataille. Il plie en effet, et bientôt s'enfuit en désordre. Les Romains, du même élan qui les entraîne à la poursuite des fuyards dont la terreur précipite la course, arrivent d'abord au centre de l'armée ennemie, puis, ne trouvant pas de résistance, jusqu'à la réserve des Africains, placée aux deux ailes et ramenée en arrière : en effet, le centre, dont faisaient partie les Gaulois et les Espagnols, formait une légère saillie dépassant la ligne de l'armée. Ce bataillon avancé revient dans sa fuite au niveau des autres, puis, reculant encore, forme comme un creux au centre de la ligne, tandis que les Africains s'avancent en croissant aux deux ailes. A peine les Romains se sont-ils jetés au centre en aveugles, que ces deux ailes se referment et les enveloppent par derrière. C'est donc en vain que, dans ce premier choc, ils ont l'avantage :

forcés de laisser les Espagnols et les Gaulois qu'ils avaient poursuivis avec acharnement, il leur faut recommencer contre les Africains une lutte où ils ont le double désavantage d'être enveloppés par l'ennemi, et d'avoir, épuisés de fatigue, à combattre des troupes fraîches et vigoureuses.

Déjà aussi à l'aile gauche des Romains, où la cavalerie des alliés était opposée aux Numides, le combat s'était engagé d'abord mollement, et les Carthaginois avaient débuté par une de leurs ruses. Environ cinq cents Numides, portant, outre leurs armes et leurs traits ordinaires, des épées cachées sous leurs cuirasses, viennent en transfuges, le bouclier derrière le dos : ils sautent tout à coup de cheval et jettent aux pieds des Romains boucliers et javelots. On les fait pénétrer dans le centre de l'armée et on les mène jusqu'à l'arrière-garde, où il leur est ordonné de demeurer immobiles. Jusqu'à ce que le combat soit engagé sur tous les points ils demeurent immobiles en effet; mais, quand ils voient tous les yeux et tous les esprits à la lutte, ils se saisissent de boucliers qu'ils trouvent çà et là au milieu des monceaux de cadavres, et tombent par derrière sur les Romains : ils les frappent au dos, leur coupent les jarrets. C'est un affreux carnage; mais l'effroi et le tumulte sont bien plus grands encore. Tandis que, sur un point, les Romains sont effrayés et en déroute, sur l'autre ils combattent avec acharnement, même sans grand espoir. Hasdrubal, qui commande de ce côté, fait retirer

du milieu de l'aile droite les Numides, dont l'ardeur est moins grande contre des adversaires qui leur font face, et les lance à la poursuite des fuyards. Il fait ensuite avancer l'infanterie espagnole et gauloise pour soutenir les Africains, plus fatigués, en quelque sorte, de tuer que de combattre.

Sur l'autre point de la bataille, Paul Émile, quoique blessé grièvement, dès le début de l'action, d'un coup de fronde, n'en marche pas moins contre Hannibal à plusieurs reprises au fort de la mêlée. Il rétablit le combat de divers côtés, protégé par la cavalerie romaine, qui finit par mettre pied à terre, en voyant que le consul n'a plus même la force de diriger son cheval. Comme quelqu'un annonçait à Hannibal l'ordre donné par le consul à ses cavaliers de mettre pied à terre, il fit, dit-on, cette réponse : « Autant valait me les livrer garrottés ! » Ce combat de cavaliers, luttant à pied, fut tel qu'il devait être contre des ennemis déjà sûrs de la victoire. Comme ils aimaient mieux, se voyant vaincus, mourir à leur place que de fuir, les vainqueurs, irrités de se voir arrêtés par eux, massacraient ceux qu'ils ne pouvaient faire reculer. Les quelques survivants furent pourtant contraints de reculer, épuisés qu'ils étaient par la fatigue et les blessures. Ils se dispersèrent de tous côtés. Ceux qui le pouvaient, rejoignaient leurs chevaux pour s'enfuir. Le tribun des soldats Cn. Lentulus, passant à cheval, aperçut assis sur une pierre le consul tout couvert de sang : « Paul Émile, lui dit-il, vous que les dieux doivent protéger,

comme seul innocent de la faute et du malheur de cette journée, montez sur ce cheval : tandis qu'il vous reste encore quelques forces, je puis vous prendre près de moi et vous défendre. Ne rendez point ce jour à jamais néfaste par la mort d'un consul; c'est déjà, sans cela, bien assez de larmes et de deuil. » Le consul lui répondit : « Courage, Cn. Cornélius; mais prenez garde de perdre, par une vaine compassion, le peu de temps qui vous reste pour échapper à l'ennemi. Allez, recommandez au sénat, publiquement, de mettre Rome en état de défense, de garnir les remparts avant l'arrivée de l'ennemi vainqueur; et dites en particulier à Q. Fabius que Paul Émile a vécu jusqu'ici et qu'il meurt fidèle à ses leçons. Maintenant, laissez-moi expirer au milieu des cadavres de soldats; je ne veux pas être une seconde fois accusé au sortir du consulat, ou me faire l'accusateur de mon collègue, et prouver mon innocence en accusant autrui. » Il parlait encore, quand il fut écrasé sous les pieds des Romains qui s'enfuyaient, puis par l'ennemi, qui l'accabla de traits sans reconnaître qui il était. Dans cette scène de confusion, Lentulus fut sauvé par son cheval.

Ce fut, dès lors, de tous côtés, une fuite désordonnée. Sept mille hommes se réfugièrent dans le petit camp, dix mille dans le grand, deux mille environ dans le village même de Cannes. Ces derniers furent aussitôt enveloppés par Carthalon et les cavaliers, car le bourg n'avait pas la moindre fortification. L'autre consul, soit ha

sard, soit intention, ne se mêla à aucune troupe de fuyards, et arriva à Vénusia avec cinquante cavaliers environ. On évalue le nombre des morts à quarante-cinq mille cinq cents hommes pour l'infanterie, deux mille sept cents pour la cavalerie : il y eut autant d'alliés tués que de citoyens. Parmi les morts se trouvaient les deux questeurs des consuls, L. Atilius et L. Furius Bibaculus; vingt-neuf tribuns des soldats; quelques anciens consuls, d'anciens préteurs, d'anciens édiles, entre autres Cn. Servilius Géminus et Minucius, maître de la cavalerie l'année précédente, et consul quelques années auparavant; en outre, quatre-vingts sénateurs ou personnages ayant exercé ces magistratures à la suite desquelles ils devaient être désignés pour faire partie du sénat, et qui s'étaient d'eux-mêmes enrôlés comme soldats dans les légions. On fit prisonniers, dit-on, dans ce combat, trois mille fantassins et mille cinq cents cavaliers.

Telle est cette bataille de Cannes, aussi tristement célèbre que le désastre de l'Allia. Si les suites en furent moins importantes, grâce à un temps d'arrêt de l'ennemi, le carnage de nos troupes fut plus affreux, et la fuite plus honteuse. A l'Allia, en effet, la fuite, en livrant la ville, sauva l'armée; à Cannes, cinquante hommes à peine suivirent l'un des consuls dans sa fuite; l'armée presque tout entière partagea le sort de l'autre consul qui mourut.

Hannibal, après la victoire, était entouré de tous ses officiers qui le félicitaient et lui conseillaient de donner, après avoir terminé une si

grande guerre, le reste du jour et la nuit suivante au repos, tant pour lui-même que pour ses soldats fatigués. Seul, Maharbal, commandant de la cavalerie, était d'avis qu'il n'y avait pas un instant à perdre. « Pour que ce combat donne tous ses résultats, disait-il, il faut que, dans cinq jours, tu soupes vainqueur au Capitole. Suis-moi; je te précéderai avec la cavalerie, et l'ennemi saura que nous sommes dans Rome avant d'avoir appris que nous y venions. » Un tel résultat parut à Hannibal trop grand et trop beau, il ne put sur-le-champ en admettre l'idée. Il répondit donc à Maharbal qu'il le louait de ses dispositions; mais que son conseil demandait qu'on y réfléchît mûrement. Alors Maharbal : « Les dieux n'ont pas tout donné au même homme; tu sais vaincre, Hannibal, mais tu ne sais pas profiter de la victoire ». C'est l'opinion assez répandue, que ce retard d'un jour sauva Rome et son empire. (Liv. XXII, chap. XXXVIII, XL-XLIII, LI.)

XLIV

Hannibal à Capoue — Pacuvius et Pérolla.

(An de Rome 538; 216 av. J.-C.)

Après la bataille de Cannes et après avoir pris et pillé les deux camps romains, Hannibal s'était porté sans retard de l'Apulie dans le Samnium. Il y laisse tout le butin et tous les bagages, divise son armée en deux corps, charge Magon de

recevoir la soumission de toutes les villes de ce pays qui abandonneront le parti des Romains, et de contraindre à la défection celles qui refuseront. Quant à lui, traversant le territoire campanien, il se dirige vers la mer inférieure, dans l'intention d'assiéger Naples et d'avoir ainsi une place maritime. Il renonça au siège de la place à la vue des murailles dont la hauteur rendait l'assaut difficile.

De là, il se dirige vers Capoue, ville énervée par une longue prospérité, par les faveurs de la fortune, et surtout la licence du peuple, qui, au milieu de la corruption générale, jouissait d'une liberté sans limites. Capoue avait toujours incliné vers la corruption : c'était la faute, non seulement des caractères, mais de l'affluence de tous les genres de voluptés, et des délices de toutes sortes que lui prodiguaient la terre et la mer. En ce moment plus que jamais, la condescendance des grands et la licence du peuple avaient amené un tel débordement qu'il n'y avait plus de frein ni aux débauches ni aux dépenses. A ce discrédit des lois, des magistrats et du sénat, s'ajouta, après le désastre de Cannes, le mépris de la puissance de Rome, du moins jusque-là respectée.

Les députés vinrent trouver Hannibal, et l'alliance fut conclue à ces conditions. « Aucun général, aucun magistrat carthaginois n'aura le moindre droit sur les citoyens de Capoue. On ne pourra les contraindre, ni au service, ni à aucune prestation; ils auront leurs lois et leurs magistrats; Hannibal remettra aux Campaniens trois

cents prisonniers romains, à leur choix, afin qu'ils les échangent contre les trois cents cavaliers qui servent en Sicile. » Telles furent les conventions. Les Campaniens firent plus qu'on n'exigeait d'eux. En effet, plusieurs préfets des alliés et d'autres citoyens romains qui se trouvaient à Capoue, soit pour les besoins de la guerre, soit pour leur intérêt particulier, furent saisis à l'improviste par le peuple, et jetés dans les étuves, sous prétexte d'être gardés en prison : la vapeur et la chaleur les y suffoquèrent et ils périrent dans des douleurs atroces.

Hannibal étant entré dans la ville descendit chez Sténius et Pacuvius, tous deux des Ninnius Céler, famille illustre et opulente. Pacuvius Calavius, chef du parti qui avait entraîné Capoue vers les Carthaginois, y vint présenter à Hannibal son jeune fils, après l'avoir arraché non sans peine des côtés de Décius. Ce jeune homme, en effet, s'était opiniâtrément joint à Décius pour défendre l'alliance de Rome et repousser celle de Carthage, sans que l'entraînement de la ville vers Hannibal ni la déférence pour son père pussent le faire dévier. Pacuvius fléchit en faveur de son fils la colère d'Hannibal, plus par des supplications que par une justification : vaincu par les prières et les larmes du père, Hannibal alla même jusqu'à inviter le fils avec lui à sa table. A ce repas, cependant, n'assista aucun Campanien, sauf les hôtes et Vibellius Taurea, guerrier renommé. Il était encore jour quand commença le souper qui ne se ressentait ni de la frugalité carthaginoise, ni de la discipline militaire. C'était

un festin, tel qu'il devait être dans une ville et dans une maison opulente; on y épuisa tous les raffinements de la volupté. Seul, le fils de Calavius ne put être tiré de sa sombre préoccupation, malgré les instances des maîtres de la maison, et même d'Hannibal. Il s'excusait en alléguant une indisposition quand son père lui-même lui demandait la cause de son trouble. Vers le coucher du soleil, le jeune homme suit son père Calavius qui sortait de table, et, quand ils sont seuls à l'écart, dans un jardin sur les derrières de la maison : « Mon père, dit-il, je te fais part d'un projet qui peut, et nous faire pardonner par Rome notre crime d'être passés à Hannibal, et même nous faire monter à un degré de dignité et de faveur auquel nous Campaniens n'avions pas encore atteint ». Comme le père étonné lui demande quel est ce projet, il rejette sa toge sur son épaule, et lui montre un glaive à son côté : « Dans un instant, dit-il, je vais sceller du sang d'Hannibal notre alliance avec Rome. J'ai voulu t'avertir afin que tu t'éloignes si tu aimes mieux ne pas être témoin de ce qui va se passer. »

En voyant cette arme, en entendant ce langage, le vieillard éperdu, comme s'il assistait déjà à la scène du meurtre, s'écrie : « O mon fils, par tous les droits sacrés qui unissent les fils aux pères, je t'en prie et je t'en conjure, n'afflige pas les yeux de ton père de la vue de ton crime et de ton supplice! Il n'y a que quelques heures, nous jurions en prenant à témoin tous les dieux, la main dans la main d'Hannibal, une fidélité inviolable : et ce bras lié par le serment, au sortir d'un festin,

nous l'armerions aussitôt contre lui ! Tu te lèves d'une table hospitalière, où tu as été admis seul par Hannibal, le troisième des Campaniens, et c'est pour souiller cette table du sang de ton hôte! J'ai pu fléchir Hannibal en faveur de mon fils, et je ne pourrais fléchir mon fils en faveur d'Hannibal. Mais soit! Qu'il n'y ait pour toi ni liens sacrés, ni bonne foi, ni pitié, ni religion; ne recule devant aucun crime : mais à la condition que le crime n'entraîne pas notre perte. Seul, tu veux attaquer Hannibal? Quoi! quand il est ainsi entouré d'hommes libres et d'esclaves? Quand tous les yeux sont dirigés sur lui seul! Tous ces bras s'engourdiront-ils quand tu commettras ton sacrilège insensé? Le regard même d'Hannibal, qui effraye des armées entières, qui épouvante le peuple romain, crois-tu pouvoir le soutenir? A supposer que les autres secours lui manquent, quand je ferai à Hannibal un rempart de mon corps, oseras-tu frapper ton père? Oui, il faut me percer la poitrine, avant de l'atteindre et de le percer lui-même. Laisse-toi fléchir ici, plutôt que de te faire vaincre là-bas! Que mes prières aient sur toi l'influence qu'elles ont eue aujourd'hui pour toi-même! » Voyant des larmes dans les yeux du jeune homme, Pacuvius le prend dans ses bras, le serre, le presse étroitement et ne cesse de le conjurer qu'après avoir obtenu qu'il jette son arme et qu'il jure de renoncer à son dessein. Alors le jeune homme : « Eh bien! l'amour que je dois à la patrie, je le sacrifierai à mon père. Mais c'est toi que je plains, toi qui seras responsable du crime d'avoir trois fois trahi

ton pays : d'abord en nous faisant abandonner Rome; puis, en conseillant la paix avec Hannibal; enfin aujourd'hui, en t'opposant à ce que je rende Capoue aux Romains. Reçois donc, ô ma patrie, ce fer que j'avais pris pour te sauver en pénétrant dans le fort qu'occupent nos ennemis; reçois ce fer puisque mon père me l'arrache des mains. » Il dit et jette son glaive sur la voie publique par-dessus les murs du jardin; et, pour ne laisser rien soupçonner, il rentre lui-même dans la salle du festin. (Liv. XXIII, chap. I, II, IV, VII, VIII, IX.)

XLV

L'armée d'Hannibal à Capoue.

Hannibal se retira dans ses quartiers d'hiver à Capoue. Pendant la plus grande partie de l'hiver, il tint abritées dans les maisons de la ville ses troupes continuellement endurcies depuis longtemps contre toutes les souffrances et toutes les misères, et n'ayant aucune habitude, aucune idée du bien-être. Aussi, ceux contre qui toutes les souffrances étaient demeurées impuissantes succombèrent sous l'excès des jouissances et des plaisirs; d'autant plus même, que, séduits par l'attrait de la nouveauté, ils s'y plongeaient sans mesure. En effet, le sommeil, le vin, les festins, les bains et l'inaction que l'habitude rend plus douce de jour en jour, énervèrent à un tel point les corps et les âmes, que, dès lors, ils se sou-

tinrent plus par leurs victoires passées que par leurs forces présentes. C'est pourquoi pour tous ceux qui connaissent l'art militaire, cette faute d'Hannibal est encore plus grave que celle de n'avoir pas marché sur Rome au lendemain de la bataille de Cannes. Son hésitation, en effet, n'avait fait peut-être que retarder la victoire; mais, par cette faute, il s'enleva les forces nécessaires pour vaincre. On eût dit, quand il sortit de Capoue, qu'il n'avait plus la même armée; il ne restait plus trace de l'ancienne discipline. A peine sous les tentes, quand il fallut reprendre les marches et les autres travaux militaires, l'énergie nécessaire leur manqua, comme à de nouvelles recrues. Bientôt même, et pendant toute la campagne, un grand nombre de soldats quittèrent les drapeaux, sans avoir de congés, et Capoue était le seul endroit où les déserteurs allaient se cacher. (Liv. XXIII, chap. XVIII.)

XLVI

Siège de Syracuse par Marcellus. — Archimède.

(An de Rome 540; 214 av. J.-C.)

Le siège de Syracuse commença en même temps, et par terre et par mer : par terre, du côté de l'Hexapyle; par mer, du côté de l'Achradine, dont les murs sont baignés par les flots. Comme Léontium avait été emportée au premier assaut, grâce à la terreur qu'inspirait le nom

romain, les assiégeants étaient pleins de confiance : une ville si vaste, et dont les quartiers étaient tellement éloignés les uns des autres, devait être facilement surprise sur quelque point ; on fit donc approcher des murs tout le matériel des sièges.

Une attaque commencée si vigoureusement aurait réussi, s'il n'y avait eu alors à Syracuse un génie supérieur, Archimède. Sans rival dans l'art d'observer le ciel et les astres, il avait un talent plus merveilleux encore pour inventer et construire des machines de guerre, qui, en un instant, détruisaient, comme en se jouant, les masses énormes que l'ennemi avait tant de peine à faire mouvoir. Le mur d'enceinte s'étendait sur des collines d'inégale hauteur, la plupart élevées et presque inaccessibles; mais, dans l'intervalle, se trouvaient des points au niveau de la plaine et d'un facile accès. Archimède établit des machines de toutes sortes, appropriées à la nature de chaque endroit. Quant au mur de l'Achradine, qui était, nous l'avons dit, baigné par la mer, Marcellus l'attaquait avec soixante quinquérèmes. Des autres vaisseaux, archers, frondeurs, et vélites même, dont les traits ne sauraient être renvoyés par l'ennemi s'il n'a pas l'habitude de les lancer, permettaient à peine à un assiégé de se montrer impunément sur les murs. Comme ces traits demandent à être jetés de loin, les navires restaient loin des murailles. Les quinquérèmes étaient attachées deux par deux ; du côté où elles se rapprochaient, on avait supprimé les rames intérieures, afin que les deux bâtiments pussent

se toucher; on avait ainsi en quelque sorte un seul bâtiment, dirigé par les rames qui étaient restées au côté extérieur, et garni de tours à plusieurs étages et autres machines destinées à battre les murs. Contre cet appareil naval, Archimède disposa sur les murailles des machines de différentes grandeurs. Contre les navires éloignés il lançait des blocs de rochers d'un poids immense; contre les plus rapprochés, une grêle de projectiles plus légers. Enfin, pour que les siens pussent accabler de traits l'ennemi sans être atteints eux-mêmes, il perça le mur depuis le bas jusqu'au faite de nombreuses meurtrières, hautes d'une coudée environ. De là, restant à couvert, ils faisaient pleuvoir sur l'ennemi soit des flèches, soit des scorpions de médiocre grandeur. Si quelque vaisseau s'approchait pour rester en deçà de la portée des machines, une bascule, s'avançant du mur, lançait sur la proue une main de fer attachée à une forte chaîne : se relevant grâce à un énorme contrepoids de plomb, cette main de fer enlevait par la proue le vaisseau qui semblait se dresser sur sa poupe; puis, brusquement, elle le laissait retomber comme s'il eût été précipité du mur. Il frappait la mer avec tant de force, au grand effroi des matelots, que, même s'il tombait droit, il y pénétrait toujours de l'eau.

Ainsi fut déjouée l'attaque par mer. Les Romains concentrèrent alors toutes leurs forces sur la terre. Mais, de ce côté encore, Syracuse était munie d'aussi puissantes machines, qu'elle devait aux soins et aux dépenses d'Hiéron pendant de longues années, et à l'art extraordinaire

d'Archimède. La nature des lieux n'était pas moins propice; car le roc, sur lequel sont posées les fondations du mur, est tellement incliné, que, non seulement les projectiles lancés par les machines, mais ceux qu'on laissait rouler d'eux-mêmes sur la pente, tombaient avec violence sur l'ennemi. Par la même raison, il était difficile de gravir cette pente à pic, et d'y prendre pied. Aussi Marcellus tint conseil : il y fut décidé qu'on renoncerait à un siège où toutes les tentatives étaient déjouées; on ferait seulement le blocus de la ville de manière à intercepter tout convoi venant ou par terre ou par mer. (Liv. XXIV, chap. XXXIII-XXXIV.)

XLVII

Prise de Syracuse. — Mort d'Archimède.

(An de Rome 542; 212 av. J.-C.)

A l'instant où précisément l'on poussait les travaux devant Capoue assiégée, un autre siège, celui de Syracuse, fut heureusement terminé. Outre l'énergie et le courage, tant de l'armée que du chef, la trahison de quelques habitants en avait hâté l'issue. En effet, au commencement du printemps, Marcellus s'était demandé s'il tournerait ses armes contre Agrigente, où commandaient Himilcon et Hippocrate, ou bien s'il continuerait le siège de Syracuse, qu'il reconnaissait bien ne pouvoir prendre, ni par la force, car elle était

inexpugnable par sa position et sur terre et sur mer, ni par la famine, car elle recevait, presque sans obstacle, des convois de vivres de Carthage. Malgré tout, il ne voulut rien négliger. Il y avait dans le camp des transfuges syracusains, quelques-uns de la haute noblesse, qu'on avait bannis, au moment de se séparer de Rome, connaissant leur répugnance pour les idées nouvelles. Marcellus s'adressa à eux. Il les chargea de sonder les dispositions des hommes du même parti, et de leur promettre que, s'ils livraient Syracuse, ils conserveraient leur liberté et leurs lois. Entrer en communication avec eux n'était pas facile, car le grand nombre de citoyens suspects faisait que tous les esprits et tous les yeux étaient ouverts pour empêcher toute tentative de ce genre. Un esclave des exilés, s'introduisant dans la ville comme transfuge, s'aboucha avec quelques citoyens et leur fit des ouvertures. Plusieurs d'entre eux se cachèrent sous des filets dans une barque de pêcheur qui les porta jusqu'au camp. Ils s'entretinrent avec les transfuges. D'autres vinrent ensemble, puis d'autres encore, par le même stratagème : ils se trouvèrent enfin au nombre de quatre-vingts. Déjà tout était concerté pour la trahison, quand le complot fut dénoncé par un certain Attalus, irrité de n'avoir pas été mis dans le secret. Tous périrent au milieu des tortures. Cette espérance évanouie, une nouvelle succéda bientôt. Un Lacédémonien, Damippus, député par Syracuse au roi Philippe, avait été pris par la flotte romaine. Épicyde voulait le racheter à tout prix, et Marcellus ne s'y

refusait pas, car déjà à ce moment Rome recherchait l'amitié des Étoliens, alliés de Lacédémone. Pour traiter de ce rachat, l'endroit qui sembla le plus favorable, car il était à égale distance des assiégeants et des assiégés et commode pour les uns comme pour les autres, fut le port de Trogile, près d'une tour appelée Galéagra. Dans ces fréquentes entrevues, un des Romains, examinant le mur de près, comptant les pierres, calculant de l'œil la hauteur de chacune d'elles, arriva ainsi à connaître à peu de chose près la hauteur du mur lui-même. Il reconnut qu'elle était un peu moins considérable que lui et tous les autres ne le présumaient, et qu'on pouvait atteindre au faite avec des échelles de médiocre grandeur. Il en fit part à Marcellus, à qui cet avis ne sembla nullement à dédaigner. Mais, pour arriver à cet endroit, qui, étant plus faible, était gardé avec plus de vigilance, on épiait une occasion. Elle fut offerte par un transfuge, qui annonça que les fêtes de Diane allaient être célébrées pendant trois jours : à défaut des autres provisions qui manquaient dans la place assiégée le vin ne serait pas ménagé dans les repas; Épicyde, en effet, en avait distribué à tout le peuple, et les grands à chaque tribu. A cette nouvelle, Marcellus tient conseil avec quelques tribuns des soldats : il choisit, en les consultant, les centurions et les soldats les plus propres à une entreprise aussi difficile et aussi hardie, se munit secrètement d'échelles, et ordonne au reste de l'armée de prendre de bonne heure du repos et de la nourriture, car, la nuit même, on partirait

pour une expédition. Puis, quand il croit l'instant venu où les festins de la journée et l'abus du vin doivent avoir plongé les assiégés dans le premier sommeil, il ordonne aux soldats d'un même manipule de porter des échelles, et, sans bruit, conduit environ mille hommes en colonne de marche allongée jusqu'à l'endroit indiqué. Les premiers atteignirent sans tumulte et sans bruit le faîte des murailles; les autres suivirent, car l'audace des premiers donnait de l'audace aux moins résolus.

Déjà mille soldats avaient pris pied sur cette partie des remparts, lorsque le reste des troupes s'approcha, et, avec un plus grand nombre d'échelles, on escalada le mur, à un signal donné de l'Hexapyle. Sur ce point, on était parvenu au milieu d'une profonde solitude, car la plupart des gardes, après avoir soupé sur les tours, ou bien étaient assoupis par le vin ou achevaient de s'enivrer. Quelques-uns, cependant, furent surpris et tués dans leurs lits. Près de l'Hexapyle est une petite porte. On se mit à la battre violemment tandis que, du haut des murs, la trompette donnait le signal convenu. Déjà, sur tous les points, ce n'était plus une surprise, mais une attaque à force ouverte, car on était parvenu au quartier des Épipoles, où les postes étaient nombreux, et il s'agissait moins de surprendre que d'effrayer l'ennemi. C'est ce que l'on fit. En même temps que la trompette retentirent les cris des Romains, déjà maîtres des murailles et d'une partie de la ville. A ce bruit, les sentinelles furent convaincues qu'ils occupaient tout, et

s'enfuirent le long des murs ou sautèrent dans les fossés, ou furent précipitées par la foule des fuyards. Cependant bon nombre des habitants ignoraient encore un tel malheur, car tous étaient appesantis par le vin et le sommeil; d'ailleurs, dans une ville aussi vaste, ce qui se passait dans un quartier n'était pas entendu de tous. Vers le jour, quand on eut forcé l'Hexapyle, l'entrée de Marcellus avec toutes ses troupes dans la ville réveilla les assiégés. Ils coururent aux armes pour défendre, s'il était possible, leur ville déjà à moitié prise, Épicyde sort en toute hâte de l'île, qu'ils appellent Nasos, ne doutant point qu'il ne repousse aisément quelques assiégés qui auront franchi le mur grâce à la négligence des gardes. Aux fuyards qu'il rencontre sur son chemin, il reproche d'augmenter le trouble et d'exagérer la gravité de la situation : mais, quand il voit tout ce qui environne l'Épipole rempli d'ennemis, il se borne à lancer contre eux quelques traits et ramène sa troupe dans l'Achradine : non qu'il reculât devant la force et le nombre des ennemis, mais il craignait que quelque trahison à l'intérieur ne profitât de la circonstance pour lui fermer, au milieu du tumulte, les portes de l'Achradine et de l'île. Quand Marcellus, après avoir pénétré dans Syracuse, vit, d'une hauteur, cette ville, la plus belle peut-être qui existât alors, il versa, dit-on, quelques larmes, autant de joie d'avoir accompli une si grande entreprise, que d'émotion en songeant à l'antique gloire de cette cité. Il se rappelait les flottes des Athéniens coulées à fond et deux de leurs immenses armées

détruites avec deux illustres généraux; tant de guerres périlleuses soutenues contre Carthage; tant de tyrans et de rois si puissants, et, plus que tous les autres, Hiéron, dont le souvenir était encore tout récent, et qui, plus encore que par les titres dus à sa valeur ou à la fortune, s'était signalé par les services rendus au peuple romain. En présence de tous ces souvenirs, il ne songeait pas sans tristesse que tant de monuments allaient, dans une heure, devenir la proie des flammes et être réduits en cendres. Aussi, avant de marcher contre l'Achradine, envoya-t-il les Syracusains qui, comme on l'a vu, s'étaient réfugiés dans le camp romain, faire entendre des paroles conciliantes et engager les ennemis à rendre la ville.

Mais les portes et les murailles de l'Achradine étaient gardées presque uniquement par les transfuges, qui, dans une capitulation, ne pouvaient espérer leur pardon. Aussi ne permirent-ils ni d'approcher des murs, ni de prononcer une parole. Marcellus, trompé dans son espérance, fit alors ramener les enseignes vers l'Euryale. C'était un fort placé sur une éminence, à l'extrémité de la ville la plus éloignée de la mer; dominant la route qui mène dans la campagne et dans l'intérieur de l'île, il était fort bien placé pour recevoir les convois. Il avait pour commandant Philodème d'Argos, placé là par Épicyde. Marcellus lui envoya Sosis, l'un des meurtriers du roi. Après de longues conférences, où Philodème remettait toujours au lendemain sans se décider jamais, Sosis revint annoncer à Mar-

cellus que ce chef avait pris du temps pour délibérer. Il différait de jour en jour, en attendant qu'Hippocrate et Himilcon fissent approcher leur camp et leur légion, car il ne doutait pas qu'une fois introduits dans la citadelle il ne leur fût facile d'anéantir l'armée romaine enfermée entre des murailles. Quand Marcellus vit qu'il ne pouvait, ni prendre, ni se faire livrer l'Euryale, il alla camper entre Néapolis et Tycha, deux quartiers de la ville, aussi grands eux-mêmes qu'une ville; car il craignait qu'en pénétrant dans les quartiers trop peuplés, il ne lui fût impossible de retenir ses soldats avides de butin. C'est là que vinrent le trouver les députés de Néapolis et de Tycha, portant des bandelettes et des rameaux d'olivier, pour supplier qu'on les préservât du carnage et de l'incendie. C'était une prière plutôt qu'une demande. Marcellus tint conseil à ce sujet, et, sur l'avis unanime de ses soldats, il fit publier « qu'il était défendu d'user de violence contre toute personne libre; que tout le reste serait la proie du soldat ». Il entoura son camp de briques empilées en guise de mur de défense. Aux portes qui donnaient sur les places publiques il plaça des postes et des détachements, de peur qu'en voyant ses troupes dispersées on ne tentât quelque attaque contre le camp. Les soldats ne se répandirent dans la ville qu'à un signal donné; ils brisèrent les portes des maisons, répandirent partout l'effroi et le tumulte, mais sans verser une goutte de sang. Le pillage n'eut de terme que lorsqu'on eut enlevé toutes les richesses accumulées par une longue prospérité. Pendant

ce temps, Philodème, qui n'avait aucun espoir de secours, après avoir obtenu de se rendre vers Épicyde sans être inquiété, emmena la garnison et livra l'éminence aux Romains.

L'Achradine est abandonnée au pillage des soldats, mais après qu'on a distribué des gardes dans les maisons de ceux qui ont passé dans le camp romain. Au milieu de tous les excès de la colère et de l'avidité, au milieu du tumulte d'une ville épouvantée, à la vue des soldats qui courent de tous côtés pour le pillage, on rapporte qu'Archimède, occupé à considérer des figures qu'il venait de tracer sur le sable, fut tué par un soldat qui ne le connaissait point. Marcellus s'en affligea, et prit soin de ses funérailles; il fit chercher ses parents, à qui le nom et le souvenir de ce grand homme valurent sûreté et honneurs. Telles sont, à ne prendre que l'essentiel, les principales circonstances de la prise de Syracuse. Le butin fut si considérable qu'à peine en eût-on trouvé autant dans Carthage, contre qui l'on combattait à forces égales. (Liv. XXV, chap. XXIII-XXV, XXXI.)

XLVIII

Hannibal devant Rome.

(An de Rome 543; 211 av. J.-C.)

Cependant tout l'effort de la guerre était tourné contre Capoue, quoiqu'on en fît le blocus plutôt que le siège. Hannibal se trouvait partagé entre

deux désirs : prendre la citadelle de Tarente et conserver Capoue. Ce dernier intérêt l'emporta cependant, car il vit que cette ville attirait sur elle l'attention de tous les alliés et des ennemis, et devait servir d'exemple, quel que fût le sort de sa défection. Il laisse donc dans le Bruttium une grande partie des bagages et tous les soldats pesamment armés; grâce a une élite de cavaliers et de fantassins, il prend les meilleures dispositions pour hâter sa marche, et se dirige vers la Campanie. Malgré la rapidité de cette course, il se fait suivre de trente-trois éléphants. Il s'arrête dans le creux d'une vallée, derrière le mont Tifate, qui domine Capoue....

Hannibal, voyant qu'il ne pouvait ni amener les ennemis à combattre ni forcer leur camp pour arriver à Capoue, et craignant en outre que les nouveaux consuls ne lui coupassent les vivres, décida de renoncer à une entreprise vaine, et de lever son camp. Il se demandait où il devait aller, quand, par une inspiration soudaine, il résolut de marcher sur Rome, le foyer de cette guerre. Toujours il l'avait voulu faire; autour de lui on répétait qu'il avait laissé échapper l'occasion après la bataille de Cannes, et lui-même ne se le dissimulait point. « L'effroi causé par une attaque subite pouvait, il l'espérait encore, lui permettre de s'emparer de quelque partie de la ville; une fois Rome en danger, les deux généraux romains, ou au moins l'un deux, quitteraient Capoue sur-le-champ. S'ils partageaient leurs troupes, ils s'affaiblissaient, et c'était une chance favorable pour les Campaniens et pour lui. »

Le jour où il traversa le Vulturne, Hannibal campa à peu de distance du fleuve. Le lendemain, passant devant Calès, il arriva sur le territoire de Sidicinum. Un courrier de Frégelles arrivant à Rome, après avoir marché jour et nuit sans relâche, y jeta une grande terreur. Plus encore que ce message, l'arrivée en foule des gens de la campagne qui grossissaient les bruits véritables avait agité toute la ville. Il ne suffisait plus aux femmes de faire retentir de gémissements leurs demeures; mais de tous côtés les dames romaines quittaient leurs foyers, couraient de temple en temple, balayant les autels de leurs cheveux épars, se prosternant, levant les deux mains vers le ciel et les dieux, qu'elles conjuraient d'arracher Rome aux étreintes de l'ennemi, et de préserver de souillures les dames romaines et leurs jeunes enfants. Le sénat se tient sur le Forum à la disposition des magistrats qui auraient besoin de quelque décret. Les uns viennent recevoir des ordres, et s'en vont les accomplir; les autres offrent leurs services si l'on a besoin d'eux. Des troupes sont placées dans la citadelle, au Capitole, sur les murs autour de la ville, sur le mont Albain même et dans le fort d'Éfula. Au milieu de cette agitation arrive la nouvelle que le proconsul Q. Fulvius est parti de Capoue avec son armée....

Plus l'ennemi approchait, plus il se faisait un affreux carnage des fuyards qui tombaient sous les coups des Numides placés à l'avant-garde. On faisait aussi beaucoup de prisonniers de tout sexe et de tout âge. Au milieu de cette épou-

vante, Fulvius Flaccus, entrant avec son armée dans Rome par la porte Capène, traverse la ville par le quartier des Carènes et des Esquilies, et sorti de là va camper entre les portes Esquiline et Colline. Les édiles plébéiens y font porter des vivres. Les consuls et les sénateurs se transportent au camp ; là, on délibère sur l'ensemble des intérêts publics. Il est décidé que les consuls camperont entre les portes Colline et Esquiline; que C. Calpurnius, préteur de la ville, aura le commandement du Capitole et de la citadelle; que le sénat se tiendra assemblé sur le Forum, pour rendre les décrets que demanderont les nécessités imprévues.

Pendant ce temps, Hannibal était venu camper aux bords de l'Anio, à trois milles de Rome. Plaçant là ses cantonnements, et ne prenant que deux mille cavaliers, il s'avance du côté de la porte Colline jusqu'au temple d'Hercule : de là, s'approchant encore autant qu'il le peut, il longe à cheval les murs de la ville dont il examine la force et la situation. Permettre une si dédaigneuse bravade parait à Flaccus une indignité. Il envoie donc quelques escadrons pour repousser la cavalerie ennemie et la refouler dans ses lignes. Un combat s'engage. Les consuls ordonnent alors aux transfuges numides, qui, au nombre d'environ douze cents, occupaient le mont Aventin, de gagner les Esquilies en traversant la ville. Il leur semblait qu'aucune troupe n'était plus propre à combattre au milieu des vallées, des constructions, des jardins, des tombeaux et des chemins creux de cette région. Mais quelques

citoyens, les voyant de la citadelle et du Capitole descendre à cheval par la rue Publicius, s'écrièrent que l'Aventin était pris. A ce cri, le désordre et la panique furent tels, que, si le camp des Carthaginois n'avait pas été presque aux portes de la ville, toute cette multitude tremblante se serait précipitée hors des murs. Tous couraient se réfugier dans leurs demeures, sur les toits; et là, ils faisaient pleuvoir des pierres sur ceux des citoyens qui passaient, les prenant pour des ennemis. Aucun moyen de faire cesser cette confusion et de reconnaître l'erreur, car les rues étaient encombrées de paysans et de troupeaux, une frayeur soudaine ayant jeté la campagne dans la ville. L'engagement de la cavalerie tourna à notre avantage, les ennemis furent repoussés. Comme, à chaque instant et sans cause, il se produisait des mouvements qu'il fallait apaiser, on décida que quiconque avait été dictateur, consul ou censeur, reprendrait son ancienne autorité tant que l'ennemi resterait devant les murs. Le reste du jour et la nuit suivante, il y eut beaucoup de vaines alarmes qui furent apaisées.

Le lendemain, Hannibal, qui avait passé l'Anio, rangea toutes ses troupes en bataille; ni Flaccus ni les consuls ne refusèrent le combat. Les deux armées étaient rangées pour une bataille qui devait donner Rome aux vainqueurs, quand une forte pluie mêlée de grêle jeta des deux côtés un tel désordre qu'on se retira au camp en tenant à peine ses armes, dans une tout autre crainte que celle de l'ennemi. Le lendemain, les deux armées

se rangèrent à la même place, et le même ouragan les sépara. A peine étaient-elles rentrées au camp que le ciel redevenait calme et d'une sérénité extraordinaire. Les Carthaginois en ressentirent un scrupule religieux, et l'on cite ce mot d'Hannibal « que les dieux lui refusaient tantôt la volonté, tantôt le pouvoir de prendre la ville de Rome ». En outre, deux circonstances, l'une insignifiante, l'autre importante, vinrent diminuer son espoir. La circonstance importante, ce fut la nouvelle qu'il reçut, au moment même où il campait sous les murs de Rome, que des Romains partaient, enseignes déployées, pour aller renforcer l'armée d'Espagne. L'autre, moins importante, c'est qu'on apprit par un captif que le champ où il se trouvait campé venait d'être vendu sans que sa présence en eût fait diminuer le prix. Il vit là un si révoltant orgueil et fut si indigné que le champ dont la guerre l'avait rendu maître eût trouvé dans Rome un acheteur, qu'appelant aussitôt un crieur, il ordonna de mettre en vente les boutiques d'orfèvres qui se trouvaient alors autour du Forum romain. Sous cette double impression, il recula son camp jusqu'à la rivière Tutia, à six milles de Rome. (Liv. XXVI, chap. IV, V, VII, IX, X, XI.)

XLIX

Prise de Capoue par les Romains.

(An de Rome 543; 211 av. J.-C.)

Du reste, les Romains mirent plus d'opiniâtreté à presser le siège de Capoue qu'Hannibal à défendre cette ville. Car, en passant par le Samnium, l'Apulie et la Lucanie, il se dirigea vers le Bruttium, puis courut vers le détroit et vers Rhégium avec une telle rapidité qu'il pensa écraser les habitants pris à l'improviste. Dans cet intervalle, le siège de Capoue s'était ralenti; cependant, la place s'aperçut du retour de Flaccus, et la déception fut grande qu'Hannibal ne fût pas revenu en même temps. On apprit ensuite, par des pourparlers, qu'on était délaissé et trahi, et que le Carthaginois avait renoncé à tout espoir de garder Capoue. Survint en outre une proclamation du consul, faite d'après un sénatus-consulte et portée chez l'ennemi. Elle signifiait « que tout citoyen campanien, qui, avant un jour marqué, passerait chez les Romains, pourrait le faire sans subir de dommage ». Personne pourtant n'y passa. C'était moins par fidélité que par crainte : on savait avoir été trop coupable en abandonnant Rome pour espérer le pardon. Outre que personne n'était déterminé par son intérêt particulier à se rendre à l'ennemi, pour l'intérêt commun on ne prenait aucune mesure salutaire. La noblesse avait renoncé à diriger les affaires

et refusait de se rassembler. La magistrature suprême appartenait à un homme, qui, au lieu d'en tirer pour soi quelque honneur, lui ôtait par son indignité ce qu'elle avait de prestige et de force. Déjà sur le Forum et dans les lieux publics on ne voyait plus même un citoyen considérable : renfermés dans leurs demeures, tous attendaient de jour en jour leur propre ruine et celle de la patrie. Tout reposait sur Bostar et Hannon, commandants de la garnison carthaginoise, plus préoccupés de leur péril que de celui des alliés. Ils écrivirent à Hannibal en termes, non seulement libres, mais amers, l'accusant « d'avoir livré à la fois Capoue aux mains de l'ennemi, et eux-mêmes, avec la garnison, à tous les supplices. Il était parti pour le Bruttium, se détournant en quelque sorte pour que Capoue ne fût pas prise sous ses yeux. Mais le siège de Rome même n'avait pas pu les arracher au siège de Capoue. Tant il est vrai que leur inimitié ne se dément point comme l'amitié du général carthaginois ! Si Hannibal revenait vers Capoue et y portait tout l'effort de la guerre, ils se tiendraient prêts, avec tous les Campaniens, à faire une sortie. Était-ce donc pour combattre les habitants de Rhégium ou de Tarente qu'il avait franchi les Alpes? Où sont les légions romaines, là devraient être les armées carthaginoises. C'est ainsi qu'il avait été vainqueur à Cannes, à Trasimène, en cherchant l'ennemi, en plaçant son camp près du sien, en tentant la fortune. » La lettre écrite en ce sens est confiée à des Numides, qui, pour un prix convenu, se sont engagés à la porter. Ils

passent comme transfuges au camp de Flaccus, d'où ils doivent s'échapper au moment favorable. La famine, qui depuis si longtemps désolait Capoue, rendait aux yeux de tous leur désertion naturelle : mais, tout à coup, arrive au camp une Campanienne, maîtresse de l'un des transfuges ; elle dénonce au général romain les Numides comme de faux déserteurs, chargés d'une lettre pour Hannibal · elle le tient de l'un d'entre eux qu'elle est prête à confondre. Cet homme est amené. Il feint d'abord avec une certaine assurance de ne pas la reconnaître ; mais, peu à peu, forcé par l'évidence et la crainte de la torture dont on le menace et dont on prépare les instruments, il avoue la vérité. Il livre les lettres, et fait même une révélation inattendue, que d'autres Numides errent comme transfuges dans le camp romain. Ils étaient, en effet, plus de soixante-dix. On les prend avec les nouveaux déserteurs : tous sont battus de verges, on leur coupe les mains et on les ramène à Capoue.

La vue d'un si triste supplice fit perdre tout courage aux Campaniens. Le peuple se porte en foule au lieu des assemblées et force Lésius à convoquer le sénat. On menace les grands, qui s'abstenaient depuis longtemps de prendre part aux délibérations publiques, d'aller les chercher dans leurs demeures, s'ils ne se rendent point au conseil, et de les traîner de force dans les rues. Cette crainte réunit autour de Lésius une assemblée nombreuse. Tous les membres consultés avaient été d'avis d'envoyer une ambassade aux généraux romains : quand vint le tour

de Vibius Virius, qui avait déterminé autrefois à se séparer de Rome, il représenta au contraire « que ceux qui parlaient des députés, de paix et de soumission avaient trop oublié ce qu'ils eussent fait eux-mêmes, devenant maîtres des Romains, et le sort qui les menaçait. Quoi donc! Espérez-vous vous rendre aux mêmes conditions qu'à l'époque où nous livrions aux Romains nos biens et nos personnes afin d'obtenir leur secours contre les Samnites? Avez-vous déjà oublié en quel temps et en quelles circonstances nous avons abandonné le peuple romain? Avez-vous oublié comment alors, au lieu de laisser sortir simplement leur garnison, nous l'avons fait périr dans les tortures et d'une mort ignominieuse? Combien de fois et avec quelle haine nous avons fait des sorties contre eux tandis qu'ils nous assiégeaient? Combien de fois nous avons attaqué le camp, nous avons appelé Hannibal pour qu'il les écrasât? Comment enfin, tout récemment, nous l'avons envoyé assiéger Rome? Et maintenant, rappelez-vous quel a été leur acharnement contre nous : vous conclurez de là ce que vous devez en attendre. Quand un ennemi étranger était au cœur de l'Italie, que partout la guerre y était allumée, négligeant tous les dangers, négligeant Hannibal lui-même, ils ont envoyé les deux consuls et les deux armées consulaires faire le siège de Capoue. Voici deux ans que, nous enfermant, nous emprisonnant dans nos murs, ils nous épuisent par la faim. Pour cela, ils courent les mêmes dangers que nous, ils subissent les plus cruelles fatigues, ils

se sont fait massacrer autour de leurs retranchements et leurs fossés, et enfin ils viennent de se faire presque forcer dans leurs lignes. Cependant, passons; car c'est une chose ancienne et ordinaire que de braver fatigues et périls dans le siège d'une ville ennemie : mais voici une marque de ressentiment et de haine implacable. Hannibal, avec une infanterie et une cavalerie nombreuses, assiège leur camp, et le prend en partie; un si grand péril ne les détourne pas un instant de Capoue. Passant le Vulturne, il brûle le territoire de Calès; le désastre affreux de leurs alliés ne peut les éloigner de Capoue. Il marche enseignes déployées contre Rome; cet orage près d'éclater, ils le dédaignent. Il passe l'Anio et va camper à trois milles de Rome, et finit par s'avancer jusqu'aux murailles et aux portes, il va leur enlever Rome s'ils n'abandonnent pas Capoue; ils le voient et ne l'abandonnent pas. Mais les bêtes fauves, qu'emportent l'instinct et la rage, si l'on marche contre leur tanière et leurs petits, elles s'arrêtent dans leur élan et reviennent les défendre. Les Romains, au contraire, rien n'a pu les arracher de Capoue : ni Rome investie, ni leurs femmes et leurs enfants dont ils entendaient presque d'ici les gémissements, ni les autels, ni les foyers, ni les temples des dieux, ni les tombeaux de leurs ancêtres violés et profanés; tant ils sont avides de notre supplice, tant ils ont soif de notre sang! Peut-être d'ailleurs ont-ils raison, car nous aussi nous aurions agi de même, si la fortune avait été pour nous. Mais, puisque les dieux en ont ordonné

autrement, puisque je ne dois même pas murmurer contre la mort, du moins les tortures et les outrages que l'ennemi espère me faire subir, je puis, tant que je suis libre et maître de ma personne, m'y soustraire par un trépas moins cruel et en même temps honorable. Je ne verrai pas Ap. Claudius et Q. Fulvius tout fiers de leur insolente victoire; je ne serai pas traîné par les rues de Rome, chargé de chaînes, ornement du triomphe, pour aller ensuite dans une prison ou au poteau fatal tendre le dos aux verges et la tête à la hache romaine. Je ne verrai point ma patrie détruite et incendiée, nos mères, nos jeunes filles et nos fils, qui étaient nés pour être libres, traînés au déshonneur. La ville d'Albe, d'où ils étaient sortis, ils l'ont détruite jusque dans ses fondements, pour qu'il ne restât aucune trace de leur naissance et de leur origine; et je pourrais croire qu'ils épargneront Capoue, qu'ils haïssent plus que Carthage même! Aussi, s'il en est parmi vous qui veuillent mourir plutôt que de voir tant d'horreurs, qu'ils aillent aujourd'hui chez moi, ils y trouveront un repas préparé et dressé. Rassasiés de vin et de mets, une coupe où j'aurai bu le premier leur sera présentée à tous : ce breuvage délivrera leur corps des tortures, leur âme des outrages, leurs yeux et leurs oreilles de la nécessité de voir et d'entendre toutes les indignités et les horreurs qui sont réservées aux vaincus. Des esclaves se tiendront là, prêts à jeter nos corps inanimés sur un vaste bûcher allumé dans la cour intérieure de ma maison. Telle est la seule route honorable et

digne d'hommes libres qui nous reste pour mourir. Nos ennemis eux-mêmes admireront notre courage, et Hannibal saura que les alliés qu'il a abandonnés et trahis étaient des hommes de cœur. »

Il y eut plus de Campaniens à applaudir ce discours de Virius, qu'il n'y en eut à accomplir courageusement une résolution qu'ils approuvaient pourtant. Le plus grand nombre des sénateurs, croyant pouvoir compter encore sur la clémence des Romains dont on avait eu la preuve dans bien des guerres, décidèrent qu'on enverrait une députation pour livrer Capoue aux Romains, et on l'envoya en effet. Vingt-sept sénateurs environ suivirent V. Virius dans sa demeure et soupèrent avec lui. Après avoir cherché dans l'ivresse, autant qu'ils le pouvaient faire, l'oubli du malheur qui les menaçait, tous prirent le poison. Se levant alors de table, ils se donnèrent la main; et, après un embrassement suprême, versant des larmes sur leur fin tragique et celle de la patrie, les uns demeurèrent pour être brûlés dans le bûcher, les autres retournèrent chez eux. Le vin et les mets, en les alourdissant, avaient rendu l'effet du poison plus lent et retardèrent leur mort. La plupart vécurent la nuit tout entière et une partie du jour suivant; tous expirèrent avant que les portes fussent ouvertes aux ennemis.

Le lendemain, la porte de Jupiter, qui faisait face au camp romain, fut ouverte par l'ordre du proconsul. On fit entrer par là une légion et deux escadrons de cavalerie sous la conduite du lieu-

tenant C. Fulvius. Fulvius commença par se faire apporter tout ce que Capoue contenait d'armes et de traits, échelonna des postes à toutes les portes pour que personne ne pût sortir ni s'échapper; puis il s'assura de la garnison carthaginoise et ordonna au sénat campanien de se rendre au camp auprès des généraux romains. A peine arrivés, tous furent chargés de chaînes, et reçurent l'ordre de porter aux questeurs ce qu'ils avaient d'or et d'argent. L'or monta à deux mille soixante-dix livres pesant; l'argent à trente mille et douze cents livres. Vingt-cinq sénateurs furent envoyés comme prisonniers à Calès et vingt-huit à Téanum : c'étaient ceux qu'on savait avoir poussé le plus vivement à la défection.

Quel devait être le châtiment du sénat campanien, Fulvius et Claudius n'étaient pas d'accord à ce sujet. Claudius inclinait à l'indulgence, Fulvius se prononçait pour les mesures rigoureuses. Aussi Appius voulait-il que toute cette affaire fût remise à la décision des sénateurs. Il convenait de leur laisser la faculté de s'informer si les Campaniens avaient eu quelques relations avec quelques alliés des villes de nom latin dont l'assistance les aurait soutenus dans cette guerre. « Il fallait bien se garder, répliquait Fulvius, d'inquiéter par des soupçons sans fondement des alliés fidèles, de faire dépendre leur sort des dénonciations d'hommes qui n'avaient jamais pesé ni pour savoir ce qu'ils devaient dire ni pour savoir ce qu'ils devaient faire. Toute enquête de ce genre, il saurait bien l'arrêter et l'étouffer. » Sur ces mots, ils se séparèrent. Appius ne dou-

tait pas que son collègue, malgré son ton tranchant, n'attendît une lettre de Rome pour une question si grave. Mais Fulvius, craignant que cette lettre ne mît obstacle à ses projets, sort du prétoire, et ordonne aux tribuns militaires et aux chefs alliés de tenir à sa disposition pour la troisième veille de la nuit deux mille cavaliers d'élite. Cette nuit même, en effet, il part avec ces cavaliers pour Téanum; il y entre au point du jour et va droit à la place publique, où se portent les habitants dès qu'ils voient arriver ces escadrons. Là, il fait venir le magistrat Sidicinien et lui ordonne de faire amener les Campaniens confiés à sa garde. On les amène tous, et tous sont battus de verges et frappés de la hache. Fulvius court alors à toute bride vers Calès. Déjà il était assis à son tribunal et les Campaniens, amenés là, avaient été attachés au poteau, lorsqu'un courrier, arrivant de Rome à toute vitesse, remet à Fulvius une dépêche du préteur C. Calpurnius et un sénatus-consulte. Du tribunal aux derniers rangs de l'assemblée le bruit se répand que c'est un ordre de renvoyer au sénat toute l'affaire des Campaniens; Fulvius lui-même, qui en est persuadé, prend la lettre, et, sans la décacheter, la met dans un pli de sa robe, puis dit au héraut d'ordonner au licteur d'agir selon la loi. Ainsi furent livrés au supplice de la même façon les prisonniers de Calès. Ce n'est qu'ensuite qu'il lut la lettre et le sénatus-consulte, trop tard pour empêcher cette exécution qu'il s'était pressé de hâter, de crainte de quelque obstacle. Fulvius quittait son tribunal quand un Campanien, Tauréa

Vibellius, traversant la ville et fendant la foule, vint l'interpeller par son nom. Comme Flaccus, ne sachant ce que cela voulait dire, s'était rassis : « Moi aussi, s'écria-t-il, fais-moi massacrer, afin de pouvoir te vanter d'avoir tué un homme cent fois plus brave que toi! — Assurément, dit Flaccus, cet homme n'a plus toute sa raison; et, quand je le voudrais, le sénatus-consulte m'empêche de le mettre à mort. — Eh bien, reprend Vibellius, puisqu'après la prise de ma patrie, la perte de mes parents et de mes proches, la mort de ma femme et de mes enfants, que j'ai tués de ma main pour les préserver du déshonneur, je n'ai plus même l'espoir de mourir comme mes concitoyens, trouvons dans notre courage la force de nous affranchir d'une existence odieuse! » A ces mots, tirant un glaive caché sous sa robe, il se le plonge en pleine poitrine et tombe expirant aux pieds du général.

De Calès, on revint à Capoue, et on reçut la soumission d'Atella et de Calatia. Là encore, on sévit contre ceux qui avaient été à la tête du mouvement. Il y eut ainsi soixante-dix principaux sénateurs environ mis à mort, et près de trois cents nobles Campaniens jetés en prison; d'autres, envoyés pour y être détenus dans les villes des alliés de nom latin, moururent de divers accidents; la multitude fut vendue pour l'esclavage. Restait à décider ce qu'on ferait de la ville et du territoire. Quelques-uns voulaient que l'on détruisît une cité puissante, voisine et ennemie de Rome. Cependant l'intérêt du moment l'emporta. A cause de la fertilité du terri-

toire, le plus fécond de toute l'Italie, on conserva la ville pour servir de demeure aux cultivateurs. Pour peupler la ville, on y retint les habitants, les affranchis, les marchands et les ouvriers; tout le territoire et les édifices publics devinrent la propriété du peuple romain. Du reste, il fut décidé que Capoue ne serait plus qu'une agglomération de maisons; elle n'aurait ni corps municipal, ni sénat, ni assemblée du peuple, ni magistrats. Sans corps délibérant, sans autorité régulière, cette multitude désorganisée deviendrait incapable de prendre une décision en commun. Un gouverneur chargé de rendre la justice devait être envoyé de Rome tous les ans.

Telle fut la condition faite à Capoue, grâce à une politique louable de tous points. Contre les plus coupables on déploya une prompte sévérité; la multitude des citoyens fut dispersée sans espoir de retour; les toits et les murailles, innocents du crime public, ne furent ni démolis ni incendiés. Rome avait d'ailleurs tout avantage à se faire une réputation de clémence auprès des alliés en conservant une cité si illustre et si opulente, dont la destruction eût été un malheur public pour la Campanie et les peuples voisins de la Campanie. Elle força en outre l'ennemi à reconnaître qu'elle était aussi forte pour punir des alliés infidèles, qu'Hannibal était impuissant à sauver ceux qui avaient compté sur sa foi. (Liv. XXVI, chap. XII-XVI.)

L

Portrait de P. Cornélius Scipion.

Scipion n'était pas seulement admirable pour ses talents véritables, mais aussi pour la science de les faire valoir, science qu'il cultiva dès sa jeunesse. S'il proposait quelque chose à la multitude, c'était presque toujours sous l'inspiration d'un songe ou sur quelque avertissement du ciel; soit que la superstition eût quelque empire sur lui-même, soit qu'il voulût faire exécuter sans hésitation ses ordres et ses conseils en leur donnant l'apparence d'oracles. Préparant les esprits à cette croyance, du jour où il prit la robe virile, jamais il ne fit rien, comme citoyen ou comme particulier, sans aller au Capitole, sans pénétrer dans le sanctuaire, et y demeurer quelque temps seul et sans témoins. Cet usage, qu'il conserva toute sa vie, soit par politique, soit par intention, fit accepter de quelques-uns ce bruit qu'il était né d'un dieu, et accrédita à son sujet l'étrange et ridicule fable qui avait couru autrefois sur Alexandre le Grand. Il était né, disait-on, d'un serpent monstrueux qu'on avait vu souvent dans la chambre de sa mère, mais qui, dès que quelqu'un arrivait, s'évanouissait tout à coup et disparaissait comme un fantôme. Scipion, du reste, ne fit rien pour détruire la croyance en ces prodiges; il eut plutôt l'art d'y ajouter encore en ne les niant jamais et en ne les reconnaissant pas

non plus comme vrais. Beaucoup de traits du même genre, les uns vrais, les autres supposés, avaient fait dépasser à l'égard de ce jeune homme les bornes de l'admiration humaine. Ils déterminèrent alors la ville à lui confier, dans un âge encore inexpérimenté, un si grand commandement et le soin de si graves intérêts. (Liv. XXVI, chap. XIX.)

LI

Hasdrubal en Italie. Hardiesse du consul Néron.

(An de Rome 547; 207 av. J.-C.)

Les alarmes de Rome furent augmentées encore par une lettre de L. Porcius, préteur de la Gaule. « Hasdrubal, annonçait-il, avait quitté ses quartiers d'hiver, et passait déjà les Alpes; huit mille Liguriens avaient été enrôlés et armés et se joindraient à lui dès qu'il serait en Italie, si l'on n'envoyait des troupes en Ligurie pour tenir le pays en respect. Pour lui, bien qu'avec une armée insuffisante, il se porterait en avant, tant qu'il pourrait le faire sans s'exposer. » Mais tout pour Hasdrubal avait été plus facile et plus rapide que les autres ou lui-même ne l'avaient présumé. En effet, les Arvernes, puis les autres peuples de la Gaule et des Alpes, ne se contentèrent pas de le bien accueillir, ils le suivirent à la guerre. En outre, il trouvait des routes frayées

par son frère, là où celui-ci n'avait trouvé que voies impraticables. Enfin, depuis douze ans qu'on franchissait les Alpes, les montagnards étaient devenus moins intraitables. N'ayant été jusqu'alors en rapport avec aucun étranger, accoutumés à n'en voir jamais dans leur contrée, ils n'avaient aucunes relations avec le genre humain. Aussi, ne sachant d'abord le but que se proposait le Carthaginois, ils avaient cru qu'il en voulait à leurs rochers, à leurs forts, qu'il venait enlever hommes et troupeaux. A la fin, le bruit de la guerre punique, qui, depuis douze ans, mettait l'Italie en feu, leur avait assez appris que les Alpes n'étaient qu'un passage; que deux villes très puissantes, séparées par d'immenses intervalles de terre et de mer, se disputaient l'empire et la prééminence. Ces raisons avaient ouvert les Alpes à Hasdrubal. Cependant, le temps gagné par la célérité de la marche, il le perdit en longs retards devant Plaisance, dont il fit, et vainement, le blocus plutôt que le siège....

Hasdrubal, après avoir levé le siège de Plaisance, avait fait partir quatre cavaliers gaulois et deux Numides porteurs d'un message pour Hannibal. Ceux-ci avaient traversé au milieu des ennemis l'Italie dans presque toute sa longueur, lorsque, voulant joindre Hannibal qui se retirait à Métaponte, ils s'égarèrent dans des routes inconnues et arrivèrent près de Tarente. Là, ils furent pris par des fourrageurs romains qui erraient par la campagne, et conduits au propréteur Q. Claudius. Ils voulurent d'abord l'embrouiller par des réponses ambiguës; mais bien-

tôt la crainte des tortures les força d'avouer la vérité et ils confessèrent qu'ils portaient à Hannibal une lettre d'Hasdrubal. On les envoya avec la lettre cachetée au consul Claudius, sous la conduite de L. Verginius, tribun des soldats, avec deux escadrons de Samnites comme escorte. Dès qu'ils furent arrivés devant le consul, que la lettre eut été traduite par un interprète, et qu'on eut interrogé les prisonniers, Claudius se crut autorisé par le danger de la République à s'affranchir de la règle ordinaire renfermant un consul dans sa province, et ne lui permettant pas de combattre d'autre ennemi que l'ennemi désigné par le sénat. Il se dit qu'il fallait, à ce moment, tenter une entreprise imprévue, inattendue, dont l'idée seule n'effrayait pas moins les concitoyens que l'ennemi, mais dont le succès ferait passer de l'excès de la crainte à l'excès de la joie. Il envoie la lettre d'Hasdrubal au sénat romain, et annonce lui-même aux sénateurs le plan qu'il a conçu; et, comme Hasdrubal prévenait son frère qu'il le rejoindrait dans l'Ombrie, le consul invite le sénat à rappeler à Rome la légion de Capoue, à faire des levées dans la ville, et à diriger sur Narnia l'armée urbaine pour l'opposer à l'ennemi. Voilà ce qu'il écrivit au sénat. Il envoya ensuite des courriers sur les territoires de Larinum, des Marrucini, des Frentani et des Prætutii, pays que devait traverser son armée, afin que des villes et des campagnes on apportât sur son chemin des vivres pour les soldats, et qu'on amenât chevaux et bêtes de somme pour transporter sur des chariots les

soldats fatigués. Pour lui, il se choisit dans toute l'armée l'élite des citoyens et des alliés, un corps de six mille fantassins et mille cavaliers: il annonce qu'il veut s'emparer de la ville la plus voisine de Lucanie en surprenant la garnison carthaginoise. Ordre est donné que tous soient prêts pour le départ. Il se met en route de nuit, et tourne vers le Picénum. (Liv. XXVII, chap. XXXIX, XLIII.)

LII

Consternation de Rome.

Ainsi le consul en personne rejoignait à grandes journées son collègue, après avoir laissé la garde du camp à un lieutenant, Q. Catius.

A Rome, il n'y avait pas moins de terreur et de trouble que deux ans auparavant, lorsque, des remparts et des murs de la ville, on avait vu le camp des Carthaginois. On ne savait trop s'il fallait approuver ou blâmer le départ si audacieux du consul; évidemment on attendait, ce qui est souverainement injuste, l'événement pour se prononcer. « Claudius, disait-on, avait laissé près d'un ennemi comme Hannibal son camp privé de chef, et n'ayant qu'une armée d'où était retirée l'élite et la fleur. Feignant de se diriger vers la Lucanie, il avait marché vers le Picénum et la Gaule; ne comptant pour sauvegarder son camp abandonné que sur l'erreur de l'ennemi qui igno-

rait le départ du général et d'une partie de l'armée. Qu'arriverait-il si la vérité se découvrait, si Hannibal poursuivait avec toute son armée les six mille hommes emmenés par Néron, ou bien s'il fondait sur le camp abandonné comme une proie, sans défense, sans chef, sans auspices? » Les anciens désastres de cette guerre, la fin tragique des deux consuls de l'armée précédente ajoutaient encore à l'effroi. « Et tous ces malheurs étaient arrivés alors qu'il n'y avait en Italie qu'un général, qu'une armée ennemie; aujourd'hui, il y avait en Italie deux guerres puniques, deux armées immenses et, en quelque sorte, deux Hannibals. Et, en effet, Hasdrubal était également fils d'Hamilcar : général aussi entreprenant que son frère, il s'était exercé à combattre contre les Romains pendant les longues années de la guerre d'Espagne, et s'était fait connaître par une double victoire où il avait anéanti deux armées et deux illustres capitaines. Pour sa rapidité à passer d'Espagne en Italie, pour avoir su faire prendre les armes aux peuplades gauloises, il avait même le droit de s'en glorifier plus qu'Hannibal lui-même. En effet, il avait su réunir une armée là où Hannibal avait perdu la plus grande partie de la sienne par la faim et par le froid, les genres de mort les plus cruels. » Ceux même qui savaient ce qui s'était passé en Espagne ajoutaient « qu'Hasdrubal allait trouver dans C. Néron un adversaire qui ne lui était pas inconnu, un homme qui, l'ayant surpris dans un étroit défilé, s'était laissé jouer comme un enfant par des propositions de paix illusoires ». Enfin,

on exagérait les forces de l'ennemi, on diminuait celles de Rome, sous l'influence de la crainte qui toujours montre les objets sous le plus triste aspect. (Liv. XXVII, chap. XLIII, XLIV.)

LIII

Néron au camp de Livius.

Quand Néron se croit assez loin de l'ennemi pour pouvoir dévoiler son plan sans danger, il fait une courte harangue à ses soldats, leur disant : « Que jamais général n'a pris une résolution plus téméraire en apparence, ni plus sage en réalité. Il les mène à une victoire certaine. Car déjà son collègue n'est parti pour cette guerre qu'après avoir obtenu du sénat de l'infanterie et de la cavalerie à satiété, une armée plus nombreuse et mieux équipée que s'il avait eu à marcher contre Hannibal lui-même ; que s'ils ajoutent eux le moindre renfort, aussitôt la fortune va pencher de leur côté. Que les ennemis apprennent pendant le combat (et il fera en sorte qu'ils ne l'apprennent pas avant) l'arrivée d'un consul, d'une seconde armée, et la victoire ne sera pas douteuse. A la guerre, l'opinion décide de tout, et il faut peu de chose pour mettre dans les cœurs l'espérance ou la crainte. Et ce succès, la gloire leur en reviendra presque tout entière, toujours le dernier poids que l'on met dans la balance est celui qui semble la faire pencher.

Déjà ils voient quel empressement, quelle admiration, quel enthousiasme et quelle affluence provoque leur passage. » Et en effet, ils s'avançaient partout à travers des lieux garnis d'hommes et de femmes accourant des campagnes; ce n'étaient que vœux, prières et louanges; on les appelait les soutiens de la république, les vengeurs de Rome et de l'empire; leurs armes, leurs bras étaient la sauvegarde de la vie des Romains, de leurs enfants et de la liberté de tous. On conjurait les dieux et les déesses de leur donner une route sûre, un combat heureux, une victoire prompte, on s'engageait à acquitter tous les vœux que l'on formait pour eux; aujourd'hui on les accompagnait avec inquiétude; on espérait aller dans quelques jours au-devant de leurs armes triomphantes et célébrer leur victoire. Puis, chacun les invitait à accepter ce qu'il apportait, et les conjurait instamment de prendre de ses mains plutôt que des mains de tout autre ce dont ils avaient besoin pour eux ou pour leurs chevaux. On les comblait de présents de toute sorte. Les soldats se piquaient en retour de modération, ne voulant accepter que ce qui leur était indispensable, ne quittant les drapeaux et ne s'arrêtant que pour prendre leur nourriture. Nuit et jour ils marchaient et donnaient à peine au repos ce que réclame impérieusement la nature. Claudius avait envoyé prévenir son collègue de son arrivée, lui faisant demander s'il voulait qu'il le rejoignît ouvertement ou en secret, la nuit ou le jour, et s'ils occuperaient le même camp ou un camp différent. Il parut

préférable de se rejoindre secrètement et la nuit.

Le mot d'ordre donné par le consul Livius dans le camp portait que les tribuns se feraient les hôtes des tribuns arrivants, les centurions des centurions, et ainsi du reste, cavaliers et fantassins. En effet, il ne fallait pas agrandir le camp si l'on voulait que l'ennemi ignorât l'arrivée de l'autre consul. Du reste l'agglomération d'un plus grand nombre d'hommes sur un espace étroit serait cette fois plus facile, car l'armée de Claudius n'avait guère apporté que ses armes pour l'expédition. A la vérité, ce corps s'était augmenté de volontaires qui étaient venus s'offrir : soit vétérans sortis du service, soit jeunes gens s'enrôlant à l'envi, parmi lesquels le consul avait choisi ceux qui, par leur taille et leur force, semblaient propres au service militaire. Le camp de l'autre consul était à Séna, et Hasdrubal en était environ à cinq cents pas. Aussi, près d'arriver, Néron se tint caché derrière les montagnes et attendit la nuit pour entrer dans le camp. La nuit venue, les soldats pénètrent en silence : conduits dans les tentes par des hommes de même arme et de même grade, ils y trouvent franche hospitalité et joyeux accueil. Le lendemain on tint un conseil auquel assista le préteur L. Porcius Licinus. Son camp touchait à celui des consuls, et, avant leur arrivée, conduisant son armée par les hauteurs, tantôt il avait barré les défilés et arrêté l'ennemi, tantôt il l'avait harcelé en flanc ou en queue, enfin il s'était joué de l'ennemi en ayant recours à toutes les ruses

de la guerre. Il se trouva donc à ce conseil. Beaucoup penchaient pour qu'on différât le combat de quelques jours : ainsi les soldats de Néron fatigués par les marches et les veilles se reposeraient, et Néron pourrait reconnaître l'ennemi. Néron répond en conseillant et même en conjurant dans les termes les plus pressants « de ne pas rendre imprudente par des retards une entreprise dont le succès avait été assuré par la promptitude de sa marche. Une erreur, qui ne pourrait durer longtemps, avait pour ainsi dire engourdi Hannibal, l'empêchant, et d'attaquer le camp abandonné sans chef, et de se porter à la poursuite du consul. Avant qu'Hannibal fît un mouvement, on pouvait détruire l'armée d'Hasdrubal et revenir en Apulie. Mais donner par des délais du temps à l'ennemi, c'était livrer le camp à Hannibal, lui ouvrir le chemin de la Gaule, pour qu'il aille rejoindre Hasdrubal à loisir, quand bon lui semblera. Non, il faut à l'instant même donner le signal du combat et sortir en bataille; il faut tirer tout le parti possible de l'erreur des ennemis, tant de ceux qui sont ici que de ceux qui sont là-bas, pendant qu'ils ignorent qu'ils ont devant eux, les uns une armée amoindrie, les autres une armée plus forte et plus nombreuse. » En effet, au sortir du conseil, le signal du combat est donné, et aussitôt l'armée s'avance en ordre de bataille. (Liv. XXVII, chap. XLV-XLVI.)

LIV

Bataille du Métaure.

(An de Rome 547; 207 av. J.-C.)

Déjà l'ennemi se tenait rangé en bataille devant son camp; cependant ce qui retarda le combat ce fut qu'Hasdrubal, s'avançant jusqu'aux enseignes avec quelques cavaliers, remarqua dans les rangs ennemis de vieux boucliers qu'il n'avait pas encore vus, et des chevaux plus maigres que les autres. Il lui sembla aussi que le nombre des soldats s'était accru. Ayant soupçonné la vérité, il se hâta de faire sonner la retraite et envoya quelques hommes au fleuve où les deux camps puisaient de l'eau; ils devaient tâcher de faire quelques prisonniers et remarquer s'il n'y avait pas d'ennemi dont le teint fût brûlé par le soleil comme c'est l'ordinaire après une longue marche. En même temps, à d'autres il avait ordonné de faire le tour du camp, d'examiner si l'enceinte avait été agrandie de quelque côté, et de remarquer si, dans le camp, la trompette sonnait une ou deux fois. Renseigné d'abord sur le premier de ces deux points, la nouvelle que l'étendue du camp était toujours la même était bien faite pour le tromper. Il n'y avait toujours que deux camps, comme avant l'arrivée du second consul, celui de M. Livius et celui de L. Porcius; et, dans aucun de ces deux camps,

les retranchements n'avaient pris des proportions plus considérables pour faire place à de nouvelles tentes. Cependant, une particularité frappa ce vieux capitaine, accoutumé à faire la guerre aux Romains : c'est que la trompette, au dire des émissaires, avait sonné une fois dans le camp du préteur, deux fois dans celui du consul. Il en conclut que les deux consuls y étaient, sans comprendre cependant comment le second avait pu s'éloigner d'Hannibal, et cette préoccupation le tourmentait. Il ne pouvait se douter de ce qui était, qu'Hannibal se fût laissé abuser pour un fait de cette importance et qu'il ignorât où étaient le général et l'armée du camp qui touchait le sien. Il fallait qu'il eût subi une terrible défaite pour n'avoir point osé poursuivre le consul. Il tremblait donc d'être venu trop tard pour sauver une situation sans espoir, et se disait que les Romains avaient en Italie le même succès qu'en Espagne. Quelquefois pourtant il supposait que sa lettre n'était point arrivée à Hannibal, et que le consul, l'ayant interceptée, était accouru pour l'écraser. Tout troublé de ces craintes, il fit éteindre les feux; et, à la première veille, il ordonna de plier bagages sans bruit et de lever le camp. Dans le désordre et le tumulte d'une fuite nocturne, les guides mal surveillés s'enfuirent : l'un s'arrêta dans une retraite qu'il s'était ménagée à l'avance; l'autre traversa le Métaure sur des gués qu'il connaissait. Ainsi abandonnée par ses guides, l'armée erre d'abord par la campagne; quelques-uns, épuisés de fatigues et de veilles, se laissent tomber à terre çà

et là et les rangs s'éclaircissent autour des enseignes. Hasdrubal, en attendant que le jour éclaire sa route, ordonne qu'on suive la rive du Métaure; mais les détours et les sinuosités du fleuve font qu'on marche longtemps sans avancer beaucoup. L'intention d'Hasdrubal était de passer l'eau, dès que le jour leur montrerait quelque endroit propice : mais le fleuve, en s'éloignant de la mer, se resserrait de plus en plus entre des rives plus élevées : une partie du jour fut perdue à chercher vainement des gués, et les Romains eurent le temps de rejoindre les fugitifs.

Néron arrive d'abord avec toute la cavalerie, puis bientôt Porcius rejoint avec les troupes légères. Déjà ils chargeaient et harcelaient de tous côtés l'ennemi fatigué, et Hasdrubal renonçant à une marche qui ressemblait à une fuite, essayait de poser son camp sur une hauteur qui domine le fleuve, quand Livius survint avec toutes les troupes d'infanterie, disposées non seulement pour la marche mais pour le combat, et les armes toutes prêtes. Toutes les troupes se réunissent et se rangent en bataille : Claudius commande l'aile droite, Livius la gauche, et le préteur se charge du centre. Hasdrubal, voyant qu'il fallait combattre, renonce à retrancher son camp, et fait avancer les éléphants en tête de la première ligne. A côté d'eux, à l'aile gauche, il place les Gaulois pour tenir tête à Claudius : non qu'il ait confiance en leur courage, mais il se figure qu'ils inspirent de la crainte à l'ennemi. Pour lui, il se met à l'aile droite en face de M. Livius,

avec les Espagnols, ses anciens soldats sur lesquels il compte surtout. Il place les Liguriens au centre, derrière les éléphants. Sa ligne de bataille était plus profonde que large. Les Gaulois étaient couverts par une colline qui s'avançait. La tête de l'aile droite, formée par les Espagnols, engage l'action avec l'aile gauche des Romains, dont toute la droite reste immobile et étrangère au combat : en effet, la colline qui cachait l'ennemi rendait l'attaque impossible, soit en face, soit en flanc. Entre Livius et Hasdrubal le combat était des plus acharnés, et il se faisait des deux côtés un affreux carnage. Là se trouvaient les deux chefs; là était la plus grande partie de l'infanterie et de la cavalerie romaine; là les Espagnols, vieux soldats aguerris habitués à combattre contre les Romains, et les Liguriens, race endurcie dans les combats. De ce côté enfin s'étaient élancés les éléphants, dont le premier choc avait troublé et même fait plier les premiers rangs; mais bientôt, quand le combat s'était échauffé et que les cris étaient devenus plus furieux, il était devenu impossible de les gouverner : s'agitant entre les deux armées, et comme ne sachant plus à laquelle ils appartenaient, ils ressemblaient à des vaisseaux qui errent sans gouvernail. « A quoi bon avoir fait si vite une si longue marche? » crie à ses soldats Claudius, qui a vainement tenté de leur faire franchir la colline qui les arrête, et a reconnu qu'on ne peut arriver à l'ennemi de ce côté. Et aussitôt, il détache et emmène quelques cohortes de l'aile droite, où l'on restera immobile plutôt qu'on ne

combattra : il fait un détour derrière les troupes engagées et tombe sur le flanc droit de l'ennemi, au grand étonnement de celui-ci et même des Romains. Son élan était tel, qu'après s'être montré au flanc de l'ennemi il l'attaque presque aussitôt sur les derrières. Ainsi, de tous côtés, en front, en flanc et en queue, les Espagnols et les Liguriens sont massacrés. Bientôt, le carnage atteint les Gaulois ; mais là on ne trouve point de résistance. Un grand nombre avaient quitté les drapeaux, après s'être dispersés pendant la nuit pour se coucher çà et là dans la campagne. Ceux qui se trouvaient près des enseignes étaient épuisés par les marches et les veilles ; et ces corps, tout à fait incapables de résister à la fatigue, avaient à peine la force de soutenir le poids des armes. Comme on était au milieu du jour, haletants de soif et de chaleur, ils se laissaient massacrer ou prendre sans résistance.

Il y eut plus d'éléphants tués par leurs conducteurs que par l'ennemi. Les cornacs avaient un ciseau et un maillet : dès qu'un de ces animaux devenait furieux et se ruait contre les Carthaginois, on lui enfonçait, par un coup vigoureusement assené, le ciseau entre les deux oreilles, à l'endroit où le cou se joint à la tête. Tel était le moyen le plus prompt qu'on eût trouvé pour tuer ces gigantesques animaux, quand on avait perdu l'espoir de les diriger. Hasdrubal en était l'inventeur. Ce chef, qui s'était distingué dans bien d'autres batailles, s'était surpassé lui-même en ce jour. Il encourageait les soldats en les exhortant et en partageant leurs périls : les

voyait-il, fatigués et rebutés, refuser de combattre, il les ranimait tantôt par ses prières, tantôt par ses reproches. Il ramenait les fuyards, sur quelques points il rétablit le combat. Enfin, la fortune s'étant décidée sans retour pour les ennemis, il ne voulut pas survivre à une si grande armée qui l'avait suivi par confiance en son nom, et, poussant son cheval, il s'élança sur une cohorte romaine. Là, en digne fils d'Hamilcar, en digne frère d'Hannibal, il tomba les armes à la main.

Jamais, dans cette guerre, journée ne coûta plus de sang à l'ennemi : la mort du chef, le massacre de l'armée firent qu'on crut avoir rendu à l'ennemi le désastre de Cannes. On lui avait tué cinquante-six mille hommes et fait cinq mille quatre cents prisonniers. Le butin fut considérable en toutes choses, mais surtout en or et en argent. On reprit en outre plus de quatre mille citoyens romains qui étaient captifs chez l'ennemi. Cela surtout consola des pertes essuyées dans ce combat. En effet, cette victoire avait coûté cher : huit mille hommes, tant alliés que Romains, étaient restés sur le champ de bataille. Les vainqueurs eux-mêmes étaient tellement rassasiés de sang et de carnage, que, le lendemain, quand on vint annoncer au consul Livius que des Gaulois Cisalpins et des Liguriens, absents à l'heure du combat, ou échappés au massacre, s'étaient réunis en un seul corps et s'enfuyaient sans chef, sans drapeaux, en désordre, sans discipline, et qu'avec un escadron on pouvait les écraser tous : « Qu'ils vivent, au

contraire, dit-il, afin qu'il en reste quelques-uns pour annoncer la défaite de l'ennemi et notre courage. » (Liv. XXVII, chap. XLVII-XLIX.)

LV

Allégresse de Rome à la nouvelle de la victoire du Métaure.

Néron, dès la nuit qui suivit le combat, se remit en route. Par une marche plus rapide encore qu'en venant, il arriva, le sixième jour, à son camp et en face d'Hannibal. Sur son chemin, il n'avait plus rencontré la même foule, parce qu'il ne s'était fait précéder d'aucun courrier; mais on célébrait partout son retour avec une telle joie qu'on pouvait à peine se contenir. Ce qui ne peut ni se rendre, ni se peindre, ce sont les deux états d'esprit des Romains, à savoir l'inquétude, l'angoisse de Rome attendant l'issue de la tentative, et sa joie quand elle apprit la victoire. Jamais, depuis le jour où l'on avait appris le départ du consul Claudius, un sénateur n'avait quitté la curie et les magistrats, ni le peuple le forum, et cela du lever au coucher du soleil. Les dames romaines, ne pouvant donner d'autre concours que celui de leurs prières et de leurs supplications, allaient par tous les temples, fatiguant les dieux de leurs vœux et de leurs instances. La ville était dans cet état d'angoisse et d'inquiétude, quand se répandit un grand

bruit vague, que deux cavaliers de Narnia venaient d'arriver du champ de bataille au camp placé à l'entrée de l'Ombrie, annonçant le massacre des ennemis. D'abord cette nouvelle avait frappé les oreilles plus que les esprits; c'était un succès trop important et trop beau pour que l'on pût s'en faire l'idée et y croire. La promptitude même de cette nouvelle en faisait douter, car le combat était annoncé comme ayant eu lieu seulement deux jours auparavant. Bientôt cependant arrive une lettre de L. Manlius Acidinus, qui confirme l'arrivée des cavaliers narniens. Quand ce message fut porté à travers le forum au tribunal du préteur, les sénateurs ne purent demeurer sur leurs sièges, et, de son côté, le peuple se précipita avec tant de tumulte et d'impétuosité aux portes de la curie que le courrier ne pouvait y pénétrer. Tous l'arrêtaient, tous demandaient à grands cris que la lettre fût lue dans la tribune aux harangues avant de l'être au sénat. Les magistrats écartèrent et continrent cette foule, et l'heureuse nouvelle put enfin remplir de joie tous ces cœurs qui en débordaient. Selon les différences de caractères, ici on se réjouissait pleinement, là on attendait pour croire qu'on eût entendu les députés ou les lettres des consuls.

Ensuite on apprit que les messagers eux-mêmes approchent. Alors pour le coup hommes de tout âge de courir à leur rencontre; c'est à qui aura le premier l'immense plaisir de les voir et de les entendre. Depuis Rome jusqu'au pont Mulvius la route était couverte. Les mes-

sagers (c'étaient L. Véturius Philon, P. Licinius Varus, Q. Cécilius Métellus) arrivèrent au forum environnés d'une multitude de citoyens de toutes conditions. On assaillait de questions, soit eux, soit leur escorte; et dès qu'on avait appris que l'armée ennemie et son général avaient succombé, que les légions romaines et leurs consuls survivaient, on communiquait de proche en proche sa joie. Les députés eurent beaucoup de peine à entrer dans la curie, et on en eut beaucoup plus encore à écarter le peuple qui voulait se mêler aux sénateurs. On finit pourtant par lire la lettre dans le sénat. De là, les députés furent conduits à l'assemblée du peuple. Lecture faite de la lettre, L. Véturius raconta d'une façon plus explicite tout ce qui s'était passé. Ce furent d'abord des applaudissements unanimes, puis une explosion de cris d'allégresse, car leurs cœurs se contenaient à peine de joie. La foule se sépara : les uns coururent aux temples des dieux y porter leurs actions de grâces; les autres à leurs demeures pour communiquer à leurs femmes et à leurs enfants une si heureuse nouvelle. Le sénat, pour remercier les dieux de ce que les consuls M. Livius et C. Claudius avaient, en sauvant leurs armées, écrasé celle de l'ennemi avec son général, vota trois jours d'actions de grâces. Cette cérémonie, annoncée par le préteur C. Hostilius dans l'assemblée du peuple, attira un concours immense d'hommes et de femmes. Tous les temples furent également envahis pendant les trois jours. Les dames romaines, en robes de fêtes et suivies de leurs enfants, venaient remer-

cier les dieux immortels avec une confiance aussi entière que si la guerre eût été terminée. Cette victoire influa aussi sur la situation intérieure. Comme si la paix fût revenue, les transactions reprirent, on s'enhardit à faire des ventes, des achats, des prêts et des payements.

Le consul C. Claudius, de retour dans son camp, jeta devant les retranchements ennemis la tête d'Hasdrubal qu'il avait soigneusement conservée et rapportée: il exposa aux regards des Carthaginois les prisonniers africains enchaînés, et en mit même deux en liberté pour qu'ils allassent annoncer à Hannibal tout ce qui avait eu lieu. Si cruellement frappé dans sa patrie et dans sa famille, Hannibal s'écria, dit-on, qu'il reconnaissait la fortune de Carthage. Il leva le camp, et concentra dans le Bruttium, à l'extrémité de l'Italie, toutes ses troupes auxiliaires, qui auraient été trop exposées restant disséminées de tous côtés. Il fit sortir de leur pays tous les Métapontins sans exception et ceux des Lucaniens qui lui étaient soumis, et les transporta dans le territoire du Bruttium. (Liv. XXVII, chap. L-LI.)

LVI

Scipion se fait précéder en Afrique par son lieutenant Lélius. — Épouvante de Carthage.

(An de Rome 549; 205 av. J.-C.)

Scipion partit donc pour la Sicile avec trente navires longs où il avait embarqué environ sept

mille volontaires. Il répare les vieux navires, et avec eux envoie C. Lélius dévaster l'Afrique.

C. Lélius, s'étant approché d'Hippone à la faveur de la nuit, se mit en marche, au point du jour, avec les légionnaires et les alliés faisant service en mer pour dévaster les campagnes environnantes. Comme les habitants ne redoutaient rien et n'étaient nullement sur leurs gardes, les ravages furent considérables. La nouvelle en vint à Carthage où la terreur fut profonde quand on apprit que la flotte romaine, et Scipion son chef, de Sicile où on les savait passés, étaient arrivés en Afrique. Sur le nombre des vaisseaux, et sur l'importance de la troupe qui dévastait les campagnes, on n'avait rien de précis, et la crainte exagérait comme toujours le péril. A la frayeur, à l'effroi succéda la consternation. « La fortune était donc tellement changée ! Quoi ! eux dont les troupes victorieuses étaient naguère sous les murs de Rome, eux qui avaient écrasé tant d'armées ennemies, réduit tous les peuples d'Italie à se soumettre de gré ou de force, voici que, par un revirement fatal, ils allaient voir l'Afrique ravagée et Carthage assiégée, sans avoir, pour supporter ces épreuves, rien des ressources qu'avaient les Romains. Les Romains avaient trouvé dans les plébéiens, dans le Latium, une jeunesse qui semblait renaître plus forte et plus nombreuse pour remplacer tant d'armées détruites. Mais eux, soit dans la ville, soit dans les campagnes, ils n'avaient qu'une population impropre à la guerre; il leur fallait soudoyer des mercenaires africains, race perfide, prête à

tourner au premier vent. Les rois avaient donné l'exemple de la défection : Syphax, après son entrevue avec Scipion, s'était éloigné d'eux; Masinissa, les abandonnant ouvertement, était devenu le plus acharné de leurs ennemis. Plus d'espoir d'aucun côté, ni de secours. Magon n'avait pu provoquer le moindre mouvement dans la Gaule, ni opérer sa jonction avec Hannibal; et Hannibal lui-même voyait s'amoindrir son prestige et ses forces. » (Liv. XXVIII, chap. XLVI; XXIX, chap. I, III.)

LVII

Scipion passe de Sicile en Afrique.

(An de Rome 549; 205 av. J.-C.)

Bien des flottes romaines étaient parties de Sicile et de ce port même : mais, ni dans cette guerre, ce qui se conçoit d'ailleurs, car les flottes n'étaient presque jamais sorties que pour le pillage, ni même dans la guerre précédente, jamais départ n'avait offert un pareil coup d'œil. Et cependant, à ne considérer que l'importance de la flotte, deux consuls autrefois s'étaient embarqués avec deux armées, et ils avaient eu presque autant de vaisseaux de guerre que Scipion de vaisseaux de transport. En effet, sa flotte se composait de quarante longs navires et de quatre cents vaisseaux de charge pour transporter les troupes. Mais, ce qui rendait

pour les Romains cette guerre plus redoutable que la précédente, c'est que l'Italie en était le théâtre, et que des armées entières et plusieurs généraux y avaient péri ; enfin, le général actuel, Scipion, et par ses hauts faits d'armes, et par le prestige de sa propre fortune qui semblait lui présager une gloire sans bornes, avait attiré sur lui tous les yeux. L'idée même de passer en Afrique, idée qu'aucun général n'avait eue encore, frappait tous les esprits; d'autant plus qu'il avait publié qu'il allait arracher Hannibal de l'Italie, et transporter la guerre en Afrique afin de l'y achever. Pour jouir du spectacle de ce départ, une foule immense encombrait le port; ce n'étaient pas seulement les habitants de Lilybée, mais toutes les députations de la Sicile, venues pour faire une escorte d'honneur à Scipion, ou à la suite de M. Pomponius, préteur de la province. En outre, les légions qu'on laissait en Sicile avaient fait la conduite à leurs compagnons d'armes. Ainsi il y avait un double spectacle : celui de la flotte, pour la foule qui la contemplait du rivage; celui de cette foule même agglomérée sur la flotte qui s'éloignait.

Le jour venu, Scipion paraît sur le vaisseau du chef de la flotte, et fait commander le silence par le héraut. « Dieux et déesses de la mer et de la terre, dit-il, je vous prie et vous conjure de voir avec faveur tout ce qui s'est fait, se fait ou se fera sous mon commandement, et de donner à tout une issue favorable pour moi, pour le peuple, les citoyens de Rome, les alliés du nom latin, tous ceux enfin qui, sous mon drapeau,

mon commandement, mes auspices, vont combattre sur la terre, la mer ou les fleuves. A nous tous aide et protection! A nos desseins bon succès! Que grâce à vous, tous rentrent avec moi au foyer sains et saufs, vainqueurs des ennemis, chargés de dépouilles, enrichis de butin et triomphants! Que grâce à vous, tout ce que le peuple carthaginois méditait contre Rome, nous le fassions subir, le peuple romain et moi, à la cité carthaginoise! » Ces prières terminées, il jette, selon l'usage, les entrailles crues d'une victime dans la mer, et fait donner par la trompette le signal du départ. Poussée par un vent favorable, d'ailleurs assez violent, la flotte a bientôt perdu de vue le rivage. Vers midi, un brouillard épais s'éleva, et c'est à peine si les vaisseaux pouvaient éviter de s'entrechoquer. En haute mer, le vent perdit de sa force. La nuit suivante, même brouillard. Il se dissipa aux premiers rayons du soleil, et le vent redoubla de volume. Déjà on apercevait la terre; quelques instants après, le pilote avertit Scipion « qu'ils n'étaient plus qu'à cinq milles de la côte d'Afrique; il distinguait le promontoire de Mercure, et, si l'ordre lui était donné de diriger vers ce point, en peu de temps toute la flotte serait dans le port ». Scipion, dès qu'il fut en vue de l'Afrique, demanda aux dieux d'y descendre heureusement pour lui et pour la République. Il dit au pilote de continuer à faire voile et d'aborder un peu plus bas. Le même vent les favorisait; mais, à la même heure, revint le brouillard de la veille qui enleva la vue de la terre et fit tomber le vent.

La nuit qui vint ensuite augmenta encore l'incertitude; on jeta donc l'ancre pour empêcher les navires de s'entrechoquer ou de venir échouer sur la côte. Quand le jour revint, le même vent se reprit à souffler; le brouillard se dissipa et l'on put voir toutes les côtes de l'Afrique. Scipion ayant demandé le nom du promontoire le plus voisin, on lui répondit qu'il s'appelait le *beau promontoire* : « J'accepte l'augure, dit-il, dirigez de ce côté les navires ». La flotte vint, en effet, y aborder.

Les troupes débarquées, les Romains établissent leur camp sur les hauteurs voisines. Cette flotte abordant au rivage, ces soldats descendant en tumulte avaient jeté l'effroi non seulement sur la côte, mais dans les villes même : c'était sur tous les chemins un pêle-mêle d'hommes, de femmes, d'enfants, de paysans poussant devant eux leurs troupeaux; on eût dit que l'Afrique était tout à coup abandonnée. Tous ces fugitifs arrivant dans les villes y faisaient naître plus de terreur encore qu'ils n'en avaient ressenti. A Carthage surtout l'agitation était au comble, comme dans une ville prise d'assaut. En effet, depuis le consulat de M. Atilius Régulus et de L. Manlius, c'est-à-dire depuis près de cinquante ans, on n'avait pas vu en Afrique une seule armée romaine, sauf quelques flottes venues pour piller.... Aussi, comme si Scipion eût dû immédiatement attaquer la ville, on se mit à crier aux armes. On ferma les portes en toute hâte, on plaça des sentinelles sur les murs, on disposa des postes et des corps de garde, et,

la nuit suivante, tout le monde veilla. Le lendemain, cinq cents cavaliers, détachés pour faire une reconnaissance du côté de la mer et pour gêner le débarquement, tombèrent sur les avant-postes romains. Déjà, en effet, Scipion, après avoir envoyé la flotte à Utique, s'était avancé quelque peu dans les terres et avait occupé les hauteurs voisines; il avait échelonné des postes de cavalerie aux endroits favorables et avait envoyé des fourrageurs dans la campagne. (Liv. XXIX, chap. XXVI-XXVIII.)

LVIII

Incendie du camp carthaginois.

(An de Rome 550; 204 av. J.-C.)

Le camp d'hiver des Carthaginois était formé de huttes construites avec des matériaux ramassés au hasard dans la campagne et en grande partie de bois sec. Celles des Numides surtout avaient pour parois des claies de roseaux et pour toit des nattes de jonc. Elles étaient, d'ailleurs, dispersées au hasard, sans aucun ordre; quelques-uns, comme dans des lieux occupés sans qu'il y eût un commandement, habitaient hors des fossés et des retranchements. Instruit de ces détails, Scipion avait conçu l'espoir de trouver une occasion de brûler le camp ennemi.

L'armée se met en mouvement dès le coucher du soleil. Vers la première veille environ, on eut

fini de développer la colonne de marche; à minuit on avait parcouru sept milles, et on arrivait à petits pas près du camp ennemi. Là, Scipion donne à Lélius une partie de ses troupes, Masinissa et les Numides, et lui ordonne de se précipiter sur le camp de Syphax et d'y mettre le feu. Puis, prenant à part Lélius et Scipion, il les conjure chacun en particulier « de remédier à la confusion qu'entraîne une attaque nocturne à force de soin et de vigilance. Pour lui, il va attaquer Hasdrubal et le camp des Carthaginois; mais il ne commencera que lorsqu'il verra l'incendie allumé dans le camp royal. » Cela n'arrêta pas longtemps Scipion. A peine le feu fut-il mis aux premières cabanes, qu'il gagna aussitôt de proche en proche et s'étendit bientôt par tout le camp. Il en résulta une scène de confusion telle qu'on peut l'imaginer dans un incendie nocturne prenant en un instant d'immenses proportions. Les soldats de Syphax, attribuant cet incendie au hasard, sans se douter qu'il était allumé par l'ennemi et introduit par la guerre, accoururent sans armes pour l'éteindre et rencontrèrent les ennemis armés, surtout les Numides que Masinissa, grâce à une connaissance exacte du camp, avait su poster utilement à toutes les issues. Beaucoup de barbares, surpris dans leur sommeil par la flamme, périrent étouffés; beaucoup, dans leur fuite précipitée, vinrent s'engouffrer et se faire écraser aux passages trop étroits des portes.

Dans le camp des Carthaginois, les sentinelles d'abord aperçoivent la lueur des flammes, puis

les soldats sont réveillés par le tumulte nocturne; mais tous, tombant dans la même erreur, attribuent l'incendie à un accident. Les cris des blessés et des mourants semblaient provenir d'une scène de tumulte nocturne, et on était loin de soupçonner la vérité. Aussi, n'ayant pas la moindre défiance du côté de l'ennemi, chacun se précipitait sans armes, par l'issue la plus proche, ne portant que ce qui pouvait servir à éteindre le feu; et tous tombaient au milieu des troupes romaines. Tous furent massacrés; car, outre l'acharnement naturel contre des ennemis, il y avait la crainte qu'un seul échappant n'allât répandre l'alarme. C'est alors que Scipion s'empare des portes du second camp que ne gardent, en un tumulte pareil, aucunes sentinelles. Il met le feu aux premières cabanes : d'abord la flamme se disperse et brille sur plusieurs points, puis bientôt elle s'étend et le camp tout entier devient un brasier immense. A demi brûlés, hommes et bestiaux se précipitent sous l'empire d'une folle terreur, puis tombent pêle-mêle autour des portes qui, en quelques instants, se trouvent obstruées. Ceux que le feu n'a pas étouffés tombent sous le fer, et, d'un même coup, les deux camps sont détruits. Cependant les deux chefs, avec deux mille fantassins et cinq cents cavaliers, seuls débris de tant de milliers d'hommes, et encore presque tous blessés et atteints par le feu, réussissent à s'échapper. (Liv. XXX, chap. III, V, VI.)

LIX

Reddition de Cirta. — Sophonisbe.

(An de Rome 551 ; 203 av. J.-C.)

Cirta était la capitale du royaume de Syphax ; là se porta un grand nombre des fuyards. Masinissa dit alors à Lélius « que rien sans doute ne pouvait être plus beau pour lui en ce moment que de rentrer en vainqueur dans le royaume paternel recouvré après un tel laps de temps ; mais que, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, il ne convenait pas de perdre un instant. Que Lélius donc lui permette de prendre les devants avec la cavalerie et Syphax chargé de chaînes ; grâce à l'effroi et à la confusion qui règnent dans Cirta il sera aussitôt maître de tout. Quant à Lélius, il pourra le suivre à petites journées avec des fantassins. » Lélius ayant consenti, il court à Cirta et fait demander une entrevue aux principaux habitants. Mais comme on ignorait et le malheur du roi, et le désastre subi, menaces et prières furent d'abord inutiles ; il fallut qu'il fît paraître à leurs yeux leur roi chargé de chaînes. A ce spectacle si affreux, ce fut comme une explosion de désespoir : les uns, par crainte, abandonnèrent les remparts ; les autres, pour gagner les bonnes grâces du vainqueur, vinrent, par un consentement soudain, lui ouvrir les portes. Masinissa, laissant des troupes aux portes et sur différents points des remparts

afin de couper toute issue aux fuyards, court à toute bride s'emparer du palais.

A son entrée dans le vestibule, sur le seuil même, il trouva Sophonisbe, femme de Syphax, fille du Carthaginois Hasdrubal, qui venait à sa rencontre. Elle le reconnut pour le roi au milieu des soldats, à l'éclat de ses armes, à son extérieur, et, se roulant à ses genoux : « Les dieux, lui dit-elle, ton courage et ta fortune t'ont donné un plein pouvoir sur nous : mais, s'il est permis à une captive d'adresser des paroles suppliantes à celui qui est maître de sa vie et de sa mort, s'il lui est permis d'embrasser ses genoux et de toucher sa main victorieuse, je te prie et te conjure, par la majesté royale dont hier encore nous étions nous-mêmes revêtus, par le nom de Numide qui t'est commun avec Syphax, par les dieux de ce palais (et puissent-ils t'y recevoir sous de meilleurs auspices qu'ils n'en ont laissé partir Syphax!), accorde à mes prières la grâce que je te demande. C'est de disposer de ta captive toi-même, quoi que tu décides d'elle, et de ne pas me livrer au caprice de quelque Romain orgueilleux et cruel. N'aurais-je été que femme de Syphax, j'aimerais encore mieux éprouver la bonne foi d'un Numide, né comme moi sous le ciel d'Afrique, que celle d'un étranger né en d'autres climats. Mais, Carthaginoise, fille d'Hasdrubal, tu vois ce que j'ai à craindre d'un Romain. Si tu ne peux rien de plus pour moi, du moins que la mort m'arrache au caprice des Romains, je t'en supplie, je t'en conjure. » Sophonisbe était dans tout l'éclat de sa beauté et dans

la fleur de la jeunesse. Elle tenait embrassés tantôt les genoux, tantôt la main du vainqueur, lui demandait en grâce de n'être pas livrée à un Romain, et son langage devenait plus caressant que suppliant : aussi la compassion ne fut-elle pas le seul sentiment qu'elle inspira au vainqueur. Mais celui-ci s'éprit d'amour pour sa captive, lui tendit la main comme gage de la protection qu'elle implorait, puis se retira dans le palais. Là, il se mit à réfléchir aux moyens de tenir sa promesse. Ne trouvant aucune issue, son amour lui inspire une résolution à la fois téméraire et malséante. Il fait, sans tarder un instant, préparer la cérémonie nuptiale pour le jour même, dans l'espoir que Lélius ou Scipion ne pourront nullement traiter en captive celle qui était déjà mariée à Masinissa. Le mariage était achevé lorsque Lélius arriva. Loin de cacher son mécontentement, il voulait d'abord arracher Sophonisbe au lit nuptial et l'envoyer à Scipion avec Syphax et les autres captifs. Enfin pourtant, il se laissa fléchir aux prières de Masinissa, qui le conjurait de laisser décider par Scipion duquel des deux rois Sophonisbe devrait partager la fortune. Ayant donc fait partir Syphax et les captifs, il soumit, avec l'aide de Masinissa, les autres villes de Numidie encore occupées par les garnisons royales. (Liv. XXX, chap. XII.)

LX

Mort de Sophonisbe.

Quand on eut appris que Syphax était conduit au camp, toute la foule se répandit pour assister à un triomphe. Le roi fut conduit à la tente de Scipion. Scipion fut touché en comparant la fortune présente du prince à sa fortune passée, et en se rappelant l'hospitalité reçue, les mains pressées, l'alliance publique et particulière entre eux contractée. Ces mêmes souvenirs donnèrent à Syphax la force de s'adresser à son vainqueur. Celui-ci, en effet, lui demandant quel avait été son but en rejetant l'alliance romaine, et, qui plus est, en déclarant la guerre, il avouait alors qu'il avait commis une faute, un acte de démence; mais que le moment où il avait pris les armes contre le peuple romain avait été la fin et non le commencement de sa folie. S'il a été pris de vertige, s'il a perdu le souvenir de tout engagement public ou particulier, ç'a été le jour où il a reçu dans sa maison une Carthaginoise. Les flambeaux de cet hyménée ont embrasé son palais; cette furie et ce fléau a égaré et troublé sa raison par de perfides enchantements, elle n'a pas eu de repos qu'elle ne lui ait mis entre les mains des armes sacrilèges contre un hôte et un ami. Cependant, dans cet abîme de misères et de douleurs, il lui reste cette consolation de voir cette furie, ce fléau, passé dans la demeure et

les pénates de son plus odieux ennemi. Masinissa n'a ni plus de sagesse, ni plus de fermeté que Syphax; sa jeunesse même le rend plus imprudent encore : n'a-t-il pas, en épousant Sophonisbe, montré plus de folie et de passion aveugle que lui-même? »

C'était là le langage amer d'un ennemi, et surtout d'un amant irrité, qui voit chez un rival celle qu'il aime. Il ne laissa pas que de faire une forte impression sur Scipion. D'ailleurs, ces insinuations étaient confirmées par ce brusque mariage célébré ainsi par surprise au milieu des armes, sans consulter, sans attendre Lélius; par cet empressement étrange à prendre pour femme cette reine captive, le jour même où il l'avait vue, et à accomplir les cérémonies nuptiales devant les pénates d'un ennemi. Scipion devait d'autant plus être révolté que lui-même, en Espagne, était resté, quoique jeune encore, insensible aux charmes de toutes les captives. Il se livrait à ces réflexions quand arrivèrent Lélius et Masinissa.

Il leur fait à tous deux un accueil affable, et les comble d'éloges en présence d'une nombreuse assemblée réunie dans la tente du général. Mais bientôt, tirant à l'écart Masinissa, il lui tient ce langage : « J'imagine, Masinissa, que tu avais reconnu en moi quelques qualités, toi qui as passé d'abord en Espagne pour rechercher mon amitié, puis qui, en Afrique, as remis à ma bonne foi et toi-même et toutes tes espérances. Eh bien, de toutes ces qualités qui m'ont fait rechercher par toi, il n'en est pas une dont je sois plus fier que

de ma continence et de l'empire que j'ai sur mes passions. Cette vertu, Masinissa, je voudrais qu'elle vint couronner toutes celles qui déjà éclatent en toi. Car, crois-le bien, à notre âge, nous avons moins à craindre des armes de l'ennemi que des passions qui nous assiègent de toutes parts. Les enchaîner et les dompter par la tempérance, c'est s'assurer une gloire et un triomphe bien autrement illustres que la gloire et le triomphe d'avoir vaincu Syphax. Ce que tu as fait de hardi et de courageux en mon absence, je l'ai rappelé et je m'en suis souvenu; le reste, je l'abandonne à tes propres réflexions, plutôt que d'en parler en te faisant rougir. Syphax a été vaincu et fait prisonnier sous les auspices du peuple romain : en conséquence, sa personne, sa femme, son trône, ses champs, ses places fortes, ses sujets, en un mot tout ce qui lui a appartenu, est devenu la propriété du peuple romain. Le roi et sa femme, ne fût-elle pas Carthaginoise, ne fût-elle pas la fille du général ennemi, il faudrait les envoyer à Rome, et abandonner à la décision suprême du sénat et du peuple romain cette femme que l'on accuse de nous avoir aliéné un roi, notre ancien allié, et de l'avoir jeté dans cette guerre. Triomphe de ta passion; ne va pas ternir tant de vertus par un seul vice, et effacer tant de services rendus par une faute dont l'effet ne serait pas en proportion avec la cause. »

En entendant ce langage, Masinissa rougit; des larmes même lui coulèrent des yeux. Après avoir affirmé qu'il se soumettait d'avance à la décision de son général, il le conjura d'avoir égard, autant

que possible, à l'engagement pris témérairement par lui envers Sophonisbe de ne la laisser tomber entre les mains de personne. Sur cela, il se retira tout confus de la tente du général dans la sienne. Il y resta quelque temps, sans témoins, poussant des soupirs et de fréquents gémissements que l'on pouvait entendre du dehors. Enfin, après une dernière exclamation de douleur, il appelle un esclave de confiance, sous la garde duquel était le poison que ces rois barbares tiennent toujours en réserve pour les coups imprévus de la fortune; il verse ce poison dans une coupe et ordonne de le porter à Sophonisbe et de lui annoncer en même temps : « Que Masinissa aurait été heureux de tenir le premier engagement qu'il avait pris en devenant son époux; mais puisqu'une force supérieure lui en ôte le pouvoir, il tiendra du moins sa seconde promesse, et ne permettra pas qu'elle tombe vivante entre les mains des Romains. Que le souvenir de son père, ce général illustre, celui des deux rois auxquels elle a été unie lui dictent sa conduite. » Quand Sophonisbe reçut ce message et ce poison : « J'accepte, dit-elle, ce présent nuptial, et même sans regret, s'il est vrai que mon mari n'a pu rien faire de plus pour sa femme. Va lui dire pourtant que je serais morte plus volontiers s'il y avait eu plus d'intervalle entre mon hyménée et mes funérailles. » Son courage ne démentit pas ces fières paroles : prenant la coupe, elle la vida sans hésiter, sans le moindre signe de frayeur. Dès que Scipion en reçut la nouvelle, il craignit de la part d'un esprit fougueux comme

Masinissa quelque détermination extrême. Aussitôt il le fait venir, et, en même temps qu'il le console, lui reproche doucement d'avoir réparé un coup de tête par un autre, d'avoir tranché la situation par un dénoûment plus tragique qu'il n'était nécessaire. Le lendemain, pour faire diversion à l'émotion du moment, il monte à son tribunal après avoir convoqué l'armée entière. Là, il donne à Masinissa, pour la première fois, le titre de roi, le comble d'éloges glorieux, et lui décerne une couronne et une coupe d'or, une chaise curule, un bâton d'ivoire, une toge bordée de pourpre et une tunique à palmes. Pour rehausser encore ces récompenses, il ajoute « qu'il n'y a pas chez les Romains d'honneur plus éclatant que le triomphe, ni pour les triomphateurs d'ornements plus magnifiques que ces insignes; or, Masinissa est le seul des rois étrangers que le peuple romain en ait encore jugé digne ». Lélius est comblé également d'éloges et reçoit une couronne d'or; les autres officiers sont récompensés en proportion de leurs services. Tant d'honneurs adoucirent la blessure du roi, en faisant briller à ses yeux l'espoir de rentrer bientôt, par la mort de Syphax, en possession de toute la Numidie. (Liv. XXX, chap. XIII, XIV, XV.)

LXI

Désespoir d'Hannibal rappelé en Afrique.

(An de Rome 551 ; 203 av. J.-C.)

Hannibal ne fit rien de plus en Italie; une ambassade de Carthage vint le rappeler en Afrique en même temps que Magon y était également rappelé.

Ce fut avec des grincements de dents, des murmures, des gémissements et presque des larmes qu'il reçut, dit-on, ce message. Quand les députés eurent parlé : « Après avoir pris des voies détournées, voici, dit-il, qu'ils me rappellent ouvertement, ceux qui me rappelaient depuis longtemps en s'opposant à tout envoi de forces ou d'argent. Aussi, Hannibal est vaincu, non par le peuple romain, tant de fois battu et mis en déroute, mais par la malveillance et la jalousie du sénat carthaginois. Mon retour si honteux, Scipion n'en sera ni si heureux ni si fier qu'Hannon, lui qui, ne trouvant pas d'autre moyen, accable notre famille sous les ruines de Carthage. » Il avait du reste pressenti cet ordre et avait d'avance préparé ses vaisseaux. Pour se débarrasser d'une multitude de soldats inutiles, il les envoya comme en garnison dans quelques places du Bruttium qui étaient contenues par la crainte plus que par le devoir, et fit passer en Afrique ce qui faisait la force de son armée. Beaucoup de soldats de race italienne avaient

refusé de le suivre en Afrique et s'étaient retirés dans le temple de Junon Lacinienne, asile non violé jusqu'alors; ils furent massacrés dans le temple même. Rarement exilé s'éloigna de sa patrie avec autant de chagrin qu'Hannibal d'une terre ennemie. A plusieurs reprises, il retourna les yeux vers les rivages de l'Italie, « accusant les dieux et les hommes, et se maudissant lui-même, dans son regret de n'avoir pas conduit des plaines de Cannes à Rome ses soldats encore teints de sang. Scipion avait osé marcher contre Carthage : consul, il n'avait pas voulu voir les ennemis, les Carthaginois, en Italie; et lui, après avoir massacré cent mille soldats à Trasimène et Cannes, il avait usé ses forces devant Casilinum, Cumes et Nole. » Ce n'est qu'en faisant ces récriminations et ces plaintes qu'il se laissa arracher à sa longue possession de l'Italie. (Liv. XXX, chap. XIX-XX.)

LXII

Bataille de Zama.

(An de Rome 552; 202 av. J.-C.)

Rentrés au camp, les deux généraux firent une proclamation : « Les soldats devaient préparer leurs armes et leur courage pour une dernière bataille; s'ils réussissaient, ce n'était pas une victoire d'un jour, mais une victoire éternelle. Serait-ce Rome ou Carthage qui donnerait des

lois au monde, c'est ce qu'on allait savoir avant la nuit du lendemain. En effet, le prix de la victoire n'était pas l'Afrique ou l'Italie, mais l'univers entier. Pour les vaincus le danger était aussi grand que pour les vainqueurs la récompense. » De fait, les Romains ne pouvaient trouver nul refuge sur une terre étrangère et inconnue, et Carthage, ayant dépensé ce qui lui restait de forces, semblait destinée à une ruine inévitable.

C'est pour une lutte aussi décisive que, le lendemain, s'avancent l'un contre l'autre les deux plus illustres généraux des deux peuples les plus puissants, et les deux armées les plus fameuses par leur courage, dont les anciens et nombreux trophées vont recevoir leur couronnement ou être renversés en ce jour. Aussi les esprits sont-ils partagés entre l'espoir et la crainte. De chaque côté on considère, tantôt ses forces, tantôt celles de l'ennemi, et la comparaison superficielle faite par les yeux, plutôt que les calculs de la raison, inspire tour à tour la confiance ou le découragement. Les raisonnements que les troupes ne font pas d'elles-mêmes, chaque général les leur suggère en leur prodiguant et conseils et encouragements. Le chef carthaginois rappelle seize années de victoires en Italie, tant de généraux romains tués, tant d'armées taillées en pièces, et, lorsqu'il passe devant un soldat qui s'est distingué dans quelque combat, lui cite ses titres de gloire. Scipion rappelle la conquête d'Espagne, les récentes victoires en Afrique, l'aveu qu'a fait de sa faiblesse

l'ennemi, forcé par la crainte à demander la paix et amené à la violer par sa perfidie naturelle. Il tire parti même du mystère apporté dans sa conférence avec Hannibal, mystère qui lui permet de présenter les faits comme il le veut. Il annonce que les dieux leur donnent, au moment de marcher au combat, les mêmes auspices qu'autrefois à leurs pères devant les îles Égates. « Voilà enfin le terme de la guerre et des fatigues! Ils ont entre leurs mains les dépouilles de Carthage et leur retour vers la patrie, le foyer, les parents, les enfants, les femmes et les dieux pénates. » Il prononçait ces mots la tête haute, le visage rayonnant; on eût dit qu'il avait déjà remporté la victoire.

Il place alors au premier rang les *hastats*, au second rang les *princes*; les *triaires* forment la dernière ligne de soldats. Chaque cohorte fut placée sous son drapeau; mais on ne pressa pas les rangs : les manipules étaient espacés de façon à laisser entre eux un espace où les éléphants de l'ennemi pussent pénétrer sans que les rangs fussent rompus. Lélius, l'année précédente lieutenant de Scipion, et, cette année, questeur extraordinaire en vertu d'un sénatus-consulte, est placé à l'aile gauche avec la cavalerie italienne, et Masinissa à l'aile droite avec ses Numides. Les vides laissés entre les manipules des premiers rangs sont remplis par les vélites, troupes légères d'alors, qui doivent, au premier choc des éléphants, ou se replier derrière les trois lignes de bataille, ou se diviser et former une haie sur le flanc de chaque manipule, afin que les élé-

phants s'engagent dans une voie hérissée de traits. Hannibal, pour effrayer tout d'abord l'ennemi, met au premier rang ses éléphants au nombre de quatre-vingts (jamais il n'en avait eu autant dans aucune bataille); puis il place les Liguriens et les Gaulois auxiliaires, auxquels il mêle les Baléares et les Maures. A la seconde ligne sont rangés les Carthaginois, les Africains et une légion macédonienne. Derrière, mais à peu de distance, est disposé le corps de réserve, formé d'Italiens, presque tous du Bruttium, qui avaient suivi Hannibal, à son départ d'Italie, plus par nécessité, en général, que par inclination. Lui-même rangea la cavalerie sur les ailes, les Carthaginois à droite, les Numides à gauche.

Il fallait des encouragements différents pour animer une armée si nombreuse, où les soldats n'avaient rien de commun, langage, mœurs, lois, armes, habillement, extérieur, motifs de combattre. Aux yeux des auxiliaires, Hannibal fait briller et le paiement de leur solde argent comptant et le butin qui vaut bien des fois leur solde; chez les Gaulois, il réveille leur haine naturelle contre les Romains; aux Liguriens, il montre comme prix de la victoire les riches campagnes de l'Italie contre lesquelles ils échangeront leurs montagnes abruptes. Quant aux Maures et aux Numides, il les effraye de la domination tyrannique que ferait peser sur eux Masinissa. Tous il les anime par diverses espérances ou diverses craintes. Il représente aux Carthaginois les remparts de leur patrie, leurs dieux pénates, les tombeaux de leurs ancêtres, leurs pères, leurs

enfants, leurs femmes tremblantes, la ruine et la servitude ou l'empire du monde, en un mot, de toute nécessité, le comble de la gloire ou le comble de l'infortune.

Tandis qu'Hannibal harangue ainsi les Carthaginois, que les chefs de chaque peuplade s'adressent à leurs concitoyens, ou, par des interprètes, aux étrangers mêlés à leurs bandes, la trompette et le clairon sonnent du côté des Romains. Un cri si formidable retentit que les éléphants se rejettent sur l'armée qu'ils devaient protéger, surtout à l'aile gauche, sur les Maures et les Numides. Les voyant ébranlés, Masinissa se jette sur eux, les disperse sans peine, et prive sur ce point l'armée ennemie du secours de sa cavalerie. Cependant quelques éléphants, sans se laisser effrayer, se sont jetés sur les lignes romaines, et, pénétrant au milieu des vélites qui les criblent de blessures, font autour d'eux un grand vide. En effet, les vélites se replient sur les manipules et font place aux éléphants pour n'être pas écrasés : mais aussitôt, ils font pleuvoir leurs traits sur les deux flancs de l'animal, tandis que la première ligne le harcèle sans relâche. A la fin, les éléphants, exaspérés par cette grêle de traits, sortent des rangs des Romains et vont se rejeter sur l'aile droite de l'armée carthaginoise. De ce côté encore la cavalerie est ébranlée; Lélius en profite pour la mettre en déroute.

L'armée carthaginoise était donc des deux côtés privée de l'appui de sa cavalerie, lorsque les deux infanteries en vinrent aux mains, déjà

inégales en confiance et en forces. Tout tournait contre Hannibal, les circonstances même les plus insignifiantes en apparence, mais qui prennent de l'importance au moment du combat. Ainsi, les cris des Romains, poussés avec ensemble, étaient plus retentissants et plus terribles; ceux de l'autre armée, où l'on parlait tant de langages différents, étaient discordants. Les Romains, combattant de pied ferme, accablaient l'ennemi de tout leur poids et du poids de leur bouclier; les Carthaginois s'élançaient avec plus de rapidité que de vigueur. Aussi, dès le premier choc, les Romains eurent ébranlé les ennemis. Les poussant ensuite de l'épaule et du bouclier, ils leur firent lâcher pied et gagnèrent du terrain sans trouver pour ainsi dire de résistance. Les derniers rangs des Romains ont suivi le mouvement, et la pression qu'ils exercent sur les premières lignes ajoutait une grande force à l'attaque. Du côté des ennemis, les Africains et les Carthaginois, placés à la seconde ligne, loin de soutenir les auxiliaires qui lâchent pied, craignent que l'ennemi ne vienne jusqu'à eux quand il aura renversé la première ligne, qui fait une résistance opiniâtre, et presque aussitôt ils s'enfuient. Voyant cela, les auxiliaires en font autant et se retournent sur l'armée qu'ils devaient défendre : les uns parviennent à s'abriter derrière la seconde ligne; les autres, repoussés, frappent ces compagnons d'armes, qui, après ne les avoir pas soutenus, refusent de les protéger. Ainsi les Carthaginois soutiennent un double combat, et contre l'ennemi, et contre

leurs auxiliaires. Cependant, ils ne font pas place à ces fuyards devenus furieux; ils se serrent en une ligne compacte et les rejettent hors du combat, sur les ailes et sur le terrain vide d'alentour, de peur que la fuite de ces malheureux effrayés et couverts de blessures ne jette le désordre parmi les Carthaginois dont l'armée n'est point encore entamée. Du reste, c'était un tel pêle-mêle d'armes et de cadavres à l'endroit où étaient, quelques instants avant, les auxiliaires, qu'il était presque plus difficile pour les Romains d'y passer qu'au plus épais des bataillons ennemis. Aussi les *hastats*, qui formaient notre première ligne, rencontrant des monceaux d'armes et de cadavres et des ruisseaux de sang, furent-ils forcés de se débander pour trouver un passage, et les rangs et les enseignes furent bientôt mêlés. Les drapeaux même des *princes* n'avançaient plus en ordre au milieu de cette confusion. Scipion s'en aperçoit et se hâte de faire sonner la retraite pour les *hastats*; il envoie les blessés à l'arrière-garde et ramène sur les ailes les *princes* et les *triaires*, afin que les *hastats* soient appuyés et protégés des deux côtés. Un nouveau combat commence alors : en effet, les Romains arrivaient en présence de leurs véritables ennemis, leurs égaux par les armes, l'expérience de la guerre, la gloire militaire, ayant autant qu'eux à espérer et à craindre. Cependant les Romains avaient l'avantage du nombre et de la confiance; ils avaient déjà mis en déroute cavaliers et éléphants, et attaquaient déjà la seconde ligne après avoir dispersé la première.

Lélius et Masinissa, qui venaient de poursuivre la cavalerie pendant quelque temps, revinrent à propos pour prendre en queue l'infanterie carthaginoise. Cette charge fit plier les ennemis : un grand nombre furent enveloppés et tués en masse ; beaucoup aussi, dispersés dans les plaines environnantes, furent massacrés par la cavalerie romaine qui occupait tout le pays. On tua, ce jour-là, plus de vingt mille ennemis, Carthaginois ou alliés ; on fit à peu près un nombre égal de prisonniers ; cent trente-deux étendards et onze éléphants furent pris. Les vainqueurs perdirent environ mille cinq cents hommes.

Hannibal, dans le tumulte de la mêlée, s'était échappé avec quelques cavaliers ; il se réfugia à Hadrumète. Avant et pendant l'action, avant de quitter le champ de bataille, il avait tout essayé pour vaincre. De l'aveu même de Scipion et de tous les tacticiens, il eut du moins la gloire d'avoir disposé ses troupes avec une habileté consommée. Au premier rang, il avait placé les éléphants, dont l'impétuosité désordonnée et le choc irrésistible devaient briser les lignes romaines et rompre cet ordre qui faisait leur principale espérance. Puis il avait placé les auxiliaires en avant des Carthaginois, pour empêcher ce ramassis de tous les peuples, qui n'avait ni foi ni loi et ne connaissait que son intérêt, de fuir sans trouver d'obstacle. Ils devaient au moins amortir l'ardeur de l'ennemi en soutenant le premier choc, et à défaut d'autres services, faire émousser sur eux par les blessures le fer ennemi. Enfin venaient les Carthaginois et les

Africains, son unique espérance. Égaux aux Romains pour tout le reste, ces soldats devaient avoir cet avantage de lutter, tout frais encore, contre des adversaires fatigués ou blessés. Quant aux Italiens, il les avait écartés du combat et placés à l'arrière-garde, ne sachant s'il fallait les compter comme alliés ou comme ennemis. Après avoir donné cette preuve suprême de sa valeur, Hannibal s'était, avons-nous dit, réfugié à Hadrumète. Rappelé de là à Carthage, trente-six ans après l'avoir quittée encore enfant, il avoua dans le sénat qu'il venait de perdre non seulement un combat, mais la guerre, et qu'il ne restait plus d'espoir de salut que dans la paix. (Liv. XXX, chap. XXXII-XXXV.)

LXIII

Hannibal s'enfuit auprès d'Antiochus.

(An de Rome 561 ; 193 av. J.-C.)

Les ambassadeurs envoyés furent au nombre de trois, Cn. Servilius, M. Claudius Marcellus et Q. Terentius Culléon. Arrivés à Carthage, ils firent répondre sur le conseil des ennemis d'Hannibal à ceux qui leur demandaient l'objet de leur voyage, qu'ils venaient pour terminer les différends entre les Carthaginois et Masinissa, roi des Numides. La foule se paya de cette réponse ; seul, Hannibal comprit que c'était à lui qu'en voulaient les Romains, et que, s'ils avaient accordé la paix

aux Carthaginois, c'était pour lui faire, à lui seul, une guerre implacable. Il se résolut donc à céder au temps et à la fortune. Depuis longtemps il avait tout disposé pour sa fuite : il passa presque toute la journée sur la place afin d'écarter les soupçons; puis, à la tombée de la nuit, sans changer de vêtements, il sortit par une des portes de la ville, accompagné de deux serviteurs qui ignoraient son projet. Ayant trouvé des chevaux à un endroit qu'il avait désigné, il traversa de nuit la contrée appelée par les Africains la Byzacène, et, le lendemain, il arriva au bord de la mer entre Acilla et Thapsus, près de la tour qui porte son nom. Il y trouva une galère tout équipée et garnie de rameurs. C'est ainsi qu'Hannibal quitta l'Afrique, en versant plus de larmes sur le malheur de sa patrie que sur le sien. Le même jour, il passa dans l'île de Cercina. Là étaient à l'ancre plusieurs navires marchands de Phénicie tout chargés. Quand il débarqua, on vint en foule pour le saluer : il ordonna à ses gens de répondre aux questionneurs qu'il allait en ambassade à Tyr. Craignant toutefois que l'un de ces navires ne partît la nuit même et ne portât à Thapsus ou à Hadrumète la nouvelle qu'on l'avait vu à Cercine, il fit préparer un sacrifice auquel il invita les capitaines des navires et les marchands. En même temps, il les pria de lui prêter des voiles et des vergues de leurs bâtiments, afin de former des tentes pour abriter contre le soleil les tables dressées sur le rivage, car on était au cœur de l'été.

Le repas fut apprêté et servi avec tout l'appa-

reil que permettaient la circonstance et le lieu; on le prolongea en buvant très avant dans la nuit. Dès qu'Hannibal trouva l'occasion d'échapper aux regards de ceux qui étaient dans le port, il mit à la voile. Les convives ne sortirent du lourd sommeil où les avaient plongés les excès de la veille que vers le milieu de la journée, et encore tout appesantis. Outre qu'il était tard, ils passèrent encore plusieurs heures à reporter, remettre et ajuster les agrès de leurs navires. Cependant, à Carthage, la foule des clients qui venaient chaque jour saluer Hannibal s'était réunie devant sa maison. Quand le bruit se répandit qu'il ne se montrait point, la foule accourut sur le forum, demandant ce qu'était devenu le premier citoyen de Carthage. Les uns disaient qu'il s'était enfui, ce qui était la vérité; les autres, et c'était le plus grand nombre, qu'il avait été traîtreusement assassiné par les Romains. Les visages réflétaient les sentiments divers d'hommes divisés d'intérêt et de partis. Enfin la nouvelle vint qu'Hannibal avait été vu à Cercine.

Hannibal arriva à Tyr après une heureuse traversée. Il y fut reçu comme dans une seconde patrie par les fondateurs de Carthage, qui admiraient cet héroïsme rehaussé de l'éclat de toutes les gloires. Après un séjour de quelques journées, il remit à la voile pour Antioche. Là, apprenant que le roi était déjà parti, il alla trouver son fils qui célébrait des jeux solennels à Daphné. Il fut accueilli avec bienveillance; mais il reprit la mer sans retard et rejoignit enfin à Éphèse le

roi qui hésitait encore et se demandait s'il ferait la guerre aux Romains. L'arrivée d'Hannibal ne fut pas d'un faible poids pour mettre son esprit en mouvement. (Liv. XXXIII, chap. XLVII-XLIX.)

LXIV

Entrevue de Scipion et d'Hannibal à Éphèse.

(An de Rome 561; 193 av. J.-C.)

A ce moment, les ambassadeurs romains, P. Sulpicius et P. Villius, députés vers Antiochus, mais avec ordre de passer d'abord par la cour d'Eumène, arrivèrent à Élée, puis, de là, se rendirent à Pergame, où était la résidence royale. Sulpicius, malade, s'arrêta à Pergame. Villius, en apprenant qu'Antiochus était occupé à la guerre de Pisidie, partit pour Éphèse. Pendant les quelques jours qu'il y séjourna, il fit tout pour se rencontrer souvent avec Hannibal, qui s'y trouvait alors, pour pénétrer sa pensée, s'il était possible, et écarter de lui toute idée de péril à redouter de Rome. Ces entrevues furent sans résultat; sauf pourtant, soit effet naturel, soit calcul de l'ambassadeur, celui de déconsidérer Hannibal aux yeux du roi et de rendre suspects tous ses conseils. Claudius, d'après les livres grecs d'Acilius, rapporte que P. Scipion l'Africain faisait partie de cette ambassade, et qu'il eut, à Éphèse, une entrevue avec Hannibal. Il rapporte même un de ces entretiens : l'Afri-

cain demanda quel était, au jugement d'Hannibal, le premier des généraux; Hannibal répondit : « C'est Alexandre, roi des Macédoniens, lui qui, avec une poignée d'hommes, a battu des armées innombrables et a parcouru les extrémités du monde dont l'accès même semblait défendu à l'homme. — Mais le second? — C'est Pyrrhus, qui, le premier, a enseigné l'art des campements et qu'on n'a pas surpassé depuis dans la science de choisir ses positions et de ranger ses troupes; il a même su se concilier les esprits, si bien que les nations de l'Italie auraient préféré la domination de ce roi étranger à celle du peuple romain, depuis si longtemps maître de ce pays. — Mais le troisième? — Hannibal répondit que c'était lui-même incontestablement. A cela, Scipion répliqua en souriant : Mais que dirais-tu donc si tu m'avais vaincu? Alors, répondit Hannibal, je me mettrais avant Alexandre, avant Pyrrhus et tous les autres généraux. » Cette réponse enveloppée et toute punique, cette flatterie inattendue, fit une vive impression sur Scipion, fier d'être ainsi placé hors ligne entre tous les généraux et au-dessus de toute comparaison. (Liv. XXXV, chap. XIII-XIV.)

LXV

Procès de Scipion. — Sa retraite à Literne. Sa mort.

(An de Rome 567; 187 av. J.-C.)

P. Scipion l'Africain se vit, selon le récit de Valérius d'Antium, accusé par les deux Q. Pétillius. Cet acte fut diversement apprécié, selon le caractère de chacun. Les uns accusaient moins les tribuns du peuple que la nation entière qui souffrait une pareille indignité. « Les deux premières villes du monde s'étaient montrées, presque en même temps, ingrates envers leurs plus grands citoyens. L'ingratitude de Rome était encore plus odieuse : car si Carthage, après sa défaite, avait exilé Hannibal vaincu, Rome, après sa victoire, exilait l'Africain vainqueur. » Les autres répondaient « qu'aucun citoyen ne devait arriver à un degré d'élévation qui pût le soustraire à l'action de la loi. Rien ne garantissait mieux le maintien de l'égalité que l'obligation pour les plus puissants de comparaître en justice s'ils étaient assignés. A qui serait-il prudent de confier une charge, et à plus forte raison l'autorité suprême, s'il n'y avait pas à rendre de comptes? Contre ceux qui ne pouvaient se résigner à l'égalité devant la loi l'emploi de la force était légitime. » Tels étaient les propos qu'on entendit par la ville jusqu'au jour fixé pour le procès. Jamais aucun autre, jamais Scipion lui-

même, soit consul, soit censeur, n'était venu au forum avec une escorte plus nombreuse d'hommes de toutes classes, que celle qui suivait ce jour-là l'accusé. Invité à plaider sa cause, il ne dit point un mot des accusations; mais il fit de ses exploits un éloge si magnifique, qu'on dut avouer que jamais on n'avait entendu panégyrique plus éloquent ni plus vrai. Il parlait, en effet, avec la même ardeur et le même feu qu'il avait agi; et sans blesser les oreilles, puisque c'était pour se défendre et non pour se vanter. Les tribuns du peuple fortifiaient l'accusation présente de griefs déjà anciens : sa mollesse dans les quartiers d'hiver de Syracuse et les troubles causés à Locres par Pléminius. Quant à l'accusation des malversations, ils apportaient des présomptions plutôt que des preuves. « Son fils, fait prisonnier, lui avait été rendu sans rançon; en toute circonstance, Antiochus avait été plein de déférence pour Scipion, comme si Rome eût laissé à son choix la paix ou la guerre. Le consul avait trouvé en lui dans sa province, non un lieutenant, mais un dictateur. Quant à lui, s'il était parti pour cette province, c'était pour démontrer à la Grèce, à l'Asie, à tous les rois et à toutes les nations de l'Orient, ce qu'il avait depuis longtemps démontré à l'Espagne, à la Gaule, à la Sicile, à l'Afrique : qu'un seul homme était la tête et le bras de l'empire romain, que Scipion couvrait de son ombre la cité maîtresse du monde, et qu'un signe de lui tenait lieu des décrets du sénat et des volontés du peuple. » Ne pouvant jeter sur lui l'infamie, ils voulaient

du moins jeter de l'odieux. Les discours s'étaient prolongés jusqu'à la nuit : la cause fut ajournée. Au jour marqué, les tribuns étaient aux rostres dès le matin. L'accusé, quand son nom fut appelé, s'avança avec un grand cortège d'amis et de clients, traversa l'assemblée, monta aux rostres, et là, quand le silence fut établi : « Tribuns du peuple, et vous, Romains, dit-il, c'est à pareil jour que j'ai livré bataille en Afrique aux Carthaginois et à Hannibal, et que j'ai remporté la victoire. Aussi, comme il est juste de surseoir aujourd'hui aux procès et à tous débats, je vais de ce pas au Capitole saluer Jupiter très grand et très bon, Junon, Minerve, et tous les dieux qui protègent le Capitole et la citadelle, je veux les remercier de m'avoir donné ce jour-là, et dans bien d'autres circonstances, la pensée et la force de rendre un grand service à la patrie. Que ceux d'entre vous qui le peuvent, Romains, viennent avec moi prier les dieux de leur donner des chefs qui me ressemblent. Oui, si depuis l'âge de dix-sept ans jusqu'à ma vieillesse vous m'avez donné tant de titres en devançant les années, c'est que mes services avaient devancé ces titres. » A ces mots, il monta des rostres au Capitole. L'assemblée entière, le suivant, y monta avec lui. Tel fut l'entraînement, que greffiers et licteurs même abandonnèrent les tribuns, qui restèrent seuls avec leurs esclaves et le héraut chargé d'appeler l'accusé du haut des rostres. Scipion ne se contenta pas de monter au Capitole, il entra dans tous les temples de la ville, toujours suivi du peuple romain.

faveur publique et ce témoignage d'estime pour une grandeur incontestable rendit ce jour plus glorieux pour Scipion que celui où il était rentré dans Rome en triomphateur après avoir vaincu le roi Syphax et les Carthaginois.

Ce fut le dernier beau jour de P. Scipion. Prévoyant que la haine des tribuns lui susciterait des difficultés, il se retira à Literne un nouvel ajournement ayant été prononcé; il était bien déterminé à ne pas venir plaider sa cause. Il avait un trop grand cœur, trop de fierté, et il était habitué à une fortune trop haute pour descendre au rôle d'accusé. Le jour venu, il ne comparut point. L. Scipion excusa son absence en le disant malade : mais les tribuns qui l'avaient cité à comparaître refusèrent d'admettre l'excuse. « S'il ne venait pas plaider sa cause, dirent-ils, c'était ce même orgueil qui lui avait fait quitter le tribunal, les tribuns de la plèbe et l'assemblée, le jour où, entraînant comme un cortège de captifs ceux à qui il enlevait le droit et la liberté de décider de lui, il avait, en quelque sorte, triomphé du peuple romain et fait du Capitole un lieu de retraite pour les citoyens contre leurs tribuns. Vous recueillez aujourd'hui le fruit de votre aveuglement. Celui que vous avez suivi pour nous abandonner vous abandonne maintenant. Et à quel point notre courage va chaque jour décroissant! Ce même homme, il y a dix-sept ans nous n'avons pas hésité, quoiqu'il eût une armée et une flotte, à le faire saisir en Sicile et ramener à Rome par des tribuns du peuple et un édile; et aujourd'hui, qu'il est retiré

en simple particulier dans sa campagne, nous n'osons l'en faire arracher pour qu'il vienne répondre aux accusations portées contre lui. » Les tribuns du peuple, auxquels en appela L. Scipion, déclarèrent que, si l'excuse de maladie était mise en avant, il fallait l'accepter, et que leurs collègues devaient accorder un délai.

Parmi les tribuns du peuple était alors Ti. Sempronius Gracchus, ennemi de P. Scipion. Il avait refusé de laisser inscrire son nom sur le décret de ses collègues, et tout le monde attendait de sa part une sentence rigoureuse; mais voici quelle fut cette sentence : « Puisque L. Scipion déclare que son frère est empêché de comparaître par la maladie, cette excuse, il l'accepte, et il ne permettra pas qu'on poursuive l'accusation avant le retour de P. Scipion à Rome; alors même, si P. Scipion lui demande appui, il s'interposera pour le dispenser de répondre. Par ses exploits, par les charges dont l'avait comblé le peuple romain, par les témoignages réunis des dieux et des hommes, P. Scipion a atteint un tel degré de gloire, que le faire venir comme accusé au pied des rostres et le désigner comme but aux insolences de la jeunesse serait une honte plus encore pour le peuple romain que pour Scipion même. » Il avait ajouté à son décret quelques mots indignés : « Quoi! tribuns, vous verrez à vos pieds le vainqueur de l'Afrique, Scipion! Si, en Espagne, il a battu et mis en fuite quatre généraux de Carthage des plus illustres; s'il a pris Syphax, vaincu Hannibal, rendu Carthage tributaire, refoulé Antiochus derrière la

chaîne du Taurus (car L. Scipion ne s'est pas refusé à partager cette gloire avec son frère), était-ce donc pour succomber sous les coups des deux Pétillius, et pour vous laisser l'honneur d'avoir triomphé de l'Africain? Quoi! ni les services, ni les honneurs ne sauraient donc assurer à un grand homme un asile sûr et sacré où sa vieillesse repose, sinon environnée d'hommages, du moins hors de toute atteinte? » Ce décret et les considérations qui l'accompagnaient firent impression, non seulement sur l'assemblée, mais sur les accusateurs eux-mêmes; ils déclarèrent qu'ils réfléchiraient à un moyen de concilier leurs droits et leurs devoirs. Dès que le peuple se fut séparé, le sénat se réunit. L'ordre tout entier, et surtout les consulaires et les anciens, comblèrent d'actions de grâces Ti. Gracchus pour avoir fait passer l'intérêt public avant ses rancunes privées. Les reproches, au contraire, ne furent pas ménagés aux Pétillius, qui avaient cherché de l'éclat dans le malheur d'autrui, et voulu triompher avec les dépouilles de Scipion. Dès lors, il ne fut plus question de l'Africain.

Il finit ses jours à Literne, sans regretter Rome. Au moment de mourir, il ordonna, dit-on, qu'on l'ensevelît dans cette campagne même, et qu'on lui élevât un tombeau pour que son ingrate patrie ne lui fît point de funérailles : homme illustre, mais plus cependant par les vertus du soldat que par celles du citoyen, et plus au début qu'à la fin de sa vie. Jeune, en effet, il avait su se signaler, dans des guerres continuelles; devenu vieux, son importance s'amoindrit, faute d'occa-

sions pour se distinguer. Quelle gloire son second consulat, en y adjoignant même sa censure, ajouta-t-il au premier? Quelle gloire y ajouta sa lieutenance en Asie, rendue inutile par la maladie, attristée par le malheur de son fils, et, au retour, par la nécessité de subir un jugement ou de ne pouvoir y échapper qu'en fuyant sa patrie? Néanmoins, la gloire d'avoir terminé la guerre punique, la plus importante et la plus dangereuse des guerres soutenues par Rome, lui appartient sans partage. (Liv. XXXVIII, chap. L-LIII.)

LXVI

Caractère de M. Porcius Caton.

Ce grand homme avait une telle activité d'esprit et une telle force d'âme qu'en quelque condition que le sort l'eût fait naître, il ne pouvait manquer d'être l'artisan de sa fortune. Qualités de l'homme privé, qualités de l'homme public, science de l'économie rurale, il avait tout. Les uns parviennent au faite des honneurs par la science du droit, les autres par l'éloquence, ceux-là par la gloire militaire : le génie flexible de Caton se prêtait à tout; si bien qu'on l'eût dit né exclusivement pour ce qu'il faisait. A la guerre, soldat plein de bravoure, il se signala dans beaucoup de combats célèbres; parvenu aux grands honneurs, il se montra général consommé. Pendant la paix, c'était un profond

jurisconsulte, un puissant orateur; et non pas de ceux dont l'éloquence brille pendant leur vie sans qu'il en reste ensuite aucun monument : la sienne vit et respire encore, consacrée par des écrits de tout genre. Il nous reste de lui nombre de plaidoyers pour lui et pour d'autres, et nombre d'accusations. Il fatigua ses adversaires, non seulement en attaquant, mais même en se défendant. En butte à bien des rivalités, il ne ménagea pas ses rivaux, et il serait difficile de dire si c'est la noblesse qui l'a plus inquiété ou lui qui a plus tourmenté la noblesse. On ne peut nier qu'il ne fût âpre de caractère, acerbe de langage et quelquefois d'une liberté voisine de la violence : mais aussi, les passions n'eurent pas de prise sur son âme, et sa probité austère dédaigna faveurs et richesses. Économe, infatigable, aimant le péril, on eût dit que son âme et son corps étaient de fer. La vieillesse même, qui use tout, ne put le briser. A quatre-vingt-six ans, cité en justice, il plaida sa cause lui-même et écrivit son plaidoyer; à quatre-vingt-dix ans, il cita devant le peuple Serv. Galba. (Liv. XXXIX, chap. XL.)

LXVII

Mort de Philopémen

(An de Rome 571; 183 av. J.-C.)

Les Messéniens s'étaient détachés de la ligue Achéenne. Les Achéens avaient l'avantage, lorsque leur préteur Philopémen, voulant gagner de

vitesse les ennemis qui marchaient sur Coron, s'y porta et là fut enveloppé dans une vallée désavantageuse avec un petit nombre de cavaliers. On assure qu'il aurait pu s'échapper avec l'aide des Thraces et des Crétois; mais il se fit scrupule d'abandonner ses cavaliers, élite de la nation, et qu'il avait lui-même choisis naguère. Pour leur permettre de sortir du défilé il ferme lui-même la marche et soutient l'effort des ennemis : mais, son cheval s'étant abattu, la violence de la chute et le poids de l'animal, qui se renversa sur lui, faillirent le tuer. Il avait alors soixante-dix ans et était encore affaibli par une longue maladie dont-il relevait à peine. Le voyant à terre, les ennemis fondent sur lui de tous côtés; mais à peine l'ont-ils connu, que, saisis de respect, se rappelant ses anciens services, ils s'empressent de le relever, de le secourir, comme ils eussent fait pour leur propre général, et le portent hors d'une vallée détournée sur le grand chemin. Dans l'ivresse d'un succès si imprévu, à peine en croyaient-ils leurs yeux. On envoya des courriers à Messène pour annoncer la fin de la guerre et l'arrivée de Philopémen, fait prisonnier.

Cette nouvelle parut d'abord si incroyable que le premier messager fut accusé, non de mensonge, mais presque de folie; enfin il fallut se rendre à l'évidence de tous les témoignages qui se succédaient et étaient identiques. Alors tous les habitants, hommes libres, esclaves, enfants et femmes, avant même d'être certains que Philopémen approchait de la ville, se répandirent hors des murs pour jouir du spectacle.

Comme il semblait qu'on ne voulût croire à ce grand événement qu'après avoir vu de ses propres yeux, la porte était obstruée par une foule compacte. Ceux qui amenaient Philopémen eurent peine à se frayer un passage pour entrer dans la ville. Les rues étaient également encombrées. Comme le plus grand nombre pourtant ne pouvait voir, en un instant la foule envahit le théâtre, voisin de la route que parcourait le prisonnier, et demanda unanimement que Philopémen fût amené. Les magistrats et les chefs craignirent que la vue d'un si grand homme, la comparaison de sa fortune présente avec sa grandeur passée, le souvenir de ses importants services, n'éveillassent dans les cœurs un sentiment de pitié; ils ne le montrèrent donc que de loin aux regards, et pour l'y soustraire en toute hâte. Le préteur Dinocrate allégua que les magistrats voulaient l'interroger sur des points d'où dépendait le succès de la guerre. On l'emmena donc au sénat, et les sénateurs, immédiatement convoqués, entrèrent en délibération.

Déjà le soir approchait, et loin d'avoir conclu quelque chose, on ne savait même pas où l'on pourrait garder sûrement le prisonnier la nuit suivante. Le prestige d'une telle fortune et d'une telle vertu avait frappé les esprits de stupeur; personne n'osait offrir sa maison pour le recevoir, ni le confier à la surveillance de qui que ce fût. Enfin, quelques sénateurs songèrent à un souterrain voûté en pierres de taille, où était déposé le trésor public. C'est là qu'on descendit Philopémen chargé de fers; et, à l'aide d'un

levier, on ferma l'entrée par un immense rocher. Persuadés que ce cachot serait un meilleur gardien que n'importe quel homme, ils attendirent avec confiance le jour suivant.

Le lendemain, le peuple qui n'avait aucun parti pris, et se souvenait des anciens services rendus par Philopémen à Messène, était d'avis qu'on respectât ses jours, et que l'on cherchât par lui à remédier aux maux présents. Mais les auteurs de la défection, alors maîtres du pouvoir, se concertèrent secrètement et prononcèrent à l'unanimité la peine de mort. La seule question était de savoir si l'on hâterait ou si l'on ajournerait l'exécution. Ceux qui étaient impatients d'en finir l'emportèrent, et on envoya à Philopémen l'exécuteur avec du poison. Philopémen prit la coupe, et, dit-on, se contenta de demander si Lycortas (c'était l'autre général des Achéens) vivait encore et si les cavaliers avaient pu s'échapper. On lui répondit qu'ils s'étaient échappés : « Alors tout va bien », reprit-il; et, vidant la coupe avec intrépidité, il expira peu d'instants après. Les auteurs de sa mort ne s'applaudirent pas longtemps de leur cruauté. Messène fut vaincue, les Achéens exigèrent qu'on leur livrât les coupables, et qu'on leur rendit les restes de Philopémen. La ligue Achéenne entière célébra ses funérailles, et, outre tous les honneurs humains, on lui décerna même ceux qui sont dus aux dieux seuls.

Les historiens grecs et latins ont célébré à l'envi ce grand homme; quelques-uns même font remarquer que cette année est une date

mémorable, car elle vit la mort de trois grands capitaines, Philopémen, Hannibal et P. Scipion. Et ainsi ils le placent au même rang que les deux plus grands généraux des plus puissantes nations de l'univers. (Liv. XXXIX, chap. XLIX, L.)

LXVIII

Mort d'Hannibal.

(An de Rome 571 ; 183 av. J.-C.)

T. Quinctius Flamininus fut envoyé en ambassade près du roi Prusias, devenu suspect aux Romains pour avoir accueilli Hannibal après la défaite d'Antiochus, et entrepris la guerre contre Eumène. Peut-être Flamininus reprocha-t-il à Prusias, entre autres griefs, d'avoir donné asile à l'ennemi le plus acharné de Rome, qui avait poussé à la guerre contre le peuple romain sa patrie d'abord ; puis, sa patrie épuisée, le roi Antiochus : peut-être encore, de lui-même, et pour se rendre agréable à Flamininus et aux Romains, Prusias conçut-il la pensée de tuer son hôte ou de le livrer à l'ambassadeur : toujours est-il qu'aussitôt après le premier entretien avec Flamininus, Prusias envoya des soldats investir la demeure d'Hannibal. Celui-ci avait toujours pressenti ce dénoûment ; il connaissait trop la haine implacable de Rome, et ne se fiait pas à la parole des rois. Il avait d'ailleurs éprouvé l'inconstance de Prusias, et il avait vu dans l'arrivée de Flami-

ninus un arrêt du destin. Se sentant entouré de périls, il avait voulu un chemin toujours ouvert à la fuite, et avait pratiqué dans sa demeure sept issues, dont quelques-unes secrètes afin qu'on n'y pût mettre des gardes. Mais l'ombrageuse tyrannie des rois parvient toujours à savoir ce qu'elle a intérêt à connaître. Tous les abords de la maison furent si étroitement cernés que toute évasion devenait impossible.

Hannibal, apprenant que les satellites du roi étaient dans le vestibule, essaya de fuir par une porte dérobée qu'il croyait ignorée de tous; mais il s'aperçut aussitôt qu'elle était gardée par des sentinelles, et de même toutes les autres issues. Alors, il demanda du poison qu'il tenait depuis longtemps en réserve pour une semblable circonstance. « Délivrons, dit-il, les Romains de cette inquiétude, puisqu'il leur semble long d'attendre la mort d'un vieillard! Triste et peu mémorable victoire pour Flamininus, que celle qu'il remporte sur un ennemi désarmé et trahi! Ce jour suffira à prouver combien les mœurs des Romains ont dégénéré. Leurs pères, menacés par Pyrrhus, qui avait les armes à la main et couvrait l'Italie de ses armées, l'avertirent de se tenir en garde contre le poison; eux, ils ont envoyé un consulaire en ambassade pour engager Prusias à se défaire de son hôte par un crime. » Ensuite, ayant prononcé des imprécations contre Prusias et son royaume, et invoqué les dieux vengeurs de l'hospitalité trahie, il but le poison. Ainsi finit la vie d'Hannibal.

Après tout, s'il est intéressant de comparer la

fin de ces trois héros si célèbres chacun dans leur nation, c'est moins parce qu'ils moururent en même temps, que parce que, pour aucun d'eux, cette fin ne répondit à l'éclat de sa vie. D'abord tous trois sont morts et ont été ensevelis sur la terre étrangère. Hannibal et Philopémen ont péri par le poison; Hannibal en exil et trahi par son hôte, Philopémen prisonnier et chargé de chaînes dans un cachot. Sans doute, Scipion ne fut ni proscrit, ni condamné; mais, cité en justice et ne comparaissant point au jour fixé, il s'imposa lui-même un exil volontaire, qui, après sa mort, dure encore pour sa cendre. (Liv. XXXIX, chap. L-LII.)

LXIX

Triomphe de Paul Émile. — Mort de ses deux fils. Son discours au peuple.

(An de Rome 587; 167 av. J.-C.)

D'abord, les rois captifs Persée et Gentius furent conduits en prison avec leurs enfants. On y mit de même la foule des prisonniers. Quelques jours après, sur un vaisseau royal de première grandeur, à seize rangs de rames, orné des dépouilles de la Macédoine, d'armes de prix et de tapisseries du palais de Persée, Paul Émile remonta le Tibre jusqu'à Rome. Une multitude immense était venue à sa rencontre et couvrait les deux rives. Quelques jours après, Anicius et

Octavius revinrent également avec la flotte. Le sénat décerna à tous trois le triomphe. L'or et l'argent que l'on porta dans le triomphe sont évalués par Valérius d'Antium à la somme de cent vingt millions de sesterces, évaluation bien trop faible encore, à en juger par le nombre des chariots qui servirent pour le transport, et par le poids de l'or et de l'argent mentionné par Valérius même. Persée, à ce que l'on rapporte, avait dépensé une somme aussi considérable tant pour la dernière guerre que dans sa fuite vers l'île de Samothrace. Ce qui est surprenant, c'est qu'il eût pu accumuler tant d'argent avec le revenu des mines et les impôts, dans les trente années qui suivirent la guerre de Philippe contre les Romains. Ainsi, Philippe et Persée avaient commencé la guerre, le premier presque sans argent, le second avec des ressources immenses.

Enfin venait, sur son char, Paul Émile lui-même; la vieillesse ajoutait encore à son grand air. Derrière son char venaient des personnages illustres, dans le nombre, ses deux fils, Q. Maximus et P. Scipion; puis, enfin, suivaient les cavaliers par escadrons, et les fantassins par cohortes.

Persée, chargé de fers et conduit devant le char de triomphe de son vainqueur dans une ville ennemie, ne fut pas, en ce jour-là, le seul exemple des vicissitudes humaines; on en vit un second dans Paul Émile, tout brillant d'or et de pourpre. En effet, des deux fils qui lui restaient, seuls portant son nom, car les deux autres avaient été adoptés par d'autres familles, il perdit le plus jeune, âgé d'environ douze ans, cinq jours

avant, l'aîné, âgé de quatorze ans, trois jours après le triomphe. Il pouvait espérer pourtant que ces deux fils monteraient avec lui sur son char, revêtus de la prétexte et prévoyant déjà pour eux-mêmes de semblables triomphes.

Quelques jours plus tard, il fit convoquer l'assemblée du peuple par le tribun, M. Antonius, afin de rendre compte de ce qu'il avait fait, selon la coutume des généraux, et là, il prononça ce discours mémorable et digne d'un général romain :

« Quel a été le succès de mon administration des affaires publiques et quels deux coups de foudre viennent, ces jours derniers, d'atteindre ma famille, je ne crois pas que vous l'ignoriez, Romains, vous qui avez vu et mon triomphe et les funérailles de mes fils. Cependant, laissez-moi établir en quelques mots, et avec les sentiments naturels en pareille circonstance, un parallèle entre ma fortune comme consul et comme simple citoyen. Après avoir quitté l'Italie, en partant de Brindes, au lever du soleil, je suis arrivé avec ma flotte complète au port de Corcyre, vers la neuvième heure du jour. Cinq jours après, j'offrais dans Delphes un sacrifice à Apollon pour le général, vos armées et vos flottes. De Delphes, je gagnai mon camp en cinq jours. Là, je reçus mon armée ; je réformai quelques abus qui pouvaient être de grands obstacles à la victoire, et je me mis en marche. Trouvant le camp ennemi inexpugnable, et ne pouvant contraindre le roi à combattre, je m'ouvris un chemin entre ses postes et je parvins aux gorges de Pétra; je

vaincu le roi en bataille rangée à Pydna. J'ai soumis la Macédoine au peuple romain, et cette guerre que, pendant quatre années, quatre consuls s'étaient successivement léguée de plus en plus difficile, je l'ai terminée en quinze jours. Les autres succès se sont suivis comme à plaisir. Toutes les villes de Macédoine ont fait leur soumission; le trésor du roi est tombé entre nos mains; le roi lui-même, en quelque sorte livré par les dieux, a été pris avec ses fils dans le temple de Samothrace. Dès lors, ma fortune m'a paru excessive et par là même suspecte. J'ai d'abord craint les dangers de la mer et pour les immenses trésors du roi que je rapportais en Italie, et pour l'armée victorieuse que je ramenais. Quand une navigation favorable nous eut donné un retour heureux de tous points, je n'avais plus de vœux à former; j'en fis un cependant, c'était, puisque la fortune aime à nous précipiter du faîte à l'abîme, que ses coups tombassent sur ma famille plutôt que sur la république. J'espère donc que l'État échappera à des rigueurs qu'elle a épuisées sur moi, puisque, pour montrer comme elle se joue des choses humaines, elle a fait précéder et suivre mon triomphe des funérailles de mes fils. Oui, Persée et moi, nous sommes deux exemples frappants des vicissitudes humaines. Et même, si Persée, captif, a vu conduire devant lui ses fils captifs, du moins les a-t-il encore vivants. Mais moi qui ai triomphé de lui, c'est des funérailles de l'un de mes fils que je suis allé sur mon char au Capitole; et, du Capitole, je suis venu retrouver l'autre expirant. Ainsi, d'une fa-

mille si nombreuse, il ne me reste plus un fils qui porte le nom de L. Émilius Paullus. En effet, comme j'avais beaucoup d'enfants, les familles Cornélia et Fabia en ont adopté deux, et il ne reste plus de la famille des Paullus qu'un vieillard. Mais, ce désastre de ma famille, le bonheur public et les succès de l'État m'en consolent. » Ces paroles, prononcées avec un si grand courage, firent plus d'impression sur les auditeurs que s'il eût déploré d'un ton lamentable la perte de ses fils. (Liv. XLV, chap. XXXV, XL, XLI, XLII.)

LXX

Mort de Cicéron.

(An de Rome 711; 43 av. J.-C.)

A l'approche des triumvirs, M. Cicéron avait quitté Rome, étant sûr à juste titre qu'il ne pouvait pas plus être arraché à Antoine que Cassius et Brutus ne purent l'être à César. D'abord il s'était réfugié dans sa campagne de Tusculum; de là, par des chemins de traverse, il part pour Formies, dans l'intention de s'embarquer à Caïète. Lorsqu'il eut gagné la haute mer, tantôt les vents contraires l'avaient ramené en arrière, tantôt il ne put supporter le roulis du navire et l'agitation des sombres flots de la mer; enfin il fut ennuyé de vivre et de fuir; il revint vers sa villa d'en haut qui était distante de la mer d'un peu plus de mille pas. « Je mourrai, dit-il, dans ma patrie que j'ai

souvent sauvée. » C'est un fait reconnu que ses esclaves étaient prêts à combattre avec courage et dévouement, qu'il leur ordonna de déposer la litière et de supporter avec calme ce que leur malheureux sort les contraignait à subir. Il présenta sa tête immobile hors de la litière, et elle fut tranchée. Cela ne suffit pas à la sotte cruauté des soldats. Ils lui coupèrent aussi les mains, leur reprochant d'avoir écrit contre Antoine. La tête fut rapportée à Antoine, et par son ordre elle fut placée à la tribune entre les deux mains de Cicéron, à cette tribune où comme consul, et à plusieurs reprises en qualité d'ancien consul, cette année-là même il avait prononcé des discours contre Antoine avec une éloquence admirable, telle qu'on n'en rencontra jamais chez un homme. En levant à peine leurs yeux baignés de larmes les Romains pouvaient voir les membres de leur concitoyen égorgé.

Il vécut soixante-trois ans ; de sorte que même s'il n'avait pas été l'objet de la violence, sa mort ne pourrait pas paraître prématurée. Son talent brilla et par les œuvres qu'il produisit et par les succès qu'il obtint, lui-même fut longtemps heureux; il fut toutefois pendant la longue durée de ce bonheur frappé de cruelles blessures, l'exil, la ruine du parti auquel il s'était rallié, la mort si triste et si prématurée de sa fille; il ne supporta aucun de ces malheurs sauf la mort, comme il convient à un homme; cette mort, à la bien apprécier, a pu paraître moins indigne, parce que son ennemi vainqueur ne lui fit rien subir de plus cruel que ce que Cicéron, dans la même situa-

tion, lui aurait ménagé à lui vaincu. Si quelqu'un cependant vient à mettre dans la balance ses mérites et ses défauts, il verra qu'il fut un grand homme, dont le souvenir doit être conservé, et dont les qualités auraient eu besoin pour être louées d'un Cicéron comme panégyriste.

(Liv. CXX. Morceau conservé par Sénèque le Rhéteur dans ses *Suasoriæ*, VI, 17-22.)

FIN

RÉCITS
EXTRAITS DE CÉSAR

LXXI

Combat des Romains et des Germains.

(An de Rome 698; 56 av. J.-C.)

Le jour suivant, César fait, suivant sa ligne de conduite habituelle, sortir ses troupes des deux camps, les met en bataille à quelque distance du plus grand, et offre le combat à l'ennemi. Voyant qu'il ne se montre pas même alors, il ramène vers midi son armée dans le camp. Alors enfin Arioviste envoie une partie de ses troupes attaquer le petit camp. On se battit vivement des deux côtés jusqu'au soir. Après que de part et d'autre on eut eu beaucoup de blessés, Arioviste, au coucher du soleil, ramena ses troupes dans son camp. César ayant demandé aux prisonniers pourquoi Arioviste ne livrait pas une bataille décisive, il apprit que l'usage, chez les Germains, était que les mères de famille déclarassent, d'après les sorts et la divination, s'il était à propos de livrer bataille ou non : or elles

disaient que les Germains ne pouvaient être vainqueurs, s'ils combattaient avant la nouvelle lune.

Le lendemain, laissant dans les deux camps la garde qu'il jugea suffisante, César mit tous ses auxiliaires en bataille, à la vue de l'ennemi, en avant du petit camp; la disproportion de nombre entre ses légionnaires et les troupes de l'ennemi l'engageait à faire parade de ces troupes; il marche lui-même au camp des Germains, avec son armée sur trois lignes. Forcés alors enfin à sortir de leur camp, tous, Harudes, Marcomans, Triboques, Vangions, Némètes, Sédusiens, Suèves, ils se rangent par nations à d'égales distances, et, pour qu'il ne restât aucun espoir de fuir, ils s'entourent entièrement par derrière de leurs voitures et de leurs chariots. Ils y font monter leurs femmes, qui, les cheveux épars et tout en pleurs, conjurent les guerriers marchant au combat de ne pas les livrer en esclavage aux Romains.

César met à la tête de chacune des légions un lieutenant et son questeur, afin que chaque soldat eût en eux des témoins de sa valeur; lui-même il engage le combat avec son aile droite, parce qu'il avait observé que la gauche de l'ennemi était son côté faible. Au signal donné, nos troupes fondent si vivement sur les Germains, et ceux-ci s'avancent si brusquement et si rapidement, qu'on n'a pas le temps de lancer sur eux les javelots. On renonce donc aux traits, et l'on se bat de près le fer en main. Mais les Germains s'étant promptement formés en phalange, suivant leur ordinaire, opposent leurs boucliers

aux épées. On vit plusieurs de nos soldats s'élancer sur ces phalanges et arracher les boucliers aux ennemis, ou les blesser par-dessus. Tandis que l'aile gauche des ennemis était battue et mise en fuite, leur aile droite, qui était fort nombreuse, nous pressait vivement. Le jeune P. Crassus, qui commandait la cavalerie, s'en aperçut, et, se trouvant plus libre que les officiers engagés dans la bataille, il envoya la troisième ligne au secours de nos soldats en péril.

Ainsi le combat se rétablit; tous les ennemis tournèrent le dos et leur fuite ne s'arrêta qu'au Rhin, éloigné d'environ cinquante milles. Là quelques hommes, se fiant à leur vigueur, tentèrent de le passer à la nage ou durent leur salut à des barques qu'ils rencontrèrent. De ce nombre fut Arioviste; il se sauva dans une barque qui se trouvait attachée au rivage. Notre cavalerie atteignit le reste et l'extermina. Arioviste avait deux femmes, l'une Suève de nation, venue de la Germanie avec lui; l'autre Noricienne, qu'il avait épousée dans la Gaule, où le roi Voccion, son frère, la lui avait envoyée : toutes deux périrent dans la déroute; il avait eu deux filles : l'une d'elles périt, une autre fut prise. C. Valerius Procillus, que ses gardes entraînaient dans leur fuite chargé d'une triple chaîne, fut rencontré par César lui-même, qui poursuivait les ennemis avec sa cavalerie. Cette rencontre ne fit pas moins de plaisir à César que la victoire même : il retrouvait l'homme le plus considéré de toute la province de la Gaule, son ami, son hôte, qu'il arrachait des mains des ennemis; et la fortune

ne voulut pas que le malheur de Valérius diminuât en rien la joie d'un aussi grand succès. Procillus disait que trois fois on avait consulté les sorts en sa présence pour savoir s'il serait brûlé sur-le-champ ou si son supplice serait différé : c'était aux sorts qu'il devait son salut. On trouva et on ramena de même M. Métius.

(César, *Guerre des Gaules*, I, 50-53.)

LXXII

Débarquement de César dans la Grande-Bretagne.

(An de Rome 699; 55 av. J.-C.)

Ces dispositions prises, et le temps se trouvant favorable pour la navigation, César leva l'ancre vers la troisième veille, et ordonna à la cavalerie de gagner l'autre port (Sangatte ou Ambleteuse), de s'embarquer et de le suivre. Mais comme elle y mit un peu de lenteur, il n'avait avec lui que les premiers vaisseaux, lorsque, vers la quatrième heure (dix heures du matin), il vint en vue de la Bretagne, dont il aperçut toutes les collines occupées par les ennemis rangés en bataille. Voici quelle était la disposition de la côte en cet endroit : la mer était si resserrée entre les montagnes, qu'un trait pouvait être lancé des hauteurs jusqu'au rivage. Le lieu ne lui paraissant pas propre à un débarquement, il attendit à l'ancre, jusqu'à la neuvième

heure (trois heures et demie de l'après-midi), que les autres vaisseaux le rejoignissent. Il convoqua cependant ses lieutenants et les tribuns des soldats, leur communiqua ce qu'il avait appris de Volusénus et ce qu'il voulait faire, et leur recommanda d'exécuter tous ses ordres au premier signe et au moment même : cette précision, nécessaire à la guerre, l'est bien davantage encore sur la mer, dont les mouvements sont si brusques et si inconstants. Les ayant congédiés et voyant à la fois la marée et le vent favorables, il donna le signal : on leva l'ancre, on fit environ sept milles et on mouilla sur une plage découverte et unie.

Mais les barbares, connaissant le plan des Romains, avaient envoyé en avant leur cavalerie et les chariots, dont ils font généralement usage dans les combats : ils les suivirent avec le reste de leurs forces et empêchèrent les nôtres de débarquer. Les difficultés étaient d'autant plus considérables que nos vaisseaux, à cause de leur grandeur, ne pouvaient tenir qu'au large, et que nos soldats dans des lieux inconnus, les mains embarrassées, chargés de leur pesante armure, devaient tout à la fois s'élancer des vaisseaux sur une plage inconnue, prendre pied dans les flots et combattre les ennemis, tandis que les Bretons, ou à pied sec, ou en s'avançant fort peu dans l'eau, libres de tous leurs mouvements, dans des lieux très connus d'eux, lançaient leurs traits avec hardiesse et poussaient contre nous leurs chevaux familiarisés avec la mer. Tout cela épouvantait nos sol-

dats, qui, sans aucune expérience de ce genre de combat, n'avaient ni l'ardeur ni la vivacité qui leur étaient ordinaires dans les rencontres de terre.

César, lorsqu'il s'en aperçoit, ordonne aux vaisseaux longs, dont la forme était moins familière aux barbares et la manœuvre plus facile, de s'écarter un peu des vaisseaux de transport, de forcer de rames et d'aller se placer sur le flanc des ennemis, pour les repousser et les éloigner avec les frondes, les flèches et les machines : cette disposition fut très utile aux nôtres. Car les ennemis, étonnés et de la forme des vaisseaux et du mouvement des rames et de l'espèce inconnue de nos machines, s'arrêtèrent et reculèrent quelque peu. Comme les soldats de César hésitaient encore, surtout à cause de la profondeur de l'eau, le porte-enseigne de la dixième légion, ayant invoqué les dieux pour que l'événement tournât à l'avantage de sa légion : « Sautez, soldats, s'écria-t-il, si vous ne voulez livrer cette aigle aux ennemis: pour moi, j'aurai rempli mon devoir envers la république et mon général. » A ces mots prononcés d'une voix forte, il se jette dans la mer avec l'aigle, et marche aux ennemis. Alors, nos soldats s'animant l'un l'autre à ne pas souffrir un pareil déshonneur, les légionnaires s'élancent tous du navire. Ceux des vaisseaux voisins les voient, et les suivant de près approchent de l'ennemi.

On se battit avec ardeur de part et d'autre : cependant, comme nos soldats ne pouvaient ni garder leurs rangs, ni bien appuyer le pied, ni

suivre leurs propres enseignes, chacun, au sortir d'un vaisseau ou d'un autre, se ralliant à celle qu'il rencontrait, le désordre était extrême; tandis que les barbares, qui connaissaient toute la plage, s'ils voyaient des soldats sortir isolément des navires, poussaient leurs chevaux et les attaquaient avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître : un grand nombre en enveloppait un petit; d'autres prenaient le gros en flanc et l'accablaient de traits. Frappé de ce qui se passait, César fit remplir de soldats les canots des galères et les navires d'observation, et envoya du secours à ceux qu'il voyait en péril. Dès que nos soldats eurent le pied sur la terre ferme et que tous furent réunis, ils chargèrent les ennemis et les mirent en déroute; on ne les poursuivit pas loin, parce que la cavalerie n'avait pu suivre sa route et aborder dans l'île. Cela seul manqua au bonheur ordinaire de César.

Sitôt que les ennemis se furent ralliés après cette défaite, ils envoyèrent des députés à César pour demander la paix, promettant de donner des otages et d'exécuter ses ordres... César demanda des otages. Une partie fut livrée sur-le-champ, et l'on promit de donner sous peu de jours ceux qui devaient venir de plus loin. Cependant, après avoir renvoyé leurs soldats dans leurs champs, les chefs vinrent de tous côtés solliciter pour eux-mêmes et pour leurs cités la bienveillance de César.

(César, *Guerre des Gaules*, iv, 23-27.)

LXXIII

Belle conduite de deux centurions romains.

(An de Rome 700 ; 54 av. J.-C.)

Dans la légion (la 3e) étaient T. Pulion et L. Vorénus, centurions du plus grand courage, et déjà sur le point de parvenir aux premiers rangs. C'était entre eux des débats, une rivalité sans fin, et tous les ans ils se disputaient le rang avec un acharnement haineux. Au moment où le combat était le plus animé : « Qu'attends-tu, Vorénus, s'écria Pulion, et quelle autre occasion veux-tu pour montrer ta valeur? Voici le jour qui jugera notre querelle. » A ces mots, il sort du retranchement et fond sur le plus épais des ennemis. Pas même Vorénus ne se tient renfermé dans le retranchement ; jaloux de mériter l'estime publique, il suit de près son rival. Un petit intervalle étant laissé, Pulion lance son javelot sur l'ennemi, perce et tue un Gaulois de la foule qui venait à lui : les ennemis couvrent le corps de leurs boucliers, dirigent à la fois tous leurs coups contre Pulion et lui ôtent tout moyen de retraite. Un javelot traverse son bouclier, s'enfonce dans son baudrier et dérange le fourreau de son épée. Lorsqu'il veut la tirer, cet accident retarde sa main droite et, dans ce moment critique, les Gaulois l'entourent. Son ennemi Vorénus vient à son aide et le secourt dans ce danger. Aussitôt toute la foule laisse

Pulion, qu'elle croit tué par le javelot, et se tourne contre Vorénus, qui met promptement l'épée à la main et se bat de près : il tue un des ennemis et repousse un peu le reste ; mais, comme il les pressait avec trop d'ardeur, il s'abat et tombe dans un creux, où il est enveloppé. Pulion lui porte secours à son tour et tous deux, après avoir tué plusieurs ennemis, rentrent dans le camp sains et saufs et couverts de gloire.

Dans ce défi, la fortune et le combat tournerent de manière que les deux rivaux se secoururent et se sauvèrent l'un l'autre, et que l'on ne put décider lequel méritait le plus le prix de la bravoure.

(César, *Guerre des Gaules*, v, 44.)

LXXIV

Siège d'Avaricum.

(An de Rome 702; 52 av. J.-C.)

Quoique le siège fût retardé par tant d'obstacles, que le froid, les pluies continuelles arrêtassent constamment les soldats, un travail opiniâtre surmonta cependant tout et, en vingt-cinq jours, on éleva une terrasse large de trois cent trente pieds et haute de quatre-vingts. Elle touchait presque au rempart de l'ennemi, et César, qui, suivant sa coutume, passait la nuit auprès des travailleurs, exhortait les soldats à ne pas se relâcher un instant, quand, un peu avant la troisième veille, on vit de la fumée sortir de la ter-

rasse, à laquelle les barbares avaient mis le feu par une contre-mine : dans le même instant, au cri qui s'éleva le long du rempart, l'ennemi fit une sortie par deux portes, des deux côtés des tours. D'autres, restés sur le rempart, lançaient sur la terrasse des torches et du bois sec, versaient de la poix et d'autres substances propres à activer l'incendie; en sorte qu'on pouvait à peine savoir où on devait se porter, à quoi il fallait remédier d'abord. Cependant, comme, suivant la règle adoptée par César, deux légions veillaient toujours en avant du camp, et que plusieurs autres étaient à tour de rôle dans les ouvrages, on put rapidement d'une part faire face aux deux sorties, de l'autre retirer les tours et couper la terrasse; cependant toute l'armée accourait du camp pour éteindre le feu.

Comme on combattait encore sur tous les points, bien que le reste de la nuit fût écoulé, comme l'espérance de la victoire se ranimait sans cesse chez les Gaulois, d'autant plus qu'ils voyaient brûlés les mantelets qui protégeaient les tours, qu'ils sentaient toute la difficulté d'y porter du secours à découvert, qu'à tout moment ils remplaçaient par des hommes frais ceux qui étaient fatigués, et qu'enfin le salut de toute la Gaule leur semblait dépendre de ce moment, nos yeux furent témoins d'un trait qui nous parut digne de mémoire et que nous ne voulons pas omettre. Devant une porte de la ville, vis-à-vis d'une de nos tours, était un Gaulois à qui l'on passait de main en main des boules de suif et de poix qu'il jetait dans le feu; un trait de scorpion lui perce

le flanc droit; il tombe mort. Un de ses voisins passe par-dessus le cadavre et s'acquitte du même emploi; il est tué à son tour d'un coup de scorpion. Un troisième lui succède, à celui-ci un quatrième; et le poste ne fut abandonné que lorsque le feu de la terrasse fut éteint et que la retraite des ennemis partout repoussés eut mis fin au combat.

Après avoir tout tenté sans réussir en rien, les Gaulois, sur les instances et l'ordre de Vercingétorix, prirent le lendemain la résolution de sortir de la place. Ils espéraient le faire dans le silence de la nuit, sans beaucoup de perte, parce que le camp de Vercingétorix n'était pas loin de la ville, et que le marais,qui de tous côtés se trouvait entre eux et les Romains,ralentirait la poursuite. Déjà, la nuit venue, ils se préparaient à partir, quand tout à coup les mères de famille sortent des maisons, se jettent en pleurant aux pieds de leurs époux, et les conjurent de ne pas les livrer aux cruautés de l'ennemi avec leurs enfants, à qui leur âge et leur faiblesse ne permettent pas de fuir. Voyant qu'ils persistent dans leur dessein (car, dans un grand péril, la crainte exclut le plus souvent la compassion), elles se mettent à pousser des cris et à faire des signes pour avertir les Romains de cette fuite. Les Gaulois effrayés renoncent à leur projet, dans la crainte que la cavalerie romaine ne s'empare des chemins.

Le lendemain César faisait avancer une tour et dresser les machines qu'il avait construites : il survint une forte pluie. Pensant que cette circonstance pouvait servir une résolution nouvelle,

parce qu'il voyait que la garde se faisait un peu négligemment sur le rempart, il ordonne aussi à ses soldats de ralentir le travail, et explique ce qu'il se propose. Puis il exhorte les légions, qu'il tenait toutes prêtes dans le camp et derrière les baraques d'approche, à recueillir enfin les fruits de la victoire pour prix de tant de fatigues, promet des récompenses aux premiers qui escaladeront le rempart, et donne le signal aux soldats. Soudain ils s'élancent de toutes parts et couvrent bientôt les murs de la ville.

Consternés de cette attaque imprévue, culbutés des murs et des tours, les Gaulois se forment en coin dans la place publique et dans les endroits les plus spacieux, en vue de se défendre en bataille rangée, de quelque côté que l'on vienne à eux. Voyant qu'aucun des Romains ne descend des positions élevées qu'ils occupent, mais qu'ils se répandent sur toute l'enceinte, ils craignent qu'on ne leur ôte tout moyen de fuir, jettent leurs armes et courent sans s'arrêter jusqu'aux extrémités de la ville. Là, comme ils se foulaient eux-mêmes dans l'étroite issue des portes, nos soldats en tuèrent une partie; une autre, déjà sortie de la ville, fut égorgée par la cavalerie : personne ne s'occupa du butin. Nos soldats n'épargnèrent ni vieillards, ni femmes, ni enfants. Enfin de toute cette multitude, qui s'élevait environ à quarante mille individus, à peine huit cents, qui s'étaient jetés hors de la ville dès qu'ils avaient entendu les premiers cris, arrivèrent sains et saufs près de Vercingétorix. Il recueillit ces fuyards au milieu de la nuit, en silence ; et,

craignant, s'ils arrivaient ensemble, que la pitié n'excitât une sédition parmi la multitude, il avait eu soin de disposer au loin, sur la route, ses amis et les premiers des cités pour les séparer et les conduire chacun dans la partie du camp affectée dès le principe à leur nation.

(César, *Guerre des Gaules*, VII, 24-28.)

LXXV

Épisode de la guerre civile entre César et Pompée.

(An de Rome 705; 49 av. J.-C.)

Pétréius et Afranius, en trouvant le moyen, retournent dans leur camp. César place des postes dans les montagnes, intercepte ainsi toute communication avec l'Èbre, et va se retrancher aussi près des ennemis qu'il le peut.

Leurs chefs, consternés d'avoir perdu tout espoir quant aux vivres et au passage de l'Èbre, délibèrent le lendemain sur ce qui leur reste à faire : ils avaient deux partis à prendre, ou de retourner à Ilerda, ou de gagner Tarragone. Tandis qu'ils discutent, on leur annonce que notre cavalerie pousse vivement leurs gens qui font de l'eau : en conséquence ils disposent par échelons leur cavalerie et des cohortes auxiliaires, entremêlées de cohortes légionnaires, et entreprennent d'élever un rempart depuis le camp jusqu'à l'eau, pour qu'on y puisse aller à l'abri, sans crainte et sans avoir besoin d'être soutenu.

Pétréius et Afranius se partagent la direction de l'ouvrage, et se portent en avant pour en hâter l'exécution.

Leur départ laissant à leurs soldats la liberté de causer avec nous, ils s'avancent en foule; chacun cherche, chacun appelle ses connaissances ou ses concitoyens. D'abord ils nous remercient de les avoir épargnés dans leur consternation de la veille; à ce titre, ils nous doivent la vie. Ils demandent ensuite s'ils peuvent compter sur la loyauté de César : serait-il prudent de se remettre en ses mains? Ils se plaignent, et de ne l'avoir pas fait d'abord, et d'avoir combattu des amis et des parents. De propos en propos ils demandent que César leur garantisse la vie de Pétréius et d'Afranius, pour qu'on ne puisse pas leur reprocher d'avoir conçu l'idée scélérate de trahir leurs généraux. Ils déclarent, qu'assurés de ce point, ils passeront aussitôt de notre côté avec leurs enseignes; enfin ils députent leurs premiers centurions vers César. Les uns cependant invitent leurs amis et les emmènent à leur camp; d'autres entrent dans le nôtre, en sorte que déjà les deux semblaient n'en faire qu'un. Beaucoup de tribuns des soldats et de centurions viennent trouver César et lui demandent sa protection, ainsi que les premiers de l'Espagne, qu'Afranius et Pétréius avaient mandés et qu'ils avaient avec eux dans leur camp comme otages. Ils cherchaient leurs connaissances et leurs hôtes, pour qu'ils leur ménageassent un accueil favorable. Le jeune Afranius même traite du salut de son père et du sien par l'entremise

du lieutenant Sulpicius. Tout était rempli de joie et d'allégresse : là, pour avoir échappé à des périls si imminents ; ici parce qu'on croit une si grande affaire terminée sans coup férir. César recueillait de si beaux fruits de son humanité de la veille, et tous applaudissaient à sa conduite.

A cette nouvelle, Afranius abandonne les ouvrages commencés et rentre au camp, prêt, en apparence, à supporter avec calme et égalité d'âme tout ce qui pourrait arriver. Mais Pétréius ne s'abandonne pas lui-même : il arme sa maison, prend sa cohorte prétorienne composée de *cetrati*[1], y joint quelques cavaliers barbares qu'il avait à sa solde et qui faisaient sa garde ordinaire : avec cette troupe, il accourt à l'improviste au rempart, rompt les entretiens, chasse du camp nos soldats et tue ceux qu'il surprend. Les autres se réunissent ; frappés de ce danger inattendu, ils s'enveloppent le bras gauche de leur manteau, tirent l'épée et se défendent ainsi contre les *cetrati* et les cavaliers : le voisinage du camp les rassure, ils y rentrent protégés par les cohortes de garde aux portes.

Après cela, Pétréius, les larmes aux yeux, parcourt les manipules, invoque la fidélité des soldats, et les conjure de ne point livrer aux ennemis sa tête et celle de Pompée, leur général. Rapidement on accourt au prétoire. Pétréius demande que chacun jure de ne point abandonner, de ne point trahir l'armée ni ses chefs et de ne point séparer ses intérêts de l'intérêt général. Ayant

1. Soldats placés au centre des troupes légères et de la grosse infanterie, armés d'un petit bouclier en cuir (*cetra*).

fait le premier ce serment, il l'exige d'Afranius, ensuite des tribuns, des soldats et des centurions, enfin des soldats défilant par centuries. L'ordre est donné de livrer les soldats de César qu'on aurait avec soi; ce qu'on en trouve est égorgé publiquement dans le prétoire; mais ceux qui en ont reçu les cachent pour la plupart et les aident à franchir le rempart de nuit. Ainsi la terreur étant inspirée par les chefs, leur cruauté, un nouveau respect de serment détruisirent pour le moment l'espoir d'une capitulation, changèrent les dispositions des soldats et remirent les choses en état de guerre.

(César, *Guerre Civile*, I, 72-76.)

RÉCITS
EXTRAITS DE CICÉRON

LXXVI

Songe d'un Arcadien.

On rapporte un songe d'un sens tout à fait clair. Deux Arcadiens voyageaient ensemble, et étaient arrivés à Mégare; l'un d'eux alla loger dans une hôtellerie, l'autre chez un ami. Après avoir soupé, ils allèrent se coucher. Au fort de la nuit, celui qui était logé chez un ami crut en songe voir l'autre qui lui demandait de venir à son secours, parce que l'aubergiste se préparait à le tuer; effrayé d'abord par ce songe, il se leva; puis s'étant rassuré, et pensant qu'il ne fallait y attacher aucune importance, il se recoucha; mais alors, au moment où il dormait, il vit de nouveau son ami le prier puisqu'il ne l'avait pas secouru lorsqu'il était vivant, de ne pas laisser au moins sa mort impunie; il semblait lui raconter qu'après avoir été tué, il avait été jeté par l'aubergiste dans un chariot, et couvert de fumier, et paraissait lui demander de se trouver le matin à la porte de la ville, avant que le chariot sortît.

Frappé de ce songe, il se présenta le matin au charretier à la porte, lui demanda ce qu'il y avait dans le chariot; celui-ci épouvanté s'enfuit; on tira le corps du chariot; l'aubergiste fut convaincu du crime et puni.

(CICÉRON, *De la Divination*, I, 27.)

LXXVII

L'avocat ridicule.

Fait étrange qui a passé dans les mœurs! Lorsqu'il s'agit d'une maladie, plus elle est grave, plus on cherche un médecin renommé et habile. Au contraire, dans les procès où la vie de l'accusé est en jeu, on a recours au plus détestable et plus obscur des avocats. Peut-être la raison en est-elle que les médecins ne doivent rien présenter que la capacité dans leur art, tandis que les orateurs doivent offrir aussi une certaine autorité personnelle. On cite l'accusé; on plaide la cause : Cannutius accuse en peu de mots, comme dans une affaire déjà jugée. L'aîné des Cépasius commence la réponse par un exorde très long et tiré de loin. D'abord on écoute attentivement son discours. Oppianicus relevait son courage déjà abattu et anéanti. Fabricius même se réjouissait; il ne comprenait pas que les esprits des juges ne fussent pas frappés de l'éloquence de l'orateur, mais de l'effronterie de sa défense. Après qu'il eut commencé à parler de l'affaire, il ajoutait lui-même à ce qui était dans la cause des

charges nouvelles, au point que même s'il agissait avec zèle, cependant il paraissait parfois non pas défendre l'accusé, mais être de connivence avec l'accusation. C'est pourquoi bien qu'il crût parler avec une extrême habileté, et qu'il eût tiré du fond de l'arsenal de sa rhétorique ces paroles si imposantes : « Regardez, juges, la condition des hommes; regardez l'incertitude et la variété des événements; regardez la vieillesse de C. Fabricius » ; après avoir souvent répété ce mot « Regardez » pour orner son discours, il regarda lui-même. Mais Fabricius, la tête basse, s'était éloigné de son banc. Alors les juges de rire, l'avocat s'emporta et se plaignit que la cause lui échappât et déclara qu'il ne pouvait achever ce mouvement : « Regardez, juges ». Peu s'en fallut qu'il ne courût après Fabricius, qu'il ne le ramenât par le cou à son banc, afin de pouvoir achever. C'est ainsi qu'alors Fabricius fut condamné d'abord par son propre jugement, ce qui est le plus grave, ensuite par la force de la loi et la sentence des juges.

(Cicéron, *Pour Cluentius*, XXI, 58-59.)

LXXVIII

Canius et Pythius.

C. Canius, chevalier romain, homme spirituel, et qui ne manquait pas de lettres, s'étant rendu à Syracuse, non pour affaire, mais pour ne rien faire (c'étaient ses expressions habituelles), disait

partout qu'il serait bien aise d'acheter un petit parc pour y inviter ses amis et s'y divertir, sans être gêné par les importuns. Ce bruit s'étant répandu, un certain Pythius, qui faisait la banque à Syracuse, lui dit qu'il en avait un, qui à la vérité n'était pas à vendre, mais qu'il le lui offrait pour en user comme s'il était à lui, et il le pria en même temps d'y venir souper le lendemain. Canius l'ayant promis, Pythius, qui en sa qualité de banquier avait du crédit auprès des gens de toutes les professions, fit venir des pêcheurs, les pria de pêcher le lendemain devant son parc, et leur indiqua ce qu'il voulait qu'ils fissent. Canius vint au rendez-vous au moment fixé. Il trouva un festin magnifique, et toute la mer couverte de barques; les pêcheurs venaient, l'un après l'autre, jeter aux pieds de Pythius les poissons qu'ils avaient pris. Canius, tout surpris de ce qu'il voyait : « Quoi! dit-il à Pythius, tant de poissons, tant de barques? — Oui, dit Pythius, c'est en cet endroit que se trouvent tous les poissons de Syracuse; c'est ici qu'on vient prendre de l'eau; ces gens-là ne sauraient se passer de cette maison. » Voilà Canius amoureux de la propriété; il presse Pythius de la lui vendre. Pythius se fait d'abord prier longtemps; bref, il obtient. Canius, homme riche qui avait grande envie de la maison, donne tout ce que Pythius veut et l'achète avec toute l'installation. On passe le contrat, l'affaire est conclue. Canius prie ses amis de l'y venir voir le lendemain; il s'y rend lui-même de bonne heure, mais il n'y voit pas une rame. Il demande à un voisin si c'était jour de fête pour

les pêcheurs puisqu'il n'en voyait aucun. « Pas que je sache, répondit le voisin ; mais jamais on ne pêche ici, aussi hier je me demandais avec étonnement ce qui était arrivé. » Voilà Canius en grande colère. Mais que faire? C. Aquilius (ami de Cicéron), en effet, n'avait pas encore publié ses formules sur les actes frauduleux. Comme à propos de ces formules même je lui posais cette question : « Qu'est-ce qu'un acte frauduleux? — C'est, dit-il, de feindre une chose et d'en faire une autre. » Cette définition est belle, et d'un homme qui savait définir.

(Cicéron, *Des Devoirs*, III, 14.)

LXXIX

Supplice de Gavius, citoyen romain.

Gavius, habitant de Consa, avait été jeté par Verrès dans les fers ; il s'évada des Carrières, je ne sais par quel moyen, et vint à Messine. A la vue de l'Italie et des murs de Rhégium, échappé des terreurs de la mort et des ténèbres, il se sentait revivre, ranimé en quelque sorte par la lumière de la liberté et l'air pur des lois : mais il était encore à Messine ; il parla, il se plaignit qu'on l'eût mis aux fers, quoique citoyen romain ; il dit qu'il allait droit à Rome, et que Verrès l'y trouverait à son retour. Le malheureux ne savait pas que tenir ce langage à Messine, c'était comme s'il parlait au préteur lui-même, dans son palais. C'est que Verrès avait choisi cette ville pour être

la complice de ses crimes, la dépositaire de ses vols, l'associée de toutes ses infamies. Aussi Gavius fut-il conduit aussitôt devant le magistrat Mamertin. Le hasard voulut que ce jour-là Verrès lui-même vînt à Messine. On lui rapporte l'affaire, on lui dit qu'un citoyen romain se plaignait d'avoir été enfermé dans les carrières de Syracuse; qu'on l'a saisi au moment où il s'embarquait, proférant d'horribles menaces contre lui, et que le magistrat l'a gardé pour qu'il décidât lui-même ce qui lui semblerait bon. Verrès les remercie : il loue leur bienveillance à son égard et leur zèle; et aussitôt il se transporte au forum, ne respirant que le crime et la fureur. Ses yeux étincelaient : la cruauté était empreinte sur tout son visage. Chacun attendait à quel excès il se porterait, et ce qu'il allait faire, lorsque tout à coup il ordonne qu'on amène Gavius, qu'on le dépouille en pleine place publique, qu'on l'attache au poteau et qu'on apprête les verges. Ce malheureux s'écriait qu'il était citoyen romain, habitant de la ville municipale de Consa; qu'il avait servi avec L. Précius, brillant chevalier romain qui faisait des affaires à Palerme, et de qui Verrès pouvait savoir la vérité. Le préteur se dit bien informé que Gavius est un espion envoyé en Sicile par les chefs des esclaves révoltés : cette imposture était entièrement dénuée de fondement, d'apparence et de prétexte. Ensuite il commande qu'il soit saisi et frappé par tous les licteurs à la fois. Un citoyen romain était battu de verges au milieu du forum de Messine; aucun gémissement n'échappa de

sa bouche, et parmi tant de douleurs et de coups redoublés, on entendait seulement cette parole : JE SUIS CITOYEN ROMAIN. Il croyait par ce seul mot écarter tous les tourments et désarmer ses bourreaux. Non seulement il ne réussit pas, mais pendant qu'il implorait et qu'il réclamait sans cesse ce titre de citoyen romain, une croix, oui, une croix était préparée pour cet infortuné, qui n'avait jamais vu l'exemple d'un tel abus du pouvoir.....

Enchaîner un citoyen romain est un crime; le battre de verges est un forfait; lui faire subir la mort, c'est presque un parricide; mais l'attacher à une croix! Les expressions manquent pour caractériser une action aussi exécrable! Ce n'était pas encore assez de tant de barbarie. « Qu'il regarde sa patrie, dit-il, qu'il meure à la vue des lois et de la liberté. » Ah! je le répète : ce n'était point Gavius, ce n'était point un individu quelconque, c'étaient les droits communs de la liberté et de la cité qu'à cette place tu as condamnés à cet affreux supplice et à la croix.

(CICÉRON, *Sur les Supplices*, LXI, LXII, LXVI.)

LXXX

Vol du candélabre d'or du fils d'Antiochus.

Les jeunes rois de Syrie, fils du roi Antiochus, n'ayant pu, étant données les circonstances, faire accueillir du sénat leur demande, repartirent

pour la Syrie, leur royaume héréditaire. L'un d'eux, Antiochus, voulut passer par la Sicile. Il vint donc à Syracuse durant la préture de Verrès. Dès que ce tyran le vit entrer dans ses États, il considéra que c'était une bonne aubaine. Il avait ouï dire que le jeune prince apportait avec lui beaucoup d'objets précieux; il le devinait d'ailleurs. Il lui envoie des présents assez considérables, et spécialement, pour l'entretien de sa maison, de l'huile, du vin, et même une quantité suffisante de blé : c'était le fruit des dimes extorquées. Il l'invite lui-même à souper. Il fait parer la salle avec la plus grande magnificence, expose sur ses buffets cette argenterie admirable dont il était si bien pourvu : sa vaisselle d'or n'existait pas encore. Il a soin que rien ne manque à la délicatesse et à la somptuosité du festin. Bref, le roi se retira frappé de l'opulence de Verrès, et charmé de la réception honorable qu'on lui avait faite. A son tour, il invite le préteur. Il étale toutes ses richesses, beaucoup d'argenterie, et même une grande quantité de coupes d'or ornées de pierreries, telles qu'en ont les rois, et surtout les rois de Syrie. On remarquait, entre autres pièces, un vase à mettre du vin, d'une seule pierre, avec une anse d'or. Verrès prend chaque pièce dans ses mains; il loue, il admire. Le roi est enchanté que la fête soit agréable à un préteur du peuple romain. On se sépare. Dès ce moment Verrès ne s'occupe plus, comme la suite l'a fait voir, qu'à trouver le secret de faire sortir de la province le roi entièrement pillé et dépouillé. Il lui envoie

demander les plus beaux des vases qu'il a vus chez lui. C'était pour les montrer à ses ciseleurs. Le roi, qui ne connaissait pas l'homme, les donne avec plaisir et sans aucun soupçon.... Verrès fait demander aussi le vase d'une seule pierre. Il veut le considérer avec attention. Ce vase aussi lui est envoyé.

Les princes dont je parle avaient apporté à Rome un candélabre enrichi des pierres les plus brillantes et d'un travail admirable. Leur dessein était de le placer dans le Capitole; mais l'édifice n'étant pas achevé, ils ne purent y déposer leur offrande. D'un autre côté, ils ne voulaient pas livrer ce chef-d'œuvre à l'avidité des regards publics, afin qu'il parût plus merveilleux pour le moment où il serait placé dans le sanctuaire de Jupiter très bon très grand, lorsque sa beauté apparaîtrait aux yeux des hommes dans toute sa nouveauté; ils prirent le parti de le remporter avec eux en Syrie, et d'attendre la dédicace de la statue de Jupiter très bon très grand pour envoyer aussi cette rare et magnifique offrande par les ambassadeurs chargés des autres présents. Verrès eut connaissance de ce candélabre, je ne sais par quelle voie. En effet, le roi avait voulu en faire un secret; non pas qu'il eût des craintes et des soupçons, mais il ne voulait pas que beaucoup de personnes fussent admises à le voir avant le peuple romain. Le préteur demande au roi et le prie avec instance de le lui envoyer; il a le plus grand désir de le voir; cette faveur sera pour lui seul. Antiochus était jeune, il était roi; il ne soupçonna rien de sa perversité. Il ordonne à

ses officiers d'envelopper le candélabre et de le porter au palais du préteur le plus secrètement possible. On l'apporte, on le découvre, on le place devant Verrès. Il s'écrie que c'est un présent digne du royaume de Syrie, digne du roi, digne du Capitole. En effet, ce candélabre étincelait du feu des pierres les plus éclatantes. La variété et la délicatesse du travail semblaient le disputer à la richesse de la matière; et sa grandeur annonçait qu'on l'avait destiné, non à parer le palais d'un mortel, mais à décorer le temple le plus auguste de l'univers. Quand les officiers crurent que Verrès avait eu tout le temps de l'examiner, ils se mirent en devoir de le remporter. Il leur dit qu'il ne l'a pas assez vu, qu'il veut le voir encore; il leur ordonne de se retirer et de laisser le candélabre, ils retournent vers Antiochus, sans rien rapporter.

D'abord le roi est sans inquiétude et sans défiance. Un jour, deux jours, plusieurs jours se passent, et le candélabre ne revient pas. Il envoie le redemander. Verrès remet au lendemain. Antiochus est étonné. Il envoie une seconde fois; le candélabre n'est pas rendu. Il va lui-même trouver le préteur, et le prie de vouloir bien le rendre.... Il savait que ce chef-d'œuvre devait être placé dans le Capitole, qu'il était réservé pour Jupiter très bon très grand et pour le peuple romain. Il le savait, il l'avait appris du roi lui-même; et il demande qu'il lui en fasse un don, et il insiste de la manière la plus pressante. Le prince s'en défend : le vœu qu'il a fait à Jupiter Capitolin, le soin de son

honneur, ne lui laissent pas la liberté d'en disposer. Plusieurs nations ont vu travailler à ce magnifique ouvrage : elles en connaissent la destination. Le préteur ne répond que par de violentes menaces; mais, voyant qu'elles ne réussissent pas mieux que les prières, il lui enjoint brusquement de sortir de la province avant la nuit; on l'a informé, dit-il, que des pirates sortis de son royaume doivent faire une descente en Sicile. Le roi, en présence d'une foule de Romains, dans le forum de Syracuse,... oui, le roi, les larmes aux yeux, attestant et les dieux et les hommes, déclare à haute voix que C. Verrès lui a enlevé un candélabre tout en pierreries, qu'il destinait au Capitole, et qu'il voulait y placer comme un monument de son alliance avec le peuple romain et de son amitié; qu'il fait le sacrifice des autres ouvrages en or et en pierreries que Verrès lui retient; mais qu'il est cruel, qu'il est odieux que le candélabre aussi lui soit enlevé; que bien que lui et son frère aient déjà prononcé la consécration dans leur cœur, en présence des Romains qui l'entendent, il le donne, il le dédie, il le consacre à Jupiter très bon très grand, et prend Jupiter comme témoin de son intention et du sentiment religieux qui l'inspire. Quelle voix, quels poumons, quelles forces peuvent suffire à l'indignation qu'excite ce seul attentat? Le roi Antiochus qui, pendant près de deux années entières, s'est montré sous les yeux des Romains avec le cortège et l'appareil imposant de la royauté; un roi, l'ami, l'allié du peuple romain, dont le père, l'aïeul et les ancêtres, tous rois très anciens et

très illustres, ont été constamment attachés à notre république, le souverain d'un empire aussi vaste que florissant, Antiochus est chassé, précipité hors d'une province du peuple romain.

(CICÉRON, *Sur les statues*, 27 et suiv.)

LXXXI

Meurtre de Clodius.

(An de Rome 702; 52 av. J.-C.)

P. Clodius avait projeté de tourmenter la république, pendant sa préture, par tous les crimes possibles; mais il voyait que les comices de l'année dernière avaient été si longtemps retardés, qu'à peine il lui resterait quelques mois pour exercer cette magistrature; bien différent des autres, il ne visait pas à l'honneur d'être nommé; ce qu'il voulait, c'était éviter d'être le collègue de L. Paullus, qui était d'une vertu extraordinaire, et pouvoir déchirer la patrie pendant toute une année : il se désista tout à coup, et réserva son droit pour l'élection suivante, non par scrupule, comme il arrive quelquefois, mais parce qu'il lui fallait, ainsi qu'il le disait lui-même, une année complète et entière pour exercer la préture, c'est-à-dire pour bouleverser la république. Il ne se dissimulait pas que, sous un consul tel que Milon, l'autorité de sa préture serait faible et gênée : or, tous es vœux du peuple romain portaient Milon au

consulat. Il s'unit aux autres compétiteurs mais de manière que seul, malgré eux, il dirige la brigue tout entière, et qu'il porte (comme il le disait souvent) les comices entiers sur ses épaules. Il convoquait les tribus, s'interposait comme un agent électoral, enrôlait la plus vile populace dans la nouvelle tribu Colline. Plus il s'agitait, plus les forces de Milon s'accroissaient. Il ne peut plus douter que cet homme intrépide, son ennemi déclaré, ne soit nommé consul; c'est le bruit de toute la ville; déjà même les suffrages du peuple romain se sont déclarés. Alors ce scélérat, déterminé à tous les crimes, quitte le masque, et dit ouvertement qu'il faut tuer Milon. Il avait fait descendre de l'Apennin des esclaves sauvages et barbares, dont il s'était servi pour dévaster les forêts publiques et l'Étrurie.... Ses intentions n'étaient pas cachées. Il publiait partout que, si l'on ne pouvait pas ravir le consulat à Milon, on pouvait lui ôter la vie : il l'a fait entendre plusieurs fois dans le sénat; il l'a dit en pleine assemblée. Interrogé même par M. Favonius, homme très courageux, sur ce qu'il espérait de ses fureurs, lorsque Milon était vivant, il répondit que, « dans trois ou quatre jours au plus tard, Milon serait mort ». Favonius aussitôt fit part de cette réponse à M. Caton, un de nos juges. Cependant il savait, et il n'était pas difficile de le savoir, que le treizième jour avant les Calendes de février (le 20 janvier), Milon irait à Lanuvium, où il devait, en sa qualité de dictateur, nommer un flamine : ce voyage était régulier, légitime, indispensable.

La veille, Clodius sort de Rome, dans le dessein de l'attendre devant une de ses métairies, ainsi que l'événement l'a prouvé. Et ce brusque départ ne lui permit pas d'assister à une assemblée tumultueuse qui se tint ce même jour, et dans laquelle l'absence de ses fureurs causa bien des regrets : il n'aurait eu garde d'y manquer, s'il n'avait voulu s'assurer d'avance et du lieu et du moment pour la consommation du crime. Milon, après être resté ce même jour dans le sénat jusqu'à la fin de la séance, rentra chez lui, changea de chaussures et de vêtement, attendit quelque temps que sa femme eût fait tous ses apprêts; ensuite il partit lorsque déjà Clodius aurait pu être de retour, s'il avait dû revenir à Rome ce jour-là. Clodius vient au-devant de lui, à cheval, sans voiture, sans embarras, n'ayant avec lui ni ces Grecs qui le suivaient ordinairement, ni sa femme qui ne le quittait presque jamais : et Milon, ce brigand qui avait prétexté ce voyage pour commettre un assassinat, était en voiture, avec son épouse, enveloppé d'un manteau, suivi d'une troupe d'enfants et de femmes, cortège embarrassant, faible et timide. La rencontre eut lieu devant une terre de Clodius, à la onzième heure (quatre heures du soir) ou peu s'en faut. A l'instant, du haut d'une éminence, une troupe de gens armés fond sur Milon. Ceux qui l'attaquent par devant tuent le conducteur de sa voiture. Il se dégage de son manteau, s'élance à terre et se défend avec vigueur. Ceux qui étaient auprès de Clodius tirent leurs épées : les uns reviennent pour atta-

quer Milon par derrière; d'autres, le croyant déjà tué, font main basse sur les esclaves qui le suivaient de loin; plusieurs de ces derniers donnèrent des preuves de courage et de fidélité; une partie fut massacrée; les autres voyant que l'on combattait autour de la voiture, et qu'on les empêchait de secourir leur maître, entendant Clodius lui-même s'écrier que Milon était tué, et croyant réellement qu'il n'était plus, firent alors, sans que leur maître le commandât, sans qu'il le sût, sans qu'il le vît, ce que chacun aurait voulu que ses esclaves fissent en pareille circonstance.

(Cicéron, *Plaidoyer pour Milon*, ix, x.)

RÉCITS

EXTRAITS

DE PLINE L'ANCIEN

LXXXII

Les perles de Cléopâtre.

Il a existé deux perles les plus grandes qu'on ait jamais vues. L'une et l'autre ont appartenu à Cléopâtre, la dernière des reines d'Égypte; elles lui sont parvenues après avoir passé par les mains des rois de l'Orient. Comme Antoine se rassasiait tous les jours de repas merveilleux, Cléopâtre, avec l'orgueil en même temps que le faste dédaigneux d'une reine courtisane, dénigrant toute sa simplicité et son apparat, répondit à Antoine, qui lui demandait ce qu'on pouvait ajouter à cette magnificence, que dans un seul repas elle absorberait dix millions de sesterces. Antoine désirait apprendre de quelle façon, mais il ne pensait pas que cela pût se faire. On engagea donc des paris; le lendemain, jour où le pari avait lieu, Cléopâtre fit servir un repas magnifique, pour que la journée ne fût pas perdue, mais

tel qu'on en servait tous les jours. Antoine se mit à la railler et lui demanda le compte. Mais Cléopâtre affirmant que ce n'était qu'un accessoire et que ce repas coûterait le prix fixé, et que seule elle mangerait les dix millions de sesterces, fit apporter le second service. Sur sa recommandation, les serviteurs ne placèrent devant elle qu'un vase plein de vinaigre, dont l'acidité et la force réduisirent les perles en poussière. Elle avait aux oreilles cette œuvre extraordinaire et vraiment unique de la nature. C'est pourquoi, Antoine attendant ce qu'elle allait faire, elle ôta une de ses perles, la plongea dans le vinaigre, et quand elle fut dissoute, elle l'absorba. L. Plancus, juge du pari, mit la main sur l'autre perle, au moment où elle se préparait à l'avaler de la même façon, et il déclara Antoine vaincu, présage qui se confirma. Le pendant de cette perle a une égale réputation; lorsque la reine qui avait gagné un tel pari fut faite prisonnière, cette perle fut sciée en deux, de façon que la moitié de leur souper figurât aux oreilles des deux Vénus à Rome au Panthéon.

(Pline l'Ancien, *Histoire naturelle*, IX, 35 (58).

LXXXIII

Sédition à Rome au sujet d'un corbeau

Sous le règne de Tibère, un petit corbeau, né dans un nid placé sur le temple de Castor et de Pollux, s'envola dans une boutique de cordonnier située vis-à-vis; la religion même le recommandait au maître de la boutique. L'oiseau habitué de bonne heure à parler, volant tous les matins aux rostres, dans la direction du forum, saluait par leur nom Tibère, puis les Césars Germanicus et Drusus, et bientôt le peuple romain qui passait; ensuite revenant dans la boutique, il attira l'admiration par son assiduité de plusieurs années. Un ouvrier d'une boutique voisine le tua soit par jalousie de voisinage, soit dans un accès de colère subite, comme il voulut le faire croire, parce que le corbeau lui avait sali des chaussures avec ses excréments. La foule en fut tellement indignée que le cordonnier fut d'abord chassé de ce quartier, bientôt même il fut tué, et on fit des funérailles solennelles à l'oiseau. Le lit funéraire fut porté sur les épaules de deux Éthiopiens, précédés d'un joueur de flûte, et de couronnes de tous genres, jusqu'au bûcher qui était élevé à la droite de la voie Appienne à la seconde pierre milliaire, dans le champ appelé Rediculus. Le talent d'un oiseau parut au peuple romain justifier des funérailles ou le supplice d'un citoyen romain, dans cette ville où

personne n'avait suivi le convoi de nombreux hommes illustres, et où personne n'avait vengé la mort de Scipion Émilien, le destructeur de Carthage et de Numance.

(PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle*, X, 43 (60).)

RÉCITS

EXTRAITS

DE PLINE LE JEUNE

LXXXIV

Le captateur de testaments.

Véranie, femme de Pison, je parle de ce Pison que Galba adopta, était gravement malade. Régulus vient la voir. Remarquez d'abord l'impudence de cet homme capable d'aller trouver une malade dont il avait détesté le mari, et à qui il était odieux! Passe encore qu'il soit venu. Mais il s'assied près de son lit, lui demande à quel jour, à quelle heure elle est née. Quand il a entendu ses réponses, il compose son visage, il tient ses yeux fixés, et remue les lèvres, il agite ses doigts, il compte; mais rien; après avoir tenu longtemps la malheureuse dans l'attente, il lui dit : « Vous êtes dans votre année climatérique, mais vous échapperez. Pour que vous en soyez plus sûre, je vais aller consulter un aruspice, que j'ai souvent éprouvé. » Sans perdre un instant, il fait un sacrifice, il affirme que les

entrailles sont d'accord avec le témoignage des astres. Cette femme, crédule comme on l'est dans le danger, demande un codicille et fait un legs à Régulus; bientôt le mal s'aggrave, elle s'écrie en mourant que cet homme est un scélérat, un perfide et plus qu'un parjure, puisqu'il avait juré par la vie de son fils. C'est ce que fait Régulus non moins criminellement que fréquemment : il attire la colère des dieux, que lui-même trompe tous les jours, sur la tête de son malheureux fils. — Velleius Blésus, ce riche personnage consulaire, désirait durant sa dernière maladie changer son testament. Régulus, en homme qui espérait gagner quelque chose à cette modification, parce qu'il avait commencé récemment à capter l'esprit de Blésus, exhorta les médecins, les invita à prolonger la vie du malade de n'importe quelle façon. Après que le testament eut été scellé, Régulus lève le masque, change de ton et aux mêmes médecins il dit : « Jusques à quand tourmenterez-vous le malheureux? Pourquoi refuser une bonne mort à qui vous ne pouvez donner la vie? » Blésus meurt, et, comme s'il avait tout entendu, il ne donna pas la moindre des choses à Régulus.

(Pline le Jeune, *Lettres*, II, 20.)

LXXXV

Mort de Pline l'Ancien.

(79 ap. J.-C.)

Pline était à Misène, et exerçait en personne le commandement de la flotte. Le neuvième jour avant les Calendes de septembre, vers la septième heure (une heure de l'après-midi), ma mère l'informe qu'on voit apparaître une nuée d'une grandeur et d'une forme extraordinaires. Il s'était chauffé au soleil, puis avait pris un bain froid, fait une collation couché sur un lit, et il travaillait. Il demande ses chaussures, et monte à un endroit d'où il pouvait le mieux observer ce phénomène étonnant. On ne pouvait distinguer de quelle montagne sortait la nuée (on a su depuis que c'était du Vésuve); elle était telle qu'il n'y avait pas d'arbre dont elle eût plus la forme que d'un pin. En effet une sorte de tronc très allongé était surmonté de quelques branches qui s'étendaient de divers côtés; sans doute, un souffle puissant la soulevait d'abord, puis l'abandonnait en s'affaiblissant, de sorte qu'elle retombait par l'effet de son propre poids, et diminuait d'épaisseur à mesure qu'elle s'élargissait. Elle était tantôt blanche, tantôt sale et tachetée, selon qu'elle avait soulevé de la terre ou de la cendre. Mon oncle jugea, comme il convient à un savant, que

cet étrange phénomène méritait d'être observé de plus près. Il fait appareiller un bâtiment liburnien....

Il sortait de la maison, quand il reçut un billet de Rectina, femme de Tascus, épouvantée de l'imminence du danger; car sa propriété était située au pied du Vésuve; elle ne pouvait s'échapper que sur un navire : elle le suppliait de l'arracher à un tel péril. Il modifia son plan, et poursuivit par générosité ce qu'il avait entrepris par goût. Il met à flot des quadrirèmes et monte lui-même pour porter secours non seulement à Rectina, mais à de nombreuses personnes (car la beauté du rivage avait attiré là beaucoup de monde), il se hâte d'arriver aux lieux d'où les autres s'enfuient, il dirige le gouvernail droit vers le danger, tellement exempt de crainte, qu'il note à mesure qu'il les aperçoit tous les mouvements, tous les aspects du fléau, et dicte ses observations. Déjà la cendre tombait sur les navires, plus chaude et plus épaisse à mesure qu'ils approchaient; déjà tombaient autour d'eux des laves, des quartiers de roc noirs, brûlés et brisés par le feu; déjà la mer manquait de fond, et les monceaux de pierres tombées de la montagne rendaient le rivage inabordable. Il se demanda un moment s'il reviendrait sur ses pas; puis il dit au pilote, qui l'y engageait : « La fortune favorise le courage; allons chez Pomponianus ». Celui-ci était à Stabies, séparé de Misène par le golfe; car la mer pénètre profondément dans les terres le long d'un rivage qui forme là une courbe longue et insensible. Le

péril était encore loin, mais il le voyait s'approcher, de plus en plus menaçant. Pomponianus avait fait porter ses bagages sur des navires, assuré de pouvoir s'enfuir si le vent contraire s'apaisait. Ce même vent favorisait mon oncle qui, en abordant, le trouve éperdu, l'embrasse, le console, l'encourage, et, pour calmer ses craintes par sa propre tranquillité, se fait porter au bain. Puis il se met à table, soupe avec gaieté, ou (ce qui est aussi grand) avec l'apparence de la gaieté.

Cependant, sur plusieurs points, du côté du Vésuve, on voyait briller de très larges flammes et d'immenses incendies, dont l'éclat et la lueur augmentaient à mesure que la nuit s'épaississait. Pour calmer les terreurs, il disait que c'étaient des feux laissés par les paysans, et des maisons qui brûlaient parce qu'ils les avaient abandonnées : puis il se reposa, et dormit d'un sommeil véritable. Car sa respiration, que sa corpulence rendait forte et sonore, était entendue par les gens qui se tenaient sur le seuil de la porte. Cependant la cour, qui conduisait à son appartement, se remplissait de cendres et de laves; le sol en était déjà exhaussé au point que, s'il était resté plus longtemps dans la chambre, il n'aurait plus trouvé d'issue. On le réveille; il sort, et va retrouver Pomponianus et les autres personnes qui avaient veillé. Ils délibèrent ensemble s'ils doivent rester dans la maison ou errer dans la campagne. Car de longs et fréquents tremblements ébranlaient les murailles, que l'on voyait osciller en tous sens comme si elles étaient sépa-

rées de leurs fondements. D'autre part, à ciel découvert, on craignait la chute des pierres, légères il est vrai, et rongées par le feu ; la comparaison des périls lui fit adopter le dernier parti ; pour les autres, ce fut une crainte qui l'emporta sur une autre crainte. Ils attachèrent donc des oreillers sur leurs têtes, à l'aide de draps. Ce fut une sorte d'abri contre la chute des pierres. Ailleurs le jour était revenu ; là régnait une nuit plus noire et plus épaisse que toutes les nuits, malgré la lueur des torches nombreuses et de diverses lumières. On résolut de descendre au rivage et de voir de près ce que permettait l'état de la mer : elle restait agitée et défavorable. Mon oncle s'y coucha sur un drap étendu, demanda à deux reprises de l'eau froide, et en but ; puis les flammes et l'odeur de soufre qui les précédait mirent la plupart en fuite ; quant à lui, elles le réveillèrent. Appuyé sur deux esclaves, il se leva, et retomba aussitôt, étouffé (suivant mes conjectures) par l'air épais qui obstrua ses poumons ; car il avait la poitrine naturellement faible, étroite et sujette à des spasmes fréquents. Lorsque la lumière reparut (c'était le troisième jour depuis le dernier que mon oncle avait vu), on trouva son corps entier intact, couvert, sans que rien fut changé dans l'état de ses vêtements ; son attitude était plutôt celle du sommeil que de la mort.

(PLINE LE JEUNE, *Lettres*, VI, 16.)

LXXXVI

La maison hantée.

Il y avait à Athènes une maison grande et vaste, mais décriée et insalubre. Dans le silence de la nuit, on entendait un bruit de fer, et, en prêtant plus attentivement l'oreille, on distinguait un froissement de chaînes, éloigné d'abord, puis rapproché; ensuite apparaissait un spectre : c'était un vieillard maigre, hideux, avec une longue barbe et des cheveux hérissés; aux jambes il portait des entraves, et aux mains des chaînes qu'il secouait. Par suite, les habitants passaient des nuits affreuses, sans sommeil, en proie à la terreur : à force de veiller, ils tombaient malades et, l'épouvante augmentant, la mort s'ensuivait. Le jour même, bien que le spectre ne se montrât pas, ils en avaient le souvenir toujours présent, et la crainte durait plus longtemps que la cause qui l'avait produite. Enfin la maison fut abandonnée, condamnée à la solitude et laissée tout entière à l'être mystérieux; on l'avait cependant affichée, espérant que quelqu'un, ignorant un si grand inconvénient, voudrait l'acheter ou la louer. Le philosophe Athénodore arrive à Athènes, voit l'écriteau, s'enquiert du prix; la modicité de ce prix éveille ses soupçons; il s'informe; on le met au courant. Il ne s'en décide pas moins; que dis-je, il se décide d'autant plus à louer la maison. Le soir venu, il se fait dresser un lit dans

l'entrée, demande des tablettes, un poinçon, une lumière. Il renvoie tous ses gens dans les appartements intérieurs; il occupe lui-même son esprit, ses yeux, ses mains à quelque composition, de peur que son imagination oisive ne lui représente les fantômes dont il a entendu parler et ne lui crée de vaines terreurs. D'abord le silence de la nuit, comme partout; puis un bruit de fer, de chaînes secouées; le philosophe ne lève pas les yeux, ne quitte pas son poinçon, mais il raffermit son courage et s'efforce de ne pas entendre. Puis le bruit augmente, s'approche, semble se produire comme sur le seuil, comme dans la pièce même. Alors il se retourne, voit et reconnaît l'apparition qu'on lui a dépeinte. Elle se tenait immobile, et du doigt semblait appeler. Il lui fait signe avec la main d'attendre un moment, et se remet à ses tablettes et à son poinçon. L'ombre faisait retentir ses chaînes au-dessus de sa tête, pendant qu'il écrivait. Il se retourne encore, la voit faire le même geste que précédemment; sans tarder, il prend la lumière et la suit. Elle allait d'un pas lent, comme alourdie par les chaînes; elle gagne la cour de la maison, puis subitement disparaît aux yeux de son compagnon. Resté seul, celui-ci entasse de l'herbe et des feuilles pour marquer la place. Le lendemain, il va trouver les magistrats, les engage à faire faire des fouilles à cet endroit. On trouve des ossements enlacés dans des chaînes; le corps s'étant décomposé par l'action du temps et de la terre, ils étaient restés nus et décharnés dans ces fers : on les recueillit et on les ensevelit par

les soins de la ville; quand on eut rendu les derniers devoirs à ces mânes, ils cessèrent de troubler la maison.

(Pline le Jeune, *Lettres*, VII, 27.)

LXXXVII

Le dauphin d'Hippone.

Il y a en Afrique la colonie d'Hippone, voisine de la mer; non loin se trouve un étang navigable; il a un canal naturel, semblable à un fleuve, qui, suivant que la marée le pousse ou l'arrête, s'écoule dans la mer ou revient dans l'étang. Les personnes de tout âge s'y livrent au plaisir de la pêche, de la navigation, de la natation, mais surtout les enfants qu'y amènent le loisir et l'amour du jeu. C'est pour eux une gloire et un mérite de s'avancer le plus possible vers la pleine mer; le vainqueur est celui qui laisse le plus loin derrière lui le rivage et ses compagnons. Dans cette lutte, un garçon, plus hardi que les autres, s'éloignait davantage. Un dauphin se présente, et se met à précéder l'enfant, à le suivre, à tourner autour de lui: enfin il se glisse sous lui, le quitte, le reprend et d'abord le porte tout tremblant en pleine mer, puis revient vers le rivage et le remet à terre, parmi ses camarades. Le bruit de l'aventure se répand dans la colonie: tout le monde accourt, on contemple l'enfant comme une merveille, on l'interroge, on l'écoute, on répète son récit. Le lendemain, on assiège le rivage, on regarde vers la mer et l'estuaire qui se confond

avec elle. Les enfants nagent; notre héros s'avance parmi eux, mais avec plus de prudence. Le dauphin apparaît à la même heure, et s'approche du même enfant. Celui-ci s'enfuit avec les autres. Le dauphin, comme pour l'engager à revenir, saute hors de l'eau, plonge, fait mille tours divers, puis revient sur ses traces. Le lendemain, le surlendemain, plusieurs jours de suite, même spectacle; enfin ces enfants élevés sur la mer rougissent de leur crainte. Ils s'approchent, jouent avec lui, l'appellent, le touchent et le manient : il se prête à leurs familiarités. Cet essai les rend plus hardis. Principalement l'enfant qui a fait la première expérience, comme le dauphin s'approche en nageant, monte sur son dos; le dauphin l'emporte, le rapporte, se sent reconnu, aimé; il aime l'enfant; aucun des deux ne ressent ni n'inspire de crainte; la confiance de l'un, la douceur de l'autre augmentent. Les autres enfants les suivent à droite et à gauche, exhortant et avertissant leur camarade. En même temps que notre dauphin (cette circonstance aussi est extraordinaire), en venait un autre, qui ne faisait que l'accompagner et être témoin de ses jeux. Il n'y prenait aucune part et ne permettait pas les mêmes privautés; mais il amenait et ramenait son compagnon, comme tous les autres enfants escortaient le jeune nageur. Chose incroyable et tout aussi vraie cependant que les précédentes, le dauphin, qui se laissait monter et qui jouait avec les enfants, s'avançait jusque sur le rivage, se séchait sur le sable, et, une fois réchauffé, retournait dans l'eau.

On sait qu'Octavius Avitus, légat du proconsul, mû par un sentiment de superstition, répandit sur lui un parfum, un jour qu'il s'était laissé amener à terre; blessé de cette odeur inconnue, il se réfugia dans la haute mer, et ne reparut plus qu'au bout de plusieurs jours, tout triste et languissant; puis ses forces revinrent, il reprit sa gaieté primitive et ses jeux ordinaires. Les magistrats accouraient de tous côtés pour voir ce spectacle; leur arrivée et leur séjour épuisaient par des dépenses extraordinaires les ressources déjà modiques de la ville. Enfin cet endroit perdait sa tranquillité et le charme de son isolement. On résolut de tuer en secret l'animal qui attirait toute cette affluence.

(PLINE LE JEUNE, *Lettres*, IX, 33.)

RÉCITS

EXTRAITS

DE QUINTE-CURCE

LXXXVIII

Abdalonyme élevé au trône de Sidon.

(332 av. J.-C.)

De là on arriva à Sidon, ville remarquable par son ancienneté et par la renommée de ses fondateurs. Straton y régnait, soutenu par la puissance de Darius.... Mais comme il s'était soumis, plutôt par la volonté de ses concitoyens que par la sienne, il parut indigne du trône, et Héphestion fut chargé de mettre à sa place celui d'entre les Sidoniens qu'il croirait le plus digne de ce rang suprême. Héphestion avait pour hôtes deux jeunes gens distingués parmi leurs compatriotes; comme il leur offrit le sceptre, ceux-ci répondirent que d'après les usages du pays, personne ne pouvait être élevé à la puissance souveraine, sans être

du sang royal. Héphestion admira cette grandeur d'âme qui leur faisait dédaigner ce que les autres poursuivent à travers le fer et la flamme. « Persévérez, leur dit-il, dans ces nobles sentiments, vous qui les premiers avez senti combien il est plus grand de refuser le trône que de l'accepter. Au surplus présentez quelqu'un de la famille royale, qui se souvienne quand il sera roi que c'est à vous qu'il en a l'obligation. »

Eux, voyant un grand nombre de prétendants, qui, par l'envie excessive qu'ils avaient de régner, faisaient servilement la cour à chacun des favoris d'Alexandre, déclarent que personne n'est plus digne de régner qu'un certain Abdalonyme, qui tenait, il est vrai, par une longue suite d'aïeux, à la maison royale, mais que la pauvreté forçait de cultiver pour un modique salaire un jardin près de la ville. Sa pauvreté, comme celle de bien d'autres, avait pour cause sa probité; et occupé de son travail journalier, il n'entendait pas le bruit des armes qui avait ébranlé toute l'Asie. Tout à coup les jeunes gens, dont on a parlé, entrent dans le jardin avec les ornements royaux, pendant qu'Abdalonyme était occupé à le nettoyer et à sarcler les mauvaises herbes. D'abord, ils le saluent du nom de roi, puis l'un d'eux prenant la parole : « Il faut échanger, lui dit-il, contre ces sales haillons l'habit que vous voyez dans mes mains. Nettoyez votre corps de la crasse et des ordures dont il est couvert depuis longtemps; prenez des sentiments de roi; et portez votre modération accoutumée jusque sur le rôtne dont vous êtes digne. Lorsque vous y

serez assis, souverain arbitre de la vie et de la mort de tous les citoyens, gardez-vous d'oublier l'état dans lequel ou plutôt à cause duquel vous recevez la couronne. »

Il semblait à Abdalonyme que ce fût un songe, et de temps en temps il leur demandait s'ils étaient bien dans leur bon sens de se moquer de lui avec tant d'impudence. Mais lorsque, malgré ses hésitations, on l'eut nettoyé, qu'on eut jeté sur ses épaules une robe enrichie de pourpre et d'or, et qu'on l'eut persuadé à force de serments, voyant enfin qu'il était réellement roi, il se rendit au palais avec eux. Le bruit, comme c'est l'ordinaire, en courut bientôt par toute la ville : les uns témoignaient de la joie, les autres du mécontentement; il n'y eut pas un citoyen riche qui ne lui fit un crime, auprès des favoris d'Alexandre, de la bassesse de son état et de sa pauvreté. Le roi le fit venir aussitôt, et après l'avoir longtemps considéré : « Ton air, lui dit-il, ne dément point ce qu'on dit de ta naissance; mais je voudrais savoir avec quelle patience tu as supporté la misère ». « Fassent les dieux, répondit-il, que je puisse porter le sceptre avec autant de courage! Ces mains ont suffi à tous mes besoins; tant que je n'ai rien eu, rien ne m'a manqué. » Ces paroles d'Abdalonyme donnèrent au roi une grande idée de son caractère ; aussi le fit-il mettre en possession, non seulement du mobilier royal de Straton, mais encore de la plus grande partie du butin fait sur les Perses ; il ajouta même à ses États la contrée voisine de la ville.

(Quinte-Curce, liv. IV, chap. I.)

LXXXIX

Prise de Persépolis.

(331 av. J.-C.)

Le lendemain, Alexandre convoque les chefs et leur représente qu'aucune ville n'a été plus hostile aux Grecs que la capitale des anciens rois de Perse; que de là sont sorties ces armées qui ont inondé la Grèce; que de là Darius d'abord, et ensuite Xerxès ont porté en Europe une guerre impie; et qu'il faut par la ruine de cette ville satisfaire aux mânes de leurs ancêtres. Déjà les barbares l'avaient abandonnée et s'étaient enfuis chacun du côté où la peur les poussait, lorsque le roi, sans différer, y fait entrer sa phalange. Il avait pris jusqu'alors, ou de force ou par composition, beaucoup de villes remplies de richesses royales; mais les richesses qu'on trouva dans celle-ci effacèrent tout ce qu'on avait encore vu.

Les barbares y avaient entassé tous les trésors de la Perse; l'or et l'argent y étaient amoncelés, il y avait une quantité considérable d'étoffes précieuses et un mobilier destiné non à l'usage, mais à l'ostentation du luxe. Aussi les vainqueurs se disputaient-ils le butin les armes à la main; on traitait en ennemi celui qui s'était saisi d'une proie plus précieuse, et comme il n'était pas possible de garder tout ce qu'on trouvait, on ne prenait pas les objets au hasard, on choisissait. On déchirait les vêtements royaux, chacun en tirant

une partie de son côté; on brisait à coups de haches des vases d'un travail précieux; rien ne fut épargné, rien ne fut emporté entier; les statues étaient mises en pièces, et chacun enlevait la partie qu'il avait arrachée. Ce ne fut pas seulement la cupidité, ce fut encore la cruauté qui se déchaîna sur cette ville après que l'ennemi l'eut prise : les soldats, chargés d'or et d'argent, tuaient leurs prisonniers comme étant de peu de prix, et massacraient çà et là ceux qu'ils rencontraient, et que ce qu'ils pouvaient rapporter avait d'abord fait épargner. Aussi beaucoup d'habitants prévinrent, par une mort volontaire, la fureur des ennemis : revêtus de leurs habits les plus précieux, ils se précipitèrent du haut des murailles avec leurs femmes et leurs enfants; d'autres firent ce qu'ils pensaient que l'ennemi ne tarderait pas à faire; ils mirent le feu à leurs maisons, pour s'y brûler vifs avec leurs familles.

On évalue à une quantité presque incroyable l'argent qu'on prit dans cette place. Au surplus, il faut douter de tout le reste, ou croire qu'il se trouva dans le trésor de cette ville jusqu'à cent vingt mille talents. Alexandre, qui les destinait aux frais de la guerre, fit venir de Suse et de Babylone des bêtes de charge et des chameaux pour les emporter. A cette somme s'ajoutèrent six mille talents de la prise de Pasargade. Cette ville, fondée par Cyrus, fut livrée à Alexandre par Cobarès, qui en était gouverneur.

Ce prince donna à Nicarchidès le commandement de la forteresse de Persépolis, avec une garnison de trois mille Macédoniens.... D'autre

part, Tiridate, qui avait livré le trésor, fut maintenu dans le rang qu'il avait eu auprès de Darius; et laissant là une grande partie de son armée avec les bagages, Alexandre en chargea Parménion et Cratère.

(QUINTE-CURCE, liv. V, chap. VI.)

XC

Souffrances de l'armée d'Alexandre dans la Sogdiane.

(328 av. J.-C.)

Le roi, ayant donné à Artabaze le gouvernement de la Bactriane, laissa sous bonne garde les bagages et les équipages de l'armée. Pour lui, avec un camp volant il entre dans les déserts de la Sogdiane, où il ne conduisait son armée que la nuit. Le manque d'eau allumait la soif avant même qu'on en ressentit le besoin, par l'impossibilité de boire. Dans l'espace de quatre cents stades, il n'y a pas la moindre goutte d'eau. L'ardeur du soleil pendant l'été embrase les sables, et une fois qu'ils sont échauffés, tout est dévoré comme par un incendie général. D'ailleurs un brouillard qui sort des entrailles brûlantes de la terre offusque la lumière, et les plaines présentent l'aspect d'une mer vaste et profonde. Pendant la nuit, la marche paraissait tolérable, parce que les corps trouvaient du soulagement dans la rosée et dans la fraîcheur du

matin. Mais la chaleur commence avec le jour, et la sécheresse consume bientôt tout ce que la nature donne d'humidité; si bien que la bouche et les entrailles sont complètement brûlées. Tout cela abattit d'abord le courage, puis les forces des soldats; ils trouvaient également pénible de s'arrêter et d'avancer. Quelques-uns, avertis par ceux qui connaissaient le pays, avaient fait provision d'eau; cela calma la soif quelque temps, mais la chaleur croissant toujours, leur soif se ralluma. On livra donc à ces malheureux tout ce qu'il y avait de vin et d'huile; et ils eurent tant de plaisir à boire, qu'ils ne prirent aucun souci de la soif à venir. Appesantis ensuite pour avoir bu avec trop d'avidité, ils ne pouvaient plus ni porter leurs armes ni marcher; et ceux qui avaient manqué d'eau paraissaient plus heureux, puisque les autres étaient contraints de rejeter avec de pénibles efforts celle qu'ils avaient avalée avec excès. Le roi, inquiet de tant de maux, était entouré de ses courtisans, qui le priaient de se rappeler que la grandeur de son courage pouvait seule sauver son armée en détresse, lorsque deux de ceux qui étaient allés en avant afin de reconnaître un poste avantageux pour camper revinrent chargés d'outres pleines d'eau, à la rencontre de leurs fils qu'ils savaient être dans le même corps d'armée et souffrir de la soif. Ces gens s'étant trouvés près du roi, l'un d'eux ouvrit son outre, remplit un vase qu'il portait aussi, et le lui présenta. Le prince le prit; mais ayant demandé à qui ils portaient cette eau, il sut que c'était à leurs fils.

Alors leur rendant la coupe pleine, comme on la lui avait présentée · « Je ne peux, dit-il, ni me résoudre à boire seul, ni partager si peu de chose entre tous. Courez donc, et donnez à vos enfants ce que vous avez apporté pour eux. » Il arriva enfin au fleuve Oxus à peu près vers le soir; mais une grande partie de l'armée n'avait pu le suivre. Il fit donc allumer des feux sur une montagne élevée, pour faire connaître à ceux qui avaient peine à suivre qu'ils n'étaient pas loin du camp. Quant à ceux qui étaient de l'avant-garde, il leur ordonna de boire et de manger promptement, de remplir ensuite d'eau des outres et tous les autres vases dans lesquels on peut en porter, et d'aller au secours de leurs camarades. Mais ceux qui avaient bu sans modération périrent étouffés; et il en mourut de cette manière beaucoup plus qu'en aucune bataille. Cependant le roi, encore revêtu de sa cuirasse, sans avoir pris ni nourriture ni boisson, se tint sur le chemin par où venait l'armée, et ne se retira pour se reposer, qu'après avoir vu défiler les traînards. Il passa la nuit entière dans une grande agitation, et dans des gardes continuelles. Il ne fut pas plus satisfait le lendemain, parce qu'il n'avait ni bateaux ni moyens de construire un pont, vu l'aridité du sol aux environs du fleuve et principalement le manque de bois. Il prit donc le seul parti que la nécessité lui suggérât. Il fit distribuer le plus grand nombre possible d'outres remplies de paille; les soldats traversèrent le fleuve en nageant soutenus par ces peaux, et les premiers passés se

tenaient sous les armes pour donner aux autres la facilité d'en faire autant. De cette manière il lui fallut six jours pour transporter toute son armée sur l'autre rive.

(QUINTE-CURCE, liv. VII, chap. v

XCI

Porus vaincu par Alexandre.

(328 av. J.-C.)

Porus, abandonné de la plupart des siens, se mit à lancer, du haut de son éléphant, sur les ennemis qui l'environnaient, des dards préparés longtemps à l'avance; il en blessa de loin plusieurs, mais il était lui-même exposé de toutes parts aux traits des ennemis. Il avait déjà reçu neuf blessures, les unes par devant, les autres par derrière; et à force de perdre du sang, ses mains languissantes laissaient tomber les dards plutôt qu'elles ne les décochaient. Son éléphant, qui n'était point encore blessé, n'enfonçait pas les rangs avec moins de fureur; enfin son conducteur s'aperçut que le roi, chancelant de faiblesse, laissait échapper ses armes, et avait à peine encore quelque connaissance. Il fait alors prendre la fuite à la bête. Alexandre suivait de près mais son cheval, percé de nombreux coups, et ne pouvant plus se soutenir, tomba de manière mettre le roi à terre plutôt qu'à l'y jeter. La nécessité de changer de cheval ralentit donc sa

poursuite. Cependant le frère de Taxile, roi des Indiens, envoyé par Alexandre, invita Porus à ne pas s'obstiner jusqu'aux dernières extrémités, et à se soumettre au vainqueur. Mais celui-ci, quoique ses forces fussent épuisées et qu'il fût défaillant, ayant perdu beaucoup de sang, se ranima cependant à cette voix qui lui était connue : « Je reconnais, dit-il, le frère de Taxile, de cet infâme qui a livré son pouvoir et son propre royaume. » Et là-dessus il lui lança le seul dard qui par hasard lui restait, et le lui enfonça de part en part dans la poitrine. Après ce dernier acte de vigueur, il se remit à fuir avec plus d'ardeur; mais son éléphant, qui avait reçu plusieurs blessures, perdait aussi ses forces; il l'arrête donc, et oppose les fantassins à l'ennemi qui le poursuivait.

Déjà Alexandre l'avait joint, et voyant son opiniâtreté, il défendit d'épargner ceux qui résisteraient; alors on tira de toutes parts sur l'infanterie et sur Porus même, qui enfin, succombant sous les traits, se laissa aller de dessus sa monture. L'Indien, conducteur de l'éléphant, le fit agenouiller selon la coutume, parce qu'il crut que le prince voulait descendre; mais dès qu'il se fut baissé, les autres, qui étaient dressés à cela, en firent autant. Cette circonstance livra aux vainqueurs et Porus et sa suite. Le roi, croyant Porus mort, ordonna de le dépouiller, et l'on courut à l'envi pour lui ôter sa cuirasse et son vêtement; mais l'éléphant prit la défense de son maître, maltraita ceux qui voulaient le dépouiller, et le relevant avec sa trompe, le remit sur son

dos. On l'accabla alors de traits de tous côtés, et quand il en fut criblé, on mit Porus sur un chariot.

Le roi, lui voyant entr'ouvrir les yeux, lui dit par un mouvement, non de haine, mais de compassion : « Malheureux, quelle folie t'a poussé, quand le bruit de mes exploits était parvenu jusqu'à toi, à tenter la fortune de la guerre, quoique Taxile fût sous tes yeux une preuve de ma clémence envers ceux qui se soumettent? » — « Puisque tu veux le savoir, répliqua Porus, je répondrai avec la liberté que tu me donnes en me faisant cette question. Je ne croyais pas que personne fût plus vaillant que moi; car je connaissais mes forces, et je n'avais pas encore éprouvé les tiennes. Le succès de cette bataille vient de m'apprendre que tu l'emportes sur moi; mais je m'estime encore assez heureux d'être le premier après toi. » Alexandre lui demanda alors ce qu'il pensait lui-même que le vainqueur dût décider à son égard : « Ce que te conseille cette journée, dit-il, où tu viens de voir par expérience combien le bonheur est fragile ». Il gagna plus par cette leçon qu'il ne l'eût fait par des prières; car cette grandeur d'âme, que rien n'étonnait, et que le malheur même n'avait point abattue, parut au vainqueur digne, non seulement de compassion, mais encore des plus grands honneurs. Il le fit traiter tant qu'il fut souffrant comme s'il eût combattu pour lui-même; et lorsque, contre toute espérance, il eut recouvré la santé, il l'admit au nombre de ses amis, et lui donna bientôt un royaume plus grand que

celui qu'il avait auparavant. S'il y avait, en effet, dans le caractère d'Alexandre une qualité essentielle et qui ne se démentit jamais, c'était assurément son admiration pour le mérite et la gloire véritable : toutefois il l'estimait avec plus d'impartialité dans un ennemi que dans un citoyen. Il croyait en effet que la grandeur de ses sujets pouvait faire tort à la sienne, tandis que sa réputation ne pouvait que gagner à la grandeur des ennemis qu'il aurait vaincus.

(Quinte Curce, liv. VIII, chap. XIV.)

XCII

Combat de l'athlète Dioxippe et d'un soldat macédonien.

(326 av. J.-C.)

Il y avait au banquet (offert par Alexandre) un Athénien, nommé Dioxippe, athlète célèbre au pugilat, qui était particulièrement connu et chéri du roi à cause de sa force extraordinaire. Les jaloux et les envieux, moitié sérieusement, moitié en riant, lui reprochaient qu'il n'était à la suite du roi qu'un animal chargé de graisse et de nulle utilité; et que, pendant qu'ils allaient au combat, il se frottait le ventre d'huile pour gagner de l'appétit. Le macédonien Horratas, déjà pris de vin, s'avisa de lui faire dans ce festin les mêmes reproches, et lui proposa, s'il était homme de cœur, de se mesurer le jour sui-

vant avec lui l'épée à la main; le roi, ajouta-t-il, jugerait enfin ou de la témérité de l'un, ou de la lâcheté de l'autre. Dioxippe accepta le défi en raillant dédaigneusement cette bravade de soldat; et le lendemain, comme ils étaient encore plus échauffés à demander le combat, le roi, ne pouvant les en dissuader, leur permit d'exécuter leur dessein.

Une grande multitude de soldats, et entre autres les Grecs, étaient partisans de Dioxippe. Le Macédonien avait pris une armure complète; il tenait de la main gauche un bouclier d'airain et la pique qu'ils appellent sarisse, de la droite un javelot, et il avait l'épée au côté, comme s'il eût eu à combattre plusieurs adversaires à la fois. Dioxippe, le corps tout luisant d'huile et une couronne sur la tête, portait à la main gauche un manteau rouge, et à la droite une massue solide et pleine de nœuds. Cet appareil jeta tout le monde dans l'attente; car se présenter sans armes contre un homme armé semblait être de la démence, non de la témérité. Le Macédonien se tenant donc assuré de le tuer de loin lui lança un javelot; mais Dioxippe l'esquiva en se détournant un peu, s'élança avant que l'autre eût passé sa sarisse de sa main gauche à sa droite, et la rompit par le milieu d'un coup de massue. Privé de ses deux armes de trait, le Macédonien se mettait en devoir de tirer l'épée; mais Dioxippe le saisit à bras le corps, lui fait tout à coup perdre pied, et le jette rudement à terre; il lui arrache son épée, lui met le pied sur la gorge, et haussant sa massue,

il allait en écraser la tête du vaincu, si le roi ne l'en eût empêché.

Ce spectacle eut non seulement pour les Macédoniens, mais pour Alexandre même, une issue d'autant plus désagréable, que les barbares y avaient assisté; car il craignait que la valeur si vantée des Macédoniens ne devînt un objet de risée. Cette circonstance le disposa à prêter l'oreille aux calomnies des ennemis de Dioxippe. Et peu de jours après, dans un festin, on détourna à dessein une coupe d'or; les officiers vinrent en parler au roi, comme s'ils avaient effectivement perdu ce qu'ils avaient mis à l'écart. Un innocent que l'on fait rougir a souvent moins d'assurance qu'un criminel impudent. Dioxippe, se voyant désigné par les regards comme l'auteur du larcin, ne put supporter cet affront; il se leva de table, alla écrire une lettre destinée au roi, et se tua d'un coup d'épée. Le roi eut du chagrin de sa mort, qu'il prit pour un effet de son indignation, et non pour une preuve de ses remords, surtout quand la joie excessive de ses envieux lui fit connaître clairement que c'était à faux qu'on l'avait accusé.

(Quinte Curce, liv. IX, chap. VII.)

XCIII

Dangereux voyage d'Alexandre et des Macédoniens vers l'Océan.

(325 av. J.-C.)

Le désir opiniâtre qu'il avait de voir l'Océan, et d'aller jusqu'au bout du monde, détermina Alexandre à exposer, sans guides, à la merci d'un fleuve inconnu, sa personne et la vie de braves gens. Ils voguaient donc, sans savoir par où ils passaient. A quelle distance étaient-ils de la mer, quels peuples habitaient les côtes, à quel point était navigable pour des vaisseaux de guerre l'embouchure du fleuve, ils ne pouvaient le conjecturer que d'une manière vague et douteuse : leur unique consolation dans cette entreprise téméraire était le bonheur qui les avait accompagnés jusqu'alors. Ils avaient déjà fait quatre cents stades, quand les pilotes lui déclarèrent qu'ils reconnaissaient la brise de la mer, et que l'Océan ne leur paraissait pas éloigné.

Tressaillant de joie à cette nouvelle, il exhorte les matelots à ramer de toutes leurs forces ; il leur représente qu'ils sont à la fin de leurs travaux, comme ils l'ont tant désiré ; que rien ne manque à leur gloire, ni ne s'oppose à leur valeur ; que sans coup férir, sans répandre de sang, ils deviennent maîtres de toute la terre ; que la nature même ne va pas plus loin, et qu'ils verront

bientôt des choses qui ne sont connues que des immortels. Il ne laissa pas cependant de mettre des gens à terre pour prendre des paysans égarés, dans l'espérance d'en obtenir des informations plus précises. Après avoir fouillé toutes les cabanes, ils en découvrirent enfin quelques-uns qui se cachaient. Quand on leur demanda à quelle distance on était de la mer, ils répondirent que jamais ils n'avaient entendu parler de mer; qu'au surplus, on pouvait arriver en trois jours à une eau amère qui gâtait l'eau douce. On comprit qu'ils désignaient la mer sans en connaître la nature. Les matelots se mirent donc à ramer avec joie, et chaque jour, à mesure que le terme de leur espérance approchait, leur ardeur augmentait.

Le troisième jour, la mer commençait à se mêler avec le fleuve; la marée encore peu sensible confondait ces différentes eaux. Arrivés à la hauteur d'une autre île située au milieu du courant, ils abordent un peu lentement, parce que la mer repoussait les eaux du fleuve, et aussitôt ils courent aux provisions; ils n'avaient dans leur ignorance aucun pressentiment de l'accident qui leur arriva bientôt. C'était environ la troisième heure, lorsque, selon la révolution ordinaire, les eaux de l'Océan commencèrent à monter et à faire reculer celles du fleuve; d'abord il fut seulement arrêté mais repoussé ensuite plus violemment, il rebroussa avec plus d'impétuosité que n'en ont les torrents qui se précipitent dans les vallées. La multitude, qui ne connaissait pas la nature de cette mer, ne voyait en cela que des prodiges

et des signes de la colère des dieux. La mer s'enflait par intervalles, et inondait les plaines qui un peu auparavant étaient à sec. Les navires étant soulevés et toute la flotte dispersée, ceux qui étaient descendus, effrayés et surpris d'un contretemps si imprévu, accouraient de toutes parts pour regagner leur bord. Mais dans le trouble, plus on se presse, moins on avance. Les uns, avec des perches, poussaient les navires, tandis que les autres étaient assis approuvant qu'on ajustât les rames; d'autres étaient pressés de partir; mais n'ayant pas attendu leurs compagnons, ils faisaient avancer lentement leurs vaisseaux dont l'équipage était incomplet; d'autres navires ne pouvaient contenir tous ceux qui s'y étaient jetés à l'aventure; de sorte que le trop ou le trop peu de monde nuisaient également à l'empressement général. Des commandements d'attendre, d'avancer, des cris différents, qui n'avaient jamais le même objet, tout cela faisait qu'on ne pouvait ni voir ni même entendre. Les pilotes même n'étaient d'aucun secours, parce que le bruit empêchait d'ouïr leurs voix, l'effroi et le désordre de leur obéir. Les vaisseaux commencèrent donc à s'entre-choquer rudement; les rames se brisaient en se rencontrant, et les navires se serraient de près les uns les autres. Il semblait que c'était non une seule armée en marche, mais deux flottes ennemies qui se livraient un combat naval. Les poupes heurtaient les proues, les vaisseaux qui avaient jeté le désordre parmi les premiers étaient pressés par les derniers; de là des querelles, et la

colère allait même jusqu'à des voies de fait.

Déjà la marée avait inondé toutes les campagnes aux environs du fleuve; on ne voyait paraître que des éminences semblables à de petites îles, où plusieurs dans leur effroi se sauvaient à la nage, après avoir abandonné leurs vaisseaux. Une partie de la flotte dispersée était en pleine eau dans les creux que formaient les vallées, une autre partie était échouée, selon l'inégalité des lieux couverts par les eaux, lorsque tout à coup on fut saisi d'une frayeur nouvelle et plus grande que la première. Les eaux retournaient avec impétuosité dans leur bassin ; la mer commençait à se retirer, laissant à découvert les terres qu'elle avait submergées un peu auparavant. Les vaisseaux demeurés à sec tombaient, les uns sur la proue, les autres sur le côté. Les campagnes étaient jonchées de bagages, d'armes, de planches détachées, et de rames brisées. Les soldats n'osaient ni prendre terre ni rester à bord, ils s'attendaient à essuyer d'un moment à l'autre quelque contretemps encore plus fâcheux. A peine pouvaient-ils en croire leurs yeux sur ce qu'ils éprouvaient, des naufrages hors de l'eau, la mer dans un fleuve. Ce n'était pas encore la fin des maux dont ils se croyaient menacés; car ne sachant pas que dans peu la marée remonterait et releverait leurs vaisseaux, ils avaient en perspective la faim et les dernières extrémités. Ils voyaient d'ailleurs de tous côtés des monstres marins que la mer avait laissés sur le rivage, et qui redoublaient leur terreur.

Cependant la nuit approchait, et le roi, désespérant aussi de se tirer de là, était dans une profonde affliction. Son courage invincible ne se laissa pourtant pas accabler par ses inquiétudes; il passa toute la nuit en observation, et envoya vers l'embouchure du fleuve des gens à cheval pour venir promptement donner avis, dès qu'ils se seraient aperçus du retour de la marée. Il fait aussi radouber les vaisseaux qui avaient souffert, et redresser ceux que les flots avaient renversés, et commande qu'on se tienne prêt et attentif au moment où la mer recommencerait à inonder les terres. Toute cette nuit s'était passée à faire le guet et à prodiguer les encouragements, lorsqu'on vit les cavaliers revenir à toute bride ; ils furent suivis de près par la marée, qui avançant d'abord doucement, commença par soulever les navires, et bientôt après inondant toute la campagne, remit la flotte en mouvement. Et les côtes et les rives du fleuve retentissaient des applaudissements des soldats et des matelots, qui étaient dans une joie excessive de se voir sauvés contre leur attente. Ils demandaient, dans leur étonnement, d'où revenait tout à coup cette masse d'eau de mer, où elle s'était retirée la veille, quelle était la nature de cet élément, tantôt déréglé et tantôt assujetti à l'ordre des temps. Le roi, conjecturant par ce qui était arrivé, que le retour de la marée avait lieu après le lever du soleil, prit, pour le prévenir, le parti de descendre le fleuve au milieu de la nuit avec un petit nombre de vaisseaux, et franchissant l'embouchure, il avança jusqu'à

quatre cents stades sur l'Océan; là il était enfin au comble de ses désirs; il sacrifia aux dieux protecteurs de la mer et de ces lieux, et revint vers sa flotte.

(QUINTE-CURCE, liv. IX, chap. IX.)

RÉCITS

EXTRAITS DE

SÉNÈQUE LE PHILOSOPHE

XCIV

Ingratitude d'un soldat.

Philippe, roi de Macédoine, avait un soldat, homme d'action, dont en plus d'une expédition il avait éprouvé les utiles services : de temps à autre, pour prix de sa valeur, il lui avait donné part dans le butin, et il encourageait cette âme vénale par de fréquentes gratifications. Ce soldat fut jeté par un naufrage sur les terres d'un Macédonien qui à cette nouvelle s'empresse d'accourir, rappelle ce qui lui reste de vie, le transporte en sa demeure, lui cède son lit, le réconforte brisé qu'il était et demi-mort, le soigne trente jours à ses propres frais, le guérit et lui donne de quoi se remettre en route; et le soldat de répéter à tout instant : « Je te prouverai ma reconnaissance; que j'aie seulement le bonheur de revoir mon général ».

Il conta en effet à Philippe son naufrage sans

dire un mot du secours qu'il avait reçu, et le prie tout aussitôt de lui accorder la ferme d'un particulier qu'il désigne. Ce particulier, c'était son hôte, celui-là même qui l'avait recueilli, qui l'avait sauvé. Souvent les rois, surtout en temps de guerre, donnent les yeux fermés : l'équité d'un seul homme ne peut tenir contre tant de passions sous les armes : nul ne saurait être en même temps honnête homme et bon chef d'armée. « Comment rassasier tous ces milliers d'insatiables? Qu'auront-ils, si on laisse à chacun le sien? » Ainsi pensait Philippe, en envoyant le soldat en possession des biens qu'il demandait. Mais l'exproprié ne souffrit pas sans mot dire l'iniquité, en pauvre campagnard trop heureux qu'on ne l'eût pas donné lui-même avec sa terre : il écrivit au roi une lettre laconique et franche : Philippe en la recevant fut si indigné qu'il manda sur-le-champ à Pausanias de rendre les biens à leur premier maître; et quant à ce soldat pervers, cet hôte si ingrat, ce naufragé si avide, il voulut qu'on lui imprimât sur le front ces stigmates : *Hôte ingrat.*

Il méritait bien que ces stigmates lui fussent non pas imprimés, mais gravés dans les chairs, l'homme qui jetait son sauveur, dépouillé de tout et dans l'état d'un naufragé, sur le rivage où lui-même avait été gisant.

(SÉNÈQUE, *Des Bienfaits*, IV, 37.)

XCV

Le vétéran de Jules César.

Un vétéran, qui avait été un peu trop violent envers ses voisins, plaidait devant Jules César, et avait une affaire sur les bras. « Te souviens-tu, dit-il au général, qu'en Espagne tu eus une entorse au talon près de Sucrone? » César ayant dit qu'il se rappelait ce fait : « Te souviens-tu, reprit le soldat, que sous un arbre qui répandait très peu d'ombre, comme tu voulais te reposer par un soleil brûlant, et que l'endroit où cet unique arbre s'élevait hors de rochers pointus était très rude, un de tes compagnons d'armes te fit un lit de son manteau? » César lui répondit : « Pourquoi ne m'en souviendrais-je pas? j'ajouterai qu'altéré de soif, comme gêné par mon entorse je ne pouvais pas aller à la fontaine voisine, je voulais ramper avec les mains, mais un de mes compagnons d'armes, brave et vaillant soldat, m'apporta de l'eau dans son casque. — Peux-tu, dit-il, général, reconnaître cet homme ou ce casque? » César déclara qu'il ne pouvait pas reconnaître le casque, mais que l'homme il le reconnaîtrait à merveille; et il ajouta, sans doute avec un peu de dépit parce que le vétéran détournait son attention de l'information judiciaire pour lui rappeler une vieille histoire : « En tout cas, tu n'es pas cet homme-là. — César, dit le soldat, tu as raison de ne pas me recon-

naître, car lorsque cela arriva, mon corps était entier, mais dans la suite à Munda sur le champ de bataille, j'eus un œil crevé et des os me furent retirés de la tête. Tu ne reconnaîtras pas ce casque, si tu le vois : car il a été fendu par un sabre espagnol. » César défendit qu'on causât des ennuis au vétéran, et donna à son soldat les terres dans lesquelles se trouvait le chemin vicinal, cause d'une dispute et des procès.

(SÉNÈQUE, *Des Bienfaits*, V, 24.)

XCVI

Auguste et Cinna.

(4 ap. J.-C.)

Le divin Auguste fut un prince fort doux, à le prendre du jour où il fut seul chef de l'État; quand la république avait plusieurs maîtres, il abusa du glaive. A peine sorti de sa dix-huitième année, déjà il avait plongé le poignard au sein de ses amis, déjà il avait attenté secrètement aux jours du consul M. Antoine, déjà il avait été collègue des proscripteurs. Il comptait quarante ans et plus au temps de son séjour en Gaule, lorsqu'il reçut l'avis que L. Cinna, homme d'un esprit borné, conspirait contre lui. On lui disait où, quand et de quelle manière l'attentat devait s'exécuter : l'un des complices lui dénonçait tout. Auguste résolut de se venger et convoqua ses amis en conseil. Sa nuit était agitée, car il songeait qu'il allait condamner un jeune patri-

cien, à ce crime près irréprochable, un petit-fils de Cn. Pompée; il n'avait pas la force de faire mourir un homme, lui à qui M. Antoine avait dicté, dans un souper, l'édit de proscription. Il gémissait, il proférait par intervalles des paroles sans suite et contradictoires. « Quoi! je laisserai aller mon assassin libre et tranquille, et les alarmes seront pour moi! Quoi! lorsqu'après tant de guerres civiles qui ont vainement menacé ma tête, lorsqu'au prix de tant de combats sur mer et sur terre d'où je suis sorti sain et sauf, j'avais conquis la paix du monde, cet homme aura voulu non seulement me tuer, mais faire de moi un holocauste! » C'est qu'on devait l'attaquer dans un sacrifice où il allait présider. Ensuite, après un moment de silence, d'une voix bien plus forte, et plus indignée contre lui-même que contre Cinna : « Pourquoi vis-tu, si ta mort importe à tant de citoyens? Quoi! toujours des supplices, toujours du sang! Je suis pour les jeunes nobles une tête condamnée, contre laquelle ils aiguisent leurs poignards. La vie n'est pas d'un tel prix, que pour ne la point perdre il faille tant de victimes. » Enfin son épouse Livie l'interrompit en lui disant : « Accueillerez-vous les conseils d'une femme? Suivez l'exemple des médecins : si les remèdes ordinaires ne réussissent pas, ils emploient les contraires. La sévérité jusqu'ici n'a pas été heureuse. Après Salvidiénus il y a eu Lépide, après Lépide Muréna, après Muréna Cépion, après Cépion Egnatius, sans parler des autres qui ont osé un acte si honteux. Essayez maintenant de la clémence.

Pardonnez à L. Cinna : il est découvert, il ne peut plus vous nuire, sa grâce peut servir votre gloire. »

Charmé de trouver en elle l'avocat de ses propres pensées, l'empereur remercia son épouse, contremanda sur-le-champ son conseil et fit appeler Cinna seul; renvoyant alors tout le monde de sa chambre, après avoir fait placer un second siège pour Cinna : « Je te demande avant tout, lui dit-il, de m'écouter sans m'interrompre, sans couper mon discours d'aucune exclamation : tu auras tout loisir de parler après moi. Je t'ai trouvé, Cinna, dans le camp de mes adversaires, non pas devenu, mais né mon ennemi; et je t'ai laissé vivre, et je t'ai rendu tout ton patrimoine. Aujourd'hui ton bonheur et ta richesse sont tels, que le vaincu fait envie aux vainqueurs. Tu as demandé le sacerdoce : de préférence à de nombreux compétiteurs dont les pères s'étaient battus pour ma cause, je te l'ai donné. Après tant de bienfaits, tu as résolu de m'assassiner. » A ce mot, Cinna s'étant écrié qu'une telle démence était loin de sa pensée : « Tu ne tiens pas ta parole, reprit Auguste, il était convenu que tu ne m'interromprais point. M'assassiner, te dis-je, voilà ton dessein. » Et il ajouta le lieu, le jour, les complices, le plan de l'attaque, le bras chargé de frapper. Puis le voyant baisser les yeux et, non plus par suite de sa promesse, mais confondu par sa conscience, demeurer muet : « Quel est ton but? ajouta-t-il. De régner à ma place? Certes, le peuple romain est à plaindre, si tu n'as pour monter à l'empire

d'autre obstacle que moi. Tu ne peux même pas défendre les intérêts de ta maison : tout récemment, dans une cause privée, tu as succombé sous le crédit d'un affranchi. Il t'est plus facile sans doute de prendre César à partie. Je veux bien te faire place, si je suis le seul qui gêne tes préventions. Mais les Paul-Émile, les Fabius Maximus, les Cossus, les Servilius subiront-ils ta loi, eux et toute une légion de patriciens, non pas de ceux qui affichent de vains titres, mais de ces hommes qui font honneur aux images de leurs aïeux? Cinna, dit-il à la fin, je te fais grâce une seconde fois; j'avais épargné un ennemi, j'épargne un conspirateur, un parricide. A dater de ce jour devenons amis; luttons à qui de nous deux aura le plus loyalement donné ou reçu la vie. » Plus tard il lui conféra spontanément le consulat, en le grondant de n'oser point le demander; il n'eut pas d'ami plus fidèle et plus dévoué; il fut son unique héritier; et personne ne trama plus de conspiration contre lui.

(Sénèque, *De la Clémence*, I, 9.)

XCVII

Cruauté de Caligula envers un chevalier romain.

C. Caligula, choqué de la recherche qu'affectait dans sa mise et dans sa coiffure le fils de Pastor, chevalier romain distingué, l'avait fait mettre en prison. Pastor demande la grâce de

son fils : le tyran, comme averti de le faire périr, ordonne à l'instant son supplice. Cependant, pour ne pas tenir tout à fait rigueur au père, il l'invite à souper le jour même. Pastor arrive; aucun reproche ne se lit sur son visage. Après avoir chargé quelqu'un de le surveiller, César le prie de boire à la santé du prince dans une large coupe; c'était presque lui offrir le sang de son fils. On lui passe parfums et couronnes; l'ordre est donné de voir s'il acceptera : il accepte. Le jour où il a enterré ou plutôt où il n'a pu enterrer son fils, il prend place, lui centième, au banquet du maître, et le goutteux vieillard boit comme à peine il convient de boire à la naissance d'un héritier. Pas une larme, pas un signe qui permît à la douleur de percer : il soupa comme s'il eût obtenu la grâce de la victime. Pourquoi, dis-tu, tant de bassesses? Il avait un second fils. Que fit Priam? ne dissimula-t-il pas sa colère? n'embrassa-t-il pas les genoux du roi? Oui, cette main fatale, teinte du sang de son fils, il la porta même à ses lèvres, et il soupa, mais du moins sans parfums, sans couronnes; son farouche ennemi lui prodiguait les consolations, l'exhortait à prendre quelque nourriture, mais non pas à vider de larges coupes sous l'œil d'un surveillant aposté. Le Romain eût bravé Caligula s'il n'avait craint que pour lui-même, mais l'amour paternel surmonta le ressentiment. Il méritait qu'on lui permît, au sortir du festin, d'aller recueillir les restes de son fils : il ne l'obtint même pas du jeune tyran, toujours bienveillant et affable; il provoquait le

vieillard par de fréquentes santés, il l'invitait à bannir son chagrin; et Pastor de se montrer aussi gai que s'il eût oublié ce qui s'était passé ce jour-là. C'en était fait du second fils, si le bourreau n'eût été content du convive.

(Sénèque, *De la Colère*, II, 33.)

RÉCITS

EXTRAITS

DE TACITE

XCVIII

Germanicus rend les derniers honneurs aux restes des légions de Varus.

(16 ap. J.-C.)

César (Germanicus César) éprouva le désir de rendre les derniers honneurs aux soldats et au chef; et tous les guerriers présents furent émus jusqu'à la pitié en songeant à leurs proches, à leurs amis, aux chances de la guerre et à la destinée des humains. Cécina est envoyé en avant pour sonder les profondeurs de la forêt, et construire des ponts et des chaussées sur les marécages humides et les terrains d'une solidité trompeuse; puis l'on pénètre dans ces lieux pleins d'images sinistres et de lugubres souvenirs. Le premier camp de Varus, à sa vaste enceinte, aux dimensions de sa place d'armes, annonçait l'ouvrage de trois légions. Plus loin un retranchement à demi ruiné, un fossé peu

profond, indiquaient l'endroit où s'étaient ralliés leurs faibles débris : au milieu de la plaine, des ossements blanchis, épars ou amoncelés, suivant qu'on avait fui ou combattu, jonchaient la terre pêle-mêle avec des armes brisées et des membres de chevaux, des têtes humaines pendaient au tronc des arbres. Et l'on voyait, dans les bois voisins, les autels barbares où furent immolés les tribuns et les principaux centurions. Des soldats survivant à ce carnage, ou qui avaient échappé du combat ou brisé leurs fers, montraient la place où périrent les lieutenants, où les aigles furent enlevées. « Ici Varus reçut une première blessure; là son bras malheureux, tourné contre lui-même, le délivra de la vie. » Ils disaient « sur quel tribunal Arminius harangua son armée, combien il dressa de gibets, combien il fit creuser de fosses pour les prisonniers; par quelles insultes son orgueil outragea les enseignes et les aigles romaines ».

Ainsi les soldats présents sur le théâtre du désastre recueillaient, après six ans, les ossements de trois légions, et, sans savoir s'ils couvraient de terre la dépouille d'un proche ou d'un étranger, animés contre l'ennemi d'une colère nouvelle, et la vengeance dans le cœur aussi bien que la tristesse, ils ensevelissaient tous ces restes comme ceux d'un parent ou d'un frère. On éleva un tombeau, dont César posa le premier gazon; pieux devoir par lequel il honorait les morts et s'associait à la douleur des vivants.

(TACITE, *Annales*, I, 61, 62.)

XCIX

Deux légions surprises par une marée d'équinoxe.

(15 ap. J.-C.)

Germanicus, afin que sa flotte voguât plus légère parmi les bas-fonds, ou s'échouât plus doucement à l'instant du reflux, débarqua la seconde et la quatorzième légions, et confia à P. Vitellius le soin de les ramener par terre. Vitellius marcha d'abord sans obstacle sur une grève sèche, ou à peine atteinte par la vague expirante : bientôt, poussée par le vent du nord, une de ces marées d'équinoxe, où l'Océan s'élève à sa plus grande hauteur, vint assaillir et rompre nos bataillons. Les terres se couvrent au loin : mer, rivages, campagnes, tout présente un aspect uniforme; on ne pouvait plus distinguer les fonds solides des sables mouvants, les gués des abîmes. Le soldat est renversé par la lame, noyé dans les gouffres, heurté par les chevaux, les bagages, les corps inanimés, qui flottent entre les rangs; les manipules se confondent; les hommes sont dans l'eau tantôt jusqu'à la poitrine, tantôt jusqu'au cou; quelquefois, le sol manquant sous leurs pieds, ils sont dispersés ou engloutis. C'est en vain qu'ils s'encourageaient de la voix et luttaient contre les vagues; le brave n'a aucun avantage sur le lâche, le sage sur l'imprudent, le conseil

sur le hasard : tout était enveloppé dans une égale tourmente. Enfin Vitellius parvint à gagner une éminence, où il rallia son armée : ils y passèrent la nuit, sans provisions, sans feu, la plupart nus ou le corps meurtri, non moins à plaindre que des malheureux entourés par l'ennemi : ceux-là du moins ont la ressource d'un trépas honorable; ici la mort était sans gloire. La terre reparut avec le jour, et l'on atteignit les bords du [Visurgis] où Germanicus s'était dirigé avec sa flotte : il y fit rembarquer les deux légions : le bruit courait qu'elles avaient été submergées, et l'on ne crut à leur conservation qu'en voyant César et l'armée de retour.

(TACITE, *Annales*, I, 70.)

C

Mort et funérailles de Germanicus.

(19 ap. J.-C.)

Germanicus, à son retour d'Égypte, trouva l'ordre qu'il avait établi dans les légions et dans les villes, ou aboli, ou remplacé par des règlements contraires : de là des reproches graves contre Pison, qui de son côté n'épargnait pas les offenses à César. Enfin Pison résolut de quitter la Syrie; bientôt, retenu par une maladie de Germanicus, à la nouvelle de son rétablissement, et pendant qu'on acquittait à Antioche les vœux formés pour la conservation de ce général, il fit renverser par ses licteurs l'appareil du sacrifice,

enlever les victimes et disperser la multitude que cette fête avait rassemblée. Bientôt Pison se rendit à Séleucie pour attendre les suites de la rechute de Germanicus. Le mal, déjà violent, était aggravé par la persuasion où était César que Pison l'avait empoisonné; on trouvait aussi dans le palais, à terre et autour des murs, des lambeaux de cadavres arrachés aux tombeaux, des formules d'enchantements et d'imprécations, le nom de Germanicus gravé sur des lames de plomb, des cendres humaines à demi brûlées et trempées d'un sang noir, et d'autres symboles magiques, auxquels on attribue la vertu de dévouer les âmes aux divinités infernales : enfin toutes les personnes envoyées par Pison étaient accusées de venir épier les progrès de la maladie.

Ces noirceurs inspirèrent à Germanicus autant d'indignation que d'alarmes. « Si sa porte était assiégée, s'il lui fallait exhaler son dernier soupir sous les yeux de ses ennemis, que deviendrait sa malheureuse épouse? quel sort attendait ses enfants au berceau? Le poison paraissait donc trop lent : on hâtait, on précipitait sa mort, afin d'être seul maître de la province et des légions : mais Germanicus n'était pas encore délaissé à ce point, et le prix du meurtre ne resterait pas longtemps aux mains de l'assassin. » Il déclara, par lettre, à Pison, qu'il renonçait à son amitié; la plupart ajoutent qu'il lui ordonna de sortir de la province. Pison, sans tarder davantage, se mit en mer; mais il s'éloignait avec une lenteur calculée pour être plus tôt de retour si la mort de Germanicus lui ouvrait la Syrie.

César naissait un peu à l'espérance qui le ranima quelques instants : ensuite ses forces l'abandonnèrent; et, sentant approcher sa fin, il parla en ces termes à ses amis, rassemblés près de son lit : « Si je cédais à la loi de la nature, la plainte me serait encore permise même envers les dieux, dont la rigueur prématurée m'enlèverait si jeune à mes parents, à mes enfants, à ma patrie : maintenant, frappé par le crime de Pison et de Plancine, je dépose dans vos cœurs mes dernières prières. Dites à mon père et à mon frère de quels traits cruels mon âme fut déchirée, quels pièges environnèrent mes pas, avant qu'une mort déplorable terminât la vie la plus malheureuse. Ceux que mes espérances ou les liens du sang intéressaient à mon sort, ceux même dont Germanicus vivant pouvait exciter l'envie, ne verront pas sans quelques larmes un homme jadis entouré de splendeur, échappé à tant de combats, périr victime des complots d'une femme. Vous aurez, vous, l'occasion de vous plaindre devant le sénat, et d'invoquer des lois. Le premier devoir de l'amitié n'est pas de donner à celui qui n'est plus de stériles regrets; c'est de garder le souvenir de ce qu'il a voulu, d'accomplir ce qu'il a commandé. Les inconnus même pleureront Germanicus : vous, vous le vengerez, si c'était moi que vous aimiez plutôt que ma fortune. Montrez au peuple romain la petite-fille du divin Auguste, celle qui fut mon épouse; comptez-lui mes six enfants. La pitié sera pour les accusateurs; et, quand le mensonge alléguerait des ordres impies, on refuserait de croire, ou l'on ne

pardonnerait pas. » Les amis de César lui jurèrent, en touchant sa main défaillante, de mourir avant de renoncer à le venger.

Alors, se tournant vers Agrippine, il la conjure, au nom de sa mémoire, au nom de leurs enfants, de dépouiller sa fierté, d'abaisser sous les coups de la fortune la hauteur de son âme, et, quand elle serait rentrée à Rome, de ne pas irriter par des prétentions rivales un pouvoir au-dessus du sien. A ces paroles, que tous purent entendre, il en ajouta d'autres en secret, et l'on croit qu'il lui révéla les dangers qu'il craignait de Tibère. Peu de temps après il expira, laissant dans un deuil universel la province et les nations environnantes. Les peuples et les rois étrangers le pleurèrent : tant il s'était montré affable aux alliés, clément pour les ennemis; homme dont l'aspect et le langage inspiraient la vénération, et qui savait, dans un si haut rang, conserver cette dignité qui sied à la grandeur, et fuir l'orgueil qui la rend odieuse.

Ses funérailles, sans images et sans pompe, furent ornées par l'éloge de sa vie et le souvenir de ses vertus. Il en était qui trouvant dans sa figure, son âge, le genre de sa mort et le lieu même où il finit ses jours, le sujet d'un glorieux parallèle, comparaient sa destinée à celle du grand Alexandre. « Tous deux avaient eu en partage la beauté, l'éclat de la naissance, et tous deux, à peine sortis de leur trentième année, avaient péri par des trahisons domestiques, au milieu de nations étrangères; mais Germanicus était doux envers ses amis, modéré dans les plaisirs, con-

tent d'un seul hymen et père d'enfants légitimes; du reste non moins guerrier qu'Alexandre, bien qu'il fût moins téméraire, et qu'après tant de coups portés à la Germanie, on l'eût empêché de la soumettre au joug. S'il eût été seul arbitre des affaires, s'il avait possédé le nom et l'autorité de roi, certes il aurait d'autant plus vite égalé, par la gloire des armes, ce héros que sa clémence, sa tempérance et ses autres vertus l'avaient placé au-dessus de lui. » Son corps, avant d'être brûlé, fut exposé nu dans le Forum d'Antioche, lieu destiné à la cérémonie funèbre. Y parut-il quelque trace de poison? le fait est resté douteux. La pitié pour Germanicus, les préventions contraires ou favorables à Pison, donnèrent lieu à des conjectures tout opposées....

Agrippine, accablée de douleur, malade, et cependant ne pouvant supporter tout obstacle qui différerait sa vengeance, s'embarque avec les cendres de Germanicus et ses enfants; départ où l'on ne put voir sans une émotion profonde cette femme, d'une si auguste naissance, parée naguère de l'éclat du plus noble mariage, naguère environnée de respects et d'adorations, porter maintenant dans ses bras des restes funèbres, ne sachant si elle obtiendra justice, inquiète de sa destinée exposée tant de fois aux coups de la fortune par une fécondité malheureuse....

Agrippine, dont l'hiver n'avait nullement interrompu la navigation, arrive à l'île de Corcyre, située vis-à-vis de la Calabre. Elle y resta quelques jours, afin de calmer les emportements d'une âme qui ne savait pas endurer son malheur.

Cependant, au premier bruit de son retour, les amis les plus dévoués de sa famille, tous ceux qui avaient fait la guerre sous Germanicus, beaucoup d'inconnus même, accourus des cités voisines, les uns parce qu'ils croyaient plaire à César, les autres par esprit d'imitation, se précipitèrent dans la ville de Brindes, le point le plus rapproché et le plus sûr où elle pût aborder. Aussitôt que la flotte fut aperçue dans le lointain, le port, le rivage, les remparts de la ville, les toits des maisons, tous les lieux d'où la vue s'étendait sur la mer, se couvrirent de spectateurs éplorés, qui se demandaient si l'on recevrait Agrippine en silence ou avec quelque acclamation. On doutait encore quel accueil serait le plus convenable, lorsque insensiblement la flotte toucha le port, dans un appareil où, au lieu de l'allégresse ordinaire des rameurs, tout annonçait la tristesse et le deuil. Au moment où, sortie du vaisseau avec deux de ses enfants, Agrippine parut, l'urne sépulcrale dans les mains, les yeux baissés vers la terre, il s'éleva un gémissement universel; et l'on n'eût pas distingué les parents des étrangers, les regrets des hommes de la désolation des femmes; seulement le cortège d'Agrippine semblait abattu par une longue affliction, et la douleur du peuple, étant plus récente, éclatait plus vivement.

Tibère avait envoyé deux cohortes prétoriennes, avec ordre aux magistrats de la Calabre, de l'Apulie et de la Campanie, de rendre à la mémoire de son fils les honneurs suprêmes. Les cendres étaient donc portées sur les épaules des

tribuns et des centurions : devant elles marchaient les enseignes sans ornements et les faisceaux renversés, et quand on passait dans les colonies, le peuple vêtu de noir, les chevaliers en trabée, brûlaient, selon la richesse du lieu, des étoffes, des parfums, et tout ce qu'on offre aux morts pour hommage; les habitants même des villes éloignées de la route accouraient à l'envi, dressaient des autels, immolaient des victimes aux dieux mânes, et témoignaient leur douleur par des larmes et des acclamations funèbres. Drusus s'avança jusqu'à Terracine avec Claude, frère de Germanicus, et les enfants que celui-ci avait laissés à Rome. Les consuls M. Valérius et M. Aurélius (ils avaient déjà pris possession de leur charge), le sénat et une partie du peuple, se répandirent en foule sur la route; ils marchaient sans ordre et chacun pleurait à son gré; car l'adulation était loin de leur pensée, personne n'ignorant la joie mal déguisée que causait à Tibère la mort de Germanicus.

Tibère et Augusta s'abstinrent de paraître en public : soit qu'ils crussent au-dessous de la majesté suprême de donner leurs larmes en spectacle; soit qu'ils craignissent que tant de regards, observant leurs visages, n'y lussent la fausseté de leurs cœurs. Pour Antonia, mère de Germanicus, je ne trouve ni dans les histoires, ni dans les actes journaliers de cette époque, qu'elle ait pris part à aucune cérémonie remarquable; et cependant, avec Agrippine, Drusus et Claude, sont expressément nommés tous les autres parents; peut-être fut-elle empêchée par la

maladie ; peut-être, vaincue par la douleur, n'eut-elle pas la force d'envisager de ses yeux la grandeur de son infortune. Toutefois je croirais plus aisément que Tibère et Augusta, qui ne sortaient pas du palais, l'y retinrent malgré elle, afin que l'affliction parût également partagée, et que l'absence de la mère justifiât celle de l'oncle et de l'aïeule.

Le jour où les cendres furent portées au tombeau d'Auguste, un vaste silence et des gémissements confus se succédèrent tour à tour ; la multitude remplissait les rues ; des milliers de torches brillaient dans le champ de Mars ; là les soldats en armes, les magistrats dépouillés de leurs insignes, le peuple rangé par tribus, s'écriaient « que c'en était fait de la république, qu'il ne restait plus d'espérance. » Leurs plaintes étaient trop vives et trop franches pour qu'on pût croire qu'ils se souvenaient de leurs maîtres. Cependant rien ne blessa tant Tibère que leur enthousiasme pour Agrippine : ils l'appelaient « l'honneur de la patrie, le véritable sang d'Auguste, l'unique modèle des anciennes vertus » ; puis, les yeux levés au ciel, ils priaient les dieux « de protéger ses enfants, et de les faire survivre à leurs persécuteurs ».

(Tacite, *Annales*, II, 69-73 ; 75 ; III, 1-4.)

CI

Écroulement de l'amphithéâtre de Fidène.

(26 ap. J.-C.)

Sous le consulat de M. Licinius et de L. Calpurnius, un malheur imprévu égala seul les calamités des plus grandes guerres : le même instant vit commencer et consommer le désastre. Un certain Atilius, affranchi d'origine, voulant donner à Fidène un spectacle de gladiateurs, avait construit son amphithéâtre sans en assurer les fondements, ni en consolider par des liens assez forts la vaste charpente; aussi n'était-ce pas la surabondance des richesses, ni l'ambition de se populariser dans sa ville, mais un sordide intérêt, qui lui avait suggéré cette entreprise. Là courut, avide de spectacles et sevrée de plaisirs sous un prince comme Tibère, une multitude de tout sexe, de tout âge, dont la proximité où Fidène est de Rome augmentait l'affluence : la catastrophe en fut plus terrible. L'édifice entièrement rempli, ses flancs se déchirent; il s'écroule en dedans, se renverse en dehors, entraînant dans sa chute ou couvrant de ses ruines la foule innombrable qui regardait les jeux ou se pressait à l'entour. Heureux, dans un tel malheur, ceux qui dès le premier instant moururent écrasés! Ceux-là du moins échappèrent aux souffrances. Les plus à plaindre furent ceux qui, tout mutilés, conservaient un reste de vie, et qui le jour avaient sous les yeux, la nuit

reconnaissaient, à leurs cris lamentables, leurs femmes et leurs enfants. Au premier bruit de l'événement, on accourt de toutes parts : l'un redemande en pleurant un frère ou un parent, l'autre son père ou sa mère. Ceux même dont les amis et les proches étaient absents pour d'autres causes ne sont pas sans alarmes; tant qu'on ignora quelles victimes le sort avait frappées, les craintes furent sans bornes, comme l'incertitude.

Cependant on écarte les débris, et chacun se précipite autour des morts, les embrasse, les couvre de baisers. Souvent trompés par l'âge et par la taille, plusieurs se disputent des restes défigurés, que l'œil ne peut reconnaitre. Cinquante mille personnes furent estropiées ou écrasées par ce funeste accident; pour en prévenir le retour, un sénatus-consulte défendit de donner des spectacles de gladiateurs à moins d'avoir quatre cent mille sesterces de revenu, et d'élever aucun amphithéâtre que la solidité du terrain n'eût été constatée. Atilius fut envoyé en exil. Au reste, dans cette calamité, les maisons des grands furent ouvertes; on trouva partout des secours et des médecins; et pendant ces premiers jours, l'aspect de Rome, tout morne qu'il était, rappela ces temps antiques où, après de grandes batailles, les citoyens prodiguaient aux blessés leurs soins et leurs richesses.

(Tacite, *Annales*, IV, 62 et 63.)

CII

Mort de Tibère.

(37 ap. J.-C.)

Déjà le corps, déjà les forces défaillaient chez Tibère, pas encore la dissimulation : c'était la même inflexibilité, la même attention sur ses paroles et ses regards, avec un mélange étudié de manières gracieuses, vains déguisements d'une visible décadence. Après avoir plusieurs fois changé de séjour, il s'arrêta enfin auprès du promontoire de Misène, dans une maison qui avait eu jadis L. Lucullus pour maître. C'est là qu'on sut qu'il approchait de ses derniers instants, et voici de quelle manière. Auprès de lui était un habile médecin nommé Chariclès, qui, sans gouverner habituellement la santé du prince, lui donnait cependant ses conseils. Chariclès, quittant l'empereur sous prétexte d'affaires particulières, et lui prenant la main pour la baiser en signe de respect, lui toucha légèrement le pouls. Il fut deviné; car Tibère, offensé peut-être et n'en cachant que mieux sa colère, fit recommencer le repas d'où l'on sortait, et le prolongea plus que de coutume, comme pour honorer le départ d'un ami. Chariclès assura toutefois à Macron que la vie s'éteignait, et que Tibère ne passerait pas deux jours. Aussitôt tout est en mouvement, des conférences se tiennent à la cour, on dépêche des courriers aux armées et aux généraux. Le dix-sept avant les caslende

d'avril, Tibère eut une faiblesse, et l'on crut qu'il avait terminé ses destins. Déjà C. César sortait, au milieu des félicitations, pour prendre possession de l'empire, lorsque tout à coup on annonce que la parole et la vue sont revenues au prince, et qu'il demande de la nourriture pour réparer son épuisement. Ce fut une consternation générale : tous se dispersent à la hâte; chacun prend l'air de la tristesse ou de l'ignorance. César Caligula muet et interdit, comme tombé d'une si haute espérance, était à l'attente des dernières rigueurs : Macron, seul intrépide, fait étouffer le vieillard sous un amas de couvertures, et ordonne qu'on s'éloigne. Ainsi finit Tibère, dans la soixante-dix-huitième année de son âge.

(Tacite, *Annales*, VI, 50).

CIII

Mort de Britannicus.

(55 ap. J.-C.)

Pendant les fêtes de Saturne, les deux frères jouaient avec des jeunes gens de leur âge, et, dans un de ses jeux, la royauté était échue à Néron. Celui-ci, après avoir fait aux autres des commandements dont ils pouvaient s'acquitter sans rougir, ordonne à Britannicus de se lever, de s'avancer et de chanter quelque chose. Il comptait faire rire aux dépens d'un enfant étranger aux réunions les plus sobres, et plus

encore aux orgies de l'ivresse. Britannicus, sans se déconcerter, chanta des vers dont le sens rappelait qu'il avait été précipité du rang suprême et du trône paternel. On s'attendrit, et l'émotion fut d'autant plus visible que la nuit et la licence avaient banni la feinte. Néron comprit cette censure, et sa haine redoubla. Agrippine par ses menaces en hâta les effets. Nul crime dont on pût accuser Britannicus, et Néron n'osait publiquement commander le meurtre d'un frère : il résolut de frapper en secret, et fit préparer du poison; l'agent qu'il choisit fut Julius Pollio, tribun d'une cohorte prétorienne, qui avait sous sa garde Locusta, condamnée pour empoisonnement, et fameuse par beaucoup de forfaits. Dès longtemps on avait eu soin de ne placer auprès de Britannicus que des hommes pour qui rien ne fût sacré. Un premier breuvage lui fut donné par ses gouverneurs même, et ses entrailles s'en délivrèrent, soit que le poison fût trop faible, soit qu'on l'eût mitigé, pour qu'il ne tuât pas sur-le-champ. Mais Néron, qui ne pouvait souffrir cette lenteur dans le crime, menace vivement le tribun, ordonne le supplice de l'empoisonneuse, se plaignant que, pour prévenir de vaines rumeurs et se ménager une apologie, ils retardaient sa sécurité. Ils lui promirent alors un venin qui tuerait aussi vite que le fer : il fut distillé auprès de la chambre du prince, et composé de poisons d'une violence éprouvée.

C'était l'usage que les fils de princes mangeassent assis avec les autres nobles de leur âge, sous les yeux de leurs parents, à une table

séparée et plus frugale. Britannicus était à l'une de ces tables. Comme il ne mangeait ou ne buvait rien qui n'eût été goûté par un esclave de confiance, et qu'on ne voulait ni manquer à cette coutume, ni déceler le crime par deux morts à la fois, voici la ruse qu'on imagina. Un breuvage encore innocent, et goûté par l'esclave, fut servi à Britannicus; mais la liqueur était trop chaude, et il ne put la boire. Avec de l'eau dont on la rafraîchit, on y versa le poison, qui circula si rapidement dans ses veines qu'il lui ravit en même temps la parole et la vie. Tous se troublent autour de lui. Ceux qui ne soupçonnaient rien s'enfuient; ceux dont la vue pénètre plus avant demeurent immobiles, les yeux attachés sur Néron. Le prince, toujours penché sur son lit et feignant de ne rien savoir, dit « que c'était un événement ordinaire, causé par l'épilepsie dont Britannicus était atteint depuis l'enfance; que peu à peu la vie et le sentiment lui reviendraient ». Pour Agrippine, elle composait inutilement son visage : la frayeur et le trouble de son âme éclatèrent si visiblement qu'on la jugea aussi étrangère à ce crime que l'était Octavie, sœur de Britannicus : et en effet, elle voyait dans cette mort la chute de son dernier appui et l'exemple du parricide. Octavie, dans un âge si jeune, avait appris à cacher sa douleur, sa tendresse, tous les mouvements de son âme. Aussi, après un court silence, la gaieté du festin recommença.

La même nuit vit périr Britannicus et allumer son bûcher. L'apprêt des funérailles était fait d'avance; elles furent simples : toutefois ses

restes furent ensevelis au Champ de Mars; il tombait une pluie si violente, que le peuple y vit un signe de la colère des dieux contre un forfait que bien des hommes ne laissaient pas d'excuser, en se rappelant l'histoire des haines fraternelles et en songeant qu'un trône ne se partage pas.

(TACITE, *Annales*, XIII, 15-17.)

CIV

Incendie de Rome sous Néron.

(58 ap. J.-C.)

Le hasard, ou peut-être un coup secret du prince (car l'une et l'autre opinion a ses autorités), causa le plus grand et le plus horrible désastre que Rome eût jamais éprouvé de la violence des flammes. Le feu prit d'abord à la partie du Cirque qui tient au mont Palatin et au mont Célius. Là, des boutiques remplies de marchandises combustibles lui fournirent un aliment, et l'incendie, violent dès sa naissance et chassé par le vent, eut bientôt enveloppé toute la longueur du Cirque; car cet espace ne contenait ni maisons protégées par un enclos, ni temples ceints de murs, ni rien enfin qui pût en retarder les progrès. Le feu vole et s'étend, ravageant d'abord les lieux bas, puis s'élançant sur les hauteurs, puis redescendant, si rapide que le mal devançait tous les remèdes, et favorisé d'ailleurs par les chemins étroits et tortueux, les rues sans alignement

de la Rome d'autrefois. De plus, les lamentations des femmes éperdues, l'âge qui ôte la force aux vieillards et la refuse à l'enfance, cette foule où chacun s'agite pour se sauver soi-même ou en sauver d'autres, où les uns s'arrêtent, les autres se précipitent, tout mettait obstacle aux secours. Souvent, en regardant derrière soi, on était assailli par devant ou par les côtés : on se réfugiait dans le voisinage, et il était envahi par la flamme; on fuyait encore, et les lieux qu'on en croyait le plus loin s'y trouvaient également en proie. Enfin, ne sachant plus ce qu'il fallait ou éviter ou chercher, toute la population remplissait les rues, gisait dans les campagnes. Quelques-uns, n'ayant pas sauvé de toute leur fortune de quoi suffire aux premiers besoins de la vie, d'autres, désespérés de n'avoir pu arracher à la mort les objets de leur tendresse, périrent quoiqu'ils pussent échapper. Et personne n'osait combattre l'incendie : des voix menaçantes défendaient de l'éteindre; des inconnus lançaient publiquement des torches, en criant qu'ils étaient autorisés; soit qu'ils voulussent piller avec plus de licence, soit qu'en effet ils agissent par ordre.

Pendant ce temps, Néron était à Antium et n'en revint que quand le feu approcha de la maison qu'il avait bâtie pour joindre le palais des Césars aux jardins de Mécène. Toutefois on ne put empêcher l'embrasement de dévorer et le palais, et la maison, et tous les édifices d'alentour. Néron, pour consoler le peuple fugitif et sans asile, ouvrit le Champ de Mars, les monuments d'Agrippa et jusqu'à ses propres jardins. Il fit

construire à la hâte des abris pour la multitude indigente; des meubles furent apportés d'Ostie et des municipes voisins, et le prix du blé fut baissé jusqu'à trois sesterces. Mais toute cette popularité manqua son effet; car c'était un bruit général qu'au moment où la ville était en flammes il était monté sur son théâtre domestique et avait déclamé la ruine de Troie, cherchant, dans les calamités des vieux âges, des allusions au désastre présent.

Le sixième jour enfin, on arrêta le feu au pied des Esquilies, en abattant des édifices sur un immense espace, afin d'opposer à sa contagion dévorante une plaine nue et pour ainsi dire le vide des cieux. La terreur n'était pas encore dissipée quand l'incendie se ralluma, moins violent toutefois, parce que ce fut dans un quartier plus ouvert : cela fit aussi que moins d'hommes y périrent; mais les temples des dieux, mais les portiques destinés à l'agrément, laissèrent une plus vaste ruine. Ce dernier embrasement excita d'autant plus de soupçons, qu'il était parti d'un domaine de Tigellin situé dans le faubourg *Æmiliana*. On crut que Néron ambitionnait la gloire de fonder une ville nouvelle et de lui donner son nom. Rome est divisée en quatorze régions : quatre restèrent intactes; trois étaient consumées jusqu'au sol; les sept autres offraient à peine quelques vestiges de bâtiments en ruine et à moitié brûlés.

Il serait difficile de compter les maisons, les *îles*, les temples qui furent détruits : les plus antiques monuments de la religion, celui que

Servius Tullius avait dédié à la Lune, le grand autel et le temple consacrés par l'Arcadien Évandre à Hercule vivant et présent, celui de Jupiter Stator, voué par Romulus, le palais de Numa Pompilius et le sanctuaire de Vesta, avec les Pénates du peuple romain, furent la proie des flammes. Ajoutez les richesses conquises par tant de victoires, les chefs-d'œuvre des arts de la Grèce, enfin les plus anciens et les plus fidèles dépôts des conceptions du génie, trésors dont les vieillards gardaient le souvenir, malgré la splendeur de la ville renaissante, et dont la perte était irréparable.

(TACITE, *Annales*, XV, 38-41.)

CV

Révolte des prétoriens sous Othon.

(69 ap. J.-C.)

Une circonstance indifférente fit naître du côté dont on se défiait le moins une sédition qui pensa tourner à la ruine de Rome. Othon avait ordonné qu'on amenât d'Ostie la dix-septième cohorte, et le soin de l'armer était remis à Varius Crispinus, l'un des tribuns du prétoire. Celui-ci, croyant exécuter plus paisiblement ses ordres pendant que tout serait tranquille dans le camp, fit ouvrir l'arsenal et charger à l'entrée de la nuit les voitures de la cohorte. L'heure parut suspecte, le motif criminel, et un excès

de précaution devint une cause de tumulte. La vue des armes tenta les courages échauffés par le vin. Le soldat éclate en murmures, et accuse de trahison les tribuns et les centurions; on armait, disait-il, les esclaves des sénateurs pour assassiner Othon. Et quelques-uns parlaient de la sorte sans y penser et troublés par l'ivresse; les méchants ne cherchaient qu'une occasion de pillage; la foule suivait son caractère, avide de tout ce qui est mouvement et nouveauté; quant aux gens sages, la nuit privait de leur bon exemple. Le tribun voulut résister aux séditieux; ils le massacrent avec les centurions les plus fermes, s'emparent des armes, l'épée nue à la main, montent à cheval et se dirigent vers la ville et le palais.

Othon donnait un repas où se trouvaient beaucoup d'hommes et de femmes du premier rang : les convives alarmés ne savent si cette furie de la soldatesque est l'ouvrage du hasard ou une ruse de l'empereur, s'il est plus dangereux de rester et d'être enveloppé ou de fuir et de se disperser; tour à tour feignant la constance ou trahis par leur frayeur, ils cherchaient à lire sur le visage d'Othon; et comme il arrive quand les âmes sont tournées à la défiance, Othon inspirait des craintes qu'il ressentait lui-même. Non moins effrayé du péril des sénateurs que du sien propre, il avait envoyé dès le premier moment les deux préfets du prétoire pour calmer la colère des soldats, et il fit sortir promptement les convives. Alors tout fuit en désordre; des magistrats jettent les marques de leur

dignité et se dérobent aux gens de leur suite; des vieillards, des femmes erraient au milieu des ténèbres et gagnaient à la hâte des quartiers opposés. Peu rentrèrent dans leurs maisons; la plupart se sauvèrent chez leurs amis ou cherchèrent sous le toit du plus obscur de leurs clients une retraite inconnue.

La violence des soldats ne respecta même pas les portes du palais; ils se précipitèrent dans la salle du festin en demandant à grands cris qu'on leur fît voir Othon. Le tribun Julius Martialis et Vitellius Saturninus, préfet d'une légion, furent blessés en essayant de les arrêter. De toutes parts les armes étincellent, les menaces retentissent, tantôt contre les centurions et les tribuns, tantôt contre le sénat tout entier. Une peur aveugle égarait les esprits; et, comme ils ne pouvaient dire quelle victime exigeait leur colère, ils demandaient pleine licence contre tout le monde, jusqu'à ce que le prince, oubliant la majesté de son rang, montât sur un lit de table, d'où, à force de larmes et de prières, il parvint avec peine à les contenir : ils retournèrent au camp malgré eux, et n'y retournèrent pas innocents. Le lendemain, Rome offrit l'aspect d'une ville prise; les maisons étaient fermées, les rues désertes, le peuple consterné et les regards des soldats baissés vers la terre annonçaient plus de mécontentement que de repentir. Les préfets Licinius Proculus et Plotius Firmus parlèrent aux différents manipules, chacun avec la douceur ou la sévérité de son caractère. La conclusion de ces discours fut de compter à

chaque soldat cinq mille sesterces. Othon osa alors se hasarder dans leur camp; à son entrée les centurions et les tribuns l'environnent, jettent à ses pieds les marques de leur grade et implorent avec instance le repos et la vie. Les soldats sentirent le reproche, et avec tous les dehors de la soumission, ils demandèrent les premiers qu'on livrât au supplice les auteurs du désordre.

(TACITE, *Histoires*, I, 80-82.)

CVI

Vitellius visite le champ de bataille de Bédriac.

(69 ap. J.-C.)

Vitellius prit le chemin de Crémone, et, après avoir assisté aux jeux de Cécina, il sentit le désir de fouler les champs de Bédriac et de contempler de ses yeux les traces encore récentes de sa victoire.

Hideux et horrible spectacle! c'était le quarantième jour après la bataille : on ne voyait partout que des corps en lambeaux, des membres séparés de leurs troncs, des cadavres d'hommes et de chevaux tombant en pourriture, la terre humectée d'une corruption fangeuse, et, à la place des arbres renversés et des moissons détruites, une vaste et affreuse nudité. Plus loin s'offrait un tableau non moins barbare : c'était la partie de la route que les habitants de Crémone avaient jonchée de

lauriers et de roses, et couverte d'autels où ils immolaient des victimes comme pour le triomphe d'un roi; adulation qui, après une courte joie, fut cause de leur ruine. Valens et Cécina étaient près de Vitellius et lui montraient en détail le théâtre du combat : « Les légions s'élancèrent d'ici; de là chargèrent les cavaliers; c'est de ce point que les auxiliaires se répandirent autour de l'ennemi ». De leur côté, tribuns et préfets, exaltant à l'envi leurs actions, mêlaient dans leurs récits le vrai, le faux, l'exagéré. La foule même des soldats, avec des cris d'allégresse, s'écarte du chemin, reconnaît les places où on a combattu, reste en admiration devant les monceaux d'armes et les corps entassés; il y en eut aussi que l'idée des vicissitudes humaines émut de pitié et toucha jusqu'aux larmes. Mais Vitellius ne détourna pas les yeux; il vit sans frissonner tant de milliers de citoyens privés de sépulture. Joyeux, au contraire, et ignorant du sort qui le menaçait de si près, il offrait un sacrifice aux divinités du lieu.

(Tacite, *Histoires*, II, 70.)

CVII

Siège et reddition de Crémone.

(69 ap. J.-C.)

Quand les Vitelliens arrivèrent devant Crémone, un immense et nouveau travail les atten-

dait. Dans la guerre contre Othon, les soldats de Germanie avaient placé leur camp autour de la ville et environné ce camp de retranchements, ouvrages de défense qu'ils avaient encore augmentés depuis. A cet aspect, les vainqueurs s'arrêtèrent, les chefs ne sachant qu'ordonner. Commencer l'attaque après les fatigues du jour et de la nuit était difficile et d'un succès douteux, faute d'avoir aucun secours à portée. Retourner à Bédriac, outre l'intolérable labeur d'une route aussi longue, c'était renoncer à tous les fruits de la victoire : se retrancher dans un camp avait pareillement ses dangers, à une si petite distance de l'ennemi; car il pourrait, en les voyant épars et occupés au travail, les troubler par de brusques sorties : par-dessus toutes ces alarmes, on redoutait les soldats eux-mêmes, plus prêts à soutenir le péril que l'attente : ennemis des précautions, ils espéraient tout de la témérité; mort, blessures, sang, il n'était rien que ne balançât pour eux l'amour du butin.

Antonius se rendit à ces vœux et fit investir les retranchements : d'abord on combattit de loin avec des flèches et des pierres, au grand désavantage des Flaviens, qui recevaient d'en haut des coups mieux ajustés : bientôt le chef assigne à chaque légion sa portion du rempart ou sa porte, afin que la tâche ainsi partagée fît distinguer le brave du lâche, et que l'émulation seule enflammât déjà les courages. La troisième et la septième prirent pour elles le côté qui avoisine le chemin de Bédriac; la huitième et la septième Claudienne se placèrent plus à droite;

un élan spontané entraîna la treizième à la porte de Brixia. Il fallut attendre un peu qu'on eût apporté des villages voisins des hoyaux, des dolabres, des faux et des échelles. Alors les boucliers s'élèvent au-dessus des têtes, la tortue se forme et l'on s'avance au pied des retranchements. C'était des deux côtés les procédés des Romains : les Vitelliens roulent de pesantes masses de pierre; ils sondent avec des lances et de longues piques la tortue entr'ouverte et flottante, jusqu'à ce qu'ayant enfin brisé ce tissu de boucliers, ils renversent les hommes sanglants et mutilés et jonchent la terre d'un horrible débris. L'assaut languissait, si les chefs, voyant le soldat fatigué se refuser à de stériles exhortations, ne lui eussent montré Crémone....

Dès ce moment, ni sang ni blessures n'arrêtaient plus les soldats. Saper les retranchements, battre les portes, s'appuyer sur les épaules l'un de l'autre, et saisir, en s'élançant sur la tortue reformée, les armes et jusqu'aux bras des ennemis, n'est rien pour eux. Blessés ou non blessés, expirants ou demi-morts, roulent pêle-mêle et périssent de trépas différents : la mort se multiplie sous toutes les formes. L'assaut le plus terrible était livré par la troisième et la septième légion, et Antonius s'était jeté sur le même point avec l'élite des auxiliaires.... Tout l'espace entre le camp et les murs de Crémone est rempli de carnage. Mais ici les travaux renaissent encore avec les obstacles : ce sont de hautes murailles, des tours de pierre, des portes barrées de fer, des haies de soldats qui brandissent leurs javelines; au

dedans une population nombreuse et attachée à la cause de Vitellius, sans compter une grande partie de l'Italie rassemblée pour une foire; multitude qui, en donnant à la ville de plus nombreux défenseurs, offrait à la cupidité des assiégeants un plus riche butin. Antonius ordonne que l'on s'arme de feux et qu'on embrase les plus belles maisons situées hors de la ville, pour voir si l'intérêt des habitants n'ébranlerait pas leur fidélité. Quant aux édifices voisins des murs et qui en excédaient la hauteur, il les remplit des plus braves soldats : ceux-ci avec des poutres, des tuiles, des torches, balayent les hommes qui défendaient le rempart.

Déjà les légions se serraient pour former la tortue, et une autre partie des assaillants lançait des traits et des pierres, lorsque les courages des Vitelliens défaillirent peu à peu. Ceux que leur grade distinguait de la foule cédèrent à la fortune : dans la crainte qu'une fois la ville prise comme le camp il n'y eût plus de pardon, et que la colère du vainqueur, dédaignant une multitude pauvre, ne tombât tout entière sur les tribuns et les centurions, qu'on pouvait tuer avec plus de profit. Le simple soldat, sans souci de l'avenir et protégé par la bassesse de sa fortune, était plus opiniâtre : errants dans les rues, cachés dans les maisons, ils ne demandaient pas la paix, quoique déjà ils eussent cessé la guerre. Les principaux officiers font disparaître le nom et les images de Vitellius; ils ôtent les fers à Cécina (car il était encore alors enchaîné), et le conjurent de paraître avec eux pour excuser leur conduite. Repoussés

avec hauteur, ils essayent de le vaincre à force de larmes : spectacle où l'on vit le dernier de tous les maux, tant de vaillants hommes implorant la protection d'un traître; bientôt, du haut des murs, ils arborent les bandelettes et les autres attributs des suppliants. Antonius ayant fait cesser l'attaque, ils sortirent emportant les aigles et les enseignes. Les soldats, sans armes, les yeux baissés vers la terre, marchaient tristement à la suite. Les vainqueurs s'étaient rassemblés autour d'eux, et, dans le premier moment ils les chargeaient d'invectives et les menaçaient du geste. Bientôt, en les voyant présenter leur front aux insultes et souffrir, en vaincus dont tout l'orgueil est tombé, les plus sanglants outrages, ils se souvinrent que c'étaient les mêmes hommes qui naguère, à Bédriac, avaient usé de la victoire avec modération. Mais lorsque Cécina, revêtu de la pourpre et précédé des licteurs qui écartaient la foule devant lui, s'avança en appareil de consul, les vainqueurs éclatèrent de nouveau, lui reprochant son orgueil, sa cruauté, et (tant les crimes sont odieux) jusqu'à sa perfidie. Antonius le défendit de leur colère, et l'envoya sous escorte à Vespasien.

(TACITE, *Histoires*, III, 26-31.)

CVIII

Défaite et mort de Vitellius.

(69 ap. J.-C.)

Antonius s'avança par la voie Flaminienne, et arriva aux Pierres-Rouges. Là il n'apprit que de tristes nouvelles, que Sabinus était tué, que le Capitole était en cendres, que Rome était tremblante; ce n'est qu'assez avant dans la nuit qu'un secours tardif arriva. On annonçait en même temps que le peuple et les esclaves s'armaient pour Vitellius. La cavalerie de Pétilius Cérialis venait, pour surcroît, d'éprouver un échec : ce chef courait sans précaution, comme sur des vaincus, lorsque les Vitelliens, cavaliers et fantassins entremêlés, les reçurent de pied ferme : le combat eut lieu près de Rome, entre des maisons et des jardins, dans des routes sinueuses, connues des Vitelliens et qu'ignoraient les ennemis; aussi ces derniers se troublèrent : tous les cavaliers n'étaient pas d'ailleurs également disposés : dans le nombre se trouvaient des soldats de Narni, qui, fâchés de s'être rendus, épiaient la fortune. Julius Flavianus, préfet de cavalerie, fut fait prisonnier; les autres s'enfuirent dans un affreux désordre.

Ce succès augmenta l'ardeur de la multitude; la populace de Rome prit les armes. Peu avaient des boucliers de soldats; la plupart saisirent

tout ce qui leur tombait sous la main et demandèrent le signal du combat. Vitellius les remercie et leur ordonne de courir à la défense de la ville. Ensuite on assemble le sénat et on choisit une députation pour aller, au nom de la république, conseiller aux armées la paix et la concorde. Le sort de ces députés fut divers. Ceux qui étaient allés vers Petilius Cérialis coururent les derniers dangers, le soldat ne voulant entendre parler ni de paix ni de conditions; le préteur Arulénus Rusticus est blessé, attentat que son mérite personnel ne rendit pas moins odieux que sa qualité de magistrat et d'envoyé public; sa suite fut dispersée; son premier licteur périt en essayant courageusement d'écarter la foule; et, si le général ne leur eût donné une garde qui les défendit, le caractère d'ambassadeur, plus sacré chez les nations barbares que sous les murs de la patrie, eût été profané jusqu'au meurtre par la rage des guerres civiles. Ceux qui se rendirent auprès d'Antoine y reçurent un accueil plus pacifique; ce n'est pas que le soldat fût plus modéré, mais le chef était mieux obéi.... On répondit à Vitellius que le meurtre de Sabinus et l'incendie du Capitole avaient rompu tout commerce entre les deux partis.

Antonius cependant convoqua ses légions, et tâcha de les amener par la douceur à camper auprès du pont Mulvius, et à n'entrer que le lendemain dans Rome. Il désirait ce délai dans la crainte que le soldat, aigri par la résistance, n'épargnât ni le peuple, ni le sénat, ni les temples mêmes et les sanctuaires des dieux. Mais to-

retard éveillait les soupçons comme ennemi de la victoire. Et d'ailleurs, des étendards brillant sur les collines, quoique suivis d'une multitude inhabile à la guerre, présentaient l'apparence d'une armée en bataille. On part sur trois colonnes : la première poursuivit sa marche par la voie Flaminienne, l'autre longea la rive du Tibre, la troisième s'approcha de la porte Colline par la voie Salaria. Une charge de cavalerie dispersa la populace de Vitellius; ses soldats s'avancèrent, comme l'ennemi, en trois corps séparés. Des combats nombreux et disputés se livrèrent devant la ville : les Flaviens, plus habilement conduits, eurent généralement l'avantage; il n'y eut de maltraités que ceux qui, se dirigeant à gauche vers les jardins de Salluste, s'étaient engagés dans des chemins étroits et glissants. Montés sur les murs des jardins, les Vitelliens les écartèrent tout le jour à coups de pierres et de javelots, jusqu'au moment où la cavalerie, qui avait pénétré par la porte Colline, les enveloppa eux-mêmes. Deux corps ennemis se heurtaient aussi dans le Champ de Mars. Les Flaviens avaient pour eux la fortune et leur cause tant de fois victorieuse; le désespoir seul emportait les Vitelliens, qui, toujours repoussés, se ralliaient encore au milieu de la ville.

Spectateur de ces combats, le peuple y assistait comme aux jeux du Cirque, encourageant de ses cris et de ses applaudissements chaque parti tour à tour. Voyait-il l'un ou l'autre fléchir et les vaincus se cacher dans les boutiques ou se réfugier dans les maisons, ses clameurs les en

faisaient arracher et mettre à mort, et il emportait la meilleure part du butin ; car le soldat, tout entier au sang et au carnage, laissait les dépouilles à la multitude. C'était dans Rome entière un cruel et hideux spectacle : ici des combats et des blessures, là des gens qui se baignent ou s'enivrent ; d'un côté, toutes les débauches de la paix la plus dissolue ; de l'autre, tous les crimes de la plus impitoyable conquête. On eût dit que la même ville était tout ensemble en fureur et en joie. Déjà Rome avait servi de champ de bataille à des légions armées, deux fois quand L. Sulla s'en rendit maître, une fois quand Cinna fut vainqueur ; il n'y eut pas alors moins de cruauté ; il y avait de plus maintenant une barbare insouciance : les plaisirs ne furent pas suspendus même un instant, il semblait qu'un nouveau divertissement vînt animer les Saturnales. On s'enivrait d'allégresse ; on jouissait, sans aucun triomphe de parti, de la seule joie des malheurs publics.

La tâche la plus rude fut l'attaque du camp, que les plus intrépides défendaient comme leur dernière espérance. Cette obstination accrut l'acharnement des vainqueurs et surtout celui des vieilles cohortes. Tout ce que l'art a inventé pour la destruction des plus fortes places fut mis en œuvre, tortue, machines, terrasses, torches enflammées. « Cet exploit, s'écriaient-ils, allait couronner les travaux et les périls essuyés dans tant de combats ! La ville était rendue au sénat et au peuple, les temples aux dieux immortels ; quant au soldat, l'honneur était pour lui dans

son camp : c'était là sa patrie, ses pénates; s'ils n'étaient aussitôt reconquis, il fallait passer la nuit sous les armes. » Les Vitelliens, malgré leur nombre inégal et leur destin moins fort, embrassaient la dernière consolation des vaincus, celle d'inquiéter la victoire, de retarder la paix, de souiller de sang les autels et les maisons du camp, Beaucoup, blessés à mort, expirèrent sur les tours et les remparts. Quand les portes furent brisées, le reste se serra en peloton et fit face au vainqueur; il n'y en eut pas un qui ne tombât en frappant lui-même, et le visage tourné vers l'ennemi : tant, jusqu'au moment suprême, ils songeaient à honorer leur trépas!

Rome prise, Vitellius sortit du palais par une porte dérobée, et se fit porter en litière dans la maison de sa femme [sur le mont Aventin]. Il comptait s'y cacher le reste du jour, et se réfugier ensuite à Terracine vers les cohortes et vers son frère. Puis l'inconstance de son esprit, et la peur pour qui naturellement la situation présente est toujours la plus désagréable, le font rentrer au palais qui était vide et abandonné; tous, jusqu'au dernier de ses esclaves, s'étaient dispersés ou évitaient sa rencontre. Ce qui l'épouvante, c'est la solitude et le silence des lieux; il essaye les appartements fermés, frissonne de les trouver déserts; las d'errer misérablement, il s'enfonce dans un réduit ignoble, d'où il est arraché par Julius Placidus, tribun de cohorte. Les mains lui furent liées derrière le dos, ses vêtements furent mis en pièces; ce fut un hideux spectacle de le voir ainsi traîné au milieu de mille outrages, sans

que personne versât une larme ; la honte d'une telle fin avait fait disparaître tout sentiment de pitié. Un des soldats de Germanie se jeta au-devant de lui en frappant avec fureur : était-ce Vitellius qu'il voulait tuer dans un accès de colère ou pour l'arracher plus rapidement au ridicule? ou bien le coup s'adressait-il au tribun? On l'ignore ; le tribun eut une oreille coupée et le soldat fut aussitôt massacré.

Quant à Vitellius, on le força avec la pointe des armes de lever le front et de le présenter aux outrages, ou de regarder soit ses statues renversées, ou plus souvent la tribune aux harangues, ou bien le lieu où Galba avait péri ; enfin ils le poussèrent jusqu'aux Gémonies, où le corps de Flavius Sabinus gisait auparavant. Une seule parole prouvant que son âme n'était pas dégénérée sortit de sa bouche, au tribun qui le maltraitait il répondit « que cependant il avait été son empereur » ; et ensuite il tomba percé de coups. Et le peuple l'outragea mort avec la même bassesse qu'il l'avait adoré vivant.

Sa patrie était Lucérie : il achevait la cinquante-septième année de son existence ; consulat, sacerdoces, supériorité de nom et de rang, il n'acquit rien par son talent ; il dut tout à l'illustration de son frère. Ceux qui lui déférèrent l'empire ne le connaissaient pas. Peu de capitaines gagnèrent l'affection des soldats par leur mérite, au même degré que lui par sa lâcheté. Toutefois son âme était simple et généreuse : deux qualités qui tombent en ruine pour qui n'y garde pas de mesure. Estimant que les amitiés se conservent par la grandeur des présents et non par la solidité

du caractère, il acheta plus d'amis qu'il n'en eut. Il importait sans doute à la république que Vitellius fût vaincu, mais ceux qui le trahirent pour Vespasien ne peuvent se faire un mérite de leur perfidie, puisqu'ils avaient déjà abandonné Galba.

(TACITE, *Histoires*, III, 79-86.)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Récits extraits de Tite-Live

I. Les fils de Proca. Naissance et éducation de Romulus et de Rémus..... 1
II. Reconnaissance de Romulus et de Rémus par leur aïeul Numitor..... 3
III. Fondation de Rome. Hercule et Cacus.. 5
IV. Agrandissements de Rome. Institution du sénat..... 7
V. Enlèvement des Sabines..... 8
VI. Intervention des femmes sabines pendant la guerre des Romains et des Sabins.. 11
VII. Apothéose de Romulus..... 12
VIII. Règne de Numa Pompilius..... 13
IX. Règne de Tullus Hostilius. Guerre entre les Romains et les Albains..... 15
X. Les Horaces et les Curiaces..... 17
XI. Jugement d'Horace, meurtrier de Camille, sa sœur..... 21
XII. Destruction d'Albe..... 23
XIII. Règne de Servius Tullius..... 25
XIV. Meurtre de Servius Tullius. Commencements de Tarquin le Superbe..... 27
XV. Déshonneur et mort de Lucrèce..... 29
XVI. Expulsion de Tarquin. Abolition de la royauté..... 33

XVII. Conjuration et supplice des fils de Brutus..... 34
XVIII. Trait héroïque d'Horatius Coclès..... 36
XIX. Trait héroïque de Mucius Scévola..... 39
XX. Troubles au sujet des dettes. Retraite du peuple sur le mont Sacré. Ménénius Agrippa..... 42
XXI. Coriolan..... 46
XXII. Les 306 Fabius..... 52
XXIII. Meurtre de Siccius..... 57
XXIV. Mort de Virginie..... 58
XXV. Expulsion des Décemvirs..... 66
XXVI. Invasion de l'Italie par les Gaulois. Prise de Clusium..... 74
XXVII. Déroute de l'Allia. Prise de Rome..... 78
XXVIII. Prise de Rome (suite). Sort des vieillards. 83
XXIX. Incendie de Rome..... 85
XXX. Les Gaulois tentent de s'emparer du Capitole..... 87
XXXI. Camille redevient dictateur..... 88
XXXII. Manlius Capitolinus..... 89
XXXIII. Camille..... 91
XXXIV. Le consul T. Manlius condamne son fils à mort..... 95
XXXV. Bataille du Vésuve. Dévouement de Décius..... 98
XXXVI. Les Fourches Caudines..... 101
XXXVII. Les Romains vengent la honte de Caudium..... 113
XXXVIII. Hannibal. Sa haine contre les Romains. Son portrait..... 118
XXXIX. Passage des Alpes par Hannibal..... 122
XL. Bataille de Trasimène..... 130
XLI. Dictature de Fabius..... 140
XLII. Conduite du maître de cavalerie, M. Minucius Rufus..... 143
XLIII. Bataille de Cannes..... 149
XLIV. Hannibal à Capoue. — Pacuvius et Pérolla. 150
XLV. L'armée d'Hannibal à Capoue..... 165
XLVI. Siège de Syracuse par Marcellus. Archimède..... 166

XLVII. Prise de Syracuse. Mort d'Archimède... 169
XLVIII. Hannibal devant Rome..... 176
XLIX. Prise de Capoue par les Romains..... 182
L. Portrait de P. Cornélius Scipion 193
LI. Hasdrubal en Italie. Hardiesse du consul Néron..... 194
LII. Consternation de Rome..... 197
LIII. Néron au camp de Livius..... 199
LIV. Bataille du Métaure..... 203
LV. Allégresse de Rome à la nouvelle de la victoire du Métaure..... 209
LVI. Scipion se fait précéder en Afrique par son lieutenant Lélius. Épouvante de Carthage..... 212
LVII. Scipion passe de Sicile en Afrique..... 214
LVIII. Incendie du camp carthaginois..... 218
LIX. Reddition de Cirta. Sophonisbe..... 221
LX. Mort de Sophonisbe..... 224
LXI. Désespoir d'Hannibal rappelé en Afrique. 229
LXII. Bataille de Zama..... 230
LXIII. Hannibal s'enfuit auprès d'Antiochus.... 238
LXIV. Entrevue de Scipion et d'Hannibal à Éphèse..... 241
LXV. Procès de Scipion. Sa retraite à Literne. Sa mort..... 243
LXVI. Caractère de M. Porcius Caton..... 249
LXVII Mort de Philopémen..... 250
LXVIII. Mort d'Hannibal..... 254
LXIX. Triomphe de Paul Émile. Mort de ses deux fils. Son discours au peuple..... 256
LXX. Mort de Cicéron..... 260

Récits extraits de César

LXXI. Combat des Romains et des Germains... 263
LXXII. Débarquement de César dans la Grande-Bretagne..... 266
LXXIII. Belle conduite de deux centurions romains..... 270
LXXIV. Siège d'Avaricum..... 271
LXXV. Épisode de la guerre civile entre César et Pompée..... 275

Récits extraits de Cicéron.

LXXVI. Songe d'un Arcadien..... 279
LXXVII. L'avocat ridicule..... 280
LXXVIII. Canius et Pythius..... 281
LXXIX. Supplice de Gavius, citoyen romain.... 283
LXXX. Vol du candélabre d'or du fils d'Antiochus..... 285
LXXXI. Meurtre de Clodius..... 290

Récits extraits de Pline l'Ancien.

LXXXII. Les perles de Cléopâtre..... 295
LXXXIII. Sédition à Rome au sujet d'un corbeau. 297

Récits extraits de Pline le Jeune.

LXXXIV. Le captateur de testaments..... 299
LXXXV. Mort de Pline l'Ancien..... 301
LXXXVI. La maison hantée..... 305
LXXXVII. Le dauphin d'Hippone..... 307

Récits extraits de Quinte-Curce.

LXXXVIII. Abdalonyme élevé au trône de Sidon.. 311
LXXXIX. Prise de Persépolis..... 314
XC. Souffrances de l'armée d'Alexandre dans la Sogdiane..... 316
XCI. Porus vaincu par Alexandre..... 319
XCII. Combat de l'athlète Dioxippe et d'un soldat macédonien..... 322
XCIII. Dangereux voyage d'Alexandre et des Macédoniens vers l'Océan..... 325

Récits extraits de Sénèque le Philosophe.

XCIV. Ingratitude d'un soldat..... 331
XCV. Le vétéran de Jules César..... 333
XCVI. Auguste et Cinna..... 334
XCVII. Cruauté de Caligula envers un chevalier romain..... 337

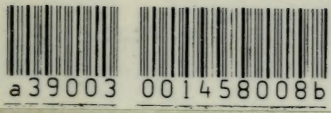
Récits extraits de Tacite.

XCVIII. Germanicus rend les derniers honneurs aux restes des légions de Varus..... 341
XCIX. Deux légions surprises par une marée d'équinoxe..... 343
C. Mort et funérailles de Germanicus..... 344
CI. Écroulement de l'amphithéâtre de Fidène. 352
CII. Mort de Tibère..... 354
CIII. Mort de Britannicus..... 355
CIV. Incendie de Rome sous Néron..... 358
CV. Révolte des prétoriens sous Othon..... 361
CVI. Vitellius visite le champ de bataille de Bédriac..... 364
CVII. Siège et reddition de Crémone..... 365
CVIII. Défaite et mort de Vitellius..... 370

871-12. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — P7-12.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due


a39003 001458008b

CE PA 6452
.A3U7 1912
COO LIVIUS, TITU NARRATIONES
ACC# 1187066